

14. 10. 105.

HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET
POLITIQUE.

TOME TROISIEME.


Tom. 3.

HISTOIRE

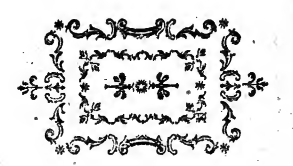
PHILOSOPHIQUE

ET

POLITIQUE

Des établissemens & du commerce des Européens dans les deux Indes.

TOME TROISIEME.



A LA HAYE,

Chez GOSSE, Fils.

M. DCC. LXXIV.



TABLE DES CHAPITRES.

LIVRE SIXIEME.

Découverte de l'Amérique. Conquête du Mexique. Établissemens Espagnols dans cette partie du nouveau-monde.

LIVRE SEPTIEME.

Conquête de Pérou par les Espagnols. Changemens arrivés dans cet empire, depuis qu'il a changé de domination.

LIVRE HUITIEME.

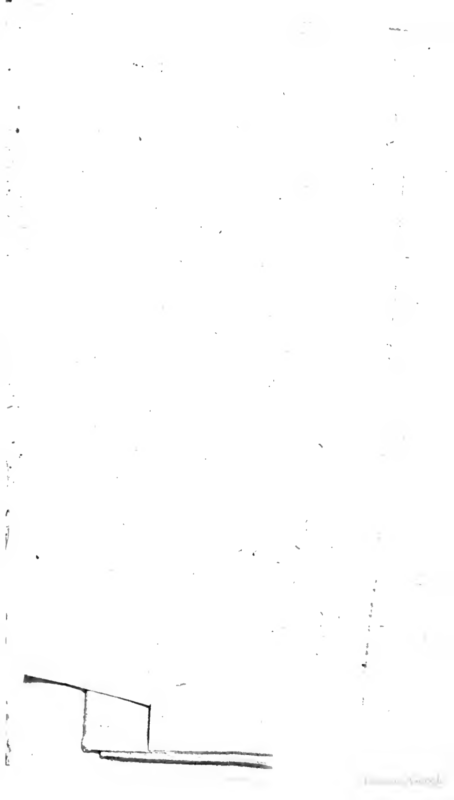
Conquête de Chili & du Paraguay par l'Espagne. Principes sur lesquels cette nation conduit ses colonies.

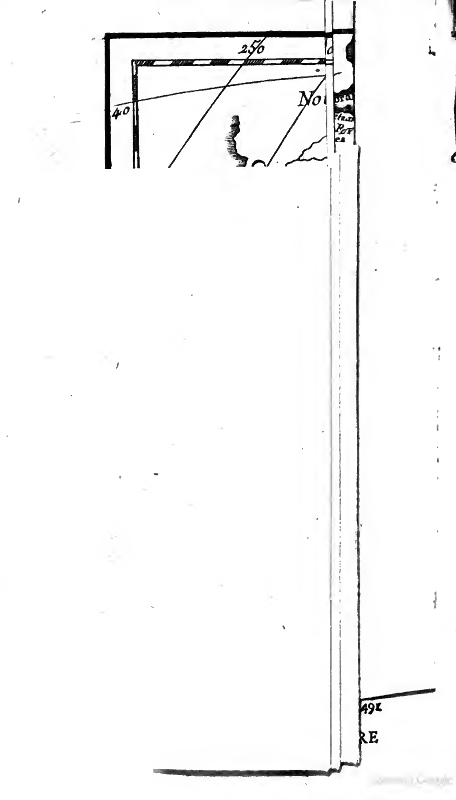
LIVRE NEUVIEME.

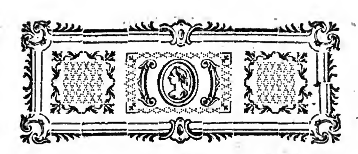
Etablissement des Portugais dans le Brésil. Guerres qu'ils y ont soutenues. Productions & richesses de cette colonie.

Fin de la Table des Chapitres.

HISTOIRE




250
40



HISTOIRE PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE

Des établissemens & du commerce des Européens dans les deux Indes.

LIVRE SIXIEME.

Découverte de l'Amérique. Conquête du Mexique ; établissements Espagnols dans cette partie du nouveau monde.

CHAPITRE PREMIER.

Parallele de l'histoire ancienne & moderne.

L'HISTOIRE ancienne offre un magnifique spectacle. Ce tableau continu de grandes révolutions, de mœurs héroïques, &

d'événements extraordinaires, deviendra de plus en plus intéressant, à mesure qu'il sera plus rare de trouver quelque chose qui lui ressemble. Il est passé le temps de la fondation & du renversement des empires! Il ne se trouvera plus, l'homme devant qui *la terre se taisoit!* Les nations, après de longs ébranlements, après les combats de l'ambition & de la liberté, semblent aujourd'hui fixées dans le morne repos de la servitude. On combat aujourd'hui avec la foudre, pour la prise de quelques villes, & pour le caprice de quelques hommes puissants : on combattoit autrefois avec l'épée, pour détruire & fonder des royaumes, ou pour venger les droits naturels de l'homme. L'histoire des peuples est seche & petite, sans que les peuples soient plus heureux. Une oppression journaliere a succédé aux troubles & aux orages; & l'on voit avec peu d'intérêt des esclaves plus ou moins avilis, se battre avec leurs chaînes pour amuser la fantaisie de leurs maîtres.

L'Europe, cette partie du globe qui agit le plus sur toutes les autres, paroît avoir pris une assiette solide & durable. Ce sont des sociétés puissantes, éclairées, étendues, jalouses, dans un degré presque égal. Elles se presseront les unes les autres; & au milieu de cette fluctuation continuelle, les unes s'étendront, d'autres seront resserrées, & la balance penchera alternativement d'un côté & de l'autre, sans être jamais renversée. Le fanatisme de religion & l'esprit de con-

quête, ces deux causes perturbatrices du globe, ont cessé. Ce lévier, dont l'extrémité est sur la terre & le point d'appui dans le ciel, est rompu; & les souverains commencent à s'appercevoir, non pas pour le bonheur de leurs peuples, dont ils ne se soucient guère, mais pour leur propre intérêt, que le grand point est de réunir la sûreté & les richesses. On entretient de nombreuses armées, on fortifie ses frontieres & l'on commerce.

Il s'établit en Europe un esprit de troc & d'échanges, qui peut donner lieu à de vastes spéculations dans les têtes des particuliers; mais ami de la tranquillité & de la paix. Une guerre, au milieu des nations commerçantes, est un incendie qui les ravage toutes; c'est un procès qui menace la fortune d'un grand négociant, & qui fait pâlir tous ses créanciers. Le temps n'est pas loin, où la sanction tacite des gouvernements s'étendra aux engagemens particuliers des sujets d'une nation avec les sujets d'une autre, & où ces banqueroutes, dont les contre-coups se font sentir à des distances immenses, deviendront des considérations d'état. Dans ces sociétés mercantiles, la découverte d'une isle, l'importation d'une nouvelle denrée, l'invention d'une machine, l'établissement d'un comptoir, l'invasion d'une branche de commerce, la construction d'un port, deviendront les transactions les plus importantes; & les annales des peuples demanderont à être écrites par des commerçants philosophes, comme elles l'étoient autrefois par des historiens orateurs.

La découverte d'un nouveau monde pouvoit seule fournir des aliments à notre curiosité. Une vaste terre en friche, l'humanité réduite à la condition animale, des campagnes sans récoltes, des trésors sans possesseurs, des sociétés sans police, des hommes sans mœurs; combien un pareil spectacle n'eût-il pas été plein d'intérêt & d'instruction pour un Locke, un Buffon, un Montesquieu! Quelle lecture eût été aussi surprenante, aussi délicieuse, aussi pathétique que le récit de leur voyage! Mais l'image de la nature brute & sauvage, est déjà défigurée. Il faut se hâter d'en rassembler les traits à demi effacés, après avoir fait connoître les avides & féroces chrétiens, qu'un malheureux hasard conduisit d'abord dans cet autre hémisphere.



CHAPITRE II.

Anciennes révolutions de l'Espagne.

L'ESPAGNE, connue dans les premiers âges sous le nom d'Hespérie & d'Ibérie, étoit habitée par des peuples, qui, défendus d'un côté par la mer, & gardés de l'autre par les Pyrénées, jouissoient tranquillement d'un climat agréable, d'un pays abondant, & se gouvernoient par leurs usages. La partie de la nation qui occupoit le Midi, étoit un peu sortie de

la barbarie, par quelque foible liaison qu'elle avoit avec les étrangers; mais les habitants des côtes de l'Océan ressembloient à tous les peuples, qui ne connoissent d'autre exercice que celui de la chasse. Ce genre de vie avoit pour eux tant de charmes, qu'ils laissoient à leurs femmes tous les travaux de l'agriculture. On étoit parvenu à leur en faire supporter les fatigues, en formant tous les ans une assemblée générale, où celles qui s'étoient le plus distinguées dans cet exercice, recevoient des éloges publics.

Telle étoit la situation de l'Espagne, lorsque les Carthaginois tournerent leurs regards avides vers une région remplie de richesses inconnues à ses habitants. Ces négociants qui couvroient la Méditerranée de leurs vaisseaux, se présenterent comme des amis, qui, en échange de métaux inutiles, offroient des commodités sans nombre. L'appât d'un commerce, en apparence si avantageux, séduisit à tel point les Espagnols, qu'ils permirent à ces républicains de bâtir sur les côtes, des maisons pour se loger, des magasins pour la sûreté de leurs marchandises, des temples pour l'exercice de leur religion. Ces établissements devinrent insensiblement des forteresses, dont une puissance plus rusée que guerriere profita, pour asservir des peuples crédules, toujours divisés entr'eux, toujours irréconciliables. En achetant les uns, en intimidant les autres, Carthage vint à bout de subjuguer l'Espagne, avec les soldats & les trésors de l'Espagne même.

Les carthaginois devenus les maîtres de la plus grande & de la plus précieuſe partie de cette belle contrée, parurent ignorer ou mépriſer les moyens d'y affermir leur domination. Au lieu de continuer à s'approprier pour des effets de peu de valeur, l'or & l'argent que fourniſſoient aux vaincus des mines abondantes, ils voulurent tout emporter de force. Cet eſprit de tyrannie paſſa de la république au général, à l'officier, au ſoldat, au négociant même. Une conduite ſi violente jetta les provinces ſoumiſes dans le déſeſpoir, & inſpira à celles qui étoient encore libres, une horreur extrême pour un joug ſi dur. Ces diſpoſitions déterminerent les unes & les autres à accepter des ſecours auſſi funeſtes que leurs maux étoient cruels. L'Eſpagne devint un théâtre de jalouſie, d'ambition & de haine entre Rome & Carthage.

Les deux républiques combattirent avec beaucoup d'acharnement, pour ſavoir à qui l'empire de cette belle portion de l'Europe appartiendroit. Peut-être ne ſeroit-il reſté ni à l'une ni à l'autre, ſi les Eſpagnols, ſpectateurs tranquilles des événements, euſſent laiſſé le temps aux nations rivales de ſe conſumer. Mais pour avoir voulu être acteurs dans ces ſcènes ſanglantes, ils ſe trouverent eſclaves des Romains, & continuerent à l'être juſqu'au cinquieme ſiecle.

Bientôt la corruption des maîtres du monde inſpira aux peuples ſauvages du Nord, l'audace d'envahir des provinces mal gouvernées & mal

défendues. Les Sueves, les Alains, les Vandales, les Goths, passerent les Pyrenées. Accoutumés au métier des brigands, ces barbares ne purent devenir citoyens; & ils se firent une guerre vive. Les Goths plus habiles ou plus heureux soumirent leurs ennemis, & composerent de toutes les Espagnes un état, qui malgré le vice de ses institutions, malgré les rapines des Juifs qui en étoient les seuls commerçants, se soutint jusqu'au commencement du huitieme siecle.

A cette époque, les Maures qui avoient subjugué l'Afrique avec cette impétuosité qui distinguoit toutes leurs entreprises, passent la mer. Ils trouvent un roi sans mœurs & sans talens: beaucoup de courtisans & point de ministres; des soldats sans valeur & des généraux sans expérience; des peuples amollis, pleins de mépris pour le gouvernement, & disposés à changer de maître; des rébelles qui se joignent à eux, pour tout ravager, tout brûler, tout massacrer. En moins de trois ans, l'empire des chrétiens est détruit, & celui des infideles établi sur des fondements solides.

L'Espagne dut à ses vainqueurs des semences de goût, d'humanité, de politesse, de philosophie, plusieurs arts, & un assez grand commerce. Ces jours brillants ne durerent pas long-temps; ils furent éclipsés par les innombrables sectes qui se formerent parmi les conquérants, & par la faute qu'ils firent de se donner des souverains particuliers dans toutes les villes considérables de leur domination.

Pendant ce temps-là, les Goths qui, pour se dérober au joug des Mahométants, avoient été chercher un asyle au fond des Asturies, succomboient sous le joug de l'anarchie, croupissoient dans une ignorance barbare, étoient opprimés par des prêtres fanatiques, languissoient dans une pauvreté inexprimable, ne sortoient d'une guerre civile que pour entrer dans une autre. Trop heureux dans le cours de ces calamités, d'être oubliés ou ignorés, ils étoient bien éloignés de songer à profiter des divisions de leurs ennemis. Mais aussi-tôt que la couronne, d'abord élective, fut devenue héréditaire au dixieme siecle; que la noblesse & les évêques eurent perdu la faculté de troubler l'état; que le peuple sorti d'esclavage eut été appellé au gouvernement, on vit se ranimer l'esprit national. Les Arabes pressés de tous les côtés, furent dépouillés successivement. A la fin du quinzieme siecle, il ne leur restoit qu'un petit royaume.

Leur décadence auroit été plus rapide, s'ils avoient eu affaire à une puissance qui pût réunir vers un centre commun, toutes les conquêtes qu'on faisoit sur eux. Les choses ne se passerent pas ainsi. Les Mahométans furent attaqués par différents chefs, dont chacun forma un état indépendant. L'Espagne fut divisée en autant de souverainetés qu'elle contenoit de provinces. Combien il fallut de temps, de successions, de guerres, de révolutions, pour que ces foibles états se trouvassent fondus dans ceux de Castille & d'Arragon! Enfin le ma-

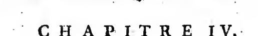
riage d'Isabelle & de Ferdinand ayant heureusement réuni dans une même famille toutes les couronnes d'Espagne, on se trouva des forces suffisantes pour attaquer le royaume de Grenade.

Cet état, qui faisoit à peine la huitieme partie de la péninsule, avoit été toujours florissant, depuis l'invasion des Sarrazins : mais il avoit vu croître ses prospérités, à mesure que les conquêtes des chrétiens avoient déterminé un plus grand nombre d'infideles à s'y réfugier. Il comptoit trois millions d'habitants. Le reste de l'Europe n'offroit pas des terres aussi-bien cultivées ; des manufactures aussi nombreuses & aussi parfaites ; une navigation aussi suivie, aussi étendue. Le revenu public montoit à sept millions de livres, richesse prodigieuse dans un temps où l'or & l'argent étoient très-rares.

Tant d'avantages, loin de détourner les souverains de la Castille & de l'Arragon, d'attaquer Grenade, furent les motifs qui les pousserent le plus vivement à cette entreprise. Il leur fallut dix ans d'une guerre sanglante & opiniâtre, pour subjuguer cette florissante province. La conquête en fut achevée par la prise de la capitale, vers les premiers jours de l'an 1492.

qui n'ont que du génie. Colomb ne fut pas rebuté par les difficultés. Il avoit, comme tous ceux qui forment des projets extraordinaires, cet enthousiasme qui les roidit contre les jugements de l'ignorance, les dédains de l'orgueil, les petitesses de l'avarice, les délais de la paresse. Son ame ferme, élevée, courageuse, sa prudence & son adresse, le firent enfin triompher de tous les obstacles. On lui accorda trois petits vaisseaux & quatre-vingt-dix hommes. Il partit le 3 Août 1492, avec le titre d'amiral & de vice-roi des isles & des terres qu'il découvriroit.

Après une longue navigation, ses équipages épouvantés de l'immense étendue des mers qu'ils avoient mise entr'eux & leur patrie, commencerent à désespérer de trouver ce qu'ils cherchoient. Ils murmuroient, & plusieurs fois on proposa de jetter Colomb dans les flots, & de retourner en Espagne. L'amiral dissimula le plus qu'il lui fut possible; mais quand il vit le mécontentement prêt à éclater, il déclara lui-même, que si dans trois jours on ne découvroit pas la terre, il reprendroit la route de l'Europe. Depuis quelque temps il trouvoit le fond avec la sonde ; & des indices qui trompent rarement, lui faisoient juger qu'il n'étoit pas éloigné des terres.



CHAPITRE IV.

Arrivée de Colomb dans le nouveau monde.

CE fut au mois d'octobre que fut découvert le nouveau monde. Colomb aborda à une des isles Lucayes, qu'il nomma San-Salvador, & dont il prit possession au nom d'Isabelle. Personne en Espagne n'étoit capable de penser, qu'il pût y avoir quelque injustice de s'emparer d'un pays qui n'étoit pas habité par des chrétiens.

Les insulaires, à la vue des vaisseaux & de ces hommes si différents d'eux, furent d'abord effrayés, & prirent la fuite. Les Espagnols en arrêterent quelques-uns, qu'ils renvoyerent, après les avoir comblés de caresses & de présents. Il n'en fallut pas davantage pour rassurer toute la nation.

Ces peuples vinrent sans armes sur le rivage. Plusieurs entrerent dans les vaisseaux; ils examinoient tout avec admiration. On remarquoit en eux de la confiance & de la gaieté. Ils apportoient des fruits. Ils mettoient les Espagnols sur leurs épaules, pour les aider à descendre à terre. Les habitants des isles voisines montrerent la même douceur & les mêmes mœurs. Les matelots que Colomb envoyoit à la découverte, étoient fêtés dans toutes les habitations. Les hommes, les femmes, les en-

fants, leur alloient chercher des vivres. On remplissoit du coton le plus fin, les lits suspendus dans lesquels ils couchoient. C'étoit de l'or que cherchoient les Espagnols : ils en virent. Plusieurs sauvages portoient des ornements de ce riche métal ; ils en donnerent à leurs nouveaux hôtes. Ceux-ci furent plus révoltés de la nudité, de la simplicité de ces peuples, que touchés de leur bonté. Ils ne furent point reconnoître en eux l'empreinte de la nature. Etonnés de trouver des hommes couleur de cuivre, sans barbe & sans poil sur le corps, ils les regarderent comme des animaux imparfaits, qu'on auroit dès-lors traités inhumainement sans l'intérêt qu'on avoit de savoir d'eux des détails importans sur les contrées voisines, & dans quel pays étoient les mines d'or.

Après avoir reconnu quelques isles d'une médiocre étendue, Colomb aborda au Nord d'une grande isle, que les insulaires appelloient Hayti, & qu'il nomma l'Espagnole : elle porte aujourd'hui le nom de Saint-Domingue. Il y fut conduit par quelques sauvages des autres isles, qui l'avoient suivi sans défiance, & qui lui avoient fait entendre que la grande isle étoit le pays qui leur fournissoit ce métal, dont les Espagnols étoient si avides.



CHAPITRE V.

Usages des habitants de l'Isle d'Hayti, connue depuis sous le nom d'isle Espagnole.

L'ISLE de Hayti, qui a deux cent lieues de long, sur soixante, & quelquefois quatre-vingts de large, est coupée dans toute sa largeur de l'Est à l'Ouest, par une chaîne de montagnes, la plupart escarpées, qui en occupent le milieu. On la trouva partagée entre cinq nations fort nombreuses, qui vivoient en paix. Elles avoient des rois nommés caciques, d'autant plus absolus, qu'ils étoient fort aimés. Ces peuples étoient plus blancs que ceux des autres isles. Ils se peignoient le corps. Les hommes étoient entierement nuds. Les femmes portoient une sorte de jupe de coton qui ne passoit pas le genou. Les filles étoient nues comme les hommes. Ils vivoient de mays, de racines, de fruits & de coquillages. Sobres, légers, agiles, peu robustes, ils avoient de l'éloignement pour le travail. Ils couloient leurs jours sans inquiétude & dans une douce indolence. Leur temps s'employoit à danser, à jouer, à dormir. Ils montroient peu d'esprit, à ce que disent les Espagnols ; & en effet, des insulaires séparés des autres peuples, ne devoient avoir que peu de lumieres. Les sociétés isolées

s'éclairent lentement & difficilement : elles ne s'enrichissent d'aucune des découvertes que le temps & l'expérience font naître chez les autres peuples. Le nombre des hasards qui menent à l'instruction est plus borné pour elles.

Ce sont les Espagnols eux-mêmes, qui nous attestent que ces peuples étoient humains, sans malignité, sans esprit de vengeance, presque sans passions.

Ils ne savoient rien, mais ils n'avoient aucun desir d'apprendre. Cette indifférence & la confiance avec laquelle ils se livroient à des étrangers, prouvent qu'ils étoient heureux.

Leur histoire, leur morale, étoient renfermées dans un recueil de chansons qu'on leur apprenoit dès l'enfance.

Ils avoient, comme tous les peuples, quelques fables sur l'origine du genre-humain.

On sait peu de choses sur leur religion, à laquelle ils n'étoient pas fort attachés ; & il y a apparence que sur cet article comme sur beaucoup d'autres, leurs destructeurs les ont calomniés. Ils ont prétendu que ces insulaires si doux adoroient une multitude d'êtres malfaisants. On ne le sauroit croire. Les adorateurs d'un dieu malfaisant n'ont jamais été bons.

Aucune loi ne régloit chez eux le nombre des femmes. Ordinairement, une d'entr'elles avoit quelques priviléges, quelques distinctions ; mais sans autorité sur les autres. C'étoit celle que le mari aimoit le plus, & dont il se croyoit le plus aimé. Quelquefois à la mort de cet époux, elle se faisoit enterrer avec lui. Ce

n'étoit point chez ce peuple un usage, un devoir, un point d'honneur; c'étoit dans la femme une impossiblité de survivre à ce que son cœur avoit de plus cher. Les Espagnols appelloient débauche, licence, crime, cette liberté dans le mariage & dans l'amour, autorisée par les loix & par les mœurs; & ils attribuoient aux prétendus excès des insulaires, un mal qu'un médecin philosophe prouve sur l'origine de la maladie vénérienne, avoir été connu en Europe avant la découverte de l'Amérique.

Ces insulaires n'avoient pour armes, que l'arc avec des fléches d'un bois, dont la pointe durcie au feu, étoit quelquefois garnie de pierres tranchantes, ou d'arêtes de poisson. Les simples habits des Espagnols, étoient des cuirasses impénétrables contre ces fléches lancées avec peu d'adresse. Ces armes jointes à de petites massues, ou plutôt à de gros bâtons, dont le coup devoit être rarement mortel, ne rendoient pas ce peuple bien redoutable.

Il étoit composé de différentes classes, dont une s'arrogeoit une espece de noblesse; mais on sait peu quelles étoient les prérogatives de cette distinction, & ce qui pouvoit y conduire. Ce peuple ignorant & sauvage, avoit aussi des sorciers, enfants, ou peres de la superstition.

Colomb ne négligea aucun des moyens qui pouvoient lui concilier ces insulaires. Mais il leur fit sentir aussi, que sans avoir la volonté de leur nuire, il en avoit le pouvoir. Les effets surprenants de son artillerie, dont il fit des épreuves en leur présence, les convainquirent

de ce qu'il leur disoit. Les Espagnols leur parurent des hommes descendus du ciel ; & les présents qu'ils en recevoient, n'étoient pas pour eux de simples curiosités, mais des choses sacrées. Cette erreur étoit avantageuse. Elle ne fut détruite par aucun acte de foiblesse ou de cruauté. On donnoit à ces sauvages des bonnets rouges, des grains de verre, des épingles, des couteaux, des sonnettes, & ils donnoient de l'or & des vivres.

Dans les premiers momens de cette union, Colomb marqua la place d'un établissement qu'il destinoit à être le centre de tous les projets qu'il se proposoit d'exécuter. Il construisit un petit fort avec le secours des insulaires, qui travailloient gaiement à forger leurs fers. Il y laissa trente-neuf Castillans ; & après avoir reconnu la plus grande partie de l'isle, il fit voile pour l'Espagne.

Il arriva à Palos, port de l'Andalousie, d'où sept mois auparavant il étoit parti. Il se rendit par terre à Barcelone, où étoit la cour. Ce voyage fut un triomphe. La noblesse & le peuple allerent au-devant de lui, & le suivirent en foule jusqu'aux pieds de Ferdinand & d'Isabelle. Il leur présenta des insulaires, qui l'avoient suivi volontairement. Il fit apporter des monceaux d'or, des oiseaux, du coton, beaucoup de raretés que la nouveauté rendoit précieuses. Cette multitude d'objets étrangers exposée aux yeux d'une nation, dont la vanité & l'imagination exagérent tout, lui fit voir au loin, dans le temps & l'espace, une source

inépuisable de richesses qui devoit couler éternellement dans son sein. L'enthousiasme gagna jusqu'aux souverains. Dans l'audience publique qu'ils donnerent à Colomb, ils le firent couvrir & s'asseoir, comme un grand d'Espagne. Il leur raconta son voyage. Ils le comblerent de caresses, de louanges, d'honneurs; & bientôt après, il repartit avec dix-sept vaisseaux pour faire de nouvelles découvertes & fonder des colonies.

A son arrivée à Saint-Domingue, avec quinze cens soldats, trois cens ouvriers, des missionnaires, les grains, les fruits, les animaux domestiques d'Europe, qui manquoient à ce nouveau monde, Colomb trouva qu'on avoit ruiné sa forteresse, & massacré tous les Espagnols. Ils s'étoient attiré ce traitement, par leur orgueil, leur licence & leur tyrannie. Colomb n'en douta pas, après les éclaircissements qu'il se fit donner; & il eut le bonheur de persuader à ceux qui avoient moins de modération que lui, qu'il étoit de la bonne politique de renvoyer la vengeance à un autre temps. On s'occupa uniquement à reconnoître les mines qui devoient coûter un jour tant de sang, à les exploiter, à construire des forts dans leur voisinage, à y établir des garnisons suffisantes pour assurer les travaux.



CHAPITRE VI.

Cruautés exercées sur les Indiens de l'Isle Espagnole.

PENDANT ce temps, les vivres apportés d'Europe avoient été corrompus par la chaleur humide du climat; & le petit nombre de cultivateurs envoyés pour les renouveller dans des régions où la végétation est si prompte, étoient morts la plupart, ou tombés malades. Les gens de guerre invités à les remplacer, se refuserent à une occupation qui devoit assurer leur subsistance. La paresse commençoit à être en honneur en Espagne. Ne rien faire, c'étoit vivre en gentilhomme; & le dernier soldat dans un pays où il se trouvoit le maître, vouloit vivre noblement. Les insulaires leur offroient tout, & ils exigeoient davantage. Ils leur demandoient sans cesse des aliments & de l'or. Ces malheureux se lasserent enfin de cultiver, de chasser, de pêcher, de fouiller les mines pour les insatiables Espagnols. Dès ce moment, on ne vit plus en eux que des traîtres & des esclaves rebelles, dont on se permit de verser le sang.

Colomb qui continuoit ses découvertes, averti que les Indiens, aigris par ces traitements barbares, méditoient un soulevement, revint sur ses pas. Son projet étoit de rappro-

cher les esprits ; mais il fut entraîné par les clameurs séditieuses de ses féroces & avides soldats, dans des hostilités qui n'étoient ni selon son cœur, ni dans ses principes. Avec deux cens fantassins & vingt cavaliers, il ne craignit pas d'attaquer une armée qu'on prétend avoir été de cent mille hommes, dans le lieu où fut bâtie depuis la ville de Sant-Yago.

Les malheureux Indiens étoient vaincus avant de combattre. Ils regardoient les Espagnols comme des êtres d'une nature supérieure. Les armes de l'Europe avoient augmenté leur admiration, leur respect & leur crainte. La vue des chevaux les avoit sur-tout frappés d'étonnement. Plusieurs étoient assez simples, pour croire que l'homme & le cheval n'étoient qu'un seul & même animal, ou une espece de divinité. Quand cette impression de terreur n'auroit pas trahi leur courage, ils n'auroient pu faire encore qu'une foible résistance. Le feu du canon, les piques, une discipline inconnue, les auroient aisément dispersés. Ils prirent la fuite de tous côtés. Ils demanderent la paix, & l'obtinrent, à condition qu'ils cultiveroient la terre pour les Espagnols, & qu'ils leur fourniroient chaque mois une certaine quantité d'or.

Cette dure obligation, des cruautés qui la rendoient plus dure encore, parurent bientôt insupportables à ces insulaires. Pour s'y soustraire, ils se réfugierent dans les montagnes, où ils espéroient que la chasse & des fruits

ſauvages leur donneroient le peu de ſubſiſtance dont ils avoient beſoin ; tandis que leurs ennemis, dont chacun conſommoit la nourriture de dix Indiens, ſe voyant privés de vivres, ſeroient obligés de repaſſer les mers. Ils ſe tromperent. Les Caſtillans ſe ſoutinrent par les rafraîchiſſements qu'ils recevoient d'Europe, & n'en furent que plus acharnés à la pourſuite de leurs affreux projets. Leur rage les conduiſit dans les lieux qu'on croyoit inacceſſibles. Ils formerent leurs chiens à découvrir, à dévorer des hommes. On vit des Eſpagnols qui firent vœu de maſſacrer tous les jours douze Indiens, en l'honneur des douze Apôtres. Ils firent périr le tiers de ces nations. On prétend qu'à leur arrivée, l'iſle avoit un million d'habitans. Tous les monuments atteſtent que ce nombre n'eſt pas exagéré, & il eſt conſtant que la population étoit conſidérable.

Ce qui avoit échappé à la miſere, à la fatigue, à la frayeur & au glaive, fut obligé de ſe livrer à la diſcrétion du vainqueur, qui uſa de ſes avantages avec d'autant plus de rigueur, qu'il n'étoit pas contenu par la préſence de Colomb. Ce grand homme étoit repaſſé en Eſpagne, pour inſtruire la Cour de ces barbaries que le caractere de ſes inférieurs le mettoit hors d'état de prévenir, & que ſes navigations continuelles ne lui permettoient pas d'empêcher. Durant ſon abſence, la méſintelligence, l'eſprit de haine & de rébellion diviſerent la colonie qu'il avoit laiſſée ſous les ordres de ſon frere. On n'obéiſſoit que lorſqu'il y avoit quel-

que cacique à détrôner, quelque bourgade à piller ou à détruire, des nations à exterminer. A peine ces farouches guerriers s'étoient-ils emparés des trésors de quelques malheureux qu'ils avoient égorgés, que la confusion renaissoit. Le desir de l'indépendance, l'inégalité dans le partage du butin, divisoient ces avides vainqueurs. L'autorité n'étoit plus écoutée; & les subalternes n'étoient pas plus soumis aux chefs, que les chefs aux loix. On en vint à se faire ouvertement la guerre.

Les Indiens quelquefois acteurs, & toujours témoins de ces scenes sanglantes & odieuses, reprirent un peu de courage. Leur simplicité ne les empêcha pas d'entrevoir qu'il seroit possible de se défaire d'un petit nombre de tyrans qui paroissoient avoir oublié leurs projets, & qui n'écoutoient que la haine implacable qu'ils avoient les uns pour les autres. Cet espoir les échauffoit. Une confédération conduite avec plus d'art qu'on ne l'auroit soupçonné, prenoit de la consistance. Peut-être les Espagnols, qu'un si grand péril n'empêchoit pas de continuer à se détruire, auroient-ils succombé, si dans ces circonstances critiques Colomb ne fût revenu d'Europe.

L'accueil distingué qu'il y avoit reçu, n'avoit fait sur les peuples qu'une impression passagere. Le temps qui amene la réflexion à la suite de l'enthousiasme, avoit fait disparoître tout l'empressement qu'on avoit d'abord marqué pour se rendre dans le nouveau monde. On ne réchauffoit pas les esprits, par tout ce

qu'on publioit de ses richesses, par la vue même de l'or qui en arrivoit. La couleur livide de tous ceux qui en étoient revenus; les maladies cruelles & honteuses de la plupart; ce qu'on disoit de la malignité du climat, de la multitude de ceux qui y avoient péri, de la disette qu'on y éprouvoit; la répugnance à obéir à un étranger dont on blâmoit la sévérité; peut-être la crainte de contribuer à sa gloire: toutes ces causes avoient donné un éloignement invincible pour Saint-Domingue aux sujets de la couronne de Castille, les seuls des Espagnols auxquels il fut alors permis d'y passer.

Il falloit pourtant des colons. L'amiral proposa de les prendre dans les prisons, parmi les malfaiteurs; de dérober les plus grands scélérats à la mort, à l'infamie, pour les faire servir à étendre la puissance de leur patrie, dont ils étoient le rebut & le fléau. Ce projet auroit eu moins d'inconvénients pour des colonies solidement établies, où la vigueur des loix & la pureté des mœurs eussent pu contenir ou réprimer la licence de quelques sujets effrénés ou corrompus. Il faut aux nouveaux états d'autres fondateurs que des brigands. L'Amérique ne se purgera jamais du levain & de l'écume qui entrerent dans la masse des premieres populations que l'Europe y jetta. Colomb fit bientôt la triste expérience du mauvais avis qu'il avoit ouvert.

Si ce hardi navigateur eût seulement amené avec lui des hommes ordinaires, il leur auroit

inspiré dans la traversée, sinon des principes élevés, du moins des sentiments honnêtes. Formant à leur arrivée le plus grand nombre, ils auroient donné des exemples de modération & d'obéissance, qu'on eût été forcé d'imiter, qu'on eût peut-être aimé à suivre. Cette harmonie auroit produit les meilleurs effets, & donné de la consistance à la colonie. Les Indiens auroient été mieux traités, les mines mieux exploitées, les tributs mieux payés. La métropole étant encouragée par ces succès à de plus grands efforts, on eût formé de nouveaux établissements qui auroient étendu la gloire, les richesses & la puissance de l'Espagne. Peu d'années devoient amener ces grands événements; une mauvaise idée gâta tout.

Les malfaiteurs qui suivoient Colomb, joints aux brigands qui étoient à Saint-Domingue, formerent le peuple le plus corrompu qu'on eût jamais vu. Il ne connut ni subordination, ni bienséances, ni humanité. Sa rage s'exerçoit sur-tout contre l'amiral, qui connut trop tard l'erreur où il étoit tombé, où ses ennemis l'avoient peut-être entraîné. Cet homme extraordinaire achetoit bien cher la célébrité que son génie & ses travaux lui avoient acquise. Sa vie fut un contraste perpétuel de ce qui éleve & de ce qui flétrit l'ame des conquérants. Toujours en bute aux complots, aux calomnies, à l'ingratitude des particuliers, il eut encore à soutenir les caprices d'une cour orgueilleuse & défiante, qui tour-à-tour le

récompensoit

récompensoit & le punissoit, lui rendoit sa confiance & le disgracioit.

La prévention du ministere d'Espagne contre l'auteur de la plus grande découverte qu'on eût jamais faite, alla si loin, qu'on envoya dans le nouveau monde un arbitre pour juger entre Colomb & ses soldats. Bovadilla, le plus ambitieux, le plus intéressé, le plus injuste, le plus emporté de ceux qui étoient passés en Amérique, arrive à Saint-Domingue, jette l'amiral dans les fers, & le fait conduire en Espagne, comme le plus vil des criminels. La cour honteuse d'un traitement si ignominieux, lui rend la liberté; mais sans le venger de son oppresseur, sans le rétablir dans ses charges. Telle fut la fin de cet homme singulier, qui avoit étonné l'Europe, en ajoutant une quatrieme partie à la terre, ou plutôt une moitié du monde à ce globe si long-temps dévasté & si peu connu. La reconnoissance publique auroit dû donner à cet hémisphere étranger le nom du hardi navigateur qui le premier y avoit pénétré. C'étoit le moindre hommage qu'on dût à sa mémoire; mais, soit envie, soit inattention, soit jeu de la fortune, qui dispose aussi de la renommée, il n'en fut pas ainsi. Cet honneur étoit réservé au Florentin Améric Vespuce, quoiqu'il ne fît que suivre les traces d'un homme dont le nom doit être placé à côté des plus grands noms. Ainsi le premier instant où l'Amérique fut connue du reste de la terre, fut marqué par une injustice, pré-

sage fatal de toutes celles dont ce malheureux pays devoit être le théâtre.

Elles se multiplierent après la chûte de Colomb & la mort d'Isabelle. Jusqu'alors les Insulaires, quoique condamnés à des corvées destructives, à des tributs excessifs, avoient continué à vivre dans leurs bourgades, selon leurs usages, & sous le gouvernement de leurs caciques. En 1506, Ferdinand fut sollicité de les répartir entre les conquérants, pour être employés aux travaux des mines, ou à tous les usages que les tyrans pourroient en faire. La religion & la politique furent les deux voiles dont on couvrit ce systême extravagant d'inhumanité. Tout le tems, disoit-on, qu'on laissera à ces barbares le libre exercice de leurs superstitions, ils n'embrasseront jamais le christianisme, & ils nourriront toujours un esprit de révolte, à moins que leur dispersion ne les mette hors d'état de rien entreprendre. Le monarque, sur la foi des théologiens, que leurs dogmes exclusifs portent toujours aux partis violents, accorda ce qu'on demandoit. L'isle entiere fut partagée en un grand nombre de districts. Chaque Espagnol, sans distinction de Castillan & d'Arragonois, obtint un district selon son grade, son crédit ou sa naissance. Les Indiens qu'on y attacha, furent dès ce moment des esclaves qui devoient leurs sueurs & leur sang à leurs maîtres. Cette horrible disposition fut suivie depuis, dans tous les établissements du nouveau monde.

Les mines donnerent alors un produit plus

fixe. La couronne en avoit d'abord la moitié. Elle se réduisit dans la suite au tiers, & fut enfin obligée de se borner à la cinquieme partie.

Les trésors qui venoient de Saint-Domingue, enflammerent la cupidité de ceux-là même qui ne vouloient point passer les mers. Les grands & les gens en place obtinrent de ces possessions, qui procuroient des richesses sans travail. Ils les faisoient régir par des agents qui avoient à faire leur fortune, en augmentant celle de leurs commettants. On vit alors ce qui ne paroissoit pas possible, un accroissement de férocité. Cinq ans après cet arrangement barbare, les naturels du pays se trouverent réduits à quatorze mille. Il fallut aller chercher sur le continent & dans les isles voisines, d'autres sauvages pour les remplacer.

Les uns & les autres étoient accouplés au travail comme des bêtes. On faisoit relever à force de coups, ceux qui succomboient sous leurs fardeaux. Il n'y avoit de communication entre les deux sexes, qu'à la dérobée. Les hommes périssoient dans les mines, & les femmes dans les champs que cultivoient leurs foibles mains. Une nourriture mal-saine, insuffisante, achevoit d'épuiser des corps excédés de fatigues. Le lait tarissoit dans le sein des meres. Elles expiroient de faim, de lassitude, pressant contre leurs mamelles desséchées, leurs enfants morts ou mourants. Les peres s'empoisonnoient. Quelques-uns se pendirent aux arbres,

après y avoir pendu leurs femmes & leurs enfants. Leur race n'est plus.

Avant que ces scenes d'horreur eussent entiérement dévasté les premiers établissements des Espagnols, dans le nouveau monde, ils en avoient formé d'autres moins considérables à la Jamaïque, à Porto-Rico, à Cuba. Velasquez, fondateur de ce dernier, voulut que sa colonie partageât avec celle de Saint-Domingue, l'avantage de faire des découvertes dans le continent, & il choisit François Hermandez de Cordoue, pour cette destination glorieuse. Il lui donna trois vaisseaux, cent dix hommes, & la liberté de bâtir des forts, d'enlever des esclaves, ou de faire la traite de l'or, selon les circonstances. Ce voyage qui est de 1517, ne produisit pas d'autre événement que la connoissance de Lyucatan.

Jean de Gryalva, expédié l'année suivante pour prendre des idées approfondies de cette contrée, remplit sa commission avec intelligence. Il fit plus; il parcourut la côte de Campêche, poussa sa navigation encore plus au Nord, & débarqua dans tous les lieux où la descente se trouva facile. Quoiqu'il n'eût pas été toujours accueilli favorablement, son expédition eut un grand succès. Elle lui valut beaucoup d'or, & procura des lumieres suffisantes sur l'étendue, les richesses & les forces du Mexique.

CHAPITRE VII.

Départ de Cortez pour la conquête du Mexique. Ce qui lui arrive à Tabasco.

LA conquête de ce grand empire parut au dessus de l'ame de Gryalva. La voix publique nommoit pour l'exécution de ce projet, Fernand Cortez, plus connu alors par les espérances qu'il donnoit, que par de grandes choses qu'il eût déjà faites. Ses partisans prétendoient qu'il avoit une force de corps propre à supporter les plus grands travaux; le talent de la parole au souverain degré; une sagacité qui lui faisoit tout prévoir; une présence d'esprit, que les événements les plus extraordinaires ne déconcertoient jamais; une grande abondance de moyens; l'art de subjuguer les esprits qui se refusoient à la conciliation; une constance qui l'empêchoit de revenir jamais sur ses pas; cet enthousiasme de gloire qu'on a toujours regardé comme la premiere vertu des héros. La multitude qui n'a, qui ne peut avoir que le succès pour regle de ses jugements, a long-temps adopté cette opinion avantageuse. Depuis que la philosophie a commencé à jetter du jour sur l'histoire, il est devenu douteux si les défauts de Cortez ne l'emportoient pas sur ses qualités.

Quoi qu'il en soit, cet homme devenu depuis si célebre, n'eût pas plutôt été choisi par

Velasquez pour l'entreprise la plus importante qui eut été encore formée dans le nouveau monde, qu'il se vit entouré de tout ce qui se sentoit un puissant attrait pour la renommée & pour la fortune. Après avoir surmonté les obstacles que la jalousie & la haine lui susciterent, il mit à la voile, le 10 Février 1519. Cinq cents huit soldats, cent neuf matelots, les officiers nécessaires pour les commander, quelques chevaux, un peu d'artillerie composoient ses forces. Ces moyens, tout foibles qu'ils étoient, n'étoient pas même fournis par le gouvernement, qui ne mettoit que son nom dans les tentatives qu'on faisoit pour découvrir de nouveaux pays, pour former de nouveaux établissements. Tout s'exécutoit aux dépens des particuliers. Ils se ruinoient s'ils étoient malheureux; mais leurs succès étendoient toujours l'empire de la métropole. Depuis les premieres expéditions, jamais elle ne forma de plan, jamais elle n'ouvrit ses trésors, jamais elle ne leva des troupes. La soif de l'or, & l'esprit de chevalerie qui régnoit encore, excitoient seuls l'industrie & l'activité. Ces aiguillons étoient si puissants, que non-seulement le peuple, mais beaucoup de personnes d'un rang distingué, voloient parmi les sauvages à la zone torride, sous un ciel le plus souvent mal-sain. Peut-être n'y avoit-il alors sur la terre que l'Espagnol assez frugal, assez endurci à la fatigue, assez accoutumé aux intempéries d'un climat chaud, pour supporter tant d'incommodités.

Cortez qui avoit éminemment ces qualités,

attaque en paſſant les Indiens de Tabaſco, les bat pluſieurs fois, leur accorde la paix, fait alliance avec eux, & emmene pluſieurs de leurs femmes, qui le ſuivent avec joie. Cet empreſſement avoit une cauſe trop légitime.

En Amérique, les hommes ſe livroient généralement à cette débauche honteuſe qui choque la nature & pervertit l'inſtinct animal. On a voulu attribuer cette dépravation à la foibleſſe phyſique, qui cependant devroit plutôt en éloigner qu'y entraîner. Il faut en chercher la cauſe dans la chaleur du climat; dans le mépris pour un ſexe foible, dans l'inſipidité du plaiſir entre les bras d'une femme haraſſée de fatigues; dans l'inconſtance du goût; dans la bizarrerie qui pouſſe en tout à des jouiſſances moins communes, dans une recherche de volupté, plus facile à concevoir qu'honnête à expliquer. D'ailleurs, ces chaſſes qui ſéparoient quelquefois pendant des mois entiers l'homme de la femme, ne tendoient-elles pas à rapprocher l'homme de l'homme? Le reſte n'eſt plus que la ſuite d'une paſſion générale & violente, qui foule aux pieds, même dans les contrées policées, l'honneur, la vertu, la décence, la probité, les loix du ſang, le ſentiment patriotique: ſans compter qu'il eſt des actions auxquelles les peuples policés ont attaché avec raiſon des idées de moralité tout-à-fait étrangeres à des ſauvages.

Quoi qu'il en ſoit, l'arrivée des Européens fit luire un nouveau jour aux yeux des femmes Américaines. On les vit ſe précipiter ſans mé-

nagement dans les bras de ces lubriques étrangers, qui s'étoient fait des cœurs de tigre, & dont les mains avares dégoûtoient de sang. Tandis que les restes infortunés de ces nations sauvages cherchoient à mettre entr'eux & le glaive qui les poursuivoit, des déserts immenses, des femmes jusqu'alors trop négligées, foulant audacieusement les cadavres de leurs enfants & de leurs époux massacrés alloient chercher leurs exterminateurs jusques dans leur propre camp, pour leur faire partager les transports de l'ardeur qui les dévoroit. Parmi les causes qui contribuerent à la conquête du nouveau monde, on doit compter cette fureur des femmes Américaines pour les Espagnols. Ce furent elles qui leur servirent communément de guides, qui leur procurerent souvent des vivres, & qui quelquefois leur découvrirent des conspirations.

La plus célebre de ces femmes fut appellée Marina. Quoique fille d'un cacique assez puissant, elle fut par des événements singuliers, esclave chez les Mexicains dès sa premiere enfance. De nouveaux hasards l'avoient conduite à Tabasco avant l'arrivée des Espagnols. Frappés de sa figure & de ses graces, ils la distinguerent. Leur général lui donna son cœur, & lui inspira une passion très-vive. Dans de tendres embrassements, elle apprit bientôt le Castillan. Cortez de son côté, connut l'étendue de l'esprit, la fermeté du caractere de son amante; & il n'en fit pas seulement son interpréte, mais encore son conseil. De l'aveu de

tous les historiens, elle eut une influence principale dans tout ce qu'on entreprit contre le Mexique.



CHAPITRE VIII.

Cortez arrive au Mexique. Ses combats contre Tlascala.

CET empire n'étoit fondé, dit-on, que depuis un peu plus d'un siecle. Pour ajouter foi à une chose si peu croyable, il faudroit d'autres témoignages que ceux des Espagnols, qui n'avoient ni le talent, ni la volonté de rien examiner ; il faudroit une autre autorité que celle de leurs fanatiques prêtres, qui vouloient établir leur propre superstition, sur les ruines du culte de ces peuples. Que sauroit-on de la Chine, si les Portugais avoient pu les incendier, la boulverser ou la détruire comme le Bréfil ? Parleroit-on aujourd'hui de l'antiquité de ses livres, de ses loix & de ses mœurs ? Quand on aura laissé pénétrer au Mexique quelques philosophes, pour y déterrer & défricher les ruines de son histoire ; que ces savants ne seront pas des moines ni des Espagnols ; mais des Anglois, des François qui auront toute la liberté, tous les moyens de découvrir la vérité : peut-être alors la saura-t-on, si la barbarie n'a pas détruit les anciens monuments qui pouvoient en marquer la trace ?

On n'a pas des lumieres plus certaines sur les fondateurs de l'empire, que sur l'époque de sa fondation. C'est encore une de ces connoissances que l'ignorance des Espagnols a dérobées à notre curiosité. Leurs crédules historiens ont écrit d'une maniere incertaine & vague, que des barbares sortis du Nord de ce continent, mais qui formoient un corps de nation, avoient réussi à subjuguer successivement des sauvages, nés sous un ciel plus doux, & qui ne vivoient pas en société, ou qui ne composoient que des sociétés peu nombreuses.

Tout ce qu'il est permis d'assurer, c'est que le Mexique obéissoit à Montezuma; lorsque les Espagnols aborderent aux côtes de l'empire. Le souverain ne tarda pas à être averti de l'arrivée de ces étrangers. Dans cette vaste domination, des couriers placés de distance en distance, instruisoient rapidement la cour de tout ce qui arrivoit dans les provinces les plus reculées. Leurs dépêches consistoient en des toiles de coton, où étoient représentées les différentes circonstances des affaires qui méritoient l'attention du gouvernement. Les figures étoient entremêlées de caracteres hyérogliphiques, qui suppléoient à ce que l'art du peintre n'avoit pu exprimer.

On devoit s'attendre qu'un prince que sa valeur avoit élevé au trône, dont les conquêtes avoient étendu l'empire, qui avoit des armées nombreuses & aguerries, feroit attaquer, ou attaqueroit lui-même une poignée d'aventuriers, qui osoient infester son domaine de leurs

brigandages. Il n'en fut pas ainsi ; & les Espagnols, toujours invinciblement poussés vers le merveilleux, chercherent, dans un miracle, l'explication d'une conduite si visiblement opposée au caractere du monarque, si peu assortie aux circonstances où il se trouvoit. Les écrivains de cette superstitieuse nation n'ont pas craint de publier à la face de l'Univers, qu'un peu avant la découverte du nouveau-monde, on avoit annoncé aux Mexicains, que bientôt il arriveroit du côté de l'Orient un peuple invincible, qui vengeroit, d'une maniere à jamais terrible, les dieux irrités par les plus horribles crimes, par celui en particulier que la nature repousse le plus vivement ; & que cette prédiction fatale avoit seule enchaîné les talents de Montezuma. Ils ont cru de trouver dans cette imposture le double avantage de justifier leurs usurpations, & d'associer le ciel à leurs cruautés. Une fable si grossiere a long-temps trouvé des partisans dans les deux hémisphères ; & cet aveuglement n'est pas aussi surprenant qu'on le pourroit croire. Quelques réflexions pourront en développer les causes.

La terre a éprouvé d'anciennes révolutions. Le globe, outre son mouvement journalier & son mouvement annuel, qui vont l'un & l'autre d'Occident en Orient, peut en avoir un insensible, aussi lent que les siecles, qui le fait tourner au Midi par une révolution que l'homme commence à peine de nos jours, à imaginer, sans que ses calculs en osent encore chercher les commencements, ni suivre la durée,

Cette pente n'est qu'apparente, si ce sont les cieux qui, par un mouvement dont la lenteur est proportionnée à l'immensité de leurs orbes, penchent & entraînent avec eux le soleil vers le pole ; elle est réelle, si notre globe, par sa constitution physique ; tombe pour ainsi dire insensiblement vers un point opposé à la direction de ce mouvement caché des cieux : mais quoi qu'il en soit, par une suite naturelle de cette pente, l'axe de la terre déclinant toujours, il pourroit arriver que ce que nous appellons la sphere oblique devînt droite, & que la sphere droite fût oblique à son tour ; que les lieux situés aujourd'hui sous l'équateur eussent été sous les poles, & que les zones glaciales de nos jours eussent été la zone torride.

On comprend dès-lors que cette grande révolution de toute la masse du globe, en doit continuellement produire une foule de particulieres sur sa face ; que la mer, comme l'instrument de toutes ces petites révolutions, en suivant la pente de cette inclinaison de l'axe, quitte un pays pour découvrir l'autre, & cause ainsi ces inondations ou ces déluges successifs qui ont parcouru la surface de la terre, noyé ses divers habitants, & laissé par-tout des monuments visibles de ruine & de dévastation, & des traces profondes de ses ravages dans le souvenir des hommes.

Cette lutte continuelle d'un élément contre l'autre, de la terre qui engloutit une partie de l'Océan dans ses cavités intérieures, de la mer qui ronge & emporte de grandes portions de

la terre dans ses abîmes; ce combat éternel des deux éléments incompatibles, ce semble, & pourtant inséparables, tient les habitants du globe dans un péril sensible, & dans des allarmes vives sur leur destinée. La mémoire ineffaçable des changements arrivés, inspire naturellement la crainte des changements à venir. De-là ces traditions universelles de déluges passés, & cette attente de l'embrâsement du monde. Les tremblements de terre occasionnés par les inondations & les volcans, que ces secousses reproduisent à leur tour, ces crises violentes dont aucune partie du globe ne doit être exempte, engendrent & perpétuent la terreur parmi les hommes. On trouve cette frayeur répandue & consacrée dans toutes les superstitions dont elle est l'origine. Cette crainte est plus vive dans les pays où, comme l'Amérique, les marques de ces révolutions du globe sont plus sensibles & plus récentes.

L'homme épouvanté voit dans un seul mal le germe de mille autres. Il en attend de la terre & des cieux; il croit voir la mort sur sa tête & sous ses pieds. Des événements que le hasard a rapprochés lui paroissent liés dans la nature même & dans l'ordre des choses. Comme il n'arrive jamais rien sur la terre, sans qu'elle se trouve sous l'aspect de quelque constellation, on s'en prend aux étoiles de tous les malheurs dont on ignore la cause; & de simples rapports de situation entre des planettes, ont pour l'esprit humain, qui a toujours cherché dans les ténébres l'origine du mal, une in-

fluence immédiate & néceſſaire ſur toutes les révolutions qui les ſuivent ou les accompagnent.

Mais les événements politiques, comme les plus intéreſſants pour l'homme, ont toujours eu à ſes yeux une dépendance très-prochaine du mouvement des aſtres. De-là les fauſſes prédictions & les terreurs qu'elles ont inſpirées; terreurs qui ont toujours troublé la terre, & dont l'ignorance eſt tout à-la-fois le principe & la meſure.

Quoique Montezuma eût pû, comme tant d'autres, être atteint de cette maladie de l'eſprit humain, rien ne porte à penſer qu'il ait eu une foibleſſe, alors ſi commune. Mais ſa conduite politique n'en fut pas meilleure. Depuis que ce prince étoit ſur le trône, il ne montroit aucun des talens qui l'y avoient fait monter. Du ſein de la molleſſe, il mépriſoit ſes ſujets, il opprimoit ſes tributaires. L'arrivée des Eſpagnols ne rendit pas du reſſort à cette ame avilie & corrompue. Il perdit en négociations le temps qu'il falloit employer en combats, & voulut renvoyer avec des préſents des ennemis qu'il falloit détruire. Cortez, à qui cet engourdiſſement convenoit beaucoup, n'oublioit rien pour l'entretenir. Ses diſcours étoient d'un ami. Sa miſſion ſe bornoit, diſoit-il, à entretenir de la part du plus grand monarque de l'Orient, le puiſſant maître du Mexique. A toutes les inſtances qu'on faiſoit pour preſſer ſon rembarquement, il répondoit toujours qu'on n'avoit jamais renvoyé un am-

baſſadeur ſans lui donner audience. Cette obſtination ayant réduits les envoyés de Montezuma à recourir, ſelon leurs inſtructions, aux menaces, & à vanter les tréſors & les forces de leur patrie : *voilà*, dit le général Eſpagnol, en ſe tournant vers ſes ſoldats, *voilà ce que nous cherchons, de grands périls & de grandes richeſſes.* Il avoit alors fini ſes préparatifs, & acquis toutes les connoiſſances qui lui étoient néceſſaires. Réſolu à vaincre ou à périr, il brûla ſes vaiſſeaux, & marcha vers la capitale de l'empire.

Sur ſa route ſe trouvoit la république de Tlaſcala, de tout temps ennemie des Mexicains; qui vouloient la ſoumettre à leur domination. Cortez ne doutant pas qu'elle ne dût favoriſer ſes projets, lui fit demander paſſage, & propoſer une alliance. On refuſa l'un & l'autre, pour des raiſons qui ne ſont pas venues juſqu'à nous. Les merveilles qu'on racontoit des Eſpagnols étonnoient le Tlaſcalteſques, mais ne les effrayoient pas. Ils livrerent quatre ou cinq combats. Une fois les Eſpagnols furent rompus, & ils étoient en danger d'être vaincus, ſi la diviſion ne s'étoit pas miſe dans l'armée de leurs ennemis Cortez ſe crut obligé de ſe retrancher, & les Tlaſcalteſques ſe firent tuer ſur les parapets. Que leur manquoit-il pour vaincre? Des armes.

Un point d'honneur qui tient à l'humanité; un point d'honneur qu'on trouva chez les Grecs au ſiege de Troie, qui ſe fit remarquer chez quelques peuples des Gaules, & qui paroît

établit chez plusieurs nations, contribua beaucoup à la défaite de Tlascaltesques. C'étoit la crainte & la honte de laisser enlever par l'ennemi, leurs blessés & leurs morts. A chaque moment le soin de les enlever rompoit l'armée & ralentissoit les attaques.

Le gouvernement de ces peuples étoit fort extraordinaire, & peut-être un excellent modele à suivre, du moins à plusieurs égards. Le pays étoit partagé en plusieurs cantons, où régnoient des hommes qu'on appelloit caciques. Ils conduisoient leurs sujets à la guerre, levoient les impôts, & rendoient la justice; mais il falloit que leurs édits fussent confirmés par le sénat de Tlascala, qui étoit le véritable souverain. Il étoit composé de citoyens choisis dans chaque district par les assemblées du peuple.

Les Tlascaltesques avoient des mœurs extrêmement séveres. Ils punissoient de mort le mensonge, le manque de respect du fils à son pere, le péché contre nature. Les loix permettoient la pluralité des femmes, le climat y portoit, & le gouvernement y encourageoit

Le mérite militaire étoit le plus honoré, comme il l'est toujours chez les peuples sauvages ou conquérants. A la guerre, les Tlascalteques portoient dans leurs carquois deux fléches, sur lesquelles étoient gravées les images de deux de leurs anciens héros. On commençoit le combat par lancer une de ces fléches, & l'honneur obligeoit à la reprendre.

Dans la ville ils étoient vêtus; mais ils se dépouilloient de leurs habits pour combattre,

On vantoit leur bonne-foi & leur franchiſe dans les traités publics ; & entr'eux ils honoroient les vieillards.

Le larcin, l'adultere, & l'ivrognerie étoient en horreur. Ceux qui étoient coupables de ces crimes étoient bannis. Il n'étoit permis de boire des liqueurs fortes qu'aux vieillards, épuiſés par des travaux militaires.

Les Tlaſcalteſques avoient des jardins, des bains. Ils aimoient la danſe, la poëſie, les repréſentations théâtrales. Une de leurs principales divinités étoit la déeſſe de l'amour. Elle avoit un temple ; & l'on y célébroit des fêtes auxquelles accouroit toute la nation.

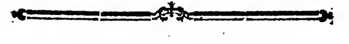
Leur pays n'étoit ni fort étendu, ni des plus fertiles de ces contrées. Il étoit montueux ; mais fort peuplé, fort cultivé, & fort heureux.

Voilà les hommes que les Eſpagnols ne daignoient pas admettre dans l'eſpece humaine. Une des qualités qu'ils mépriſoient le plus chez les Tlaſcalteſques, c'étoit l'amour de la liberté. Ils ne trouvoient pas que ce peuple eût un gouvernement, parce qu'il n'avoit pas celui d'un ſeul homme ; ni une police, parce qu'il n'avoit pas celle de Madrid ; ni des vertus, parce qu'il n'avoit pas leur culte ; ni de l'eſprit, parce qu'il n'avoit pas leurs opinions.

Jamais peut-être aucune nation ne fut idolâtre de ſes préjugés, au point où l'étoient alors, où le ſont encore aujourd'hui les Eſpagnols. Ces préjugés faiſoient le fond de toutes leurs penſées, influoient ſur leurs jugements,

formoient leur caractere. Ils n'employoient le génie ardent & vigoureux que leur a donné la nature, qu'à inventer une foule de sophismes, pour s'affermir dans leurs erreurs. Jamais la déraison n'a été plus dogmatique, plus décidée, plus ferme & plus subtile. Ils étoient attachés à leurs usages comme à leurs préjugés. Ils ne reconnoissoient qu'eux dans l'univers de sensés, d'éclairés, de vertueux. Avec cet orgueil national, le plus aveugle qui fut jamais, ils auroient eu pour Athènes, le mépris qu'ils avoient pour Tlascala. Ils auroient traité les Chinois comme des bêtes; & par-tout ils auroient outragé, opprimé, dévasté.

Malgré cette maniere de penser si hautaine & si dédaigneuse, les Espagnols firent alliance avec les Tlascalteques, qui leur donnerent des troupes pour les conduire & les appuyer.



CHAPITRE IX.

Cortez se rend à Mexico. Mœurs, religion, gouvernement, richesses de l'Empire, à l'arrivée des Espagnols.

AVEC ce secours, Cortez s'avançoit vers Mexico, à travers un pays abondant, arrosé de belles rivieres, couvert de villes, de bois, de champs cultivés, & de jardins. La campagne étoit féconde en plantes inconnues à l'Europe.

On y voyoit une foule d'oiseaux d'un plumage éclatant, des animaux d'especes nouvelles. La nature étoit différente d'elle-même, & n'en étoit que plus agréable & plus riche. Un air tempéré, des chaleurs continues, mais supportables, entretenoient la parure & la fécondité de la terre. On voyoit dans le même canton, des arbres couverts de fleurs, des arbres chargés de fruits. On semoit dans un champ le grain qu'on moissonnoit dans l'autre.

Les Espagnols ne parurent point sensibles à ce nouveau spectacle. Tant de beautés ne les touchoient pas. Ils voyoient l'or servir d'ornement dans les maisons & dans les temples, embellir les armes des Mexicains, leurs meubles & leurs personnes; ils ne voyoient que ce métal. Semblables à ce Mammona dont parle Milton, qui dans le ciel oubliant la divinité même, avoit toujours les yeux fixés sur le parvis qui étoit d'or.

Montezuma, que ses incertitudes, & peut-être la crainte de commettre son ancienne gloire, avoient empêché d'attaquer les Espagnols à leur arrivée; de se joindre depuis aux Tlascalteques plus hardis que lui; d'assaillir enfin des vainqueurs, fatigués de leus propres triomphes. Montezuma dont les mouvements s'étoient réduits à détourner Cortez du dessein de venir dans sa capitale, prit le parti de l'y introduire lui-même. Il commandoit à trente princes, dont plusieurs pouvoient mettre sur pied des armées. Ses richesses étoient immenses, & son pouvoir absolu. On prétend que

ſes ſujets avoient des connoiſſances, des lumieres, de la politeſſe, de l'induſtrie. Ce peuple étoit guerrier & rempli d honneur.

Si l'empereur du Mexique eût ſu faire uſage de ces moyens, ſon trône eût été inébranlable. Mais ce prince oubliant ce qu'il ſe devoit, ce qu'il devoit à ſa couronne, ne montra pas le moindre courage, la moindre intelligence. Tandis qu'il pouvoit accabler les Eſpagnols de toute ſa puiſſance, malgré l'avantage de leur diſcipline & de leurs armes, il voulut employer contr'eux la perfidie.

Il les combloit à Mexico de préſents, d'égards, de careſſes, & il faiſoit attaquer la Vera-Cruz, colonie que les Eſpagols avoient fondée pour s'aſſurer une retraite, ou pour recevoir des ſecours. *Il faut*, dit Cortez à ſes compagnons, en leur apprenant cette nouvelle, *il faut étonner ces barbares par une action d'éclat: j'ai réſolu d'arrêter l'empereur, & de me rendre maître de ſa perſonne.* Ce deſſein fut approuvé. Auſſi-tôt, accompagné de ſes officiers, il marche au palais de Montezuma, & lui déclara qu'il faut le ſuivre, ou ſe réſoudre à périr. Ce prince, par une baſſeſſe égale à la témérité de ſes ennemis, ſe met entre leurs mains. Il eſt obligé de livrer au ſupplice les généraux qui n'avoient agi que par ſes ordres; & il met le comble à ſon aviliſſement, en rendant hommage de ſa couronne au roi d'Eſpagne.

Au milieu de ces ſuccès, Cortez apprend que Narvaez, envoyé avec une petite armée, par le gouverneur de Cuba, vient pour lui ôter

le commandement de la ſienne. Il marche à ſon rival, il le combat, il le fait priſonnier, oblige les vaincus à mettre bas les armes, puis les leur rend, en leur propoſant de le ſuivre. Il gagne leur cœur par ſa confiance & ſa magnanimité, & l'armée de Narvaez ſe range ſous ſes drapeaux. Il reprend la route de Mexico, où il avoit laiſſé deux cents hommes qui gardoient l'empereur.

Il y avoit des mouvements dans la nobleſſe Mexicaine, qui étoit indignée de la captivité de ſon prince; & le zele indiſcret des Eſpagnols, qui dans une fête publique en l'honneur des dieux du pays, renverſerent les autels & maſſacrerent les adorateurs & les prêtres, avoit fait prendre les armes au peuple.

Les Mexicains n'avoient de barbare que leur ſuperſtition; mais leurs prêtres étoient des monſtres, qui faiſoient l'abus le plus affreux du culte abominable qu'ils avoient impoſé à la crédulité de la nation. Elle reconnoiſſoit, comme tous les peuples policés, un être ſuprême, une vie à venir, avec ſes peines & ſes récompenſes; mais ces dogmes utiles étoient mêlés d'abſurdités, qui les rendoient incroyables.

Dans la religion du Mexique, on attendoit la fin du monde à la fin de chaque ſiecle; & cette année étoit dans l'empire un temps de deuil & de déſolation.

Les Mexicains invoquoient des puiſſances ſubalternes, comme les autres nations en ont invoquées, ſous le nom de génies, de camis, de manitous, d'anges, de fétiches. La moin-

dre de ces divinités avoit ses temples, ses images, ses fonctions, son autorité particuliere; & toutes faisoient des miracles.

Ils avoient une eau sacrée dont on faisoit des aspersions. On en faisoit boire à l'empereur. Les pélérinages, les processions, les dons faits aux prêtres, étoient de bonnes œuvres.

On connoissoit chez eux des expiations, des pénitences, des macérations, des jeûnes.

Quelques-unes de leurs superstitions leur étoient particulieres. Tous les ans ils choisissoient un esclave. On l'enfermoit dans le temple, on l'adoroit, on l'encensoit, on l'invoquoit, & on finissoit par l'égorger en cérémonie.

Voici encore une superstition qu'on ne trouvoit pas ailleurs. Les prêtres pétrissoient en certains jours une statue de pâte qu'ils faisoient cuire. Ils la plaçoient sur l'autel, où elle devenoit un dieu. Ce jour-là, une foule innombrable de peuple, se rendoit dans le temple. Les prêtres découpoient la statue, ils en donnoient un morceau à chacun des assistans, qui le mangeoit, & se croyoit sanctifié après avoir mangé son dieu.

Il vaut mieux manger des dieux que des hommes; mais les Mexicains immoloient aussi des prisonniers de guerre dans le temple du dieu des batailles. Les prêtres, dit-on, mangeoient ensuite ces prisonniers, & en envoyoient des morceaux à l'empereur & aux principaux seigneurs de l'empire.

Quand la paix avoit duré quelque temps,

les prêtres faisoient dire à l'empereur que les dieux mouroient de faim ; & dans la seule vue de faire des prisonniers, on recommençoit la guerre.

A tous égards cette religion étoit atroce & terrible. Toutes ces cérémonies étoient lugubres & sanglantes. Elle tenoit sans cesse l'homme dans la crainte. Elle devoit rendre les hommes inhumains, & les prêtres tout-puissans.

On ne peut faire un crime aux Espagnols d'avoir été révoltés de ces absurdes barbaries ; mais il ne falloit pas les détruire par de plus grandes cruautés : il ne falloit pas se jetter sur le peuple assemblé dans le premier temple de la ville, & l'égorger : il ne falloit pas assassiner les nobles pour les dépouiller.

Cortez à son retour à Mexico, trouva les Espagnols assiégés dans le quartier où il les avoit laissé pour garder l'empereur. Il eut de la peine à pénétrer jusqu'à eux ; & quand il fut à leur tête, il lui fallut livrer de grands combats. Les Mexicains montrerent un courage extraordinaire. Ils se dévouoient gaiement à une mort certaine. Ils se jettoient nuds & mal armés dans les rangs des Espagnols, pour rendre leurs armes inutiles, ou pour les leur arracher. Plusieurs tenterent d'entrer dans le palais de Cortez, par les embrasures du canon. Tous vouloient mourir pour délivrer leur patrie de ces étrangers qui prétendoient y régner. Cortez venoit de s'emparer d'un temple, qui étoit un poste avantageux. Il regardoit d'une

platte-forme le combat, où les Indiens s'acharnoient pour recouvrer ce qu'ils avoient perdu. Deux jeunes nobles Mexicains jettent leurs armes, & viennent à lui comme déserteurs. Ils mettent un genou à terre dans la posture de suppliants ; ils le saisissent, & s'élançent de la platte-forme dans l'espérance de le faire périr en l'entraînant avec eux. Cortez s'en débarrasse, & se retient à la balustrade. Les deux Mexicains meurent victimes d'une entreprise généreuse & inutile.

Cette action, & d'autres d'une vigueur pareille, faisoient désirer aux Espagnols qu'on pût trouver des voies de conciliation. Enfin Montezuma consent à devenir l'instrument de l'esclavage de son peuple ; & il se montre sur le rempart, pour engager ses sujets à se retirer. Leur indignation lui apprend que son regne est fini, & les traits qu'ils lui lancent, le percent d'un coup mortel.

Le successeur de ce vil monarque étoit fier, intrépide. Il avoit du sens, de l'imagination. Il pouvoit ramener les bons succès, & résister aux mauvais. Sa pénétration lui fit démêler que les attaques vives ne lui réussiroient que difficilement contre un ennemi qui avoit des armes si supérieures, & que la meilleure maniere de le combattre, étoit de lui couper les vivres. Cortez ne s'apperçoit pas plutôt de ce changement de systême, qu'il pense à se retirer chez les Tlascaltesques.

L'exécution de ce projet exigeoit une grande célérité, un secret impénétrable, des mesures

ſures bien combinées. On ſe mit en marche vers le milieu de la nuit. L'armée défiloit en ſilence ſur une digue, lorſqu'on reconnut que ſes mouvements avoient été obſervés avec une diſſimulation, dont des Mexicains n'étoient pas crus capables. Son arriere-garde fut attaquée avec impétuoſité par un corps nombreux, & ſes flancs, par des canots diſtribués aux deux côtés de la chauſſée. Si les Mexicains, qui avoient plus de troupes qu'ils n'en pouvoient faire agir, avoient eu la précaution d'en jetter une partie à l'extrêmité de cette chauſſée, ou même de la rompre, tous les Eſpagnols auroient infailliblement péri dans cette action ſanglante. Leur bonheur voulut que leur ennemi ne ſût pas profiter de tous ſes avantages, & ils arriverent enfin ſur les bords du lac, après des dangers & des fatigues incroyables. Le déſordre où ils étoient, les expoſoit encore à une défaite entiere. Une nouvelle faute vint à leur ſecours.

L'aurore permit à peine aux Mexicains de découvrir le champ de bataille dont ils étoient reſtés les maîtres, qu'ils apperçurent parmi les morts deux fils de Montezuma, que les Eſpagnols emmenoient avec quelques autres priſonniers. Ce ſpectacle les glaça d'effroi. L'idée d'avoir maſſacré les enfants, après avoir immolé le pere, étoit trop forte, pour que des ames foibles & énervées par l'habitude d'une obéiſſance aveugle, puſſent la ſoutenir. Ils craignirent de joindre l'impiété au régicide, & ils donnerent à de vaines cérémonies funebres

un temps qu'ils devoient au ſalut de leur patrie.

Durant cet intervalle, l'armée battue qui avoit perdu deux cents Eſpagnols, mille Tlaſcalteques, la meilleure partie de ſon artillerie, & à laquelle il ne reſtoit preſque pas un ſoldat qui ne fût bleſſé, ſe remettoit en marche. On ne tarda pas à la pourſuivre, à la harceler, à l'envelopper enfin dans la vallée d'Otumba. Le feu du canon & de la mouſqueterie, le fer des lances & des épées, n'empêchoient pas les Indiens, tout nuds qu'ils étoient, d'approcher, & de ſe jeter ſur leurs ennemis avec une grande animoſité. La valeur alloit céder au nombre, lorſque Cortez décida de la fortune de cette journée. Il avoit entendu dire que dans cette partie du nouveau monde, le ſort des batailles dépendoit de l'étendart royal. Ce drapeau, dont la forme étoit remarquable, & qu'on ne mettoit en campagne que dans les occaſions les plus importantes, étoit aſſez près de lui. Il s'élance avec ſes plus braves compagnons, pour le prendre. L'un d'eux le ſaiſit, & l'emporte dans les rangs des Eſpagnols. Les Mexicains perdent courage; ils prennent la fuite en jetant leurs armes. Cortez pourſuit ſa marche, & arrive ſans obſtacle chez les Tlaſcalteques.

Il n'avoit perdu ni le deſſein, ni l'eſpérance de ſoumettre l'empire du Mexique; mais il avoit fait un nouveau plan. Il vouloit ſe ſervir d'une partie des peuples, pour aſſujettir l'autre. La forme du gouvernement, la diſpoſition

des esprits, la situation de Mexico, favorisoient son projet, & les moyens de l'exécuter.

L'empire étoit électif, & quelques rois ou caciques étoient les électeurs. Ils choisissoient d'ordinaire un d'entr'eux. On lui faisoit jurer que tout le temps qu'il seroit sur le trône, les pluies tomberoient à propos, les rivieres ne causeroient point de ravages, les campagnes n'éprouveroient point de stérilité, les hommes ne périroient point par les influences malignes d'un air contagieux. Cet usage pouvoit tenir au gouvernement théocratique, dont on trouve encore des traces dans presque toutes les nations de l'univers. Peut-être aussi le but de ce serment bisarre étoit-il de faire entendre au nouveau souverain, que les malheurs d'un état venant presque toujours des désordres de l'administration, il devoit régner avec tant de modération & de sagesse, qu'on ne pût jamais regarder les calamités publiques comme l'effet de son imprudence, ou comme une juste punition de ses déréglements.

On avoit fait les plus belles loix pour obliger à ne donner la couronne qu'au mérite; mais la superstition donnoit aux prêtres une grande influence dans les élections.

Dès que l'empereur étoit installé, il étoit obligé de faire la guerre, & d'amener des prisonniers aux Dieux. Ce prince quoique électif, étoit fort absolu, parce qu'il n'y avoit point de loix écrites, & qu'il pouvoit changer les usages reçus.

Presque toutes les formes de la justice & les

étiquettes de la cour étoient consacrées par la religion.

Les loix punissoient les crimes qui se punissent par-tout ; mais les prêtres sauvoient souvent les criminels.

Il y avoit deux loix propres à faire périr bien des innocents, & qui devoient appesantir sur les Mexicains le double joug du despotisme & de la superstition. Elles condamnoient à mort ceux qui auroient blessé la sainteté de la religion, & ceux qui auroient blessé la majesté du prince. On voit combien des loix si peu précises facilitoient les vengeances particulieres, ou les vues intéressées des prêtres & des courtisans.

On ne parvenoit à la noblesse, & les nobles ne parvenoient aux dignités que par des preuves de courage, de piété & de patience. On faisoit dans les temples un noviciat plus pénible que dans les armées ; & ensuite, ces nobles auxquels il en avoit tant coûté pour l'être, se dévouoient aux fonctions les plus viles dans le palais des empereurs.

Cortez pensa que dans la multitude des vassaux du Mexique, il y en auroit qui secoueroient volontiers le joug, & s'associeroient aux Espagnols.

Il avoit vu combien les Mexicains étoient haïs des petites nations dépendantes de leur empire, & combien les empereurs faisoient sentir durement leur puissance.

Il s'étoit apperçu que la plupart des provinces détestoient la religion de la capitale, & que

dans Mexico même, les nobles & les hommes riches, dans qui l'esprit de société diminuoit la férocité des préjugés & des mœurs du peuple, n'avoient plus que de l'indifférence pour cette religion. Plusieurs d'entre les nobles étoient révoltés d'exercer les emplois les plus humilians auprès de leurs maîtres.

Après avoir reçu quelques foibles secours des Espagnols, obtenu des troupes de la république de Tlascala, & fait quelques nouveaux alliés, Cortez retourna vers la capitale de l'empire.

Mexico étoit situé dans une isle au milieu d'un grand lac. Si l'on en croit les Espagnols, cette ville contenoit vingt mille maisons, un peuple immense, de beaux édifices. Le palais de l'empereur, bâti de marbre & de jaspe, étoit d'une étendue prodigieuse. On y admiroit les fontaines, les bains, les ornements & les statues qui représentoient des animaux. Il étoit rempli de tableaux qui, quoique faits avec des plumes, avoient de la couleur, de l'éclat, de la vérité. La plupart des caciques avoient, ainsi que l'empereur, des ménageries où étoient rassemblés tous les animaux du nouveau continent, & des appartements où étoient étalées des curiosités naturelles. Leurs jardins étoient peuplés de plantes de toute espece. Tout ce que la nature a de rare & de brillant étoit un objet de luxe chez un peuple riche, où la nature étoit belle, & où les arts étoient imparfaits. Les temples étoient en grand nombre, & la plupart magnifiques, mais teints de sang & tapissés des têtes des malheureux qu'on avoit sacrifiés.

Une des plus grandes beautés de Mexico, étoit une place remplie ordinairement de plus de cent mille hommes, couverte de tentes & de boutiques, où les marchands étaloient toutes les richesses des campagnes & l'industrie des Mexicains. Des oiseaux de toutes couleurs, des coquillages brillants, des fleurs sans nombre, des ouvrages d'orfévrerie, des émaux, donnoient à ces marchés un coup d'œil plus éclatant & plus beau que ne peuvent en avoir les foires les plus riches de l'Europe.

Cent mille canots alloient sans cesse des rivages à la ville, de la ville aux rivages : le lac étoit bordé de plus de cinquante villes & d'une multitude de bourgs & de hameaux.

Il y avoit sur ce lac trois chaussées fort longues, & qui étoient le chef-d'œuvre de l'industrie Mexicaine. Ce peuple, qui n'étoit pas d'une antiquité bien reculée, sans communication avec des peuples éclairés, sans l'usage du fer, sans le secours de l'écriture, sans aucun des arts à qui nous devons l'avantage d'en connoître & d'en exercer d'autres, situé dans un climat où le génie de l'homme n'est point éveillé par les besoins : ce peuple étoit un des plus ingénieux de la terre.

La fausseté de cette description pompeuse, peut être mise aisément à la portée de tous les esprits. Pour y parvenir, il ne suffiroit pas d'opposer l'état actuel du Mexique, à l'état où les conquérants prétendent l'avoir trouvé. Qui ne connoît les ravages d'une tyrannie destructive, & d'une longue oppression ? Mais que l'on com-

compare les diverses relations des Espagnols, & qu'on juge de la créance qu'elles méritent. Veulent-ils donner une grande idée de leur courage & de leurs succès? l'empire dont ils se rendent les maîtres, est un royaume redoutable, riche, policé. Ont-ils à justifier leurs férocités? rien n'est si vil, si corrompu, si barbare que ces peuples.

S'il étoit possible d'asseoir un jugement solide sur un peuple qui n'est plus, on diroit peut-être que les Mexicains furent soumis à un despotisme aussi cruel que mal combiné; qu'ils soupçonnerent plutôt la nécessité des tribunaux réguliers, qu'ils n'en goûterent les avantages; que le petit nombre d'arts qu'ils exerçoient, étoient aussi défectueux par les formes, qu'ils étoient riches par la matiere; qu'ils s'étoient plus éloignés des peuples sauvages, qu'ils ne s'étoient rapprochés des peuples policés; & que la crainte, cette grande roue des gouvernements arbitraires, leur tenoit lieu de morale & de principes.

Quoi qu'il en soit, Cortez commença par s'assurer des caciques qui régnoient dans les villes situées sur les bords du lac. Quelques-uns joignirent leurs troupes aux Espagnols; les autres leur furent soumis. Cortez s'empara de la tête des trois chaussées qui conduisoient à Mexico. Il voulut aussi se rendre maître de la navigation du lac. Il fit construire des brigantins qu'il arma d'une partie de son artillerie; & dans cette situation, il attendit que la famine lui donnât l'empire du nouveau monde.

Guatimozin fit des efforts extraordinaires pour se dégager. Ses sujets combattirent avec autant de fureur que jamais. Cependant les Espagnols conserverent leurs postes, & porterent leurs attaques jusqu'au centre de la ville. Lorsque les Mexicains purent craindre qu'elle ne fût emportée, quand les vivres commencerent à leur manquer, ils voulurent sauver leur empereur. Ce prince consentit à tenter de s'echapper, pour aller continuer la guerre dans le Nord de ses états. Une partie des siens se devoua noblement à la mort pour faciliter sa retraite, en occupant les assiégeants; mais un brigantin s'empara du canot où étoit le généreux & infortuné Monarque. Un financier Espagnol imagina que Guatimozin avoit des trésors cachés; & pour le forcer à les déclarer, il le fit étendre sur des charbons ardents. Son favori, exposé à la même torture, lui adressoit de tristes plaintes: *& moi*, lui dit l'empereur, *suis-je sur des roses*? Mot comparable à tous ceux que l'histoire a transmis à l'admiration des hommes. Un jour les Mexicains le rediront à leurs enfants, quand le temps sera venu de rendre aux Espagnols supplice pour supplice, de noyer cette race d'exterminateurs, dans la mer ou dans le sang. Ce peuple aura peut-être les actes de ses martyrs, l'histoire de ses persécuteurs. On y lira sans doute, que Guatimozin fut tiré à demi-mort d'un gril ardent, & que trois ans après il fut pendu publiquement, sous prétexte d'avoir conspiré contre ses tyrans & ses bourreaux.



CHAPITRE X.

Les Espagnols devenus les maîtres du Mexique, en reculent les limites.

DANS les gouvernements despotiques, la perte du prince & la prise de la capitale, entraînent ordinairement la conquête & la soumission de tout l'état. Les peuples ne peuvent pas avoir de l'attachement pour une autorité qui les écrase, ni pour un tyran qui croit se rendre plus respectable en ne se montrant jamais. Accoutumés à ne connoître d'autres droits que ceux de la force, ils ne manquent jamais de se soumettre au plus fort. Telle fut la révolution du Mexique. Toutes les provinces subirent sans résistance le joug du vainqueur. Il donna à cet empire le nom de Nouvelle-Espagne, & quoiqu'il eût cinq cents lieues de long sur deux cents de large, ses frontieres furent encore reculées.

Les conquérants y ajouterent d'abord du côté du Sud, le vaste espace qui s'étend depuis Guatimala, jusqu'au golfe de Darien. Cet aggrandissement coûta peu de temps, de sang & de dépense; mais il fut de peu d'utilité. Les provinces qui le composent sont à peine connues. On n'y voit que peu d'Espagnols, la plupart fort pauvres, qui, par leur tyrannie, ont réduit les Indiens à se réfugier dans des montagnes

& dans des forêts impénétrables. De tous ces sauvages, les seuls qui forment encore une nation, ce sont les Mosquites. Après avoir quelque temps combattu pour les plaines fertiles qu'ils habitoient dans le pays de Nicaragua, ils se sauverent au cap de Gracias-à-Dios, dans des rochers arides. Défendus du côté de la terre par des marais impraticables, & du côté de la mer par des plages difficiles, ils bravent le courroux de leur ennemi. Leurs liaisons avec les corsaires Anglois & François, qu'ils ont souvent suivis dans des expéditions très-périlleuses, ont bien pu augmenter leur rage contre leurs oppresseurs, accroître leur audace naturelle, accoutumer leurs mains aux armes à feu ; mais leur population qui n'a jamais été considérable, a toujours diminué par degrés. Elle ne passe pas actuellement deux mille hommes. Leur foiblesse les met hors d'état de donner la moindre inquiétude.

L'accroissement que la Nouvelle-Espagne a pris du côté du Nord, est plus considérable, & doit devenir beaucoup plus important. On n'a parlé jusqu'ici que du nouveau Mexique, découvert en 1553, conquis au commencement du dernier siecle, révolté vers le milieu, & remis bientôt après sous le joug. Tout ce qu'on sait de cette immense province, c'est qu'on a fixé quelques sauvages errants, introduit un peu de culture, foiblement exploité quelques riches mines, & formé un établissement, nommé Santa-Fé. Cette conquête qui est dans l'intérieur des terres, auroit été suivie d'une

bien plus utile ſur les bords de la mer, ſi depuis cent ans qu'elle eſt entamée, on s'y étoit attaché avec l'attention qu'elle méritoit.

L'ancien empire du Mexique étendoit à peu près ſes bornes juſqu'à l'entrée de la mer Vermeille. Depuis ces limites, juſqu'à l'endroit où le continent ſe joint à la Californie, eſt un golfe qui a près de vingt degrés de longueur. Sa largeur eſt tantôt de ſoixante, tantôt de cinquante lieues, & rarement en a-t-elle moins de quarante. On trouve dans cet eſpace beaucoup de bancs de ſable, & un aſſez grand nombre d'iſles. La côte eſt habitée par pluſieurs nations ſauvages, la plupart ennemies. Les Eſpagnols y ont formé quelques peuplades éparſes, auxquelles ſuivant leur uſage, ils ont donné le nom de provinces. Leurs miſſionnaires ont pouſſé plus loin les découvertes, & ils ſe flattoient de donner à leur nation plus de richeſſes qu'elle n'en avoit trouvées dans ſes poſſeſſions les plus renommées.

Pluſieurs cauſes ſe ſont long-temps réunies pour rendre leurs travaux inutiles; & à meſure qu'ils raſſembloient & civiliſoient quelques ſauvages, on les enlevoit pour les précipiter dans des mines. Cette barbarie ruinoit les établiſſements naiſſants, & empêchoit d'autres Indiens de venir s'y incorporer. Les Eſpagnols trop éloignés des yeux du gouvernement, s'y permettoient les crimes les plus inouis. Le vif-argent, les étoffes, les autres marchandiſes y étoient apportées de la Vera-Cruz à dos de mulet, par une route difficile & dangereuſe,

de six à sept cents lieues, ce qui leur donnoit à leur terme une valeur si considérable, que la plupart de ceux qui exploitoient les mines, étoient forcés de les abandonner, dans l'impossibilité de les soutenir. Enfin, quelques hordes de barbares, ou par férocité, ou dans la crainte, bien fondée, d'être un jour asservis, tomboient, lorsqu'on s'y attendoit le moins, sur les travailleurs, assez opiniâtres pour lutter contre tant de difficultés.

On espéra qu'il se formeroit un nouvel ordre de choses, lorsque le jésuite Ferdinand Consang eut parcouru, en 1746, par ordre du gouvernement, le golfe entier de la Californie. Cette navigation, faite avec le plus grand soin, & beaucoup d'intelligence, instruisit l'Espagne de tout ce qu'il lui étoit important de savoir. Elle connut les côtes de ce continent, les ports que la nature y a placés, les lieux sablonneux & arides qui ne sont pas susceptibles de culture, les rivieres, qui par la fertilité qu'elles répandent sur leurs bords, invitent à y former des peuplades. Rien à l'avenir ne devoit empêcher les vaisseaux sortis d'Acapulco d'entrer dans la mer Vermeille, de porter avec des frais médiocres, dans les provinces qui la bordent, des missionnaires, des soldats, des mineurs, des vivres, des marchandises, tout ce qui est nécessaire aux colonies, & d'en revenir chargés de métaux. L'imagination Espagnole alloit plus loin. Déjà elle voyoit subjugué tout le continent, jusqu'au nouveau Mexique, & s'élever un nouvel empire, aussi étendu, aussi

riche que l'ancien, & qui lui feroit fupérieur par la température & la falubrité du climat.

Ces efpérances n'étoient pas chimériques; mais pour les voir fe réalifer, il falloit, ou gagner les naturels du pays par des actes d'humanité, ou les fubjuguer par la force des armes. Il ne pouvoit pas tomber dans l'efprit des deftructeurs du nouvel hémifphère, d'employer le premier de ces moyens, & l'on n'a été en état de faire ufage du fecond qu'en 1768.

Les fuccès n'ont pas été complets. Ils furent affez rapides dans le Mexique, & par-tout où la population étoit nombreufe ou rapprochée. Les contrées peu habitées fubirent plus lentement le joug, parce que c'étoit une néceffité de trouver les hommes pour les affervir, & qu'ils fuyoient dans les forêts quand l'Efpagnol fe montroit, & ne reparoiffoient que lorfque le défaut de fubfiftance l'avoit forcé de fe retirer. Auffi n'eft-ce qu'après trois ans de courfes, de travaux & de cruautés, qu'on eft parvenu à fubjuguer les Series, les Platos, les Sibupapas. Leurs voifins les Papagos, les Nizoras, les Zopas, défefpérant de défendre leur liberté, ont fubi le joug fans combattre. Les troupes étoient encore occupées, en 1771, à pourfuivre les Apaches, la plus belliqueufe de ces nations, la plus paffionnée pour l'indépendance. On défefpere de la foumettre; mais on travaille à l'exterminer, à l'éloigner du moins de la nouvelle Bifcaye, qui refteroit expofée à fes incurfions.

Les richeffes qu'on vient de trouver dans les

provinces de Senora & de Cinaloa, qui forment ce qu'on appelle aujourd'hui la Nouvelle-Andaloufie, paroiffent au deffus de tout ce qu'on a vu ailleurs. Il y a une mine d'or de quatorze lieues, qui offre, à deux pieds de profondeur, des tréfors immenfes. Entre les mines d'argent, l'une rend huit marcs par quintal de minérai, & les pierres qu'on tire de l'autre font prefque de l'argent vierge. Si la Cour de Madrid, qui vient de publier ces découvertes, n'a pas été trompée; fi les mines, qui ont fouvent beaucoup de fuperficie & peu de profondeur, ne donnent pas elles-mêmes de fauffes efpérances, malheur aux peuples fauvages nouvellement affervis, ils feront enfevelis tout vivants dans les entrailles de la terre.



CHAPITRE XI.

Climat, fol, population du Mexique.

LA Nouvelle-Efpagne eft prefqu'entiérement fituée dans la zone torride. L'air y eft exceffivement chaud, humide & mal-fain fur les côtes de la mer du Nord. Ces vices de climat fe font infiniment moins fentir fur les côtes de la mer du Sud; & prefque point dans l'intérieur du pays, où il regne une chaîne de montagnes qu'on regarde comme une continuation des Cordelieres.

La qualité du fol fuit ces variations. La partie

orientale eſt baſſe, marécageuſe, inondée dans la ſaiſon des pluies, couverte de forêts impénétrables, & tout-à-fait inculte. On peut croire que ſi les Eſpagnols la laiſſent dans cet état de déſolation, c'eſt qu'ils ont jugé qu'une frontiere déſerte & meurtriere fourniroit une meilleure défenſe contre les flottes ennemies, qu'on ne pourroit l'eſpérer, ſoit des fortifications & des troupes, dont l'entretien coûteroit des frais immenſes, ſoit des naturels du pays qui ſont efféminés & peu attachés à la domination de leurs conquérants. Le terrein de l'Occident eſt plus élevé, de meilleure qualité, couvert de champs & d'habitations. Dans la profondeur des terres on trouve des contrées que la nature a traitées libéralement ; mais, comme toutes celles qui ſont ſituées ſous le tropique, elles ſont plus abondantes en fruits qu'en grains.

La population de ce vaſte empire n'eſt pas moins variée que ſon ſol. Ses habitants les plus diſtingués, ſont les Eſpagnols envoyés par la Cour, pour occuper les places du gouvernement. Ils ſont obligés, comme ceux qui dans la métropole, aſpirent à quelques emplois eccléſiaſtiques, civils ou militaires, de prouver qu'il n'y a eu ni hérétiques, ni juifs, ni mahométans, ni démêlés avec l'Inquiſition dans leur famille, depuis quatre générations. Les négociants qui veulent paſſer au Mexique, ainſi que dans le reſte de l'Amérique, ſans devenir colons, ſont aſtreints à la même formalité. On les oblige de plus à jurer qu'ils ont trois cents palmes de marchandiſes en propre dans la flotte

où ils s'embarquent, & qu'ils n'emmeneront pas leurs femmes avec eux. A ces conditions absurdes, ils deviennent les agents principaux du commerce de l'Europe avec les Indes. Quoique leur privilege ne doive durer que trois ans, & un peu plus long-temps pour des pays plus éloignés, il est très-précieux. A eux seuls appartient le droit de vendre, comme commissionnaires, la majeure partie de la cargaison. Si ces loix étoient observées, les marchands fixés dans le Nouveau-Monde, seroient bornés à disposer de ce qu'ils ont reçu pour leur propre compte.

La prédilection du ministere pour les Espagnols nés en Europe, a réduit les Espagnols créoles à un rôle subalterne. Les descendants des compagnons de Cortez, les descendants de ceux qui les ont suivis, constamment exclus de toutes les places d'honneur ou d'administration un peu importantes, ont vu s'affoiblir le puissant ressort qui avoit soutenu leurs peres. L'habitude d'un mépris injuste qu'ils éprouvoient, les a rendus enfin réellement méprisables. Ils ont achevé de perdre dans les vices qui naissent de l'oisiveté, de la chaleur du climat, & de l'abondance de toutes choses, cette constance & cette sorte de fierté qui caractérisa de tout temps leur nation. Un luxe barbare, des plaisirs honteux, des intrigues romanesques ont énervé tous les ressorts de leur ame; la superstition a achevé la ruine de leurs vertus. Aveuglément livrés à des prêtres trop ignorants pour les éclairer par leurs instructions, trop corrompus pour les édifier par leur conduite, trop avides pour

s'occuper de cette double fonction de leur miniſtere, ils n'ont aimé dans la religion que ce qui affoiblit l'eſprit, & n'y ont rien vu de ce qui pouvoit rectifier leurs mœurs.

Les métis qui forment le troiſieme ordre de citoyens, ſont plus avilis encore. On ſait que la Cour de Madrid, pour remplir une partie du vuide immenſe que l'avarice & la cruauté des conquérants avoit formé, pour regagner la confiance de ce qui avoit échappé à leurs fureurs, encouragea, le plus qu'il lui fut poſſible, le mariage des Eſpagnols avec les Indiennes. Ces alliances, qui devinrent aſſez communes dans toute l'Amérique, furent ſur-tout fréquentes au Mexique, où les femmes avoient plus d'eſprit & d'agrément qu'ailleurs. Les créoles rendirent à cette race mêlée, les humiliations qu'ils recevoient des Européens. Son état d'abord équivoque, fut enfin fixé avec le temps, entre les blancs & les noirs.

Ces noirs ne ſont pas en très-grand nombre dans la Nouvelle-Eſpagne. Comme les naturels du pays ſont plus intelligents, plus forts, plus laborieux que ceux des autres colonies, on n'y a guere apporté d'Africains que ce qu'il en falloit pour les fantaiſies & pour le ſervice domeſtique des gens riches. Ces eſclaves, chers à des maîtres de qui ils dépendent abſolument, qui les ont achetés à un très-haut prix, & qui en ſont les miniſtres de leurs plaiſirs, profitent de la faveur qu'ils ont, pour opprimer les Mexicains. Ils prennent ſur ces hommes, qu'on dit libres, un aſcendant qui nourrit une haine im-

placable entre les deux nations. La loi a cherché à fomenter cette aversion, en prenant des mesures efficaces pour empêcher toute liaison entr'elles. Il est défendu aux negres d'avoir aucun commerce d'amour avec les Indiens, sous peine aux hommes d'être mutilés, aux femmes d'être rigoureusement punies. Par toutes ces raisons, les Africains qui dans les autres établissements sont les ennemis des Européens, en sont les partisans dans les Indes Espagnoles.

L'autorité n'a pas besoin de cet appui, du moins au Mexique, où la population n'est plus ce qu'elle fut autrefois. Les premiers historiens & ceux qui les ont copiés, ont écrit que les Espagnols y avoient trouvé dix millions d'ames. Ce fut une exagération des conquérants pour relever l'éclat de leur triomphe : elle fut adoptée sans examen, avec d'autant plus de complaisance, qu'elle les rendoit plus odieux. Il suffit de suivre avec attention les brigands qui dévasterent d'abord ces belles contrées, pour se convaincre qu'on n'avoit réussi à multiplier les hommes à Mexico & dans les campagnes voisines, qu'en dépeuplant le centre de l'empire; & que les provinces éloignées de la capitale, ne différoient en rien des autres solitudes de l'Amérique méridionale & septentrionale. C'est beaucoup accorder, que de convenir que la population du Mexique n'a été enflée que de la moitié : aujourd'hui elle ne passe pas un million d'ames.

On croit communément que les premiers

conquérants se faisoient un jeu de massacrer les Indiens ; que les prêtres même excitoient leur férocité. Sans doute ces farouches soldats répandirent souvent du sang, sans motif même apparent ; sans doute leurs fanatiques missionnaires ne s'opposerent pas à ces barbaries comme ils le devoient. Cependant ce ne fut pas la vraie source, la source principale de la dépopulation du Mexique ; elle fut l'ouvrage d'une tyrannie lente, & de l'avarice qui exigeoit de ses malheureux habitans un travail plus rude que leur tempérament & le climat ne le comportoient.

Cette oppression commença avec la conquête. Toutes les terres furent partagées entre la couronne, les compagnons de Cortez, & les grands ou les ministres qui avoient le plus de faveur à la cour d'Espagne. Les Mexicains fixés dans le domaine royal, étoient destinés aux travaux publics, qui, dans les premiers temps, furent considérables. Le sort de ceux qu'on attacha aux possessions des particuliers, fut encore plus malheureux. Tous gémissoient sous un joug affreux ; on les nourrissoit mal ; on ne leur donnoit aucun salaire, & on exigeoit d'eux des services, sous lesquels les hommes les plus robustes auroient succombé. Leurs malheurs attendrirent Barthelemi de Las Casas.

Cet homme, si célebre dans les annales du nouveau monde, avoit accompagné son pere au premier voyage de Colomb. La douceur & le caractere simple des Indiens le frapperent à tel point, qu'il se fit ecclésiastique pour tra-

vailler à leur converſion. Bientôt ce fut le ſoin qui l'occupa le moins. Comme il étoit plus homme que prêtre, il fut plus révolté des barbaries qu'on exerçoit contr'eux, que de leurs ſuperſtitions. On le voyoit voler continuellement d'un hémiſphere à l'autre pour conſoler des peuples qu'il portoit dans ſon ſein, ou pour adoucir leurs tyrans. Cette conduite, qui le rendit l'idole des uns & la terreur des autres, n'eut pas le ſuccès qu'il s'étoit promis. L'eſpérance d'en impoſer par un caractere révéré des Eſpagnols, le détermina à accepter l'évêché de Chiapa, dans le Mexique. Lorſqu'il ſe fut convaincu que cette dignité étoit une barriere inſuffiſante contre l'avarice & la cruauté qu'il vouloit arrêter, il l'abdiqua. Ce fut alors que cet homme courageux, ferme, déſintéreſſé, cita ſa nation au tribunal de l'univers entier. Il l'accuſa dans ſon Traité de la tyrannie des Eſpagnols en Amérique, d'avoir fait périr quinze millions d'Indiens. On oſa blâmer l'amertume de ſon ſtyle; mais perſonne ne le convainquit d'exagération. Ses écrits, où reſpirent la beauté de ſon ame & la grandeur de ſes ſentiments, imprimerent ſur ſes barbares compatriotes, une flétriſſure que le temps n'a pas effacée, & n'effacera jamais.

La cour de Madrid reveillée par les cris du vertueux Las caſas, & par l'indignation de tous les peuples, ſentit enfin que la tyrannie qu'elle permettoit étoit contraire à la religion, à l'humanité, à la politique : elle ſe détermina à rompre les fers des Mexicains. Leur liberté ne

fut plus gênée que par la condition qui leur fut imposée de ne pas sortir du territoire où ils étoient établis. Cette précaution dut son origine à la crainte qu'on avoit qu'ils n'allassent joindre les sauvages errants au Nord & au Midi de l'empire.

Avec la liberté, il auroit fallu leur rendre leurs terres. On ne le fit pas. Cette injustice les réduisit à travailler uniquement pour leurs oppresseurs. Seulement il fut statué que les Espagnols auxquels ils voudroient vendre leurs sueurs, seroient tenus de les bien nourrir, & de les payer à raison de 120 livres par an.

Sur ce gain, on retint le tribut imposé par le gouvernement, & cent sols pour un usage dont on est bien étonné que les conquérants se soient avisés. Il fut formé dans chaque communauté une caisse destinée à secourir les Indiens caducs ou malades, & à les soutenir dans des malheurs particuliers ou dans des calamités publiques.

Cette administration fut confiée à leurs caciques. Ils n'étoient pas les descendants de ceux qu'on avoit trouvés au temps de la conquête. Les Espagnols les choisirent parmi les Indiens qui paroissoient les plus attachés à leurs intérêts ; & ils ne craignirent pas de rendre leurs dignités héréditaires. On borna leurs fonctions à entretenir la police dans leur district, qui eut communément huit ou dix lieues d'étendue ; à percevoir le tribut des Indiens qui travailloient pour leur propre compte, le tribut des autres étant retenu par les maîtres qu'ils servoient ;

à prévenir leur fuite en les gardant toujours sous leurs yeux, & en ne souffrant pas qu'ils contractassent aucun engagement sans leur aveu. Pour prix de leurs services, ces especes de magistrats obtinrent du gouvernement une propriété. Il leur fut permis de prendre dans la caisse commune, cinq sols tous les ans pour chaque Indien soumis à leur jurisdiction. On les autorisa enfin à faire cultiver leurs champs par les jeunes gens qui n'étoient point encore soumis à la capitation, & à occuper les filles jusqu'au temps de leur mariage, à des travaux propres à leur sexe, sans autre salaire que leur nourriture.

Ces institutions, qui changeoient totalement le sort des Indiens du Mexique, irriterent les Espagnols à un point inconcevable. Leur orgueil ne pouvoit se plier à voir des hommes libres dans les Américains, ni leur avarice s'accoutumer à payer des travaux, qui jusqu'alors ne leur avoient rien coûté. Ils employerent successivement, ou à la fois, la ruse, les remontrances & la violence, pour faire anéantir un arrangement qui contrarioit si fort leurs passions les plus vives : leurs efforts furent inutiles. Las Casas avoit fait à ses chers Indiens des protecteurs qui soutinrent son ouvrage avec zele & avec chaleur. Les Mexicains eux-mêmes se sentant appuyés, citerent leurs oppresseurs aux tribunaux, & les tribunaux foibles ou corrompus, à la Cour. Ils pousserent leur courage jusqu'à refuser unanimement de travailler pour ceux qui se mon-

troient injustes envers quelques-uns de leurs compatriotes. Cet accord, plus que tout le reste, donna de la solidité à ce qui avoit été réglé. L'ordre prescrit par les loix, s'établit insensiblement. Il n'y eut plus de systême suivi d'oppression, mais seulement beaucoup de ces véxations particulieres qu'un peuple vaincu, qui a perdu son gouvernement, ne peut guere éviter de la part de ceux qui l'ont subjugué.

Ces injustices sourdes n'empêcherent pas les Mexicains de recouvrer de temps en temps quelques parcelles de l'immense territoire dont on avoit dépouillé leurs peres. Ils les achetoient du domaine, ou des grands propriétaires. Ce ne fut pas leur travail qui les mit en état de faire ces acquisitions ; ils en furent redevables au bonheur d'avoir trouvé, les uns des mines, les autres des trésors qu'on avoit cachés au temps de la conquête. Le plus grand nombre tirerent leurs ressources des prêtres & des moines auxquels ils devoient le jour.

Ceux-mêmes que la fortune traita moins favorablement, se procurerent par le seul profit de leurs salaires, plus de commodités qu'ils n'en avoient eu avant de subir un joug étranger. L'on se tromperoit grossiérement, si on vouloit juger de l'ancienne prospérité des habitants du Mexique par ce qui a été dit de son empereur, de sa cour, de sa capitale, des gouverneurs de ses provinces. Le despotisme y avoit produit les effets funestes, qu'il produit par-tout. L'état entier étoit immolé aux caprices, aux voluptés, à la magnificence d'un petit nombre.

Le gouvernement tiroit des avantages considérables des mines qu'il faisoit exploiter, de plus grands encore de celles qui étoient entre les mains des particuliers. Les salines lui rendoient beaucoup. Les cultivateurs payoient en nature, au temps de la récolte, le tiers de toutes les productions des terres, soit qu'elles leur appartinssent en propre, soit qu'ils n'en fussent que les fermiers. Les chasseurs, les pêcheurs, les potiers, tous les ouvriers rendoient chaque mois la même portion de leur industrie. Les pauvres mêmes étoient taxés à des contributions fixes, que des travaux ou des aumônes devoient les mettre en état d'acquitter.

Le commun des Mexicains alloit nud. L'empereur lui-même, & les grands seigneurs ne se couvroient que d'une espece de manteau composé d'une piece de coton quarrée & nouée sur l'épaule droite. Ils avoient des sandales pour chaussure. Les femmes du peuple n'avoient pour tout vêtement qu'une espece de chemise à demi manches qui leur tomboit sur les genoux, & qui étoit ouverte sur la poitrine. Il étoit défendu aux gens du commun d'élever les maisons au-dessus du rez-de-chaussée, & d'y avoir ni portes ni fenêtres. La plupart étoient bâties de terre, couvertes de planches, & n'avoient pas plus de commodités que d'élégance. Leur intérieur étoit revêtu de nattes, & éclairé par des torches de bois de sapin, quoique la cire & l'huile fussent abondantes. La simple paille & des couvertures de coton, formoient les lits. Pour sieges, on n'avoit que de

de petit facs de feuilles de palmier ; mais l'usage étoit de s'asseoir à terre, & même d'y manger. La nourriture, où la viande entroit rarement, étoit peu variée & peu délicate. La plus ordinaire étoit le mays en pâte, ou préparé avec divers assaisonnements. On y joignoit les herbes des champs, qui n'étoient pas trop dures, ou qui n'avoient point de mauvaise odeur. Le cacao delayé dans de l'eau chaude, & assaisonné de miel ou de piment, étoit le meilleur breuvage. Il y avoit d'autres boissons, mais qui ne pouvoient enivrer : les liqueurs fortes étoient si rigoureusement défendues, que pour en boire il falloit la permission du gouvernement. Elle ne s'accordoit qu'aux vieillards & aux malades. Seulement dans quelques solemnités & dans les travaux publics, chacun en avoit une mesure proportionnée à l'âge. L'ivrognerie étoit regardée comme le plus odieux des vices. On rasoit publiquement ceux qui s'y laissoient surprendre, & leur maison étoit abattue. S'ils exerçoient quelque office public, ils en étoient dépouillés, & déclarés incapables de jamais posséder des charges.

Comment des hommes qui avoient si peu de besoins ont-ils pu subir le joug de l'esclavage ? Que le citoyen accoutumé aux douceurs & aux commodités de la vie, les achete tous les jours par le sacrifice de sa liberté, ce n'est pas un paradoxe pour la raison; mais que des peuples à qui la nature offre plus de bonheur que la chaîne sociale qui les unit, restent tranquillement dans la servitude, & ne pensent

pas qu'il n'y a souvent qu'une riviere à traverser pour être libres : voilà ce qu'on ne concevroit jamais, si l'on ne savoit pas combien l'habitude & la superstition dénaturent l'espece humaine.

Les Mexicains sont aujourd'hui moins malheureux. Nos fruits, nos grains & nos quadrupedes ont rendu leur nourriture plus saine, plus agréable & plus abondante. Leurs maisons sont mieux bâties, mieux distribuées & mieux meublées. Des souliers, un caleçon, une chemise, un habit de laine ou de coton, une fraise & un chapeau, forment leur habillement. La considération qu'on est convenu d'attacher à ces jouissances, les a rendus plus économes & plus laborieux. Cette aisance n'est pas universelle sans doute ; elle n'est même que trop rare aux voisinages des mines, des villes & des grandes routes où la tyrannie s'endort rarement : mais souvent on la trouve avec satisfaction dans des contrées écartées où les Espagnols ne se sont guere multipliés, & où ils sont devenus en quelque sorte Mexicains.

Les habitants de la Province de Chiapa se distinguent entre tous les autres. Ils doivent leur supériorité à l'avantage d'avoir eu pour pasteur Las Casas, qui empêcha leur oppression dans les premiers temps. Ils sont au-dessus de leurs compatriotes par la taille, par l'esprit & par la force. Leur langue a une douceur & une élégance particuliere. Leur territoire, sans être meilleur que les autres, est infiniment plus riche en toutes sortes de productions. On les trouve

peintres, muſiciens, adroits à tous les arts. Ils excellent ſur-tout à fabriquer ces ouvrages, ces tableaux, ces étoffes de plume qui n'ont jamais été imitées ailleurs. Leur ville principale, ſe nomme Chiapa dos Indos. Elle n'eſt habitée que par les naturels du pays, qui forment une population de quatre mille familles, parmi leſquelles on trouve beaucoup de nobleſſe Indienne. La grande riviere ſur laquelle cette ville eſt ſituée, devient un théâtre où les habitants exercent continuellement leur adreſſe & leur courage. Avec des bateaux ils forment des armées navales. Ils combattent entr'eux; ils s'attaquent, & ils ſe défendent avec une agilité ſurprenante. Ils n'excellent pas moins à la courſe des taureaux, au jeu des cannes, à la danſe, à tous les exercices du corps. Ils bâtiſſent des villes, des châteaux de bois qu'ils couvrent de toile peinte, & qu'ils aſſiegent. Enfin, le théâtre & la comédie ſont un de leurs amuſements ordinaires. On voit par ces détails de quoi les Mexicains étoient capables, s'ils avoient eu le bonheur de paſſer ſous la domination d'un conquérant, qui eût eu aſſez de modération & de lumiere pour relâcher les fers de leur ſervitude, au lieu de les reſſerrer.





CHAPITRE XII.

Productions du Mexique.

LES occupations de ce peuple sont fort variées. Les plus intelligents, les plus aisés s'adonnent aux manufactures de premiere nécessité, dispersées dans tout l'empire. Il s'en est établi de plus belles chez les Tlascalteques. Leur ancienne capitale, & la nouvelle qui est Angeles, sont le centre de cette industrie. On y fabrique des draps assez fins, des toiles de coton qui ont de l'agrément, quelques soieries, de bons chapeaux, des galons, des broderies, des dentelles, des verres & beaucoup de clincaillerie. Les arts ont dû faire naturellement plus de progrès dans une province qui avoit su conserver long-temps son indépendance, que les Espagnols crurent devoir un peu ménager après la conquête, & qui avoit toujours montré plus de pénétration; soit qu'elle la dût à son climat, ou à son gouvernement. A ces avantages, s'est joint celui de sa position. Tous les habitants du Mexique qui passent nécessairement sur son territoire, pour aller acheter les marchandises d'Europe arrivées à la Vera-Cruz, ont trouvé commode de prendre sur leur route ce que la flotte ne leur fournissoit pas, ou ce qu'elle leur vendoit trop cher.

Le soin des troupeaux fait vivre quelques-

uns des Mexicains, que la fortune, ou la nature n'ont pas appellés à des fonctions plus distinguées. L'Amérique, au temps de sa découverte, n'avoit ni porcs, ni moutons, ni bœufs, ni chevaux, ni même aucun animal domestique. Colomb porta quelques-uns de ces animaux utiles à Saint-Domingue, d'où ils se répandirent par-tout, & au Mexique plutôt qu'ailleurs. Ils s'y sont prodigieusement multipliés. On compte par milliers les bêtes à corne, dont les peaux sont devenues l'objet d'une exportation considérable. Les chevaux ont dégénéré, mais on compose la qualité par le nombre. Le lard des cochons y tient lieu de beurre. La laine des moutons y est seche, grossiere & mauvaise, comme elle l'est par-tout entre les tropiques.

La vigne & l'olivier ont éprouvé la même dégradation. La plantation en avoit été prohibée au commencement, dans la vue de laisser un débouché aux denrées de la métropole. On accorda en 1706 aux Jésuites & peu après au marquis Del Valle, descendant de Cortez, la permission de les cultiver. Les expériences n'ont pas été heureuses. A la vérité, on n'a pas abandonné ce qui avoit été fait; mais personne n'a sollicité la liberté de suivre un exemple qui ne présentoit pas de grands avantages. D'autres cultures ont eu plus de succès. Le coton, le sucre, la soie, le cacao, le tabac, les grains d'Europe réussissent tous plus ou moins bien. On est encouragé aux travaux qu'ils exigent par le bonheur qu'ont eu les Espagnols, de

découvrir des mines de fer qui étoient entiérement inconnues aux Mexicains, & des mines d'un cuivre aſſez dur pour ſervir à labourer les terres. Cependant, tous ces objets, faute de bras ou d'activité, ſont bornés à une circulation intérieure. Il n'y a que la vanille, l'indigo & la cochenille, qui entrent dans le commerce du Mexique avec les autres nations.

La vanille eſt une plante qui, comme le lierre, s'accroche aux arbres qu'elle rencontre, les embraſſe très-étroitement, & s'éleve par leurs ſecours. Sa tige, qui n'a que peu de diametre, n'eſt pas tout-à-fait ronde. Quoique très-ſouple, elle eſt aſſez dure. Son écorce eſt mince, fort adhérente & verte. Elle eſt partagée comme la vigne, par des nœuds éloignés les uns des autres, de ſix à ſept pouces. C'eſt de ces nœuds que ſortent des feuilles aſſez ſemblables à celles du laurier, mais plus longues, plus larges, plus épaiſſes, plus charnues. Elles ſont d'un verd très-vif, brillantes par deſſus, & un peu pâles par deſſous. Les fleurs ſont noirâtres.

Une petite gouſſe, longue d'environ ſix pouces, large de quatre lignes, ridée, mollaſſe, huileuſe, graſſe, quoique caſſante, peut être regardée comme le fruit de cette plante. L'intérieur de la gouſſe eſt tapiſſé d'une poulpe rouſſeâtre, aromatique, un peu âcre, remplie d'une liqueur noire, huileuſe & balſamique, où nagent une infinité de grains noirs, luiſants, & preſque imperceptibles.

La récolte de ces gouſſes commence vers la

fin de septembre, & dure jusqu'à la fin de décembre. On les fait sécher à l'ombre. Lorsqu'elles sont seches & en état d'être gardées, on les oint extérieurement avec un peu d'huile de coco, ou de calba, pour les rendre souples, les mieux conserver, empêcher qu'elles ne sechent trop, ou qu'elles ne se brisent.

C'est à peu près tout ce qu'on sait de la vanille, destinée particuliérement à parfumer le chocolat, dont l'usage a passé des Mexicains aux Espagnols, & des Espagnols aux autres peuples. Il n'y a que celle qui croît dans les montagnes inaccessibles de la Nouvelle-Espagne, qui ait de la réputation. On ignore également le nombre de ses especes: quelles sont les plus précieuses; quel est le terroir qui leur convient le mieux; comment on les cultive, & de quelle maniere elles se multiplient. Tous ces secrets sont restés aux naturels du pays. On prétend qu'ils ne sont parvenus à se conserver cette source de richesse, que par un serment fait entr'eux, de ne jamais rien révéler à leurs tyrans, sur la culture de la vanille, & de souffrir les plus cruels tourments plutôt que d'être parjures. Il est plus vraisemblable qu'ils doivent un pareil avantage au caractere de la nation conquérante qui, contente des richesses acquises, accoutumée à une vie paresseuse, à une douce ignorance, méprise également, & les curiosités d'histoire naturelle, & les efforts de ceux qui s'en occupent. L'indigo lui est pourtant mieux connu.

L'indigotier est une espece de plante dont

la racine, grosse de trois ou quatre lignes de diametre, & longue de plus d'un pied, a une légere odeur, tirant sur celle du persil. De cette racine sort une seule tige à peu près de sa grosseur, haute d'environ deux pieds, droite, dure, presque ligneuse, couverte d'une écorce légérement gercée, de couleur de gris cendré vers le bas, verte dans le milieu, rougeâtre à l'extrêmité, & sans apparence de moëlle en dedans. Les feuilles rangées deux à deux autour de la côte, sont de figure ovale, lisses, douces au toucher, sillonnées au dessus; d'un verd foncé au dessous, & attachées par une queue fort courte. Depuis environ le tiers de la tige jusques vers l'extrêmité, on voit des épis chargés de douze à quinze fleurs très-petites, & qui n'ont point d'odeur. Le pistil qui est dans le milieu de chaque fleur, se change en une gousse, dans laquelle les semences sont renfermées.

Cette plante demande une terre grasse, unie, bien labourée, & qui ne soit pas trop seche. On seme sa graine qui, pour la figure & la couleur ressemble à la poudre à canon, dans de petites fosses de la largeur de la houe, de deux à trois pouces de profondeur, éloignées d'un pied les unes des autres, & en ligne droite le plus qu'il est possible. Il faut avoir une attention continuelle à arracher les mauvaises herbes qui étoufferoient aisément l'indigotier. Quoiqu'on le puisse semer en toutes les saisons, on préfere communément le printems; l'humidité fait lever la plante dans

trois ou quatre jours. Elle eſt mûre au bout de deux mois. On la coupe avec des couteaux courbés en ſerpettes, lorſqu'elle commence à fleurir; & les coupes continuent de ſix en ſix ſemaines, ſi le temps eſt un peu pluvieux. Sa durée eſt d'environ deux ans; après ce terme elle dégénere. On l'arrache, & on la renouvelle.

Comme cette plante épuiſe bientôt le ſol, parce qu'elle ne pompe pas aſſez d'air & de roſée par ſes feuilles pour humecter la terre, il eſt avantageux au cultivateur d'avoir un vaſte eſpace qui demeure couvert d'arbres, juſqu'à ce qu'il convienne de les abattre, pour faire occuper leur place par l'indigo; car il faut ſe repréſenter les arbres comme des ſcyphons par leſquels la terre & l'air ſe communiquent réciproquement leur ſubſtance fluide & végétative, des ſcyphons où les vapeurs & les ſucs s'attirant tour-à-tour, ſe mettent en équilibre. Ainſi, tandis que la ſeve de la terre monte par les racines juſqu'aux branches, les feuilles aſpirent l'air & les vapeurs qui, circulant par les fibres de l'arbre, redeſcendent dans la terre, & lui rendent en roſée ce qu'elle perd en ſeve. C'eſt pour obéir à cette influence réciproque, qu'au défaut des arbres qui conſervent les champs vierges pour y ſemer de l'indigo, on couvre ceux qui ſont uſés par cette plante, de patates ou de lianes, dont les branches rampantes conſervent la fraîcheur de la terre, & dont les feuilles brûlées renouvellent la fertilité.

On distingue deux especes d'indigo, le franc & le bâtard. Quoique l'un obtienne un plus haut prix, à raison de sa perfection, il est communément avantageux de cultiver l'autre, parce qu'il est plus pesant. On trouve un plus grand nombre de terres propres au premier; le second réussit mieux dans celles qui sont plus exposées à la pluie. Tous deux sont sujets à de grands accidents. On en voit dont le pied seche, & tombe par la piquûre d'un ver fort commun, ou dont les feuilles qui font leur prix, sont dévorées en vingt-quatre heures, par des chenilles. Ce dernier accident, trop ordinaire, a fait dire que les cultivateurs d'indigo se couchent riches, & se levent ruinés.

Cette production doit être ramassée avec précaution, de peur qu'en la secouant, on ne fasse tomber la farine attachée aux feuilles, qui est très-précieuse. On la jette dans la *trempoire*; c'est une grande cuve, remplie d'eau. Il s'y fait une fermentation qui dans vingt-quatre heures au plus tard, arrive au degré qu'on desire. On ouvre alors un robinet pour faire couler l'eau dans une seconde cuve, appellée la *batterie*. On nettoie aussi-tôt la trempoire afin de lui faire recevoir de nouvelles plantes, & de continuer le travail sans interruption.

L'eau qui a passé dans la batterie se trouve impregnée d'une terre très-subtile, qui constitue seule la fécule ou substance bleue que l'on cherche, & qu'il faut séparer du sel inutile de la plante, parce qu'il fait surnager la fécule. Pour y parvenir, on agite violemment l'eau

avec des seaux de bois percés & attachés à un long manche. Cet exercice exige la plus grande précaution. Si on cessoit trop tôt de battre, on perdroit la partie colorante qui n'auroit pas encore été séparée du sel. Si au contraire, on continuoit de battre la teinture après l'entiere séparation, les parties se rapprocheroient, formeroient une nouvelle combinaison; & le sel par sa réaction sur la fécule, exciteroit une seconde fermentation qui altéreroit la teinture & en noirciroit la couleur, & feroit ce qu'on appelle indigo brûlé. Ces accidents sont prévenus par une attention suivie aux moindres changements que subit la teinture, & par la précaution que prend l'ouvrier d'en puiser un peu de temps en temps avec un vase propre. Lorsqu'il s'apperçoit que les molécules colorées se rassemblent en se séparant du reste de la liqueur, il fait cesser le mouvement des seaux pour donner le temps à la fécule bleue de se précipiter au fond de la cuve, où on la laisse se rasseoir jusqu'à ce que l'eau soit totalement éclaircie. On débouche alors successivement des trous percés à différentes hauteurs, par lesquels cette eau inutile se répand en dehors.

La fécule bleue qui est restée au fond de la batterie, ayant acquis la consistance d'une boue liquide, on ouvre des robinets qui la font passer dans le *reposoir* Après qu'elle s'est encore dégagée de beaucoup d'eau superflue dans cette troisieme & derniere cuve, on la fait égoutter dans des sacs; d'où, quand il ne filtre plus d'eau au travers de la toile, cette matiere devenue

plus épaisse, est mise dans des caissons, où elle acheve de perdre son humidité. Au bout de trois mois, l'indigo est en état d'être vendu.

Les blanchisseuses l'emploient pour donner une couleur bleuâtre au linge. Les peintres s'en servent dans leurs détrempes. Les teinturiers ne sauroient faire de beau bleu sans indigo. Les anciens le tiroient de l'Inde Orientale. Il a été transplanté dans des temps modernes en Amérique. Sa culture essayée successivement en différents endroits, paroît fixée à la Caroline, à Saint-Domingue & au Mexique. L'indigo connu sous le nom de Guatimala, d'où il vient, est le plus parfait de tous. La Nouvelle-Espagne tire un assez grand avantage de cette plante mais elle gagne encore plus au commerce de la cochenille.

La nature de la cochenille, sans laquelle on ne pourroit faire ni pourpre ni écarlate, & qui ne se trouve que dans le Mexique, a été longtemps inconnue, même aux nations qui en faisoient le plus d'usage. Les Espagnols naturellement réservés, & qui deviennent mystérieux quand il s'agit de leurs colonies, garderent un secret que tout leur faisoit croire important. On est enfin parvenu à savoir que c'est un insecte de la grosseur & de la forme d'une punaise.

Il a, comme tous les animaux, deux sexes. La femelle est mal proportionnée, lente & engourdie; ses yeux, sa bouche, ses antennes, ses pieds sont tellement enfoncés, tellement cachés dans les replis de sa peau, qu'il est impossible

de les distinguer, sans le secours du microscope. Aussi a-t-on pris long-temps cet animal pour une graine.

Le mâle qui est très-rare, & qui suffit à trois cents femelles ou davantage, est actif, mince & grêle en comparaison de la femelle; son col est plus étroit que la tête, & plus encore que le reste du corps. Le thorax est de forme elliptique, un peu plus long que le col & la tête ensemble, & applati par en bas, ses antennes sont articulées, & de chaque articulation sortent quatre soies disposées par paires de chaque côté. Il a six pattes, chacune formée de trois pieces. De l'extrêmité postérieure de son corps, s'allongent deux grandes soies ou poils, qui ont quatre ou cinq fois sa longueur. Il porte deux ailes plantées sur la partie supérieure du thorax, qui s'abaissent comme les ailes des mouches ordinaires, lorsqu'il marche ou qu'il repose. Ces ailes, de forme oblongue, diminuent brusquement de largeur au point de leur attache au corps. Elles sont fortifiées de deux longs muscles, dont l'un s'étend extérieurement tout autour de l'aile, & l'autre intérieur & parallele au premier, semble interrompu vers la sommité des ailes. Le mâle est d'un rouge clair, la femelle est d'un rouge plus foncé.

L'abrisseau qui les nourrit tous deux, nommé nopal, est armé d'épines, & a environ cinq pieds de haut. Il a des feuilles épaisses & ovales. Sa fleur est large, & son fruit a la figure d'une figue. Il est rempli d'un suc rouge, au-

quel la cochenille doit vraisemblablement sa couleur.

Le nopal sort communément d'une ou deux de ses feuilles qu'on a mises dans un trou, & couvertes de terre. Sa culture se réduit à extirper les mauvaises herbes qui l'environnent. Il faut le renouveller souvent, parce que plus il est jeune, plus son produit est considérable & de bonne qualité. On le trouve dans diverses contrées du Mexique, à Tlascala, à Chalula, à Chiapa, dans la nouvelle Galice; mais il n'y est pas commun. Ces peuples ne le plantent jamais, & sa cochenille qui est telle que la nature brute la donne, est appellée sauvage, & n'est pas excellente. Les seuls Indiens d'Oaxaca se livrent sans réserve à ce genre d'industrie. Jamais on ne les a vus rebutés; ni par les attentions continuelles qu'elle exige, ni par les malheurs trop communs auxquels elles les expose. Leur intelligence, leur activité, leur aisance, les ont mis en état de supporter une mauvaise récolte, & d'en attendre une bonne. Elles sont plus égales en général dans un terrein aride où le nopal se plaît, & sous un ciel tempéré où la cochenille est exposée à moins d'accidens, que dans les parties de la province où le froid & le chaud se font sentir davantage.

Dès que la saison favorable est arrivée, les Mexicains sement, pour ainsi dire, les cochenilles sur la plante qui leur est propre, en y attachant de petits nids de mousse qui en contiennent chacune douze ou quinze. Elles font trois ou quatre jours après leurs petits, qui se

répandent avec une célérité surprenante sur toutes les branches. Ils ne tardent pas à perdre cette activité, & on les voit s'attacher sans plus se mouvoir à la partie la plus nourrissante, la mieux exposée de la feuille, jusqu'à ce qu'ils aient pris tout leur accroissement. Ils ne la rongent pas, ils ne font que la piquer & en tirer le suc avec une petite trompe, que la nature leur a donné pour cet usage.

On fait chaque année trois récoltes de cochenille, qui sont autant de générations de cet animal. La derniere ne donne qu'une cochenille médiocre, parce qu'elle est mêlée de parcelles détachées des feuilles qu'on a raclées pour enlever les insectes nouveaux nés, qu'il ne seroit guere possible de recueillir autrement, & parce que les jeunes cochenilles y sont mêlées avec les vieilles, ce qui diminue considérablement leur prix. Immédiatement avant les pluies, on coupe les branches de nopal, pour sauver les petits insectes qui y restent. On les serre dans les habitations, où les feuilles conservent leur fraîcheur, comme toutes celles des plantes qu'on nomme grasses. Les cochenilles y croissent pendant la mauvaise saison. Dès qu'elle est passée, on les met sur des arbres extérieurs, où la fraîcheur vivifiante de l'air leur fait bientôt faire leurs petits.

Les cochenilles n'ont pas été plutôt recueillies qu'on les plonge dans l'eau chaude pour les faire mourir. Il y a différentes manieres de les secher. La meilleure est de les exposer pendant plusieurs jours au soleil, où elles prennent

une teinte de brun roux, ce que les Espagnols appellent *renegrida*. La seconde est de les mettre au four où elles prennent une couleur grisâtre, veinée de pourpre, ce qui leur fait donner le nom de *jaspeada*. Enfin la plus imparfaite, qui est celle que les Indiens pratiquent le plus communément, consiste à les mettre sur des plaques avec leurs gâteaux de mays : elles s'y brûlent souvent, aussi les appelle-t-on *negra*.

Quoique la cochenille appartienne au regne animal, qui est l'espece la plus périssable, elle ne se gâte jamais. Sans autre attention que celle de l'enfermer dans une boëte, on l'a gardée des siecles entiers, avec toute sa vertu. Son prix qui est toujours très-haut, auroit bien dû exciter l'émulation des nations qui cultivent les isles de l'Amérique, & des autres peuples qui habitent des régions dont la température feroit convenable à cet insecte & à la plante dont il se nourrit. Cependant, la Nouvelle-Espagne est restée seule en possession de cette riche production. Indépendamment de ce qu'elle en fournit à l'Asie, elle en envoie tous les ans en Europe environ deux mille cinq cents surrons ou sacs, qui se vendent à Cadix, l'un dans l'autre, 3300 l. C'est un produit très-considérable, qui ne coûte aucune peine aux Espagnols. Il semble que la nature leur ait donné gratuitement ce qu'elle vend cher aux autres nations. Elle les a privilégiés en leur accordant en même temps, & les productions qui attirent le plus de richesses, & l'or & l'argent qui sont le véhicule ou le signe de toutes les productions.



CHAPITRE XIII.

Mines du Mexique.

TEL est sur nous l'empire de ces brillants & funestes métaux, qu'ils ont balancé l'infamie & l'exécration que méritoient les dévastateurs de l'Amérique. Les noms du Mexique, du Pérou & du Potosi, ne nous font pas frissonner; & nous sommes des hommes! Aujourd'hui même que l'esprit de justice & le sentiment de l'humanité sont devenus l'ame de nos écrits, la regle invariable de nos jugements; un navigateur qui descendroit dans nos ports avec un vaisseau chargé de richesses notoirement acquises par des moyens aussi barbares, ne passeroit-il pas de son bord dans sa maison, au milieu du bruit général de nos acclamations? Quelle est donc cette sagesse dont notre siecle s'enorgueillit si fort? Qu'est-ce donc que cet or, qui nous ôte l'idée du crime & l'horreur du sang? Sans doute qu'un moyen d'échange entre les nations, un signe représentatif de toutes les sortes de valeurs, une évaluation commune de tous les travaux, a quelques avantages. Mais ne vaudroit-il pas mieux que les nations fussent demeurées sédentaires, isolées, ignorantes & hospitalieres, que de s'être empoisonnées de la plus féroce de toutes les passions?

L'origine des métaux n'a pas été toujours bien connue. On a cru long-temps qu'ils étoient aussi anciens que le monde. On pense aujourd'hui avec plus de raison, qu'ils se forment successivement. Il n'est pas possible en effet de douter que la nature ne soit dans une action continuelle, & que ses ressorts ne soient aussi puissants sous nos pieds que sur notre tête.

Chaque métal, suivant les chymistes, a pour principe une terre qui le constitue, & qui lui est particuliere. Il se montre à nous, tantôt sous la forme qui le caractérise, & tantôt sous des formes variées, dans lesquelles il n'y a que des yeux exercés qui puissent le reconnoître. Dans le premier cas, on l'appelle *vierge*, & dans le second *minéralisé*.

Soit vierges, soit minéralisés, les métaux sont quelquefois épars par fragments, dans les couches horisontales ou inclinées de la terre. Ce n'est pas le lieu de leur origine. Ils y ont été entraînés par les embrâsements, les inondations, les tremblements qui boulversent sans interruption notre misérable planete. Ordinairement on les trouve, tantôt en veines suivies, & tantôt en masses détachées, dans le sein des rochers & des montagnes où ils ont été formés.

Selon les conjectures des naturalistes, dans ces grands atteliers toujours échauffés, s'élevent perpétuellement des exhalaisons. Ces liqueurs sulfureuses & salines, agissent sur les molécules métalliques, les atténuent, les divisent, & les mettent en état de voltiger dans

les cavités de la terre. Elles se réunissent. Devenues trop pesantes pour se soutenir dans l'air, elles tombent & s'entassent les unes sur les autres. Si, dans leurs différents mouvements, elles n'ont pas rencontré d'autres corps, elles forment des métaux purs. Il n'en est pas de même, si elles se sont combinées avec des matieres étrangeres.

La nature, qui sembloit vouloir les cacher, n'a pu les dérober à l'avidité de l'homme. En multipliant les observations, on est parvenu à connoître les lieux où se trouvent les mines. Ce sont pour l'ordinaire, des montagnes, où les plantes croissent foiblement & jaunissent vîte; où les arbres sont petits & tortueux; où l'humidité des rosées, des pluies, des neiges mêmes ne se conserve pas; où s'élevent des exhalaisons sulfureuses & minérales; où les eaux sont chargées de sels vitrioliques, où les sables contiennent des parties métalliques. Quoique chacun de ces signes, pris solitairement, soit équivoque, il est rare qu'ils se réunissent tous, sans que le terrein renferme quelque mine.

Mais à quelles conditions tirons-nous cette richesse ou ce poison des abymes où la nature l'avoit renfermé? Il faut percer des rochers à une profondeur immense; creuser des canaux souterrains qui garantissent des eaux qui affluent & qui menacent de toutes parts; entraîner dans d'immenses galeries des forêts coupées en étais; soutenir les voutes de ces galeries, contre l'énorme pesanteur des terres qui tendent sans cesse à les combler & à enfouir sous leur

chûte les hommes avares & audacieux qui les ont construites ; creuser des canaux & des aqueducs, inventer ces machines hydrauliques si étonnantes & si variées, & toutes les formes diverses de fourneaux, courir le danger d'être étouffé ou consumé par une exhalaison qui s'enflamme à la lueur des lampes qui éclairent le travail ; & périr enfin d'une phtisie qui réduit la vie de l'homme à la moitié de sa durée. Si l'on examine combien tous ces travaux supposent d'observations, de tentatives & d'essais, on reculera l'origine du monde bien au-delà de son antiquité connue. Nous montrer l'or, le fer, le cuivre, l'étain & l'argent employés par les premiers hommes, c'est nous bercer d'un mensonge qui ne peut en imposer qu'à des enfants.

Lorsque le travail de la minéralogie est fini, celui de la métallurgie commence. Son objet est de séparer les métaux les uns des autres, & de les dégager des matieres étrangeres qui les enveloppent.

Pour séparer l'or des pierres qui le contiennent, il suffit de les écraser & de les réduire en poudre. On triture ensuite la matiere pulvérisée avec du vif argent, qui s'unit avec ce précieux métal, mais sans s'unir, ni avec le roc, ni avec le sable, ni avec la terre qui s'y trouvoient mêlés. Avec le secours du feu, on distile ensuite le mercure, qui, en partant, laisse l'or au fond du vase dans l'état d'une poudre qu'on purifie à la coupelle. L'argent vierge n'exige pas d'autres préparations.

Mais, quand l'argent est combiné avec des substances étrangeres, ou avec des métaux d'une nature différente, il faut une grande capacité & une expérience consommée pour le purifier. Tout autorise à penser qu'on n'a pas ce talent dans le nouveau-monde. Aussi est-il généralement reçu, que des mineurs Allemands ou Suédois, trouveroient dans le minérai déjà exploité, plus de richesses que l'Espagnol n'en a déjà tirées. Ils éléveroient leur fortune sur des mines, qu'un défaut d'intelligence a fait rejeter comme insuffisantes pour payer les dépenses qu'elles exigeoient.

L'art des Mexicains, quel qu'il fût, étoit encore infiniment au dessus de celui de leurs oppresseurs. Aussi avoient-ils moins d'argent que d'or. Ces métaux n'étoient pas pour eux un moyen d'échange : c'étoit un objet de pur ornement, de simple curiosité.

Dans les premieres années qui suivirent la conquête, les Espagnols s'épargnoient les soins, les travaux, les dépenses inséparables de l'exploitation des mines. On arrachoit aux Mexicains tout ce qu'ils avoient amassé de métaux, depuis la fondation de leur empire. Les temples, les palais des grands, les maisons des particuliers, les moindres cabanes, tout étoit visité & dépouillé. Quoique l'horreur des Indiens pour leurs tyrans fit rentrer beaucoup de ces richesses dans la terre, en fit jeter encore plus dans le grand lac & dans les rivieres, l'avarice trouva de quoi se satisfaire ou se consoler. Cette source épuisée, il fallut recourir aux mines.

cure qu'on emploie. Inutilement les gens éclairés ont représenté souvent que ce prix excessif faisoit nécessairement languir les travaux, on s'est refusé à leurs instances. Tout ce qu'elles ont produit, c'est qu'on a accordé un crédit de deux ans, mais dont on se fait payer les intérêts. Rarement ceux qui entreprennent d'exploiter des mines, sont-ils hors d'état de se passer de ces facilités. On ne voit guere se livrer à ces entreprises incertaines & dangereuses, que des hommes dont les affaires sont équivoques, ou tout-à-fait ruinées.

Ce qui en éloigne sur-tout les gens sages & aisés, c'est l'obligation de livrer au gouvernement la cinquieme partie de l'argent, & la dixieme partie de l'or qu'on arrache des entrailles de la terre. L'état s'étoit long-temps refusé à cette différence d'imposition, mais il a été forcé d'y consentir ; parce que les mines d'or, plus casuelles que celles d'argent, étoient entiérement abandonnées. Les unes & les autres seront bientôt hors d'état de payer le tribut qui leur est imposé. A mesure que leurs produits se multiplient dans le commerce, ils ont moins de valeur ; ils représentent moins de marchandises. Cet avilissement des métaux auroit eu de plus grands effets qu'il n'en a eu, si les travaux qui les procurent n'avoient été successivement simplifiés. Cette écononomie approche tous les jours de son terme sensible ; & lorsqu'elle y sera parvenue, la Cour de Madrid ne pourra pas se dispenser de diminuer les droits, à moins qu'elle ne consente à voir tomber les

meilleures mines, comme elle a vu négliger les médiocres. Peut-être la verrons-nous bientôt réduite à ſe contenter de deux réaux ou de vingt-ſix ſols par marc qu'elle tire pour les droits de marque & de fabrication.

Les monnoies du Mexique fabriquent annuellement environ ſoixante-cinq millions de livres, la ſixieme partie à peu près en or, le reſte en argent. Il en paſſe environ la moitié en Europe, le ſixieme dans les Indes Orientales, un douzieme dans les iſles Eſpagnoles. Le reſte coule par une tranſpiration inſenſible, dans les colonies étrangeres, ou circule dans l'empire. Il y ſert au commerce intérieur, & au paiement des impoſitions qui ſont conſidérables.



CHAPITRE XIV.

Impoſitions établies au Mexique.

TOUS les Indiens mâles paient, depuis dix-huit ans juſqu'à cinquante, une capitation de 11 livres 16 ſols, dont les huit neuviemes doivent être verſés dans les caiſſes du gouvernement, & le reſte eſt deſtiné à divers uſages. Les métis, qui ſont cenſés Indiens dans les deux premieres générations, & les mulâtres libres, ſont aſſervis au même droit. On en exempte les eſclaves negres, pour leſquels on a donné au roi, 280 livres, à leur entrée dans la colonie.

Les

Les Espagnols qu'on n'a pas avilis jusqu'à leur imposer un tribut personnel, sont assujettis à toutes les autres taxes. La plus forte est celle de trente-trois pour cent du prix de toutes les marchandises que l'Europe leur envoie. L'ancien monde en retient vingt-cinq, sous diverses dénominations, & il en est payé huit à leur entrée dans le nouveau. Cet impôt ruineux n'empêche pas qu'elles ne soient soumises dans la suite à l'alcavala.

L'alcavala est un droit sur toutes les choses qui se vendent ou s'échangent, & que l'on paie autant de fois qu'elles se vendent ou s'échangent. Il fut établi dans la métropole, en 1341, & s'est élevé peu-à-peu jusqu'à dix pour cent de la valeur de la marchandise vendue en gros, & jusqu'à quatorze de la marchandise vendue en détail. Philippe II, après le désastre de sa flotte, si connue sous le titre fastueux d'invincible, fut déterminé par ses besoins, à introduire cette imposition dans le Mexique, comme dans ses autres colonies. Quoiqu'elle ne dût exister qu'un temps, elle s'est perpétuée. Il est vrai qu'elle n'a pas été augmentée, & qu'elle est restée à deux & demi pour cent, où elle fut d'abord fixée. La cruciade n'a pas eu la même stabilité.

C'est une bulle qui donne de grandes indulgences, & qui permet l'usage des œufs, du beurre, du fromage, pendant le carême. Le gouvernement, à qui la Cour de Rome en a abandonné le bénéfice, avoit distribué en quatre classes ceux qui voudroient en profiter. Elle

étoit payée 2 livres 6 sols, par ceux qui vivoient du fruit de leur industrie. Ceux qui étoient parvenus à se faire un capital de 10, 500 livres, la payoient 5 livres 5 sols; elle coûtoit 10 livres 10 sols à ceux qui possédoient plus de 58, 600 livres, & 52 livres 10 sols au vice-roi, & à ceux qui étoient revêtus des dignités les plus honorables. On s'en rapportoit à la conscience de chaque citoyen, en l'avertissant qu'il n'obtenoit rien, s'il ne proportionnoit sa contribution à sa fortune. Le Mexique seul rendoit alors environ 2, 600, 000 liv. Il est vraisemblable que cette superstition s'affoiblissoit, puisque le ministre a fixé, en 1756, pour tous les états, la bulle à quarante sols. Le gouvernement n'oblige personne à la prendre; mais les prêtres refuseroient les consolations de la religion à ceux qui ne l'auroient pas achetée; & il n'y a peut-être pas dans toute l'Amérique Espagnole un homme assez éclairé, ou assez hardi, pour s'élever au dessus de cette tyrannie.

Un genre d'oppression qui n'a pas été porté si patiemment, c'est l'impôt qu'on a mis dans les derniers temps sur le sel & sur le tabac. Les peuples, qui souffroient leurs anciens maux sans murmurer, ont été révoltés de ces nouveautés. L'une leur a paru si opposée au droit naturel, & l'autre contrarioit si fort un de leurs goûts les plus vifs, que, quoique façonnés de longue main au joug, ils se sont soulevés. La conduite atroce des fermiers a beaucoup ajouté au mécontentement. Il s'est manifesté d'un

bout de l'empire à l'autre, avec un éclat qui a retenti jusqu'en Europe. Des tempéramens ont pallié le mal ; mais les esprits sont toujours dans une fermentation que la métropole appaisera difficilement sans quelques sacrifices. Un des plus agréables à ses colonies, seroit celui du papier marqué.

Indépendamment des tributs réguliers que l'Espagne exige de ses colonies, elle y leve dans des temps fâcheux, sous le nom d'emprunt, des sommes considérables dont on n'a jamais payé ni les intérêts, ni les capitaux. Cette vexation, qui a commencé du temps de Philippe II, s'est perpétuée jusqu'à nos jours. Elle a été plus souvent répétée sous Philippe V, que dans le cours des autres regnes ; ce qui n'a pas peu contribué à rendre le nom François odieux dans ces contrées. La contribution, qui a porté sur tous ceux qui avoient quelque fortune, a été plus forte au Mexique qu'ailleurs ; parce que les Européens, les créoles, les métis, les mulâtres, les Indiens sur-tout, y jouissoient d'une plus grande aisance. La prospérité publique y a été bien diminuée par ces loix fiscales, & l'est tous les jours encore plus par l'avidité du clergé.

Il tire rigoureusement la dîme de tout ce qui se récolte. Les fonctions de son état lui sont payées à un prix extravagant. Ses terres sont immenses, & acquierent tous les jours plus d'étendue. On le croit en possession du quart des revenus de l'empire. Le seul évêque d'Angeles, a 1,260,000 livres de rente. Ces

richesses scandaleuses ont tellement multiplié les ecclésiastiques, qu'ils forment aujourd'hui le cinquieme de toute la population des blancs. Quelques-uns sont nés dans la colonie. La plupart sont des avanturiers arrivés d'Europe, pour se soustraire à l'autorité de leurs supérieurs, ou pour faire promptement fortune.

Celle de la couronne n'est pas ce qu'elle devroit être. Les droits établis sur les marchandises qui arrivent de Cadix, sur les mines, le vif-argent, la capitation, les impôts, le domaine, sont de si grands objets, qu'on ne peut revenir de sa surprise, quand on voit que le monarque ne retire annuellement du Mexique, quoique la mieux administrée de ses possessions, qu'environ 6, 300, 000 livres. Le reste, c'est-à-dire presque tout, est absorbé par le gouvernement civil & militaire du pays, qui sont l'un & l'autre dans le plus grand désordre.

Les finances sont en proie à une foule de commis répandus par-tout; aux corrégidors, qui ont l'administration des provinces; aux commandants des places; à trois conseils supérieurs de justice, connus sous le nom d'Audience; à ceux qui ont la plénitude de l'autorité, ou aux subalternes qui gagnent la confiance des gens en place. Une partie de ces rapines passe en Europe; l'autre sert à nourrir l'orgueil, la paresse, le luxe, le libertinage d'un petit nombre de villes du Mexique, de sa capitale singuliérement.

Mexico, qui put quelque temps douter si les

Espagnols étoient un essaim de brigands ou un peuple conquérant, se vit presque totalement détruit par les guerres cruelles dont il fut le théatre. Cortez ne tarda pas à le rebâtir. On l'a depuis augmenté & embelli.

Ses rues sont larges, droites, & se coupent à angles droits. Les maisons y sont assez spacieuses, mais sans commodités, ni décoration. Aucun des édifices publics, qu'on montre avec le plus d'ostentation aux voyageurs, ne rappelle à l'esprit les beaux jours de l'architecture, pas même les bons temps gothiques. Les places principales ont une fontaine au milieu, & sont assez régulieres; c'est tout leur mérite. On voit une promenade avec un jet-d'eau, où se réunissent huit allées, dont les arbres ont une forme & un feuillage peu agréables. La superstition a entassé les trésors de toutes les parties du monde dans d'innombrables églises, sans qu'il y en ait aucune qui éleve l'ame à des idées sublimes, ou qui remplisse le cœur de sentiments agréables.

L'air qu'on respire dans cette ville est très-tempéré. On y supporte toute l'année des vêtements de laine. Les moindres précautions suffisent pour n'avoir rien à souffrir de la chaleur. Charles-Quint demandoit à un Espagnol qui arrivoit de Mexico, combien il y avoit de temps entre l'été & l'hiver: *Autant*, répondit-il avec vérité & avec esprit, *qu'il en faut pour passer du soleil à l'ombre.*

La ville est bâtie au milieu d'un grand lac, qu'une langue de terre fort étroite divise en

deux parties. celle dont l'eau est douce, tranquille & poissonneuse, tombe dans l'autre qui est salée, communément agitée & sans poissons. La circonférence de tout ce lac, qui est inégal dans son étendue, est d'environ trente lieues.

On ne s'accorde pas sur l'origine de ces eaux. L'opinion la plus commune & la plus vraisemblable, les fait sortir d'une grande & haute montagne située au Sud-Ouest de Mexico, avec cette différence que l'eau salée coule sous une terre remplie de mines, qui lui communique sa qualité.

Avant la conquête, Mexico & beaucoup d'autres villes situées sur les bords du lac, étoient exposées à des inondations qui en rendoient le séjour dangereux. Des digues construites avec une dépense & des travaux incroyables, ne suffisoient pas toujours pour détourner les torrents qui se précipitoient des montagnes. Les Espagnols ont aussi éprouvé ces calamités. La plupart de leurs bâtiments, quoique élevés avec soin & sur pilotis, sont, après quelques années, enfoncés de quatre, de cinq & de six pieds, dans un terrein qui n'est pas assez stable pour les soutenir.

Ces inconvénients inspirerent le projet de ménager un écoulement aux eaux. Des relations d'une enflure gigantesque assurent qu'en 1604, quatre cents soixante-onze mille cent cinquante-quatre Indiens furent occupés à creuser ce canal. Pour trouver les fonds nécessaires, on exigea le centieme du prix des maisons,

des terres, des marchandises; impôt inconnu dans le Nouveau-Monde. L'ignorance, le découragement, les intérêts particuliers firent échouer cette noble & sage entreprise.

Le vice-roi Ladeyrera pensa, en 1635, qu'il seroit avantageux, qu'il étoit même indispensable de bâtir ailleurs Mexico. L'avarice, qui ne vouloit rien sacrifier; la volupté, qui craignoit d'interrompre ses plaisirs; la paresse, qui redoutoit les soins; toutes les passions se réunirent pour traverser une idée, qui en elle-même étoit susceptible d'objections raisonnables.

Les nouveaux efforts qu'on a faits depuis pour rendre ce séjour aussi sûr qu'il est agréable, n'ont pas été tout-à-fait heureux; soit que l'art ait été mal employé; soit que la nature ait opposé au succès des obstacles insurmontables. Mexico reste toujours exposé à la fureur des eaux; & la crainte des débordements a beaucoup diminué sa population. La plupart des historiens assurent qu'elle passoit autrefois deux cents mille ames; aujourd'hui elle n'est que de cinquante mille. Elle est formée par des Espagnols, des métis, des Indiens, des negres, des mulâtres, par tant de races différentes, depuis le blanc jusqu'au noir, qu'à peine parmi cent visages en trouveroit-on deux de la même couleur.

Avant cette émigration, les richesses s'étoient accumulées dans Mexico à un point incroyable. Tout ce qui ailleurs est de fer & de cuivre, fut d'argent ou d'or. On fit servir ces brillans métaux, ainsi que les perles & les pier-

res précieuſes, à l'ornement des chevaux, des valets, des meubles les plus communs, aux plus vils offices. Les mœurs qui ſuivent toujours le cours du luxe, ſe monterent au ton de cette magnificence romaneſque. Les femmes, dans l'intérieur de leurs palais, furent ſervies par des milliers d'eſclaves, & ne parurent en public qu'avec un cortege réſervé, parmi nous, à la majeſté du trône. Les hommes ajoutoient à ces profuſions, des profuſions encore plus grandes, pour des négreſſes qu'ils élevoient publiquement au rang de leurs maîtreſſes. Ce luxe ſi effréné dans les actions ordinaires de la vie, paſſoit toutes les bornes à l'occaſion de la moindre fête. L'orgueil général étoit alors en mouvement, & chacun prodiguoit les millions pour juſtifier le ſien. Les crimes néceſſaires pour ſoutenir ces extravagances étoient effacés d'avance; la ſuperſtition déclaroit ſaint & juſte tout homme qui donneroit beaucoup à l'égliſe.

Les tréſors, & le luxe qui en eſt la ſuite, ont dû néceſſairement diminuer à Mexico, à meſure que ceux qui les poſſédoient ont été chercher un aſyle à Angeles, & dans d'autres villes. Cependant l'avantage qu'a cette capitale d'être au centre de la domination, le ſiege du gouvernement, le lieu de la fabrication des monnoies, le ſéjour des plus grands propriétaires des terres & des plus riches négociants, a toujours fixé dans ſes mains la plupart des grandes affaires de l'empire.



CHAPITRE XV.

Liaisons du Mexique avec le reste de l'Amérique, avec les Indes Orientales, avec l'Europe.

CELLES qu'il fait avec les autres parties de l'Amérique, sont très-bornées. Par la mer du Nord, il reçoit de Marcaïbo & de Caraque du cacao fort supérieur au sien, & des negres par la voie de la Havane & de Carthagene ; il donne en échange des farines & de l'argent.

Ses liaisons avec la mer du Sud lui sont plus utiles, sans être beaucoup plus considérables. Dans les premiers temps, il fut permis au Pérou d'envoyer tous les ans à la Nouvelle-Espagne deux vaisseaux, dont les cargaisons réunies ne devoient pas valoir plus d'un million dix mille livres. Cette navigation fut réduite peu après à la moitié. On la supprima totalement, en 1636, sous prétexte qu'elle ruinoit le commerce de la métropole, par l'abondance des marchandises des Indes Orientales qu'elle introduisoit. Les négociants de Lima se plaignirent long-temps, & inutilement, d'une loi barbare qui les privoit du double avantage de vendre le superflu de leurs denrées, & de recevoir celles qui leur manquoient. La communication entre les deux colonies fut enfin rétablie, mais avec des restrictions qui prouvent que le

gouvernement n'avoit pas acquis des lumieres, & qu'il ne faisoit que céder à l'importunité. Depuis cette époque, des bâtiments expédiés de Callao & de Guayaquil, portent du cacao, des huiles, des vins, des eaux-de-vie, à Acapulco & à Sonsonate, sur la côte de Guatimala, & en rapportent du brai, du goudron, du rocou, de l'indigo, de la cochenille, du fer, des merceries d'Angeles, & autant qu'ils peuvent en contrebande, des marchandises arrivées des Philippines ; ces isles si célebres en Europe par les rapports qu'elles ont avec le Mexique. L'importance de cette communication paroît exiger que nous remontions à son origine.

Lorsque la Cour de Madrid, dont les succès étendoient de plus en plus l'ambition, eut formé le plan d'un grand établissement en Asie, elle s'occupa sérieusement des moyens de le faire réussir. Ce projet devoit rencontrer de grandes difficultés. Les richesses de l'Amérique attiroient si puissamment les Espagnols qui consentoient à s'expatrier, qu'il ne paroissoit pas possible de les engager à s'aller fixer aux Philippines, à moins qu'on ne consentît à leur faire partager ces trésors. On se détermina à ce sacrifice. La colonie naissante fut autorisée à envoyer tous les ans en Amérique des marchandises de l'Inde, pour y être changées contre des métaux.

Cette liberté illimitée eut des suites si considérables, qu'elle excita la jalousie de la métropole. On parvint à calmer un peu les esprits, en réduisant à 3, 150, 000 livres, le

commerce que dans la suite il seroit permis de faire. Cette somme fut partagée en douze mille actions égales. Chaque chef de famille en devoit avoir une, les gens en place, un nombre proportionné à leur élévation. Les communautés religieuses furent comprises dans l'arrangement, suivant l'étendue de leur crédit, & l'opinion qu'on avoit de leur utilité. On en accorda cinq cents aux Jésuites, dont les occupations & les entreprises paroissoient exiger de plus grands moyens.

Les vaisseaux qui partoient d'abord de l'isle de Cebu, & ensuite de celle de Luçon, prirent dans les premiers temps la route du Pérou. La longueur de cette navigation étoit excessive. On découvrit des vents alisés qui ouvroient une route au Mexique moins longue de la moitié, & cette branche de commerce se porta sur ses côtes, où il s'est fixé.

On expédie tous les ans, au milieu de juillet, du port de Manille, un galion qui est communément de dix-huit cents à deux mille tonneaux. Après s'être débarrassé d'une foule d'isles & de rochers qui rallentissoient sa marche, il fait route à l'Est vers le Nord, pour trouver à la hauteur de trente dégrés de latitude les vents d'Ouest, qui le menent droit au terme de son voyage. Ce vaisseau extrêmement chargé, est six moix en route, parce que ceux qui le montent, navigateurs timides, ne tendent jamais leur grande voile pendant la nuit, & qu'ils amenent souvent toutes les voiles sans nécessité. Il atteint enfin le Mexique.

Les côtes de ce grand empire ne ressemblent pas à celles du Pérou, où le voisinage & la hauteur des Cordelieres font régner un printemps éternel, des vents réguliers & doux. Dès qu'on a passé la ligne à la hauteur du Pannama, la libre communication de l'athmosphere de l'Est à l'Ouest n'étant plus interrompue par cette chaîne prodigieuse de montagnes, le climat devient différent. A la vérité, la navigation est sûre & facile dans ces parages, depuis le milieu d'octobre, jusqu'au commencement de mai ; mais durant le reste de l'année, les coups de vent d'Ouest, les tourbillons violents, les pluies excessives, des chaleurs étouffantes, les calmes absolus, tous ces obstacles qui se réunissent, ou qui se succedent, rendent la mer fâcheuse, dangereuse même. Dans toute cette étendue de côtes, qui est de plus six cents lieues, on ne voit pas une seule barque, ni le moindre canot, soit pour le commerce, soit pour la pêche. Les ports mêmes qu'on y trouve répandus, sont ouverts, sans défense, exposés aux caprices de premier corsaire qui voudra tourner son avidité de côté-là. Celui d'Acapulco où arrivent les galions, est le seul qui ait attiré l'attention du gouvernement.

On y arrive par deux embouchures, dont une petite isle forme la séparation, & on y entre de jour par un vent de mer, comme on en sort de nuit par un vent de terre. Un mauvais fort, quarante-deux pieces de canon, & une garnison de soixante hommes, le défendent. Il est également étendu, sûr & com-

mode. Le baſſin qui forme ce port, eſt entouré de hautes montagnes ſi arides, qu'elles manquent même d'eau. On y reſpire uu air embraſé ; lourd & mal-ſain, où perſonne ne peut s'accoutumer que des negres nés ſous un climat à-peu-près ſemblable, ou quelques mulâtres. Cette foible & malheureuſe population, eſt groſſie à l'arrivée des galions, par les négocians de toutes les provinces du Mexique qui viennent échanger des bijoux d'Europe, leur cochenille, & environ dix millions d'argent, contre les épiceries, les mouſſelines, les toiles peintes, les ſoieries, les aromates, les ouvrages d'orfévrerie de l'Aſie. Après un ſéjour d'environ trois mois, le vaiſſeau reprend la route des Philippines, avant le premier avril, avec une ou deux compagnies d'infanterie deſtinée à recruter la garniſon de Manille. Une partie des richeſſes dont il eſt chargé, s'arrête, dans la colonie, le reſte ſe diſtribue aux nations qui avoient contribué à former ſa cargaiſon.

L'eſpace immenſe que les galions ont à parcourir, a fait rechercher des lieux où ils puſſent ſe rafraîchir. Le premier qu'on a rencontré, eſt ſur la route d'Acapulco aux Philippines, dans les iſles connues d'abord ſous le nom d'iſles de Larrons, & depuis ſous celui d'iſles Mariannes. Elles furent découvertes en 1521, par Magellan. On les perdit de vue. Les galions s'aviſerent dans la ſuite d'y relâcher; mais il n'y fut formé d'établiſſement fixe qu'en 1678.

Elles ſont ſituées à l'extrêmité de la mer du

Sud, près de quatre cents lieues à l'Orient des Philippines. Leur position dans la Zône Torride n'empêche pas que le climat n'y soit assez tempéré. L'air y est pur, le ciel serein, & le terrein fertile. Avant leur communication avec les Européens, les habitants toujours nuds, ne vivoient que de fruits, de racines & de poissons. Comme la pêche étoit leur occupation ordinaire, leur seule occupation, ils étoient parvenus à imaginer, à construire les canots les plus parfaits qu'on ait trouvés dans le tour du globe.

Les peuples très-nombreux, répandus dans une douzaine d'isles, les seules habitées de cet archipel, ont péri successivement depuis l'invasion des Espagnols, ou par des maladies contagieuses, ou par les mauvais traitements qu'ils éprouvoient. Ce qui restoit, au nombre de deux mille sept cents personnes, a été concentré dans l'isle de Guam, qui peut avoir vingt-cinq à trente lieues de circuit. Elle a une garnison de cent hommes, chargée de défendre deux petits forts situés sur deux rades, dont l'une reçoit un petit bâtiment qui arrive tous les deux ans des Philippines, & l'autre est destinée à fournir des rafraîchissements au galion. Cette derniere est si mauvaise, que le vaisseau n'y séjourne jamais plus de deux jours, & que dans ce court espace il est souvent exposé aux plus grands dangers. Il est bien extraordinaire que l'Espagne n'ait pas fait chercher un meilleur port, ou bien singulier qu'on n'en ait point trouvé dans un si grand nombre d'isles. La

Californie présente un asyle plus assuré aux galions, qui vont des Philippines à Acapulco.

La Californie est proprement une longue pointe de terre qui sort des côtes septentrionales de l'Amérique, & s'avance entre l'Est & le Sud jusqu'à la Zone Torride : elle est baignée des deux côtés par la mer pacifique. La partie connue de cette péninsule a trois cents lieues de longueur, sur dix, vingt, trente & quarante de large.

Il est impossible que dans un si grand espace, la nature du sol & la température de l'air soient par-tout les mêmes. On peut dire cependant, qu'en général le climat y est sec & chaud à l'excès ; le terrein nud, pierreux, montueux, sablonneux, stérile par conséquent, & peu propre au labourage & à la multiplication des bestiaux. Parmi le petit nombre d'arbres qu'on y trouve, le plus utile est le pitahaya, dont la production font la principale nourriture des Californiens. Ses branches canelées & perpendiculaires n'ont point de feuilles, & c'est des tiges que naît le fruit. Il est épineux comme le marron d'inde ; mais sa chair ressemble à celle de la figue, avec cet avantage, qu'elle est encore plus douce & plus délicate.

La mer, plus riche que la terre, offre des poissons de toutes sortes, dans la plus grande abondance & du goût le plus exquis. Mais ce qui rend le golfe de la Californie plus digne d'attention, ce sont les perles, qui, dans la saison de la pêche, y attirent les habitants de toutes les provinces de la Nouvelle-Espagne.

Les Californiens sont bien faits & fort robustes. Une pusillanimité extrême, l'inconstance, la paresse, la stupidité, & même l'insensibilité, forment leur caractere. Ce sont des enfants, en qui la raison n'est pas encore développée. Ils sont plus basanés que les Mexicains. Cette différence de couleur prouve que la vie policée de la société, renverse ou change entiérement l'ordre & les loix de la nature, puisqu'on trouve sous la Zone Tempérée un peuple sauvage plus noir que ne le sont les nations civilisées de la Zone Torride.

Avant qu'on eût pénétré chez les Californiens, ils n'avoient aucune pratique de religion; & leur gouvernement étoit tel qu'on devoit l'attendre de leur ignorance. Chaque nation étoit un assemblage de plusieurs cabanes, plus ou moins nombreuses, toutes unies entr'elles par des alliances, mais sans aucun chef. L'obéissance filiale n'y étoit pas même connue. Les hommes n'y connoissoient aucune espece de vêtement, mais les femmes cachoient leur nudité avec un soin extrême.

Soit qu'on eût appris, soit qu'on ignorât ces particularités, le Mexique n'eut pas été plutôt réduit & pacifié, qu'on s'occupa de la conquête de la Californie. Cortez y aborda en 1526. Il n'eut pas seulement le temps de la reconnoître, parce qu'il fut forcé de retourner à son gouvernement, où le bruit de sa mort avoit disposé les esprits au soulevement. Les différentes tentatives qu'on fit depuis pour s'y établir, échouerent toutes. Les efforts de la Cour ne

furent pas plus heureux que ceux des particuliers. Pour peu qu'on ſuive avec attention l'eſprit qui les dirigeoit, on trouve un défaut d'humanité, de courage & de conſtance, qui explique ces revers. Il n'y eut pas une ſeule expédition qui ne fût ou mal concertée, ou follement conduite.

L'Eſpagne fatiguée de ſes pertes & de ſes dépenſes avoit entiérement renoncé à l'acquiſition de la Californie, lorſque les Jéſuites demanderent en 1697, qu'il leur fût permis de l'entreprendre. Dès qu'ils eurent obtenu le conſentement du gouvernement, ils commencerent l'exécution du plan de légiſlation qu'ils avoient formé, d'après des notions exactes de la nature du ſol, du caractere des habitants, de l'influence du climat. Le fanatiſme ne guidoit point leurs pas. Ils arriverent chez les ſauvages qu'ils vouloient civiliſer, avec des curioſités qui puſſent les amuſer, des grains deſtinés à les nourrir, des vêtements propres à leur plaire. La haine de ces peuples pour le nom Eſpagnol, ne tint pas contre ces démonſtrations de bienveillance. Ils y répondirent autant que leur peu de ſenſibilité & leur inconſtance le pouvoient permettre. Ces vices furent vaincus en partie, par les religieux inſtituteurs qui ſuivoient leur projet avec la chaleur & l'opiniâtreté particulieres à leur corps. Ils ſe firent charpentiers, maçons, tiſſerands, cultivateurs, & réuſſirent par ces moyens à donner la connoiſſance, & à un certain point, le goût des premiers arts à ces peuples ſauvages. On les a tous

réunis successivement. En 1745, ils formoient quarante-trois villages, séparés par la stérilité du terrein & la disette d'eau. Cette république augmentera, à mesure que les successeurs de ceux qui l'ont formée pousseront leurs travaux vers le Nord, où, selon un plan judicieusement arrêté, devoit se faire la jonction des missions de la péninsule avec celles du continent. Elles ne seront séparées que par le fleuve Colorado.

La subsistance de ces bourgades a pour base le bled & les légumes qu'on y cultive, les fruits & les animaux domestiques de l'Europe, qu'on travaille tous les jours à y multiplier. Les Indiens ont chacun leurs champs & la propriété de ce qu'ils récoltent; mais telle est leur peu de prévoyance, qu'ils dissiperoient en un jour ce qu'ils auroient recueilli, si leurs missionnaires ne s'en chargeoient pour le leur distribuer à propos. Ils fabriquent déjà quelques étoffes grossieres. Ce qui peut leur manquer, est acheté avec les perles qu'ils pêchent dans le golfe, avec le vin, assez approchant de celui de Madere, qu'ils vendent à la Nouvelle-Espagne & aux galions, & dont l'expérience a appris qu'il étoit important de leur interdire l'usage.

Une douzaine de loix fort simples, suffisent pour conduire cet état naissant. Le missionnaire choisit pour le faire observer, l'homme le plus intelligent du village; & celui-ci peut infliger le fouet & la prison, les seuls châtiments que l'on connoisse.

Il n'y a dans toute la Californie que deux garnisons de trente hommes chacune, & un soldat auprès de chaque missionnaire. Ces troupes étoient choisies par les législateurs & à leurs ordres, quoique payées par le gouvernement. La cour de Madrid n'avoit pas vu d'inconvénient à laisser ces foibles moyens dans des mains qui avoient acquis sa confiance ; & on lui a démontré qu'il n'y avoit que cette expédient pour empêcher l'oppression de ses nouveaux sujets.

Ils seront heureux tant qu'on ne connoîtra pas de mines sur leur territoire. S'il y en a, comme la grande quantité qui s'en trouve de l'autre côté du golfe le fait présumer, elles ne seront pas plutôt découvertes, que l'édifice élevé avec tant de soin & d'intelligence sera renversé. Ce peuple disparoîtra comme tant d'autres, de la surface de la terre. L'or que le gouvernement d'Espagne tireroit de la Californie, le priveroit des avantages que sa politique peut trouver aujourd'hui dans les travaux de ses missionnaires. Il faut plutôt les encourager à pousser plus loin leurs entreprises utiles. Elles mettront peut-être la Cour de Madrid en état de bâtir des forts, qui lui permettroient de voir d'un œil tranquille la découverte du passage que les Anglois cherchent depuis si long-temps par le Nord-Ouest à la mer pacifique. On a cru aussi que ses remparts pourroient être une barriere contre les Russes, qui, en 1741, ont pénétré jusqu'à douze dégrés du cap de Mendocino, la position la plus septen-

trionale qu'on ait reconnue de la Californie. Mais ſi l'on eût obſervé que cette navigation ne pouvoit être entrepriſe que des mers de Kamschatka, on auroit ſenti qu'il ne pouvoit s'y faire que de foibles armements de ſimple curioſité, & hors d'état de cauſer la moindre inquiétude.

Un avantage plus certain, moins éloigné, c'eſt la facilicité que donne la Californie, pour réduire les provinces qui s'étendent de l'autre côté du golfe juſqu'au Colorado. Ces riches contrées ſont ſi éloignées du Mexique, & d'un accès ſi difficile, qu'il paroiſſoit auſſi dangereux d'en tenter la conquête, qu'inutile de la faire. La liberté, la ſûreté de la mer de Californie, doivent encourager à l'entreprendre, donner les moyens d'y réuſſir, & en aſſurer le fruit. Les philoſophes eux-mêmes inviteront la Cour de Madrid à ces expéditions, lorſqu'ils lui auront vu abjurer ſolemnellement les principes fanatiques & deſtructeurs, qui ont été juſqu'ici la baſe de la politique.

En attendant que l'Eſpagne ſe livre à ces vaſtes ſpéculations, la Californie ſert de lieu de relâche aux vaiſſeaux qui vont des Philippines au Mexique. Le cap San-Lucas, ſitué à l'extrêmité méridionale de la péninſule, eſt l'endroit où ils s'arrêtent. Ils y trouvent un bon port, des rafraîchiſſements, & des ſignaux qui les avertiſſent s'il a paru quelque ennemi dans ces parages, les plus dangereux pour eux, & ceux où ils ont été le plus ſouvent attaqués. Ce fut en 1734, que le galion y arriva pour la

premiere fois. Ses ordres & ses besoins l'y ont toujours amené depuis.

Le systême adopté par tous les gouvernements de l'Europe, de tenir les colonies dans la dépendance la plus absolue de la métropole, a toujours rendu suspectes à beaucoup de politiques Espagnols, les liaisons du Mexique avec l'Asie. L'opinion où l'on a été, où l'on est encore, qu'il n'est pas possible de conserver les Philippines, sans cette communication, les a seules empêchés de réussir à l'interrompre. Ils sont seulement parvenus à la borner, en empêchant le Pérou d'y prendre part. Ce vaste empire a été privé par des loix séveres & multipliées, de l'avantage de tirer directement de l'Orient les marchandises dont il avoit besoin, de la liberté même de les tirer indirectement de la Nouvelle-Espagne.

Ces entraves révoltoient le génie hardi & fécond d'Alberoni. Plein des vues les plus étendues pour la prospérité & pour la gloire de la monarchie qu'il ressuscitoit, il vouloit y retenir les trésors du Nouveau-Monde, auxquels elle n'avoit servi jusqu'alors que d'entrepôt. Dans son plan, l'Orient devoit fournir tout l'habillement aux colonies Espagnoles, à la métropole même, qui l'auroit reçu par le canal de ses colonies. Il s'attendoit bien que les puissances dont cet arrangement blesseroit les intérêts & ruineroit l'industrie, chercheroient à le traverser; mais il travailloit à braver leur courroux dans les mers d'Europe, & il avoit déjà donné ses ordres, pour qu'on mît

les côtes & les ports de la mer du Sud en état de ne rien craindre des eſcadres fatiguées qui pourroient les attaquer.

Ces vues manquoient de juſteſſe. Alberoni entraîné par l'enthouſiame de ſes opinions, par ſa chaîne pour des nations qui vouloient enchaîner ſa politique, ne s'apperçevoit pas que les ſoieries, les toiles arrivées en Eſpagne par la voie qu'il ſe propoſoit, ſeroient d'un prix exceſſif, d'un prix qui en arrêteroit néceſſairement la conſommation. A l'égard du projet de faire habiller les deux Amériques par l'Aſie, nous n'y voyons rien que de très-ſenſé.

Les colons ſeroient vêtus plus agréablement, à meilleur marché, d'une maniere plus convenable au climat. Les guerres de l'Europe ne les expoſeroient pas à manquer des choſes de premiere néceſſité. Ils ſeroient plus riches, plus affectionnés à leur patrie principale, plus en état de ſe défendre contre les ennemis qu'elle leur attire. Ces ennemis eux-mêmes ſeroient moins redoutables, parce qu'ils perdroient peu-à-peu les forces que l'approviſionnement du Pérou & du Mexique leur procure. Enfin l'Eſpagne, en percevant ſur les marchandiſes des Indes les mêmes droits qu'elle perçoit, ſur celles que lui fourniſſent ſes rivaux, ne perdroit aucune branche de ſes revenus. Elle pourroit même, ſi ſes beſoins l'exigeoient, obtenir de ſes colonies, des ſecours qu'elles n'ont actuellement ni la volonté, ni le pouvoir de lui fournir. Nous n'inſiſterons pas davan-

tage sur le commerce du Mexique avec les Indes orientales ; il faut parler de ses liaisons avec l'Europe par la mer du Nord, & commencer par celle que forment les productions du Guatimala.

La province de Guatimala, l'une des plus grandes de la Nouvelle-Espagne, fut conquise en 1524 & 1525, par Pierre de Alvarado, un des lieutenans de Cortez. Il y bâtit plusieurs villes & en particulier la capitale, qui porte le nom de la province. Elle est située dans une vallée large d'environ trois milles, & bornée par deux montagnes assez élevées. De celle qui est au Sud coulent de ruisseaux & des fontaines, qui procurent aux villages situés sur la pente, une fraîcheur délicieuse, & y entretiennent perpétuellement des fleurs & des fruits. L'aspect de la montagne qui est au Nord est effroyable. Il n'y paroît jamais de verdure. On n'y voit que des cendres, des pierres calcinées. Une espece de tonnerre, que les habitants attribuent au bouillonnement des métaux mis en fusion dans les cavernes de la terre, s'y fait entendre continuellement. Il sort de ces fourneaux intérieurs des flammes, des torrents de soufre, qui remplissent l'air d'une infection horrible. Guatimala, suivant l'expression du pays, est située entre le paradis & l'enfer.

Sa position, son éloignement de Mexico & de Guadalaxara, la firent choisir pour être le siege d'une Audience, qui étend sa jurisdiction sur trois cents lieues au Sud, cent au Nord,

duras. Ces marchandises y attendent toujours pour être échangées, celles qui sont envoyées d'Europe sur quelques bâtiments médiocres, qui arrivent communémennt dans le mois de juillet ou d'août. Leur cargaison en retour est grossie de quelques cuirs, de quelque casse, quelque salse-pareille, qui est tout ce que fournit au commerce la province de Honduras, quoiqu'elle ait cent cinquante lieues de long, sur soixante & quatre-vingts de large. L'éclat que lui donnerent d'abord ses mines d'or ne fut que passager, elles tomberent dans un oubli entier, après avoir servi de tombeau à près d'un million d'Indiens. Le territoire qu'ils habitoient est resté inculte & désert; c'est aujourd'hui la contrée la plus pauvre de l'Amérique. Les hommes & les terres s'y sont fondus en or, & l'or est devenu à rien.

Guatimala fournit presque toute la valeur des 6, 000, 000 livres, que forment ses productions jointes à celles de Honduras. Le lac où ces richesses vont se réunir est tout-à-fait ouvert, quoiqu'il eût été facile de le mettre à l'abri de toute insulte. On le pouvoit d'autant plus aisément, que son entrée est rétrécie par deux rochers élevés, qui s'avancent de deux côtés à la portée du canon. Il est vraisemblable que l'Espagne ne changera de conduite, que lorsqu'elle aura été punie de sa négligence. Rien ne feroit plus aisé.

Les vaisseaux qui entreprendroient cette expédition, resteroient en toute sûreté dans la rade. Mille ou douze cents hommes débarqués

à Saint-Thomas, traverseroient quinze lieues de montagnes, où ils trouveroient des chemins commodes & des subsistances. Le reste de la route se feroit à travers des plaines peuplées & abondantes. On arriveroit à Guatimala qui n'a pas un soldat, ni la moindre fortification. Ses quarante mille ames, Indiens, negres, métis, Espagnols, qui n'ont jamais vu d'épée, seroient incapables de la moindre résistance. Ils livreroient à l'ennemi, pour sauver leur vie, les richesses immenses qu'ils accumulent depuis deux siecles; & la contribution seroit au moins de trente millions. Les troupes regagneroient leurs bâtiments avec ce butin; & si elles le vouloient, avec des otages, qui assureroient la tranquillité de leur retraite. Le commerce de Campêche seroit exposé à la même invasion, s'il en valoit la peine.

On trouve entre les golfes de Campêche & de Honduras une grande péninsule, nommée Yucatan. Quoiqu'elle n'ait ni ruisseau, ni riviere, l'eau est par-tout si près de la terre, & les coquillages sont en si grand nombre, qu'il est visible que cet espace immense a fait autrefois partie de la mer. Lorsque les Espagnols la découvrirent, ils y trouverent peu de population, peu de culture, & n'y trouverent point de métaux. Elle fut méprisée. On s'apperçut dans la suite que les arbres qui la couvroient étoient propres pour la teinture, & l'on y bâtit la ville de Campêche, qui devint l'entrepôt de cette production précieuse, & qui lui donna son nom.

Si cet arbre étoit moins gros, il ressembleroit assez à l'aube-épine. Ses feuilles sont petites & d'un verd pâle. Sa partie la plus intérieure, d'abord rouge, devient noire, quelque temps après que le bois a été abattu. Il n'y a que le cœur de l'arbre qui donne le noir & le violet.

Campêche dut au seul commerce de cette production l'avantage d'être un marché très-considérable. Elle recevoit tous les ans plusieurs vaisseaux, dont les cargaisons se distribuoient dans l'intérieur des terres, & qui prenoient en retour des bois & des métaux que cette circulation y attiroit. Cette prospérité alla toujours en augmentant, jusqu'à l'établissement des Anglois à la Jamaïque.

Parmi la foule des corsaires qui sortoient tous les jours de cette isle, devenue célebre, plusieurs allerent croiser dans la baie de Campêche, pour intercepter les vaisseaux qui y naviguoient. Ces brigands connoissoient si peu la valeur du bois qui en étoit l'unique production, que lorsqu'ils en trouvoient des barques chargées, ils n'en emportoient que les ferrements. Un d'entr'eux, ayant enlevé un gros bâtiment qui ne portoit pas autre chose, le conduisit dans la Tamise avec le seul projet de l'armer en course; & contre son attente, il vendit fort cher un bois dont il faisoit si peu de cas, qu'il n'avoit cessé d'en brûler pendant son voyage. Depuis cette découverte, les corsaires qui n'étoient pas heureux à la mer, ne manquoient jamais de se rendre à la riviere de

Champeton, où ils embarquoient les piles de bois qui se trouvoient toujours formées sur le rivage.

La paix de leur nation avec l'Espagne ayant mis des entraves à leurs violences, plusieurs d'entr'eux se livrerent à la coupe du bois d'Inde. Le cap Catoche leur en fournit d'abord en abondance. Dès qu'ils le virent diminuer, ils allerent s'établir entre Tabasco & la riviere de Champeton, autour du lac Triste, & dans l'isle aux Bœufs qui en est fort proche. En 1675, ils y étoient deux cents soixante. Leur ardeur, d'abord extrême, ne tarda pas à se ralentir. L'habitude de l'oisiveté reprit le dessus. Comme ils étoient la plupart excellents tireurs, la chasse devint leur passion la plus forte; & leur ancien goût pour le brigandage, fut réveillé par cet exercice. Bientôt ils commencerent à faire des courses dans les bourgs Indiens, dont ils enlevoient les habitants. Les femmes étoient destinées à les servir, & on vendoit les hommes à la Jamaïque, ou dans d'autres isles. L'Espagnol tiré de sa léthargie par ces excès, les surprit au milieu de leurs débauches, & les enleva la plupart dans leurs cabanes. Ils furent conduits prisonniers à Mexico, où ils finirent leurs jours dans les travaux des mines.

Ceux qui avoient échappé, se réfugierent dans le golfe de Honduras, où ils furent joints par des vagabonds de l'Amérique Septentrionale. Ils parvinrent, avec le temps, à former un corps de quinze cents hommes. L'indépendance, le libertinage, l'abondance où ils vivoient,

leur rendoit agréable le pays marécageux qu'ils habitoient. De bons retranchements assuroient leur fort & leurs subsistances ; ils se bornoient aux occupations que leurs malheureux compagnons gémissoient d'avoir négligées. Seulement ils avoient la précaution de ne jamais entrer dans l'intérieur du pays pour couper du bois, sans être bien armés.

Leur travail fut suivi du plus grand succès. A la vérité, la tonne qui s'étoit vendue jusqu'à neuf cents livres, étoit tombée insensiblement à très-bas prix, mais on se dédommageoit par la quantité, de ce qu'on perdoit sur le prix. Les coupeurs livroient le fruit de leurs peines, soit aux Jamaïcains qui leur portoient du vin de Madere, des liqueurs fortes, des toiles, des habits, soit aux colonies Angloises du Nord de l'Amérique, qui leur fournissoient de nourriture. Ce commerce toujours interlope, & qui fut l'objet de tant de déclamations, est devenue licite en 1763. On a assuré à la Grande-Bretagne la liberté de couper du bois, mais sans pouvoir élever des fortifications, avec l'obligation même de détruire celles qui avoient été construites. La Cour de Madrid fait rarement des sacrifices qui lui aient plus coûté que celui d'établir au milieu de ses possessions une nation active, puissante, ambitieuse. Mais il est possible de rendre cette concession à peu près inutile, & voici comment.

L'Yucatan est coupé du Nord-Est au Sud-Ouest, c'est-à-dire dans presque toute sa longueur, par une chaîne de montagnes. Au Nord

de ces montagnes est la baie de Campêche, dont le terrein sec & aride donne un bois d'excellente qualité, & qui se vend dans tous les marchés à peu près le double de celui que coupent les Anglois à la baie méridionale de Honduras, où le sol gras & presque marécageux, n'en produit qu'une espece bâtarde, & qui donne moins de teinture. Si, comme les expressions un peu vagues du traité portent à le penser, la Grande-Bretagne n'a acquis que le droit de s'établir dans les lieux que ses sujets avoient usurpés; l'Espagne peut mettre fin à ses inquiétudes, en encourageant la coupe de son excellent bois, de maniere, à fournir la consommation de l'Europe entiere. Par cette politique judicieuse, elle ruinera la colonie Angloise, & se débarrassera sans violence d'un voisinage encore plus dangereux qu'il ne le lui paroît; alors elle regagnera une branche importante de commerce qui est réduite depuis long-temps à si peu de chose, que Campêche ne reçoit plus de la métropole qu'un vaisseau tous les trois ou quatre ans. Ce qu'il n'enleve pas, est porté sur de petits bâtiments à la Vera-Cruz, qui est le vrai point d'union du Mexique avec l'Espagne.

Vieja-Vera-Cruz servit d'abord d'entrepôt. Cette ville, fondée par Cortez, dans le lieu même où il prit terre, est placée sur une riviere qui manque d'eau une partie de l'année, mais qui dans la saison pluvieuse, peut recevoir les plus grands vaisseaux. Le danger auquel ils étoient exposés, dans une position où

rien ne les défendoit contre la violence des vents si communs dans ces parages, fit chercher un abri plus sûr; & on le trouva dix-huit milles plus bas sur la même côte. On y bâtit Vera-Cruz Nueva, à soixante-douze lieues de la capitale du Mexique.

Vera-Cruz Nueva est située sous un ciel, qu'un soleil brûlant & des pluies continuelles rendent alternativement fâcheux & mal-sain. Des sables arides la brident au Nord, & des marais infects à l'Ouest. Ses rues sont droites, mais ses maisons bâties de bois. On n'y voit point de noblesse, & les négociants eux-mêmes préferent le séjour d'Angeles. Le petit nombre d'Espagnols, fixés par l'avarice ou par l'indigence, dans un lieu si triste & si dangereux, vivent dans une retraite & avec une parcimonie ignorées dans les autres places de commerce.

La ville a pour fortifications un mur, huit tours placées de distance en distance, & deux bastions qui donnent sur le rivage. Ces ouvrages, foibles en eux-mêmes, & mal-entendus, sont dans un désordre inexprimable; aussi ne compte-on pour la défense de la place, que sur la forteresse de Saint-Jean d'Ullua, bâtie sur un roc, en face & à un mille de la ville.

Ce Port a l'inconvénient de ne contenir que trente ou trente-cinq bâtiments, qu'il ne met pas même toujours à l'abri de la fureur des vents du Nord. On n'y entre que par deux canaux si resserrés, qu'il n'y peut passer qu'un navire. Les approches même en sont rendues

dangereuses par plusieurs petites isles, que les Espagnols nomment *Cayus*; & par un grand nombre de rochers à fleurs d'eau presque imperceptibles. Ces obstacles qu'on croyoit ne pouvoir être surmontés qu'avec des connoissances locales, acquises par une expérience de plusieurs années, ayant été vaincus par des corsaires audacieux qui surprirent la place en 1712, on construisit sur le rivage des tours, où des sentinelles attentifs veillent continuellement à la sûreté commune.

C'est dans ce mauvais port, le seul proprement qui soit dans le golfe, qu'arrive la flotte destinée à approvisionner le Mexique des marchandises de l'Europe. On les expédie de Cadix tous les deux, trois ou quatre ans, suivant les besoins & les circonstances. Elle est ordinairement composée de quinze ou vingt bâtimens marchands, escortée par deux vaisseaux de guerre ou par un plus grand nombre, si la politique l'exige.

Des vins, des eaux-de-vie, des huiles, forment la partie la plus volumineuse de la cargaison. Les étoffes d'or & d'argent, les galons, les draps, les toiles, les soieries, les dentelles, les chapeaux, les bijoux, les diamans, les épiceries, en composent la partie la plus riche.

La flotte part d'Europe dans le mois de juillet, au plus tard dans les premiers jours d'août, pour éviter les dangers que lui feroit courir la violence des vents du Nord en pleine mer, surtout aux atterrages, si elle étoit expédiée dans

une autre saison. Elle prend en passant des rafraîchissements à Porto-Rico, & se rend à la Vera-Cruz, d'où sa cargaison est portée à Xalapa. Dans cette ville, située à douze lieues du port, adossée à une montagne, & commodément bâtie, se tient une foire, que les loix bornent à six semaines, mais qui quelquefois est prolongée, à la priere des négocians du pays ou de ceux d'Espagne. C'est la proportion des métaux avec les marchandises, qui détermine l'avantage ou la perte des échanges. Si l'un de ces objets abonde plus que l'autre, il en résulte de grands dommages pour le vendeur ou pour l'acheteur. Autrefois le trésor royal étoit envoyé de la capitale à la Vera-Cruz, pour y attendre la flotte. Depuis que cette clef du nouveau-monde fut pillée par des corsaires, en 1683, il attend l'arrivée des vaisseaux, & s'arrête à Angeles, qui n'en est éloigné que de trente-cinq lieues.

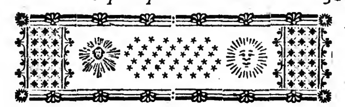
Lorsque les affaires sont finies, on embarque l'or, l'argent, la cochenille, les cuirs, la vanille, le bois de Campêche, quelques autres objets peu importants que fournit le Mexique. La flotte prend alors la route de la Havane, où après avoir été jointe par quelques vaisseaux de regiſtre, expédiés pour différents ports, elle se rend à Cadix par le canal de Bahama.

Dans l'intervalle d'une flotte à l'autre, la cour d'Espagne fait partir deux vaisseaux de guerre qu'on appelle *Azogues*, pour porter à la Vera-Cruz le vif-argent nécessaire à l'ex-

ploitation des mines du Mexique. On le tiroit originairement du Pérou. Les envois étoient si incertains, si lents, si souvent accompagnés de fraude, qu'il fut jugé plus convenable en 1734, de les faire d'Europe même. Les mines de Guadalcanal en fournirent d'abord les moyens. On les a depuis négligées pour les mines plus abondantes d'Almaden dans l'Estramadoure. Les azogues, auxquels on joint quelquefois deux ou trois bâtiments marchands qui ne peuvent porter que des fruits d'Espagne, se chargent en retour du prix des marchandises, vendues depuis le départ de la flotte, ou du produit de celles qui avoient été données à crédit.

S'il reste encore quelque chose en arriere, il est communément rapporté par les vaisseaux de guerre que l'Espagne fait construire à la Havane, & qui passent toujours à la Vera-Cruz avant, de se rendre en Europe. Les affaires se conduisent autrement au Pérou, comme on le verra dans le livre suivant.

Fin du sixieme Livre.

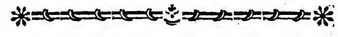


HISTOIRE PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE

Des établissemens & du commerce des Européens dans les deux Indes.

LIVRE SEPTIEME.

Conquête du Pérou par les Espagnols. Changements arrivés dans cet empire, depuis qu'il a changé de domination.



CHAPITRE XVI.

Expéditions qui précéderent la découverte du Pérou.

Colomb ne s'étoit pas plutôt vu solidement établi dans l'isle de Saint-Domingue,

qu'il avoit continué ſes découvertes. Dans un de ſes voyages il reconnut l'Orenoque, & dans l'autre la Baie de Honduras. Il vit clairement que ce qu'il trouvoit étoit un continent; & ſon génie lui fit plus que ſoupçonner, qu'au-delà de ce continent, il y avoit un autre Océan qui devoit aboutir aux Indes Orientales. Il étoit poſſible que ces deux mers euſſent entr'elles une communication; & il s'occupa du ſoin de la chercher. Pour parvenir à la trouver, il rangea les côtes le plus près qu'il lui fut poſſible. Il touchoit à tous les lieux qui étoient acceſſibles; & contre l'uſage des navigateurs de ſon ſiecle, qui ſe conduiſoient dans les terres où ils arrivoient, comme n'y devant jamais revenir, il traitoit les peuples avec une juſtice, des égards, une humanité qui lui concilioient leur affection. L'iſthme de Darien fixa particuliérement ſon attention. Il prenoit les rivieres qui s'y jettent, pour un bras du grand Océan, qui joignoit par un détroit les mers du Sud & du Nord de l'Amérique, & dès-lors ſembloit ouvrir à ſes vœux le paſſage & la communication qu'il cherchoit. Lorſque après avoir viſité ces fleuves avec un ſoin extrême, il ſe vit déchu de ſes eſpérances, il ſe réduiſit à fonder une colonie. L'orgueil, l'avidité, l'imprudence de ſes compagnons révolterent les naturels du pays, qui paroiſſoient aſſez diſpoſés à ſouffrir cet établiſſement. On fut forcé de ſe rembarquer, & de s'éloigner avec des vaiſſeaux qui étoient hors d'état de tenir plus long-temps la mer.

Les lumieres qu'on avoit acquises ne furent pas cependant tout-à-fait perdues. Vespuce, Ojeda, Lacosa, Pinçon, Roldan, Nino, Lopez, Bastidas, Solis, Nicuessa, suivirent la route que Colomb leur avoit tracée. Ces aventuriers qui ne recevoient du gouvernement que la permission de faire des découvertes pour l'aggrandissement de son vain orgueil, plutôt que de sa domination, ne songeoient ni à établir des colonies qu'on pût cultiver, ni à former des liaisons de commerce avec les petites nations qu'ils trouvoient. La perspective des fortunes éloignées qu'on auroit pu faire par ces voies sages, étoit trop au-dessus des préjugés de ces temps barbares. Le raisonnement même qui auroit pu mener à la connoissance de ces avantages, n'auroit pas communiqué aux esprits une impulsion suffisante. Il n'y avoit que l'appât du gain présent qui pût pousser les hommes à des entreprises aussi hasardeuses que l'étoient celles de ce siecle. L'or seul les attiroit au continent de l'Amérique, & faisoit braver les périls, les maladies & la mort qu'on rencontroit sur la route à l'arrivée ou dans le retour; & par une terrible, mais juste vengeance, la barbarie & la cupidité Européennes, épuisant à la fois d'habitants les deux hémispheres, à la destruction des peuples dépouillés, joignoient celles des peuples brigands & meurtriers.

Dans la foule de scélérats qui ravageoient, qui dépeuploient, qui détruisoient ces malheureuses côtes d'un monde aussi-tôt anéanti que

découvert ; il se trouva un homme à qui la nature avoit donné un extérieur agréable, un tempérament robuste, une valeur audacieuse, une éloquence populaire, & dans lequel une éducation honnête avoit fait germer quelques sentiments. Il se nommoit Vasco Nugnez de Balboa. Ayant trouvé au Darien, où les richesses abondoient plus qu'ailleurs, un petit nombre d'Espagnols, que cet attrait seul y avoit fixés, il se mit à leur tête, avec le projet de former un établissement solide. Le pays lui offrit d'abord de ces petits hommes blancs, dont on retrouve l'espece en Afrique, & dans quelques isles de l'Asie. Ils sont couverts d'un duvet d'une blancheur éclatante. Ils n'ont point de cheveux. Ils ont la prunelle rouge. Ils ne voyent bien que la nuit. Ils sont foibles, & leur instinct paroît plus borné que celui des autres hommes. Ces sauvages étoient en petit nombre ; mais il s'en trouva sur la côte d'une espece différente, assez forts & assez hardis pour oser défendre leur liberté. Ces derniers avoient une pratique bien extraordinaire : c'étoit que les maris à la mort de leurs femmes, les femmes à la mort de leurs maris, se coupoient le bout du doigt ; ensorte que l'inspection seule de leurs mains, indiquoit s'ils étoient veufs, & combien de fois ils l'avoient été.

On n'a rien dit, vraisemblablement on ne dira jamais rien qui puisse expliquer ce renversement de la raison humaine. Si les femmes avoient seules été obligées de s'abbatre un doigt, lorsqu'elles perdoient leurs maris,

il feroit naturel de foupçonner qu'on avoit voulu prévenir la fraude d'une veuve qui voudroit fe donner pour vierge à un fecond époux, qui n'auroit aucune connoiffance de fon premier engagement, ce qui eft facile chez des peuples errants. Mais cette conjecture ne pourroit convenir aux maris, dont l'état n'a jamais pu entraîner d'affez grands inconvénients, pour qu'on ait cherché à le conftater par des fignes indélébiles. Cet ufage a été retrouvé ailleurs. En voici un particulier au Darien.

Lorfqu'une veuve mouroit, on enterroit avec elle ceux de fes enfants que la foibleffe de leur âge mettoit dans l'impuiffance de pourvoir à leur fubfiftance. Comme perfonne ne vouloit fe charger de ces orphelins, on les maffacroit pour les empêcher de mourir de faim. La charité de ces barbares, ne s'étendoit pas plus loin. C'eft la plus grande atrocité où la déplorable conftitution de la vie fauvage ait jamais pu pouffer les hommes.

Malgré ces mœurs féroces, Balboa réuffit à difperfer les habitants du Darien, à les foumettre ou à les gagner; & il établit fa nation fur leur territoire.

Un jour qu'il y partageoit de l'or avec un de fes affociés, la divifion fe mit entr'eux. Un fauvage indigné d'une avidité fi éloignée de fes mœurs, fecoua fortement la balance, & renverfa tout l'or qui y étoit. *Puifque vous vous brouillez pour fi peu de chofe*, dit-il aux deux Efpagnols, *& que c'eft ce métal qui vous*

a fait quitter votre patrie & troubler tant de peuples, je vais vous conduire dans un pays où vous serez contents. Il remplit en effet l'engagement qu'il venoit de prendre, & mena à travers une langue de terre de seize ou dix-sept lieues, Balboa, avec cent cinquante Espagnols, sur les côtes de la mer du Sud.

Panama, qu'on y bâtit en 1518, ouvroit une nouvelle & vaste carriere à l'inquiétude & à l'avarice des Castillans. L'Océan, qui baignoit ses murs, conduisoit au Pérou dont on vantoit les richesses dans cette partie du Nouveau-Monde, mais d'une maniere vague. Ce qu'on publioit des forces de cet immense empire n'intimidoit pas la cupidité qu'excitoient ses trésors; & l'on vit sans étonnement trois hommes nés dans l'obscurité, entreprendre de renverser à leurs frais un trône qui subsistoit avec gloire depuis plusieurs siecles.

François Pizarre, le plus connu de tous, étoit fils naturel d'un gentilhomme d'Estramadoure. Son éducation fut si négligée, qu'il ne savoit pas lire. La garde des troupeaux, qui fut sa premiere occupation, ne convenant pas à son caractere, il s'embarqua pour le Nouveau-Monde. Son avarice & son ambition lui donnerent une activité sans bornes. Il étoit de toutes les expéditions Il se distingua dans la plupart; & il acquit, dans les diverses situations où il se trouva, cette connoissance des hommes & des affaires, dont on a toujours besoin pour s'élever; mais sur-tout nécessaire à ceux qui par leur naissance ont tout à vain-

cre. L'uſage qu'il avoit fait juſqu'alors de ſes forces phyſiques & morales, lui perſuada que rien n'étoit au-deſſus de ſes talents, & il forma le projet de les employer contre le Pérou.

Il aſſocia à ſes vues Diego d'Almagro, dont la naiſſance étoit incertaine, mais dont le courage étoit éprouvé. On l'avoit toujours vu ſobre, patient, infatigable dans les camps où il avoit vieilli. Il avoit puiſé à cette école une franchiſe qui s'y trouve plus qu'ailleurs, & cette dureté, cette cruauté, qui n'y ſont que trop communes.

La fortune de deux ſoldats, quoique conſidérable, ne ſe trouvant pas ſuffiſante pour la conquête qu'ils méditoient, ils ſe jetterent dans les bras de Fernand de Luques. C'étoit un prêtre avide, qui s'étoit prodigieuſement enrichi par toutes les voies que la ſuperſtition rend faciles à ſon état, & par quelques moyens particuliers qui tenoient aux mœurs du ſiecle.

Les confédérés établirent pour fondement de leur ſociété, que chacun mettroit tout ſon bien dans cette entrepriſe; que les richeſſes qu'elle produiroit ſeroient partagées également, & qu'on ſe garderoit mutuellement une fidélité inviolable. Les rôles que chacun devoit jouer dans cette grande ſcene, furent diſtribués comme le bien des affaires l'exigeoit. Pizarre devoit commander les troupes, Almagro conduire les ſecours, & Luques préparer les moyens. Ce plan d'ambition, d'avarice & de férocité, fut ſcellé par le fanatiſme. Luques conſacra publiquement une hoſtie dont il con-

somma une partie, & partagea le reste entre ses deux associés ; jurant tous trois par le sang de leur Dieu, de ne pas épargner, pour s'enrichir, celui des hommes.

L'expédition commencée sous ces horribles auspices, ne fut pas heureuse, continuellement traversée par la famine, par les maladies, par la mésintelligence, par une ignorance profonde de la théorie des vents & des courants, par les armes des Indiens ; on se vit réduit à revenir sur ses pas sans avoir formé aucun établissement, sans avoir rien fait qui fût digne de la postérité. Panama reçut avec une pitié orgueilleuse sur la fin de 1526, les débris d'un armement, qui, deux ans auparavant, avoit excité sa jalousie.

Loin d'être découragés par les revers, les trois associés furent enflammés d'une passion plus forte d'acquérir des trésors qui leur étoient mieux connus. Ils penserent qu'ils parviendroient sûrement à les obtenir, s'ils pouvoient sortir de la dépendance du gouverneur de Panama, qui les avoit traversés, tantôt ouvertement, & tantôt sous main. La Cour d'Espagne leur accorda ce qu'ils demandoient, & leur audace prit un plus grand essor. Ils expédierent, en 1530, trois vaisseaux, sur lesquels on embarqua cent quatre-vingt-cinq soldats ; trente-sept chevaux, des armes & des munitions. Ces forces qui furent successivement grossies par quelques foibles renforts, étoient commandées par Pizarre, qui, après d'extrêmes difficultés que son intrépide avarice lui fit vain-

ere, arriva enfin à Tumbez sur les frontieres du Pérou.



CHAPITRE XVII.

État du Pérou lorsqu'il fut découvert.

LE Pérou étoit un empire étendu & policé depuis quatre siecles, si l'on en croit les Espagnols. Il avoit été fondé par Manco-Capac, & par sa femme Mama-Occello-Huaco. On a soupçonné que ces deux personnages pouvoient être les descendants de quelques navigateurs d'Europe ou des Canaries, jettés par la tempête sur les côtes du Brésil.

Pour donner une base à cette conjecture, l'on a dit : que les Péruviens divisoient comme nous l'année en trois cents soixante jours, & qu'ils avoient quelques notions astronomiques, telles que les points de l'horison où le soleil se couche dans les solstices & les équinoxes ; bornes que les Espagnols détruisirent comme des monuments de la superstition Indienne. L'on a dit que la race des Incas étoit plus blanche que les naturels du pays, & que plusieurs individus de la famille du souverain avoient de la barbe : or, on sait qu'il y a des traits, soit difformes, soit réguliers, qui se conservent dans certaines races, quoique ces traits ne passent pas constamment de génération en génération.

L'on a dit enfin que c'étoit une tradition généralement répandue dans le Pérou & transmise d'âge en âge, qu'un jour il viendroit par mer des hommes barbus, avec des armes si supérieures, que rien ne pourroit leur résister.

S'il se trouvoit quelques-uns de nos lecteurs qui voulussent adopter cette opinion, ils ne pourroient s'empêcher de convenir qu'il avoit dû s'écouler un fort long espace de temps entre le naufrage & la fondation de l'empire du Pérou. Sans cet intervalle immense, le législateur n'auroit-il pas donné aux sauvages qu'il rassembloit, quelque notion de l'écriture, quand lui-même il n'auroit pas sû lire ? Ne les auroit-il pas formés à plusieurs de nos arts & de nos méthodes ? Ne leur auroit-il pas persuadé quelques dogmes de sa religion ? Ou ce n'est pas un Européen qui a fondé le trône des Incas, ou il faut croire nécessairement que le vaisseau de ses ancêtres s'étoit brisé sur les côtes de l'Amérique à une époque assez reculée, pour que les générations eussent oublié tout ce qui se pratiquoit dans le lieu de leur origine.

C'est sur un terrein montueux que Manco établit d'abord sa domination. Peut-être y trouva-t-il des peuples moins barbares, plus disposés à recevoir la lumiere, & qui avoient même un commencement de civilisation. Il n'est pas sans vraisemblance que la société se forme plus tard dans les contrées fertiles & riches en végétaux, que dans celles que la nature a traitées moins généreusement. C'est le besoin que les hommes ont les uns des autres,

qui les diſpoſe le plus à ſe réunir ; & cette dépendance ſe fait ſentir plutôt ſur des montagnes arides, que dans des plaines abondantes.

Les deux légiſlateurs ſe déclarerent enfants du ſoleil. Ils penſerent ſans doute que ce préjugé enflammeroit l'ame des Péruviens, éleveroit leur courage, leur inſpireroit plus d'attachement pour leur patrie & plus de ſoumiſſion aux loix. Cette fiction étoit-elle plus abſurde que celles qui ont été ſi avidement reçues par des nations célebres qui ſont encore nos guides & nos modeles ?

Avec le ſecours de cette illuſion, l'empire des Incas avoit proſpéré ſous onze ſouverains, tous prudents, humains & juſtes ; lorſque l'empereur Huyana-Capac s'empara de Quito. Pour s'en aſſurer la poſſeſſion, il épouſa l'unique héritiere du roi détrôné, dont il eut un fils nommé Atabalipa. Ce jeune prince, après la mort de ſon pere, demanda l'héritage de ſa mere. Huaſcar, ſon aîné, refuſa de l'en mettre en poſſeſſion. On prit les armes. Le plus ambitieux des deux freres fut battu, fait priſonnier & enfermé dans Cuſco, où depuis il fut étranglé. Son heureux rival, plus élevé qu'il ne l'avoit eſpéré, ſe trouva le maître de toutes les provinces.

Ces troubles qui, pour la premiere fois, venoient d'agiter le Pérou, n'étoient pas entiérement calmés, lorſque les Eſpagnols débarquerent dans l'empire. Les peuples qui vouloient appaiſer le ſoleil, qu'ils croyoient irrité contr'eux, comblerent ces étrangers de préſents,

leur rendirent les meilleurs offices, & leur marquerent un reſpect qui tenoit de l'adoration. Dans la confuſion où étoit encore tout l'état, perſonne ne ſongea à s'oppoſer à la marche de Pizarre, qui arriva ſans le moindre obſtacle à la maiſon royale de Caxamalca. Il y étoit à peine, qu'il reçut de la part d'Atabalipa, qui n'étoit pas éloigné, des fruits, des grains, des émeraudes, pluſieurs vaſes d'argent & d'or. L'accueil que fit la cour à ſon frere Fernand, répondit à ces avances. On lui prodigua les careſſes, les tréſors & les diſtinctions. Cependant l'empereur ne diſſimula pas qu'il déſiroit que les Eſpagnols ſortiſſent de ſes provinces; & il annonça qu'il iroit le lendemain concerter avec leur chef les meſures de cette retraite.

Se préparer au combat ſans laiſſer appercevoir le moindre appareil de guerre, fut la ſeule diſpoſition que fit Pizarre pour recevoir le prince, il mit ſa cavalerie dans les jardins du palais, où elle ne pouvoit être apperçue; l'infanterie étoit dans la cour, & ſon artillerie fut tournée vers la porte par où l'empereur devoit entrer.

Atabalipa vint avec confiance au rendez-vous. Douze à quinze mille hommes l'accompagnoient. Il étoit porté ſur un trône d'or, & ce métal brilloit dans les armes de ſes troupes. Il ſe tourna vers les principaux officiers, & il leur dit : *Ces étrangers ſont les envoyés des dieux ; gardez-vous de les offenſer.*

On étoit aſſez près du palais, occupé par

Pizarre, lorſqu'un dominicain, nommé Vincent de Valverdé, le crucifix d'une main, ſon bréviaire dans l'autre, pénetre juſqu'à l'empereur. Il arrête la marche de ce prince, & lui fait, par la voix de ſon interprete, un long diſcours, dans lequel il lui expoſe la religion chrétienne, le preſſe d'embraſſer ce culte, & lui propoſe de ſe ſoumettre au roi d'Eſpagne, à qui le pape avoit donné le Pérou.

L'empereur, qui l'avoit écouté avec beaucoup de patience, lui répondit : Je veux bien être l'ami du roi d'Eſpagne, mais non ſon tributaire ; il faut que le pape ſoit d'une extravagance extrême, pour donner ſi libéralement ce qui n'eſt pas à lui. Je ne quitte pas ma religion pour une autre ; & ſi les chrétiens adorent un Dieu mort ſur une croix, j'adore le ſoleil qui ne meurt jamais. Il demande enſuite à Vincent où il a pris tout ce qu'il vient de dire de Dieu & de la création. *Dans ce livre*, répond le moine, en préſentant ſon bréviaire à l'empereur. Atabalipa prend le livre, le regarde de tous les côtés, ſe met à rire, & jettant le brevaire : *Ce livre*, ajoute-t-il, *ne me dit rien de tout cela.* Vincent ſe tourne alors vers les Eſpagnols, en leur criant de toutes ſes forces : *Vengeance, mes amis, vengeance. Chrétiens, voyez-vous comme il mépriſe l'évangile? Tuez-moi ces chiens, qui foulent aux pieds la loi de Dieu.*

Les Eſpagnols, qui, vraiſemblablement, avoient peine à retenir cette fureur, cette ſoif du ſang, que leur inſpiroit la vue de l'or &

des infideles, obéirent au dominicain. Qu'on juge de l'impreſſion que dûrent faire ſur les Péruviens la vue des chevaux qui les écraſoient, le bruit & l'effet du canon & de la mouſquetterie qui les terraſſoient comme la foudre. Ces malheureux prirent la fuite avec tant de précipitation, qu'ils tomboient les uns ſur les autres. On en fit un carnage affreux. Pizarre lui-même s'avança vers l'empereur, fit tuer par ſon infanterie tout ce qui entouroit le trône, fit le monarque priſonnier, & pourſuivit le reſte de la journée ce qui avoit échappé au glaive de ſes ſoldats. Une foule de princes de la race des Incas, les miniſtres, la fleur de la nobleſſe, tout ce qui compoſoit la Cour d'Atabalipa, fut égorgé. On ne fit point grace à la foule des femmes, de vieillards, d'enfants, qui étoient venus des environs pour voir leur empereur & les Eſpagnols. Tant que ce carnage dura, Vincent ne ceſſa d'animer les aſſaſſins fatigués de tuer, les exhortant à ſe ſervir, non du tranchant, mais de la pointe de leurs épées, pour faire des bleſſures plus profondes. Au retour de cette infâme boucherie, les Eſpagnols paſſerent la nuit à s'enivrer, à danſer, à ſe livrer à tous les excès de la débauche.

Cependant Pizarre ne ſongea qu'à ſe défaire de ſon priſonnier. Vincent diſoit que c'étoit un prince endurci, qu'il falloit le traiter comme Pharaon. Il y avoit à la ſuite du général Eſpagnol un Indien qui avoit embraſſé la foi chrétienne. Son nom étoit Philippillo, & ſa fonction celle d'interprête. On ſe ſervit de lui pour

accuſer

accuser l'empereur d'avoir voulu soulever ses sujets contre les tyrans. Sur cette déposition seule, Atabalipa fut comdamné à mort ; on osa lui faire son procès dans les formes, & cette comédie atroce, eut les suites horribles qu'elle devoit avoir.

Après cet assassinat juridique, Pizarre pénétra dans l'intérieur de l'empire. Cusco lui ouvrit ses portes, & lui offrit plus de trésors qu'il n'y en avoit peut-être dans l'Europe entiere, avant la découverte du Nouveau-Monde. Ils furent la proie de deux cents Espagnols, qui, possesseurs de richesses immenses, en cherchoient encore, par une suite de cette soif de l'or, qui s'augmente dans son ivresse même. Les temples & les maisons des particuliers furent également dépouillés, d'une extrêmité du royaume à l'autre. Les Péruviens furent opprimés par-tout, & par-tout on leur ravissoit leurs femmes & leurs filles.

Les peuples poussés au désespoir, prirent les armes. Ils assiégerent à la fois Cusco & Lima; mais ces malheureux ne purent tuer en différents combats que six cents de leurs ennemis, qui, recevant sans cesse de nouveaux secours, finirent par être victorieux par-tout. En peu de temps les Espagnols, se trouverent dans le Pérou au nombre de trois mille arquebusiers, sans compter les piquiers, les arbalêtriers, & la cavalerie. Il fallut que les Péruviens subissent le joug, tel qu'il plut aux tyrans de l'imposer.

Une révolution si étrange a été un sujet d'étonnement pour toutes les nations. Le Pérou

est un pays très-difficile, où il faut continuellement gravir des montagnes, marcher sans cesse dans des gorges & des défilés. On y est réduit à passer & repasser perpétuellement des torrents & des rivieres, dont les bords sont toujours escarpés. Quatre ou cinq mille hommes, avec un peu de courage & d'intelligence, y feroient périr les armées les plus nombreuses, le plus aguerries. Comment donc est-il arrivé, qu'un peuple entier n'ait pas osé même disputer un terrein dont la nature lui étoit si connue, contre quelques brigands qui n'en avoient pas la premiere idée ?

C'est que la peur est fille de l'ignorance & de l'étonnement; que la multitude sans ordre ne peut rien contre le petit nombre discipliné, & que le courage sans armes ne résiste pas à la foudre. Ainsi, sans le secours de cette vaine prophétie, qui annonçoit les Espagnols comme les vengeurs des dieux, le Pérou devoit être asservi, quand même les dissensions domestiques qui le bouleversoient n'auroient pas préparé ses fers.

L'empire qui recevoit le joug Espagnol avoit été gouverné durant quatre siecles, ou peut-être davantage, par une race de conquérans, qui sembloient n'avoir vaincu que pour le bonheur des hommes. Ils descendoient d'un législateur, auquel nul autre peut-être ne pourroit être comparé, si Confucius n'avoit eu sur lui l'avantage de ne pas employer la superstition, pour faire recevoir & observer la morale & les loix.

Manco Capac, qui rassembla les sauvages du Pérou, épars dans les forêts, se disoit fils du soleil, envoyé par son pere, pour apprendre aux hommes à être bons & heureux. Il persuada un grand nombre de sauvages qui le suivirent, & il fonda la ville de Cusco.

Il apprit à ses nouveaux sujets à cultiver la terre, à semer des grains & des légumes, à se vêtir, à bâtir des maisons. Sa femme apprit aux Indiennes à filer, à tisser le coton & la laine; elle leur enseigna tous les exercices convenables à leur sexe, tous les arts de l'économie domestique.

Il leur dit qu'il falloit adorer le soleil; il lui bâtit des temples, il abolit les sacrifices humains, & même ceux des animaux. Ses descendants furent les seuls prêtres de sa nation.

A une religion pleine d'humanité, se joignoient des loix paternelles. Une institution très-sage ordonnoit qu'un jeune homme qui commettoit une faute, seroit légérement puni; mais que son pere en seroit responsable. C'est ainsi que la bonne éducation veilloit à perpétuer les bonnes mœurs.

La polygamie étoit défendue; l'adultere étoit puni dans les deux sexes. Il n'étoit permis qu'à l'empereur d'avoir des concubines, parce qu'on ne pouvoit trop multiplier la race du soleil. Il les choisissoit parmi les vierges consacrées au temple.

L'oisiveté étoit punie comme la source du crime, & dès-lors comme le plus grand des crimes.

Ceux que l'âge & les incommodités mettoient hors d'état de travailler, étoient nourris par le public; mais à la charge de préserver du dégat des oiseaux les terres ensemencées. Chacun étoit obligé de faire lui-même sa chaussure, sa maison, sa charrue. Les femmes faisoient les habits, & chaque famille savoit seule pourvoir à ses besoins.

Il étoit ordonné aux Péruviens de s'aimer, & tout les y portoit. Ces travaux communs, toujours égayés par des chants agréables; l'objet même de ces travaux, qui étoit d'aider quiconque avoit besoin de secours; ces vêtements faits par les filles vouées au culte du soleil, & distribués par les officiers de l'empereur, aux pauvres, aux vieillards, aux orphelins; l'union qui devoit régner dans les décuries, où tout le monde s'inspiroit mutuellement le respect des loix, l'amour de la vertu, parce que les châtiments pour les fautes d'un seul, tomboient sur toute la décurie; cette habitude de se regarder comme membres d'une seule famille, qui étoit l'empire : tous ces usages entretenoient parmi les Péruviens, la concorde, la bienveillance, le patriotisme, un certain esprit de communauté; & substituoient, autant qu'il est possible, à l'intérêt personnel, à l'esprit de propriété, aux ressorts communs des autres législations, les vertus les plus sublimes & les plus aimables.

Elles étoient honorées, ces vertus, comme les services rendus à la patrie. Ceux qui s'étoient distingués par une conduire exemplaire, ou par

des actions d'éclat utiles au bien public, portoient pour marque de décoration des habits travaillés par la famille des Incas. Il est fort vraisemblable que ces statues que les Espagnols prétendoient avoir trouvées dans les temples du soleil, & qu'ils prirent pour des idoles, étoient les statues des hommes qui, par la grandeur de leurs talents, ou par une vie remplie de belles actions, avoient mérité l'hommage ou l'amour de leurs concitoyens.

Ces grands hommes étoient encore les sujets ordinaires des poëmes composés par la famille des Incas, pour l'instruction des peuples.

Il y avoit un autre genre de poëme utile aux mœurs. On représentoit à Cusco, & dans les autres villes du Pérou, des tragédies & des comédies. Les premieres donnoient aux prêtres, aux guerriers, aux juges, aux hommes d'état, des leçons de leurs devoirs, & des modeles de vertus publiques. Les comédies servoient d'instruction aux conditions inférieures, & leur enseignoient les vertus privées, & jusqu'à l'économie domestique.

L'état entier étoit distribué en décuries, avec un officier chargé de veiller sur dix familles qui lui étoient confiées. Un officier supérieur avoit la même inspection sur cinquante familles; d'autres enfin sur cent, sur cinq cents, sur mille.

Les décurions & les autres inspecteurs, en remontant jusqu'au millenaire, devoient rendre compte à celui-ci des bonnes & des mauvaises

actions, ſolliciter le châtiment & la récompenſe, aver ir ſi l'on manquoit de vivres, d'habits, de grains pour l'année. Le millenaire rendoit compte au miniſtre de l'Inca.

Toutes les loix étoient ſéveres ; mais cette ſévérité n'avoit eu que de bons effets. Les Péruviens ne connoiſſoient pas le crime. Toutes leurs loix étoient cenſées leur venir par le ſoleil qui éclairoit leurs actions. Ainſi la violation d'une loi étoit un ſacrilege. Ils alloient révéler leurs fautes les plus ſecretes, & demander à les expier. Ils diſoient aux Eſpagnols, qu'il n'étoit jamais arrivé qu'un homme de la famille des Incas eût mérité d'être puni.

Les terres du royaume, ſuſceptibles de culture, étoient partagées en trois parts; celle du ſoleil, celle de l'inca, & celle des peuples. Les premieres ſe cultivoient en commun, ainſi que les terres des orphelins, des veuves, des vieillards, des infirmes, & des ſoldats qui étoient à l'armée. Celles-ci ſe cultivoient immédiatement aprés celles du ſoleil, & avant celles de l'empereur. Des fêtes annonçoient ce travail ; on le commençoit, & on le continuoit au ſon des inſtruments, & en chantant des cantiques.

L'empereur ne levoit aucun tribut, & n'exigeoit de ſes ſujets que la culture de ſes terres, dont le produit dépoſé par-tout dans des magaſins publics, ſuffiſoit à toutes les dépenſes de l'empire.

Les terres conſacrées au ſoleil, fourniſſoient à l'entretien des prêtres, & à la conſécration de

ces magnifiques temples, lambriſſés d'or & couverts d'argent.

A l'égard des terres qui étoient entre les mains des particuliers, elles n'étoient ni un héritage, ni même une propriété à vie : leur partage varioit continuellement, & ſe régloit avec une équité rigoureuſe ſur le nombre de têtes qui compoſoient chaque famille. Les richeſſes ſe bornoient toujours au produit des champs dont l'état avoit confié l'uſufruit paſſager.

Cet uſage des poſſeſſions amovibles a été univerſellement réprouvé par les hommes éclairés. Ils ont conſtamment penſé qu'un peuple ne s'éléveroit jamais à quelque force, à quelque grandeur que par le moyen des propriétés fixes, même héréditaires. Sans le premier de ces moyens, l'on ne verroit ſur le globe que quelques ſauvages errans & nuds, vivant miſérablement de fruits, de racines ; produit unique & borné de la nature brute. Sans le ſecond, nul mortel ne vivroit que pour lui-même : le genre humain ſeroit privé de tout ce que la tendreſſe paternelle, l'amour de ſon nom, & le charme inexprimable qu'on trouve à faire le bonheur de ſa poſtérité, font entreprendre de durable. Le ſyſtême de quelques ſpéculateurs hardis, qui ont regardé les propriétés, & ſur-tout les propriétés héréditaires, comme des uſurpations de quelques membres de la ſociété ſur d'autres, ſe trouve refuté par le ſort de toutes les inſtitutions où l'on a réduit leurs principes en pratique. Elles ont tou-

tes misérablement péri, après avoir langui quelque temps dans la dépopulation & dans l'anarchie. Le Pérou seul a prospéré sur une base si fragile.

C'est, vraisemblablement, parce que les Incas ne connoissant pas l'usage des impôts, & n'ayant, pour subvenir aux besoins du gouverment, que des denrées en nature, ils durent chercher à les multiplier. Ils étoient secondés dans l'exécution de ce projet par leurs ministres, par les administrateurs inférieurs, par les soldats même, qui ne recevoient pour subsister, pour soutenir leur rang, que des fruits de la terre. De là tant de soins pour les augmenter. Cette attention pouvoit avoir pour but principal de porter l'abondance dans les champs du souverain : mais son patrimoine étoit si confusément mêlé avec celui des sujets, qu'il n'étoit pas possible de fertiliser l'un sans fertiliser l'autre. Les peuples encouragés par ces commodités, qui laissoient peu de chose à faire à leur industrie, se livrerent à des travaux que la nature de leur sol, de leur climat & de leurs consommations rendoit très-légers. Mais malgré tous ces avantages; malgré la vigilance, toujours active du magistrat; malgré la certitude de ne pas voir leurs moissons ravagées par un voisin inquiet, les Péruviens ne s'éleverent jamais au dessus du plus étroit nécessaire. On peut assurer qu'ils auroient acquis les moyens de varier & d'étendre leurs jouissances, si des propriétés foncieres, commerçables, héréditaires, avoient aiguisé leur génie

Les Péruviens à la source de l'or & de l'argent, ne connoissoient pas l'usage de la monnoie. Ils n'avoient ni commerce, ni luxe; & les arts de détails, qui tiennent aux premiers besoins de la vie sociale, étoient fort imparfaits chez eux. Ils n'avoient pas même d'hyéroglyphes, qui chez toutes les nations ont été la premiere écriture; & leurs *quippos*, qui leur tenoient lieu d'écriture, ne valoient pas les hyéroglyphes des Mexicains, pas même ceux des Iroquois.

Mais les Péruviens étant sans propriété, sans commerce, & presque sans relation d'intérêt entr'eux, gouvernés d'ailleurs par des maîtres, dont la volonté faisoit toutes les loix passageres, qui suppléent aux mœurs; un tel peuple n'avoit guere besoin d'écriture. Toutes leurs sciences étoient dans la mémoire, & tous leurs arts dans l'exemple. Ils apprenoient leur religion & leur histoire par des cantiques, leurs devoirs & leurs professions par le travail & l'imitation.

Leur législation étoit sans doute imparfaite & trés-bornée, puisqu'elle supposoit le prince toujours juste & infaillible, & les magistrats integres comme le prince. Chez un peuple policé qui n'avoit pas l'art de l'écriture, les loix devoient être funestes, quand les mœurs n'en déterminoient pas l'application & l'usage; quand, non-seulement le monarque, mais ses préposés, un décurion, un centenaire, un millenaire, pouvoit changer à son gré la destination des peines & des récompenses. Chez un

tel peuple, les loix les plus sages, sans aucun caractere de précision & de stabilité, s'y doivent altérer insensiblement. Il ne reste aucun moyen de les ramener à leur caractere primitif.

Les contre-poids de ces dangers se trouvoient dans l'ignorance absolue des monnoies d'or & d'argent : ignorance qui rendoit impossible dans un despote Péruvien la funeste manie de thésauriser. Ils se trouvoient dans la constitution de l'empire, qui avoit déterminé la quotité du revenu du souverain, en déterminant la portion des terres qui lui appartenoient. Ils se trouvoient dans des besoins peu étendus, toujours faciles à satisfaire, & qui rendoient le peuple heureux & attaché à son gouvernement. Ils se trouvoient dans la force des opinions religieuses, qui faisoient de l'observation des loix un principe de conscience. Le despotisme des incas étoit ainsi fondé sur une confiance mutuelle entre le souverain & les peuples; confiance qui étoit le fruit des bienfaits du prince, de la protection constante qu'il accordoit à tous ses sujets, & de l'intérêt sensible qu'ils avoient à lui être soumis.

Un pyrrhonisme, quelquefois outré, qui a succédé à une crédulité aveugle, a voulu depuis quelque temps jeter des nuages sur ce qu'on vient de lire des loix, des mœurs, du bonheur de l'ancien Pérou. Ce tableau a paru à quelques philosophes l'ouvrage de l'imagination naturellement exaltée de quelques Espagnols. Mais entre les destructeurs de cette

partie brillante du nouveau-monde, y avoit-il quelque brigand assez éclairé, pour inventer une fable si bien combinée ? Y avoit-il quelqu'un d'assez humain pour le vouloir, quand même il en auroit été capable ? N'auroit-il pas été retenu par la crainte d'augmenter la haine que tant de dévastations attiroient à sa nation dans l'Univers entier ? Ce roman n'auroit-il pas été contredit par une foule de témoins qui auroient vu le contraire de ce qu'on publioit avec tant d'éclat ? Le témoignage unanime des écrivains contemporains, & de ceux qui les ont suivis, doit être regardé comme la plus forte démonstration historique qu'il soit possible de desirer.

Il n'en est pas ainsi des relations exagérées que les conquérans du Pérou publierent sur la grandeur & la magnificence des monuments de tous les genres qu'ils avoient trouvés. Le desir de donner plus d'éclat à la gloire de leurs triomphes, les aveugla peut-être. Peut-être, sans être persuadés eux-mêmes, voulurent-ils en imposer à leur nation, aux nations étrangeres ? Les premiers témoignages, qui même se contrarioient, ont été infirmés par ceux qui les ont suivis & enfin totalement détruits, lorsque des hommes éclairés ont porté leurs pas dans cette partie si célebre du nouvel hémisphere.

Il faut donc reléguer au rang des fables, cette quantité prodigieuse de villes élevées avec tant de soin & de dépense. Pourquoi ; s'il y avoit tant de cités superbes dans le Pérou,

n'existe-t-il plus, à la réserve de Cusco & de Quito, que celles que le conquérant y a construites ? D'où vient qu'on ne retrouve pas même les ruines d'aucune de celles dont on a publié de si pompeuses descriptions.

Il faut reléguer au rang des fables ces majestueux palais destinés à loger les incas dans le lieu de leur résidence & dans leurs voyages. Les maisons royales si vantées, n'étoient autre chose que des cailloux placés les uns sur les autres, & revêtus d'une argile rougeâtre.

Il faut reléguer au rang des fables ces places de guerre qui couvroient l'empire. Auroit-il été conquis en si peu de temps, s'il eût eu de si grands moyens de défense ? M. de la Condamine qui a visité, avec l'attention scrupuleuse qui lui est propre, le fort de Cannar, le mieux conservé & le plus considérable, après celui de Cusco, ne lui a trouvé que peu d'étendue, & seulement dix pieds d'élévation. Un peuple qui ne connoissoit pas l'usage des poulies ne pouvoit guere élever ses bâtiments plus haut. On n'a pas moins exagéré la grandeur des pierres employées à la construction de ces forteresses. Après un examen très-réfléchi, il ne s'en est trouvé aucune d'une grandeur remarquable. Quand on vouloit transporter ces masses, on y attachoit des cordes, & une foule d'hommes poussoit, tiroit, rouloit le fardeau. Une nation qui n'est pas plus avancée dans les méchaniques, ne sauroit faire de très-grandes choses.

Il faut reléguer au nombre des fables, ces

réservoirs, ces aqueducs dignes, dit-on, des anciens Romains. Il n'y a jamais eu ni l'un, ni l'autre dans le Pérou, à moins qu'on ne veuille honorer de ces grands noms, des rigoles pratiquées aussi souvent qu'il se pouvoit sur le penchant des collines, pour rassembler les eaux des pluies ou des sources, & les conduire dans les champs & dans les vallons.

Il faut reléguer au rang des fables, ces superbes voies qui rendoient les communications si faciles. Les grands chemins du Pérou n'étoient autre chose que deux rangs de pieux plantés au cordeau, & uniquement destinés à guider les voyageurs. Il n'y avoit que celui qui portoit le nom des incas, & qui traversoit tout l'empire, qui eût de la grandeur. Ce monument, le plus beau du Pérou, fut entiérement détruit durant les guerres civiles des conquérans.

Il faut reléguer au rang des fables, ces ponts si vantés. Comment les Péruviens auroient-ils pu élever des ponts de pierres, eux qui ignoroient la construction des ceintres & des voûtes? Mais eussent-ils connu cet art, le défaut de chaux ne le leur eût-il pas rendu presqu'impraticable? Cependant le voyageur étoit arrêté à chaque instant, au passage des torrents si multipliés dans ces montagnes. Pour les pouvoir passer, on étendit d'une rive à l'autre une longue corde d'osier, où glissoit une corbeille qui contenoit au plus quatre hommes. Les cordes furent depuis multipliées, & l'on y plaça des claies, sur lesquelles il passoit

à la fois un plus grand nombre de personnes. Les Espagnols qui semblent nés pour détruire & non pour édifier, n'ont pas manqué d'adopter une invention si merveilleuse.

Il faut placer au rang des fables, ce qu'on a écrit sur la signification des *quippos*. C'étoient, disent les Espagnols, des registres de cordes, où, par divers nœuds & des couleurs diverses, on exprimoit tout ce qu'on vouloit exprimer. Le souvenir de ce qui appartenoit essentiellement à l'histoire, aux mœurs, aux cérémonies, étoit consacré par des nœuds; & de petits cordons attachés aux cordes principales, rappelloient les circonstances moins importantes. Des officiers établis par l'autorité publique, étoient les dépositaires de ces mémoires, & l'on avoit une confiance entiere en leur bonne foi. Dans la vérité, ces singulieres annales n'avoient aucun sens suivi, & ne pouvoient servir qu'à quelques calculs, ou à consacrer quelque évenement particulier.

Les Espagnols ne méritent pas davantage d'être crus, quand ils nous parlent de ces bains dont les cuves & les tuyaux étoient ou d'argent ou d'or; de ces jardins remplis d'arbres, dont les fleurs étoient d'argent & les fruits d'or, & où l'œil trompé prenoit l'art pour la nature; de ces champs de mays, dont les tiges étoient d'argent & les épis d'or; & ces bas reliefs, où l'on auroit été tenté de cueillir les herbes & les plantes; de ces habillements couverts de grains d'or plus fins que la semence de perle, & dont les plus habiles orfevre, de

l'Europe n'auroient pas égalé le travail. Nous ne dirons pas que ces ouvrages n'ont pas mérité d'être conservés, parce qu'ils ne l'ont pas été. Si les statuaires Grecs n'avoient employé dans leurs compositions que des métaux précieux, il est vraisemblable que peu des chefs-d'œuvre de la Grece seroient arrivés jusqu'à nous. Mais à juger de ce qui a péri par ce qui a été conservé, on peut assurer que les Péruviens n'avoient fait nuls progrès dans la science du dessein. Les vases échappés au ravage du temps, pourront bien servir de preuve de l'industrie des Indiens, à suppléer aux outils de fer qui leur manquoient, mais ne feront jamais des monuments de leur génie. Quelques figures d'animaux, d'insectes d'or massif, long-temps conservées dans le trésor de Quito, n'étoient pas plus parfaites. On n'en pourra plus juger; elles furent fondues en 1740, pour secourir Carthagène assiégée par les Anglois; & il ne se trouva pas dans tout le Pérou un Espagnol assez curieux, pour acheter une seule piece au poids.

On voit par tout ce qui a été dit, que les Péruviens n'étoient guere avancés dans les sciences un peu compliquées; les mots même leur manquoient, pour exprimer les notions morales ou métaphysiques. La plupart des sciences dépendent du progrès des arts, & ceux-ci des hasards qui ne sont produits par la nature que dans la suite des siecles, & dont la plupart sont perdus pour les peuples qui restent sans communication avec les peuples éclairés.

En réduisant les choses à la vérité, nous trouverons que les Péruviens étoient parvenus à fondre l'or & l'argent; qu'ils possédoient même le secret perdu en Europe, de donner au cuivre une trempe pareille à celle que nous donnons à l'acier; mais que quoiqu'ils connussent le fer, ils ne s'étoient pas élevés jusqu'à forger ce métal, qui est l'ame des arts. Ils ne s'aviserent jamais de faire cuire des briques ni des tuiles, dont la matiere étoit sous leur main. Cependant ils exécuterent des choses moins commodes & plus difficiles. Le spectacle des torrents qu'ils voyoient se creuser un lit dans les rochers, leur donna vraisemblablement l'idée de tailler les pierres. Avec des haches de caillou & un frottement opiniâtre, ils parvinrent à les bien équarrir, à les rendre paralleles, à leur donner la même hauteur, & à les joindre sans ciment. Malheureusement ces instruments n'avoient pas la même activité sur le bois que sur la pierre. Aussi les mêmes hommes qui travailloient le granit, qui forçoient l'émeraude, ne surent-ils jamais assembler une charpente par des mortaises, des tenons & des chevilles; elle ne tenoit aux murailles que par des liens de jonc. Les bâtiments les plus remarquables n'avoient qu'un couvert de paille soutenu par des mâts, comme les tentes de nos armées. On ne leur donnoit qu'un étage; ils ne prenoient de jour que par la porte, & ils n'avoient que des pieces détachées sans communication.

Quoi qu'il en soit des arts que les Espagnols

trouverent au pays des incas, il fallut que l'empire se soumît à son vainqueur. Encore un moment de résistance, & peut-être les Péruviens étoient libres. Les conquérants avoient à terminer entr'eux de différents, qui ne souffroient pas le partage de leurs forces.



CHAPITRE XVIII.

Guerres civiles des Espagnols, après qu'ils eurent conquis le Pérou.

LA premiere nouvelle des succès de Pizarre n'avoit pas été plutôt portée à Panama, qu'Almagro, son associé principal, étoit accouru avec de nouveaux aventuriers, pour partager les trésors, les terres, l'administration du Pérou. Il y avoit dans cette prétention une justice, que l'auteur de la découverte ne voulût point sentir. Dés-lors la jalousie & la haine s'emparerent de tous les cœurs. Il y eut deux chefs, deux partis, deux armées ; & bientôt par un accomodement forcé, deux gouvernements.

Du choc de ces factions devoient naturellement sortir des troubles d'un genre nouveau. Les guerres civiles prennent ordinairement leur source dans la tyrannie & dans l'anarchie. Un pouvoir illimité & une liberté sans frein, doivent avoir les mêmes suites. Le magistrat ne voit que des séditieux dans un peuple, qui

de son côté ne voit qu'un usurpateur. La raison est un instrument trop foible, pour régler des prétentions si opposées. On remet la décision des droits à l'épée, & celui qui a les meilleures armes se trouve avoir la meilleure cause.

Quoique les intérêts qui divisoient les Espagnols dans le Pérou ne fussent pas de cette importance, ils se manifesterent par les mêmes éclats, par de plus grands encore. Almagro & ses partisans n'avoient passé la mer que pour avoir de l'or. Ils en avoient moins que leurs rivaux, & il voulurent leur en arracher par le fer, soit que Pizarre se crût nécessaire ailleurs, soit qu'il se sentît de la répugnance, comme il le disoit, à combattre son ancien ami, il se déchargea sur son frere Fernand du soin de le vaincre. Ses espérances ne furent pas trompées. Almagro fut battu sur les bords de l'Apurimac, le 6 avril 1538, & fait prisonnier. Le vainqueur, qui avoit des vengeances particulieres à exercer, jugea que l'auteur des troubles ne devoit pas vivre. Il immola cette grande victime; & ce fut, disoit-il, à la tranquillité publique.

Les partisans d'Almagro dispersés par la mort de leur chef, se conduisirent avec une prudence très-réfléchie. L'éloignement de Fernand qui étoit passé en Europe, ou pour demander des récompenses, ou pour justifier sa sévérité, selon les dispositions qu'il trouveroit à la cour de Madrid, paroissoit avoir étouffé dans leur ame tout ressentiment. On ne les voyoit occupés que du soin de gagner la bien-

veillance du distributeur des graces. A la faveur de cette confiance qu'ils avoient eu le bonheur d'inspirer, ils vécurent sans inquiétude, se rapprocherent insensiblement, & trouverent un point de réunion dans le fils d'un homme qu'ils n'avoient pas cessé un instant de pleurer. La mort de François Pizarre fut jurée d'une voix unanime.

Au jour marqué, c'étoit au mois de juin 1541, les conjurés traverserent en plein midi les rues de Lima. Ils avoient préféré la lumiere à l'obscurité de la nuit, pour en imposer à la multitude sur la justice de leurs projets ou sur la justesse de leurs mesures, & pour ôter jusqu'à l'idée de les faire avorter. Cette politique leur réussit, personne ne s'émut ; & le conquérant de tant de vastes états est paisiblement massacré au milieu d'une ville qu'il a fondée, & dont tous les habitants sont ses créatures, ses serviteurs, ses parents, ses amis ou ses soldats. Ceux qu'on croit les plus disposés à venger son sang, périssent après lui. La fureur s'étend. Tout ce qui ose se montrer dans les rues & dans les places, est regardé comme ennemi, & tombe sous le glaive. Bientôt les maisons & les temples sont comblés de carnage, & ne présentent que des cadavres défigurés. L'avarice qui ne veut voir dans tous les riches que des partisans de l'ancien gouvernement, est encore plus furieuse que la haine, & la rend plus active, plus soupçonneuse, plus implacable. L'image d'une place remportée d'assaut par une nation barbare, ne donneroit

qu'une foible idée du spectacle d'horreur qu'offrirent en ce moment des brigands, qui reprenoient sur leurs complices le butin dont ceux-ci les avoient frustrés.

Les jours qui suivent ces jours de destruction, éclairent des forfaits d'un autre genre. L'ame du jeune Almagro paroît faite pour la tyrannie. Tout ce qui a servi l'ennemi de sa maison est inhumainement proscrit. On dépose les anciens magistrats. Les troupes reçoivent de nouveaux chefs. Les trésors du prince & la fortune de ceux qui ont péri ou qui sont absens, deviennent la proie de l'usurpateur. Ses complices liés à son sort par les crimes dont ils se sont souillés, sont forcés d'appuyer des entreprises dont ils ont horreur. Ceux d'entr'eux qui laissent percer leur chagrin, sont immolés en secret, ou périssent sur un échaffaut. Dans la confusion où une révolution si peu attendue a plongé le Pérou, plusieurs provinces reçoivent les loix du monstre qui s'est fait proclamer gouverneur dans la capitale ; & il va dans l'intérieur de l'empire, achever de réduire ce qui résiste ou balance.

Une foule de brigands se joignent à lui dans sa marche. Son armée ne respire que la vengeance ou le pillage. Tout plie devant elle. La guerre étoit finie, si les talents militaires du général eussent égalé l'ardeur des troupes. Malheureusement pour Almagro il avoit perdu son guide, Jean d'Herrada. Son inexpérience le fait tomber dans les pieges qui lui sont tendus par Pedro Alvarés, qui s'est mis à la tête du parti

oppofé. Il perd à débrouiller des rufes, le temps qu'il auroit dû employer à combattre. Dans ces circonftances, un événement que perfonne n'avoit pu prévoir, vient changer la face des affaires.

Le licencié Vaca de Caftro, envoyé d'Europe pour juger les meurtriers du vieux Almagro, arrive au Pérou. Comme il devoit être chargé du gouvernement au cas que Pizarre ne fût plus, tous ceux qui n'étoient pas vendus au tyran, s'empresserent de le reconnoître. L'incertitude & la jaloufie, qui les avoient tenus trop long-temps épars, ne furent plus un obftacle à leur réunion. Caftro auffi décidé que s'il eût vieilli fous le cafque, ne fit pas languir leur impatience : il les mena à l'ennemi. Les deux armées combattirent à Chapas, le 16 feptombre 1542, avec une opiniâtreté inexprimable. La victoire, après avoir long-temps balancé, fe décida fur la fin du jour pour le parti le plus jufte. Les plus coupables des rébelles qui craignoient de languir dans de honteux fupplices, provoquoient les vainqueurs à les maffacrer, & crioient en défefpérés : *C'eft moi qui ait tué Pizarre.* Leur chef fait prifonnier, périt fur un échaffaut.

Pendant que ces fcenes d'horreurs fe paffoient en Amérique, on s'occupoit en Europe des moyens de les terminer. Il n'avoit été pris aucune mefure pour les prévenir. Le Pérou n'avoit été foumis qu'à l'Audience de Panama, trop éloignée pour veiller au maintien de l'ordre, trop peu accréditée pour faire refpecter

ses décrets. On établit pour Lima un tribunal suprême, qui devoit avoir le dépôt des loix, & une autorité suffisante pour arrêter le mal & faire le bien. Blasco Nunez Vela qui le présidoit comme vice-roi, arriva en 1544 avec ses subalternes, il trouva tout dans une confusion horrible.

Il faut juger des révolutions que produisent les guerres civiles, par la cause qui les fait naître. Lorsque l'horreur de la tyrannie & l'instinct de la liberté mettent à des hommes braves les armes à la main, si la faveur de leur cause leur donne la victoire, le calme qui succede à cette calamité passagere, est l'époque du plus grand bonheur. Toutes les ames ont acquis de l'énergie, & l'ont communiquée aux mœurs. Le petit nombre de citoyens qui a été le témoin & l'instrument de ces troubles, réunit plus de forces morales que les nations les plus nombreuses. L'homme juste est devenu le plus fort, & chacun est étonné de se trouver à la place que lui avoit marquée la nature. Mais lorsque les guerres civiles ont une source impure; lorsque des esclaves se battent pour le choix d'un tyran, des ambitieux pour opprimer, des brigands pour partager les dépouilles, la paix qui termine ces horreurs est à peine préférable à la guerre qui les enfanta. Des criminels prennent la place des juges qui les ont flétris, & deviennent les oracles des loix qu'ils avoient outragées. On voit des hommes, ruinés par leurs profusions & leurs débauches insulter par un faste insolent les

vertueux citoyens dont ils ont envahi le patrimoine. Il n'y a dans ce cahos que les passions qui soient écoutées. L'avidité veut s'enrichir sans travail, la vengeance s'exercer sans crainte, la licence écarter tout frein, l'inquiétude tout renverser. De l'ivresse du carnage, on passe à celle de la débauche. Le lit sacré de l'innocence ou du mariage, est souillé par le sang, l'adultere & le viol. La fureur brutale de la multitude se plaît à détruire tout ce dont elle ne peut jouir. Ainsi périssent en quelques heures les monuments de plusieurs siecles.

Si la lassitude, un épuisement entier, ou quelques heureux hasards suspendènt ces calamités, l'habitude du crime, des meurtres, du mépris des loix, qui subsiste nécessairement après tant d'orages, est un levain toujours prêt à fermenter. Les généraux qui n'ont plus de commandement, les soldats licenciés sans paye, le peuple avide de la nouveauté dans l'espérance d'un meilleur sort ; ces matieres & ces instruments de trouble sont toujours sous la main du premier factieux qui saura les mettre en œuvre.

Telle étoit la disposition des esprits dans le Pérou, lorsque Nunez s'y montra. Il falloit la changer. Il falloit adoucir des mœurs féroces, plier au joug des hommes qui avoient toujours vécu dans l'indépendance, réprimer une avidité insatiable, ramener à des principes d'équité l'injustice même, faire concourir au bien général ceux qui n'avoient connu que des intérêts particuliers, rendre citoyens

des aventuriers qui avoient oublié juſqu'au nom de leur patrie, établir des propriétés où l'on n'avoit ſuivi que la loi du plus fort, faire ſortir l'ordre du ſein du déſordre même, convertir en un mot des monſtres en hommes.

Un ſi grand ouvrage auroit exigé un génie profond, le talent de la conciliation, une patience inaltérable, des vues étendues, un caractere flexible, cent qualités qui ſe trouvent rarement réunies. Nunez n'avoit aucun de ces avantages. La nature ne lui avoit donné que de la droiture, de la fermeté, de l'ardeur; & il n'avoit rien ajouté à ce qu'il avoit reçu de la nature. Avec ces vertus, qui étoient preſque des défauts dans la ſituation où on ſe trouvoit, il commença à remplir ſa miſſion, ſans égard aux lieux, aux perſonnes, aux circonſtances.

Contre l'opinion de tous les gens ſages, qui vouloient qu'on attendît de nouvelles inſtructions d'Europe, il publia les ordonnances qui portoient que les terres dont les conquérants s'étoient emparés, ne paſſeroient pas à leurs deſcendants, & qui faiſoient décheoir de leurs poſſeſſions, ceux qui avoient eu part aux troubles civils. Tous les Péruviens qui avoient été réduits en ſervitude, par les moines, par les évêques, par les membres du gouvernement, furent déclarés libres. Ceux qui appartenoient à d'autres maîtres devoient voir tomber leurs fers à la mort de leurs oppreſſeurs. On ne pouvoit plus les forcer à s'enterrer dans des mines, ni exiger d'eux aucun genre de travail ſans les payer.

payer. Leur tribut étoit réglé. Les Espagnols qui voyageoient à pied, étoient dépouillés du droit de prendre trois Indiens pour porter leur bagage, & ceux qui étoient à cheval, du droit d'en prendre cinq. On déchargea les caciques de l'obligation de fournir gratuitement au voyageur sa nourriture & celle de son cortege. D'autres établissements tyranniques alloient subir la même proscription, & les peuples conquis se voyoient à la veille d'être mis sous la protection de loix qui modéreroient du moins les rigueurs du droit de conquête, si elles n'en reparoient pas entiérement l'injustice; mais il sembloit que le gouvernement Espagnol ne dût être malheureux que dans le bien qu'il tenteroit.

Un changement si peu attendu consterna ceux qui se voyoient arracher leur fortune, ou qui perdoient l'espoir flatteur de transmettre la leur à leur postérité. Ceux-mêmes qui n'étoient pas remués par cet intérêt, accoutumés à ne voir dans les Indiens que des instruments & des victimes de leur avarice, ne concevoient point qu'on pût avoir d'autres idées. De l'étonnement, ils passerent à l'indignation, au murmure, à la sédition. Le vice-roi fut dégradé, mis aux fers, relégué dans une isle déserte, jusqu'à ce qu'on pût le faire passer en Espagne.

Gonzale Pizarre revenoit alors d'une expédition difficile, qui l'avoit conduit jusqu'à la riviere des Amazones, & l'avoit occupé assez long-temps, pour l'empêcher de jouer un rôle dans les révolutions qui s'étoient succédées si

rapidement. L'anarchie qu'il trouva établie, lui fit naître la pensée de se saisir de l'autorité. Son nom & ses forces ne permirent pas de la lui refuser ; mais son usurpation fut scellée de tant d'atrocités, qu'on regretta Nunez. Il fut tiré de son exil, & ne tarda pas à se voir assez de forces pour tenir la campagne. Les troubles civils recommencerent. La fureur fut extrême dans les deux partis. Personne ne demandoit ni ne faisoit quartier. Les Indiens prirent part à cette guerre comme aux précédentes, les uns sous les étendarts du vice-roi, les autres sous ceux de Gonzale. Quinze à vingt mille de ces malheureux, répandus dans chaque armée, traînoient l'artillerie, applanissoient les chemins, portoient le bagage, & s'égorgoient mutuellement. Ils avoient appris de leurs vainqueurs à être sanguinaires. Après des succès long-temps variés, la fortune couronna la rébellion sous les murs de Quito, dans le mois de Janvier de l'an 1545. Nunez, & la plupart des siens, furent massacrés dans cette exécrable journée.

Pizarre reprit le chemin de Lima. On y délibéra sur les cérémonies qu'on devoit faire à sa réception. Quelques officiers vouloient qu'on portât un dais sous lequel il marcheroit à la maniere des rois. D'autres, par une flatterie encore plus outrée, prétendoient qu'il falloit abattre une partie des murs de la ville, & même quelques maisons, comme on le pratiquoit à Rome, lorsqu'un général obtenoit les honneurs du triomphe. Gonzale se contenta d'entrer à cheval, précédé par ses lieutenants qui mar-

choient à pied. Il avoit à ses côtés, quatre évêques. Les magistrats le suivoient. On avoit jonché les rues de fleurs. L'air retentissoit du son des cloches & de divers instruments de musique. Ces hommages acheverent de tourner la tête d'un homme naturellement fier & borné. Il parla & agit en despote.

Avec du jugement & l'apparence de la modération, il eût été possible à Gonzale de se rendre indépendant. Les principaux de son parti le desiroient. Le grand nombre auroit vu cet événement d'un œil indifférent, & les autres auroient été forcés d'y consentir. Une cruauté aveugle, une avidité insatiable, un orgueil sans bornes, changerent ces dispositions. Ceux-mêmes dont les intérêts étoient les plus liés avec ceux du tyran, soupiroient après un libérateur.

Il arriva d'Europe. Ce fut le licencié Pedro de la Gasca. L'escadre & les provinces des montagnes, se déclarerent d'abord pour un homme revêtu d'une autorité légitime pour les gouverner. Tous ceux qui vivoient cachés dans des déserts, des cavernes & des forêts, sortirent de leurs asyles, pour se joindre à lui. Gonzale, qui ne voyoit de ressource pour se soutenir que dans un grand succès, prit la route de Cusco, dans la résolution de combattre. Il rencontra l'armée royale à quelques lieues de cette place, & il l'attaqua le 9 de Juin 1548. Un de ses lieutenants le voyant abandonné dès la premiere charge par ses meilleurs soldats, lui conseilla de se précipiter dans

les bataillons ennemis, & d'y périr en Romain. Ce foible chef de parti aima mieux se rendre, & porter sa tête sur un échaffaud. Carvajal plus capitaine & encore plus féroce que lui, fut écartelé. Ce furieux se vantoit en mourant d'avoir massacré de sa main quatorze cents Espagnols & vingt mille Indiens.

Telle fut la derniere scene d'une tragédie dont tous les actes avoient été sanglans. Le gouvernement fut assez modéré pour ne pas continuer les proscriptions ; & le souvenir des maux horribles qu'on avoit soufferts, contint les Espagnols dans les bornes de la soumission. Ce qui restoit de commotion dans les esprits s'appaisa insensiblement, comme l'agitation des vagues après une longue & furieuse tempête.

A l'égard des Péruviens, on prit les mesures les plus cruelles pour les mettre dans l'impossibilité de remuer. Tupac Amaru, héritier de leur dernier roi, s'étoit refugié dans des montagnes éloignées où il vivoit en paix. Il s'y vit si resserré par des troupes qu'on avoit envoyées contre lui, qu'il fut forcé de se rendre. Le vice-roi, François de Tolede, le fit accuser de plusieurs crimes qu'il n'avoit pas commis, & pour lesquels on lui fit trancher la tête en 1571. Tous les autres descendans des incas eurent la même destinée, sous prétexte qu'ils avoient conspiré contre leurs vainqueurs. L'horreur de cet attentat excita une indignation si universelle, soit dans l'ancien, soit dans le nouveau-monde, que Philippe II crut devoir le désavouer ; mais la politique atroce de ce prince étoit si connue,

que personne n'ajoûta foi à cette démonstration de justice & d'humanité.

Depuis cette époque odieuse, il n'y a eu qu'un léger soulevement dans le Pérou. Un Indien de la province de Xauxa, qui se disoit du sang des incas, fut proclamé roi, en 1742. Ses compatriotes, qui se flattoient de recouvrer bientôt leur religion, leurs loix, leurs terres & leur gloire, se rangerent en foule sous ses étendarts. Ils furent battus & dispersés, après avoir fait d'assez grands progrès. Leurs prisonniers convinrent qu'on avoit employé trente ans à former ce complot. Exemple unique dans l'histoire, & qui peut être regardé comme la preuve la plus authentique de la haine des Péruviens contre les Espagnols.



CHAPITRE XIX.

Organisation physique du Pérou.

L'EMPIRE du Pérou, lorsqu'il fut subjugué, s'étendoit sur la mer du Sud, depuis la riviere des Emeraudes jusqu'au Chili, & du côté de la terre jusqu'au Popayan, selon quelques géographes. Il renfermoit dans son sein cette fameuse chaîne de montagnes, qui sortie de la terre Magellanique, va se perdre dans le Mexique, pour unir, ce semble, les parties méridionales de l'Amérique avec les septentrionales. Son terrein, qui est très-irrégulier, peut être divisé en trois classes.

Les principales Cordelieres forment la premiere : les cimes, dit M. de la Condamine, se perdent dans les nues, & presque toutes sont couvertes de masses énormes de neige aussi ancienne que le monde. De plusieurs de ces sommets en partie écroulés, de ces amas de neige, on voit encore sortir des tourbillons de fumée & de flammes. Tels sont les sommets de Cotopaxi, de Tongourargua & de Sangaï, La plupart des autres ont été volcans autrefois, ou vraisemblablement le deviendront un jour. L'histoire ne nous a conservé l'époque de leurs éruptions, que depuis la découverte de l'Amérique ; mais les pierres ponces, les matieres calcinées dont ils sont parsemés, & les traces visibles qu'a laissées la flamme, sont des témoignages authentiques de la réalité de leur embrasement : leur élévation est prodigieuse.

Cayambour, situé sous l'équateur même, Antisana qui n'en est éloigné que de cinq lieues vers le Sud, ont plus de trois mille toises, à compter du niveau de la mer, & Chimboraco, haut de près de 3220 toises, surpasse d'un tiers le Pic de Teneriffe, la plus haute montagne de l'ancien hémisphere. Le Pitchincha & & le Caraçon, où les académiciens François firent la plupart de leurs observations pour la figure de la terre, n'ont que 2430 & 2470 toises de hauteur absolue; & c'est la plus grande où l'on ait jamais monté. La neige permanente a rendu jusqu'ici inaccessibles les sommets d'une plus grande hauteur.

Depuis ce terme, qui est celui où la neige

ne fond plus, même dans la Zone Torride, on ne voit guere, en descendant jusqu'à cent ou cent-cinquante toises au dessous, que des rochers nuds ou des sables arides : plus bas, on commence à voir quelques mousses qui tapissent les rochers, diverses especes de bruyeres, qui, quoique vertes & mouillées, font un feu clair; des mottes arrondies de terre spongieuse, où sont plaquées de petites plantes radiées & étoilées, dont les pétales sont semblables aux feuilles de l'if. Dans tout cet espace, la neige n'est que passagere, mais elle s'y conserve quelquefois des semaines & des mois entiers. Plus bas encore, le terrein est communément couvert d'une sorte de *gramen* délié, qui s'éleve jusqu'à un pied & demi ou deux pieds. Cette espece de foin, est le caractere propre qui distingue les montagnes que les Espagnols nomment *Paramos.* Ils ne donnent ce nom qu'aux landes ou friches d'un terrein assez élevé, pour que le bois n'y croisse plus ou que la pluie ne tombe guere autrement que sous la forme de neige, quoiqu'elle se fonde presque aussi-tôt. Enfin en descendant encore plus bas, jusqu'à la hauteur d'environ deux mille toises au dessus du niveau de la mer, on voit neiger quelquefois, & d'autres fois pleuvoir.

En descendant de ces montagnes, on en trouve d'autres moins considérables qui occupent le milieu du Pérou. Leur sommet est communément froid, stérile, rempli de mines. Les vallons qui les séparent sont couverts de nombreux troupeaux, & semblent offrir à la

culture les moissons les plus abondantes. On n'y éprouve guere que deux mois d'hiver ; & dans les plus grandes chaleurs, il suffit de passer du soleil à l'ombre, pour se sentir sous une zone tempérée. Cette alternative rapide de sensation, n'est pourtant pas invariable dans un climat, qui par la seule disposition du terrein, change souvent d'une lieue à l'autre. Mais quel qu'il soit, on le trouve toujours sain. Il n'y a point de maladie particuliere à ces contrées, & les nôtres ne s'y naturalisent guere. Cependant un vaisseau d'Europe y apporta en 1719, une épidemie qui coûta la vie à beaucoup d'Espagnols & de métis, & à plus de deux cents mille Indiens. Un présent plus funeste encore que ces peuples ont reçu en échange de leur or, c'est la petite vérole. Elle s'y manifesta pour la premiere fois en 1588, & n'a cessé depuis, d'y faire par intervalles, des ravages inexprimables.

On n'est pas moins exposé à cet horrible fléau sur les côtes connues sous le nom de vallées. Leur température n'est pas la même que celle qu'on trouve ailleurs dans une égale latitude. Elle est fort agréable; & quoique les quatre saisons de l'année y soient sensibles, il n'y en a aucune qui puisse passer pour incommode. L'hiver est la plus marquée. On en a cherché la cause dans les vents du pôle austral, qui portent l'impression des neiges & des glaces d'où ils sont partis. Ils ne la conservent en partie que parce qu'ils soufflent sous le voile d'un brouillard épais, qui couvre alors a terre. A la vérité, ces vapeurs grossieres

ne s'élevent réguliérement que vers le midi, mais il est rare qu'elles se dissipent. Le ciel demeure communément assez couvert, pour que les rayons du soleil, qui, quelquefois se montrent, ne puissent adoucir le froid que très-légérement.

Quelle que soit la cause d'un hiver si constant sous la Zone Torride, il est certain que ces vallées couvertes de monceaux de sable, sont absolument stériles dans un espace de plus de cent lieues, depuis Truxillo jusqu'à Lima. Le reste de la côte est moins sablonneux, mais il l'est encore trop pour être bien fertile. On n'y trouve des champs qu'on puisse appeller féconds, que dans les terres arrosées par les eaux qui tombent des montagnes.

Les pluies pourroient contribuer à donner au sol la fertilité qui lui manque; mais on n'en voit jamais dans le bas-Pérou. La physique a fait les plus grands efforts pour trouver la cause d'un phénomene si extraordinaire. Ne pourroit-on pas l'attribuer au vent du Sud-Ouest qui y regne la plus grande partie de l'année, & à la hauteur prodigieuse des montagnes dont la cime est couverte de glaces perpétuelles? Le pays situé entre deux, continuellement refroidi d'un côté, continuellement échauffé de l'autre, conserve une température si égale, que les nuages qui s'élevent ne peuvent jamais se condenser au point de se résoudre en eaux formelles. Aussi les maisons quoique bâties seulement de briques crues ou de terre mêlée avec un peu d'herbe, durent-elles éternelle-

ment. Leur couverture est une simple natte, posée horizontalement, avec un doigt de cendre au dessus, pour absorber l'humidité du brouillard.

Les mêmes raisons qui empêchent qu'il ne pleuve dans les vallées, en écartent sans doute aussi les orages. Ceux de leurs habitants qui n'ont jamais voyagé dans les montagnes, ignorent ce que c'est que le tonnerre & les éclairs. Leur frayeur est égale à leur étonnement, la premiere fois qu'ils voient hors de leurs pays un spectacle si nouveau pour eux.

Mais ils ont à craindre un phénomene bien plus dangereux & qui laisse à sa suite des traces bien plus profondes dans l'imagination des hommes, que la foudre & les ravages qui l'accompagnent. Les tremblements de terre, si rares ailleurs, que des générations entieres passent sur la terre sans en voir un seul, sont si ordinaires dans les vallées du Pérou, qu'on y a contracté l'habitude de les compter, comme une suite d'époques d'autant plus mémorables, que leur retour fréquent n'en diminue pas la violence. Il est peu d'endroits sur cette longue côte, qui n'offrent des monuments épouvantables de ces affreuses secousses de la terre.

Le phénomene, toujours irrégulier dans ses retours inopinés, s'annonce cependant par des avant-coureurs sensibles. Lorsqu'il doit être considérable, il est précédé d'un frémissement dans l'air, dont le bruit est semblable à celui d'une grosse pluie, qui tombe d'un nuage dissous, & creve tout-à-coup. Ce bruit paroît

l'effet d'une vibration de l'air qui s'agite en sens contraires. Les oiseaux volent alors par élancements. Leur queue ni leurs ailes ne leur servent plus de rames ni de gouvernail pour nager dans le fluide des cieux. Ils vont s'écraser contre les murs, les arbres, les rochers; soit que ce vertige de la nature leur cause des éblouissements, ou que les vapeurs de la terre leur ôtent les forces & les facultés de maîtriser leurs mouvements.

A ce fracas des airs, se joint le murmure de la terre, dont les cavités & les antres sourds gémissent comme autant d'échos. Les chiens répondent à ce pressentiment d'un désordre général, par des hurlements extraordinaires. Les animaux s'arrêtent, & par un instinct naturel, écartent les jambes pour ne pas tomber. A ces indices, les hommes fuient de leurs maisons, la terreur peinte sur le visage, & courent chercher, dans l'enceinte des places publiques ou dans la campagne, un asyle contre la chûte de leurs toits. Les cris des enfants, les lamentations des femmes, les ténebres subites d'une nuit inattendue; tout se réunit pour agrandir les maux trop réels d'un fléau qui renverse tout, par les maux de l'imagination qui se trouble, se confond, & perd dans la contemplation de ce désordre, l'idée & le courage d'y remédier.

Cependant une terre si peu stable sur ses fondements, étoit habitée. Au milieu de ces horreurs de la nature, qui sembloit ne devoir faire que des tyrans ou des esclaves également

féroces & farouches, il s'étoit formé un empire florissant. On ne sauroit guere révoquer en doute sa population, quand on voit que ce peuple heureux avoit couvert de ses colonies toutes les provinces qu'il avoit conquises; quand on fait attention au nombre étonnant d'hommes employés au gouvernement, & tirant de l'état leur subsistance. Tant de leviers & de bras occupés à mouvoir la machine, ne supposent-ils pas une population immense, pour nourrir, des productions de la terre, une classe nombreuse de ses habitants qui ne la cultivoient pas?

Par quelle fatalité le Pérou se trouve-t-il donc aujourd'hui si désert? En remontant à l'origine des choses, on trouve que les conquérants des côtes de la mer du Sud, brigands sans connoissance, sans éducation & sans principes, commirent d'abord plus d'atrocités que ceux de la Nouvelle-Espagne. La métropole tarda plus long-temps à donner un frein à leur férocité, nourrie continuellement par les guerres civiles, longues & cruelles, qui suivirent la conquête. Il s'établit depuis un systême d'oppression dont il convient d'examiner la marche, quelque horreur qu'elle nous inspire.





CHAPITRE XX.

A quel état les Espagnols ont réduit les Péruviens.

LES Péruviens furent d'abord dépouillés de leurs possessions, comme l'avoient été les Mexicains. On leur laissa seulement en commun une partie des terres, qui, du temps des incas, étoient consacrées aux besoins publics. Cette portion a été diminuée successivement par les usurpations des gens puissants, & sur-tout des moines. Les productions des terres qui restent pour l'entretien des infirmes, des vieillards, des veuves & des orphelins, ne sont pas plus respectées. Elles passent la plupart dans les greniers de leurs oppresseurs.

La liberté des Indiens eut la même destinée que leurs propriétés. Ceux qui furent esclaves du gouvernement, & qu'on employa aux travaux inséparables des nouveaux établissements, furent mal nourris, mal vêtus. Lorsqu'on n'eut plus d'occupation à leur donner, ils furent cédés aux particuliers dont les fiefs manquoient de cultivateurs. A la vérité, ils ne devoient à ces nouveaux maîtres qu'un service de six mois, après lequel ils pouvoient retourner à leurs cabanes; mais l'avarice trouva bientôt des moyens pour rendre perpétuelle une servitude passagere. Le traitement réglé pour

ces malheureux, étoit insuffisant. On les tenta par des avances que le besoin leur fit accepter. Dès-lors ils se trouvèrent la plupart engagés pour leur vie ; parce qu'ils n'avoient droit de se retirer qu'après avoir payé les dettes qu'ils avoient contractées, ce que leur pauvreté les mettoit hors d'état de faire. La tyrannie fut poussée plus loin contre cette sorte de débiteurs insolvables, qui avoient une famille. On les mit en prison. Pour les en tirer, leurs femmes, leurs enfants se firent leur caution ; & ce furent autant de nouveaux esclaves. C'est ainsi que le joug fut perpétué. L'unique considération qui auroit pu servir de frein à cette barbarie, c'est que pendant qu'on avoit ces Indiens, on ne pouvoit avoir d'autres esclaves ; mais c'étoit toujours un grand avantage de conserver des hommes qu'on avoit formés selon ses besoins ; les manufacturiers sur-tout qu'il eût été toujours difficile, souvent impossible de remplacer.

Tandis que les Péruviens de la couronne tomboient ainsi la plupart dans la servitude, ceux qui avoient été réduits en commande au temps de la conquête étoient encore plus malheureux. Quoique le maître du département où ils étoient fixés ne fût en droit d'exiger d'eux qu'un tribut qu'il partageoit avec le fisc ; il s'arrogeoit tout leur travail. La tyrannie fut pousséesi loin, qu'elle reveilla le gouvernement. Il a successivement supprimé toutes ces autorités particulieres, & il n'en restoit plus en 1750. Cependant les Indiens, que ce nouvel arran-

gement sembloit rendre libres, n'ont fait que changer de fers. On les a destinés à remplir le vuide des *Mitayos* ou Indiens royaux, qui ont péri au service de ceux auxquels on les accordoit, & leur condition est aussi misérable qu'auparavant.

Indépendamment de cette oppression méthodique & légale qui porte sur toute la nation; il y a mille cruautés de détail dont l'humanité n'est pas moins révoltée. Il est défendu formellement par la loi de forcer les Péruviens à travailler aux mines souterraines, & il n'y a point de mineur, qui, avec du crédit ou des sacrifices d'argent, ne puisse les y réduire. Ces malheureux sont condamnés à payer 26 liv. 5 sols de capitation, depuis dix-huit jusqu'à cinquante ans dans la plus grande partie du Pérou: les fermiers exigent ce tribut énorme au-delà du terme fixé, l'exigent même deux fois dans un an, lorsque la quittance a été égarée. Tout propriétaire de terre, qui a fait périr un Indien en l'excédant de travail ou en le laissant manquer du nécessaire, en doit perdre un autre de son privilege; & il n'y a pas peut-être deux exemples de cette légere punition, pour un crime qui se renouvelle tous les jours. On doit prendre tous les habitants d'un village à tour de rôle, pour remplir les obligations imposées à la communauté: cette destination n'est jamais remplie que par ceux qui sont hors d'état de se rédimer de la vexation. Lorsqu'un Espagnol a cédé une portion de terre à un Péruvien pour le fixer dans son domaine, il n'est en

droit de l'en dépouiller qu'après qu'un arrêt a déclaré les clauses du contrat violées : le plus fort méprise ces formalités, & rentre dans sa possession aussi-tôt que son intérêt ou ses caprices le demandent. Les voyageurs qui ne devroient rien prendre que de gré à gré, s'emparent audacieusement de tout ce qu'ils trouvent dans les cabanes. Ce pillage continuel empêche les Indiens de rien avoir, même des vivres. Ils ne sement de mays que ce qu'il leur en faut, & le cachent dans des cavernes écartées. Les chefs de famille ont seuls le secret de ce dépôt, & vont tous les huit jours y chercher des provisions pour la semaine. Les corrégidors, enfin, qui se sont la plupart approprié le droit exclusif de vendre aux Indiens de leur département les marchandises d'Europe, ou les leur font payer trop cher, ou les forcent à en acheter, quoiqu'ils n'en aient pas besoin.

Si la cour de Madrid a prétendu prévenir ces excès crians, en donnant aux Péruviens un protecteur Espagnol obligé de les défendre, & un cacique du pays chargé de suivre leurs affaires, elle s'est trompée. Le protecteur reçoit annuellement de chacun d'eux 13 sols, & le cacique, 6 sols & demi, dans sa jurisdiction particuliere ; & voilà toute la réforme. L'un vend les Indiens à qui veut les acheter, & l'autre est trop avili pour pouvoir s'opposer à cette oppression.

La religion n'a pas plus de force que les loix ; elle en a moins encore. Les curés sont les plus grands ennemis des Péruviens. Ils les

font travailler ſans les payer; ils les accablent de coups pour les ſujets les plus légers. Quand quelqu'un de ces malheureux manque aux inſtructions, il en eſt puni ſur le champ; & les coups de bâton ſont la correction paternelle qu'infligent ces paſteurs. On n'oſe les aborder ſans quelques préſens. Ils ont laiſſé à leurs paroiſſiens, celles de leurs anciennes ſuperſtitions qui ſont utiles à l'égliſe, comme la coutume de porter beaucoup de vivres ſur le tombeau des morts. Les curés fixent un prix arbitraire à leurs fonctions; & ils ont toujours quelques inventions pieuſes qui leur donnent occaſion d'exiger de nouveaux droits. Les quêtes des moines ſont de véritables exécutions militaires. C'eſt un brigandage autoriſé, preſque toujours accompagné de violences. Cette conduite ne pouvoit manquer de rendre le chriſtianiſme odieux aux Indiens. Ces peuples vont à l'égliſe comme à la corvée, en déteſtant les barbares étrangers qui entaſſent les jougs & les fardeaux ſur leurs corps & ſur leurs ames.

Ils ont généralement conſervé la religion de leurs ancêtres; & dans les grandes villes même où ils ſont ſous les yeux de leurs tyrans, ils ont des jours ſolemnels où ils prennent leurs anciens habillements, où ils portent dans les rues les images du ſoleil & de la lune. Quelques-uns d'entre eux repréſentent une tragédie dont le ſujet eſt la mort d'Atabalipa. L'auditoire qui commence par fondre en larmes, entre enſuite dans une eſpece de fureur. Il eſt rare que dans ces fêtes il n'y ait pas quelque

Espagnol de tué. Peut-être un jour cette tragédie finira-t-elle par le massacre de toute la race des meurtriers d'Atabalipa ; & les prêtres qui le sacrifierent, seront à leur tour les victimes de tout le sang qu'ils ont fait verser sur l'autel d'un dieu de paix.

Les Péruviens sont d'ailleurs un exemple de ce profond abrutissement où la tyrannie peut plonger les hommes. Ils sont tombés dans une indifférence stupide & universelle. Eh ! que pourroit aimer un peuple, dont la religion élevoit l'ame, & à qui l'esclavage le plus avilissant a ôté tout sentiment de grandeur & de gloire ? Les richesses que leur pays leur a données, ne les tentent point ; le luxe où la nature les invite, n'a point d'attrait pour eux. Ils ont la même insensibilité pour les honneurs. Ils sont ce que l'on veut, sans chagrin ni préférence, caciques ou *Mitayos*, l'objet de la considération ou de la risée publique. Ils ont perdu tous les ressorts de l'ame. Celui de la crainte même, est souvent sans effet, par le peu d'attachement qu'ils ont à la vie. Ils s'enivrent, ils dansent : voilà tous leurs plaisirs, quand ils peuvent oublier tous leurs malheurs. La paresse est leur état d'habitude. *Je n'ai pas faim*, disent-ils, à qui veut les payer pour travailler.

C'est la condition de presque tous les peuples qui n'ont pas de propriété. Dans les pays chauds, où l'on subsiste à peu de frais, où la terre donne beaucoup & demande peu, quiconque ne peut que vivre sans posséder, se repose & mendie ; on ne travaille ni pour le len-

demain, ni pour sa postérité. Le vice universel des mauvais gouvernements, & ils le sont presque tous, est dans le code législatif sur la propriété. Ou il faudroit dire qu'on n'en doit admettre aucune, ou il faut le plus grand équilibre possible dans cette balance sociale. Mais de toutes les législations, la plus destructive & la moins durable, est celle d'une nation composée de grands propriétaires oisifs, & d'esclaves pauvres & surchargés. Ce n'est bientôt qu'une fainéantise générale : cruautés, gibets & tortures d'une part ; haines, poisons & soulevements de l'autre ; ruines & destructions des deux côtes ; dépérissement & dissolution de la société.

Celle du Pérou fut réduite à un tel état de dépopulation, qu'il fallut y suppléer par l'achat d'une race étrangere ; mais ce supplément imaginé par le rafinement de la barbarie Européenne, fut plus nuisible à l'Afrique, qu'utile au pays des Incas. On n'en retire pas tout le profit qu'on s'étoit promis. Le gouvernement y a su mettre obstacle par les monopoles & les taxes qu'il imposa de tout temps sur les vices comme sur les vertus, sur l'industrie & la paresse, sur les bons & les mauvais projets, sur le droit d'exercer des vexations & la permission de s'y soustraire, sur la faculté de pouvoir faire exécuter les loix, & le privilege de les enfreindre ou de les éluder. Indépendamment des droits excessifs, mis sur l'introduction de negres dans le Pérou, il a fallu les recevoir d'un privilege exclusif, d'une main étrangere ; les

faire arriver à travers des mers immenses, des climats mal sains, soutenir la dépense de plusieurs débarquements & rembarquements. La nécessité plus forte que les obstacles, a cependant plus multiplié cette espece d'hommes au Pérou qu'au Mexique. Les Espagnols s'y trouvent aussi en bien plus grand nombre; & voici pourquoi.



CHAPITRE XXI.

A quel point les Espagnols se sont multipliés au Pérou. Où, & comment ils ont formé leurs établissements. Quelles cultures, & quelle industrie ils ont introduit dans l'empire.

AU temps des premieres conquêtes, lorsque les émigrations étoient les plus fréquentes, le pays des incas avoit une plus grande réputation de richesses que la Nouvelle-Espagne, & il en sortit en effet pendant long-temps beaucoup plus de trésors. La passion de les partager devoit y attirer & y attira réellement un plus grand nombre de Castillans. Quoiqu'ils y fussent tous ou presque tous passés avec l'espoir de venir jouir dans leur patrie de la fortune qu'ils y auroient faite, ils se fixerent la plupart dans la colonie. La douceur du climat, la salubrité de l'air, la bonté des denrées les y attachoit.

Le Mexique n'offroit pas les mêmes avantages & ne permettoit pas d'espérer une aussi grande indépendance qu'un pays infiniment plus éloigné de la métropole.

Cusco attira les conquérans en foule. Ils trouverent cette capitale bâtie sur un terrein fort irrégulier, & divisée en autant de quartiers qu'il y avoit des provinces dans l'empire. Chacun des habitants pouvoit suivre les usages du pays de sa naissance; mais tout le monde étoit obligé de pratiquer le culte donné par le fondateur de la monarchie. Aucun édifice n'avoit de la grandeur, de l'agrément, des commodités; parce qu'on ignoroit les premiers principes de l'architecture. La magnificence de ce qu'on appelloit les palais du souverain, des princes de son sang, des grands de son empire, consistoit dans l'abondance des métaux prodigués pour leur ornement. On distiguoit sur-tout le temple du soleil, dont les murailles étoient incrustées ou lambrissées d'or & d'argent, ornées de diverses figures, & chargées des idoles de tous les peuples que les incas avoient éclairés & soumis.

Des moines libertins & fainéants, ont prostitué ces riches métaux à d'autres superstitions; remplacé les préjugés utiles du climat, par des préjugés destructeurs, les erreurs naturelles & analogues au génie des habitants, par des dogmes étrangers, absurdes, ennemis de l'esprit-humain & contraires à toute société. La même fatalité qui bouleverse l'univers, les mers, la terre, les empires, les nations; qui jette suc-

l'empire avoient leurs maisons de campagne. Ce séjour enchanté conserve si bien sa réputation, que les plus riches habitants de Cusco croient qu'il manque quelque chose à leur bonheur, lorsqu'ils ne peuvent s'y procurer quelque portion de terre. Les malades y vont ordinairement chercher la santé, & il est rare qu'ils ne l'y trouvent.

Comme ce n'étoit pas le soin de leur conservation qui occupoit les Espagnols dans les premiers temps, il n'eurent pas plutôt pillé les richesses immenses accumulées à Cusco depuis quatre siecles, qu'ils partirent en grand nombre en 1534, sous les ordres de Sébastien de Benalcazar, pour la ruine de Quito. Les autres villes ou bourgades de l'empire furent parcourues avec le même esprit de ravage; & par-tout les citoyens & les temples furent dépouillés.

Ceux des conquérants qui ne se fixerent pas dans les établissements qu'ils trouvoient formés, bâtirent des villes sur les côtes. Il n'y en avoit point. La stérilité du sol n'avoit pas permis aux Péruviens de s'y multiplier beaucoup; & ils n'avoient pas été invités à y venir du fond des terres, parce qu'ils naviguoient fort peu. Paita, Truxillo, Callao, Pisco, Arica, furent les rades que les Espagnols jugerent les plus convenables, pour les communications qu'ils vouloient avoir entr'eux & avec la métropole. Ces nouvelles cités prospérerent en raison de leur position.

Celles qu'on éleva depuis dans l'intérieur du

pays, ne furent point placées dans les contrées qui offroient un terroir fertile, des moiſſons abondantes, des pâturages excellents, un climat doux & ſain, toutes les commodités de la vie. Ces lieux ſi bien cultivés juſqu'alors par des peuples nombreux & floriſſants, n'attirerent pas un ſeul regard. Bientôt ils ne préſenterent que le tableau déplorable d'un déſert affreux, & cette confuſion plus triſte & plus hideuſe que ne devoit l'être l'aſpect ſauvage de la terre, avant l'origine des ſociétés. Le voyageur, conduit par le haſard ou la curioſité dans ces plaines déſolées, ne put s'empêcher d'abhorrer les barbares & ſanguinaires auteurs de ces dévaſtations, en ſongeant que ce n'étoit pas meme aux cruelles illuſions dela gloire, au fanatiſme des conquêtes, mais à la ſtupide & vile cupidité de l'argent, qu'on avoit ſacrifié tant de richeſſes plus réelles & une ſi grande population.

Cette ſoif inſatiable de l'or, qui n'avoit égard, ni aux ſubſiſtances, ni à la ſûreté, ni à la politique, décida ſeule des établiſſements nouveaux. Quelques-uns ſe ſont ſoutenus. Pluſieurs ſont tombés, & il s'en eſt formé d'autres. Tous ont ſuivi la découverte, la progreſſion, la décadence des mines auxquelles ils étoient ſubordonnés.

On s'égara moins dans les moyens de ſe procurer des vivres. Les naturels du pays n'avoient guere vécu juſqu'alors que de mays, de fruits & de légumes, où il n'entroit d'autre aſſaiſonnement que du ſel & du piment. Leurs liqueurs.

liqueurs composées de différentes racines, étoient plus variées. La chica étoit la plus commune. C'est du mays trempé dans l'eau, & retiré du vase lorsqu'il commence à pousser son germe. On le fait sécher au soleil, puis un peu rôtir, & enfin moudre. La farine bien pétrie, est mise avec de l'eau dans de grandes cruches. La fermentation ne se fait pas attendre plus de deux ou trois jours, & ne doit pas durer plus longtemps. Le grand inconvénient de cette boisson, qui, prise avec peu de modération, enivre infailliblement, est de ne pouvoir pas se conserver plus de huit jours sans s'aigrir. Son goût ressemble assez à celui du cidre inférieur. Elle est rafraîchissante, elle est nourrissante, elle est apéritive. On lui attribue l'avantage qu'ont les Indiens de n'être jamais sujets à des suppressions d'urine.

Les conquérants ne s'accommoderent ni des boissons, ni de la nourriture du peuple vaincu. Ils firent venir de l'ancien monde des ceps de vigne, qui se multiplierent bientôt assez dans les sables de la côte, à Ica, à Pisco, à Nasca, à Moquequa, à Truxillo, pour fournir les vins & les eaux-de-vie nécessaires à la colonie. Les oliviers réussirent encore mieux, & donnerent une grande abondance d'huiles fort supérieures à celles de la métropole. Les autres fruits furent transplantés avec le même succès. Le sucre réussit au point qu'il n'y en a pas dans l'univers qu'on puisse comparer à celui qui croît dans ces lieux où il ne pleut jamais. L'intérieur du pays cultiva le froment & l'orge; enfin on

vit bientôt au pied des montagnes tous nos quadrupedes naturalisés.

C'étoit un grand pas de fait, mais il en restoit un plus grand à faire. Après avoir pourvu à une substance meilleure & plus variée, les Espagnols voulurent avoir un habillement plus commode & plus agréable que celui des Péruviens. C'étoit pourtant le peuple de l'Amérique le mieux vêtu. Il devoit cette supériorité à l'avantage qu'il avoit d'avoir seul des animaux domestiques qui lui servoient à cet usage, le lama & le paco.

Le lama est un animal haut de quatre pieds, & long de cinq ou six; mais le cou seul occupe la moitié de cette longueur. Il a la tête bien faite, avec de grands yeux, un museau allongé, & les levres épaisses. Sa bouche n'a point de dents incisives à la machoire supérieure. Il a les pieds fourchus comme le bœuf, mais aidés d'un éperon en arriere, qui lui sert à s'accrocher dans les endroits escarpés où il aime à grimper. Une laine courte sur le dos, mais longue sur les flancs & sous le ventre, fait partie de son utilité. Quoique très-lascif, il s'accouple avec peine. En vain la femelle, qui se prosterne pour le recevoir, l'invite par ses soupirs; ils sont quelquefois un jour entier à gémir, à gronder, sans pouvoir jouir, si l'homme ne les aide à remplir le vœu de la nature. Ainsi plusieurs de nos animaux domestiques, enchaînés, domptés, forcés & contraints dans les mouvements & les sensations les plus libres, perdent en de vains efforts, dans des étables,

les germes de leur reproduction, quand on ne supplée pas par les soins & les secours d'une attention économique, à la liberté qu'on leur a-ôtée. Les femelles du lama n'ont que deux mammelles, jamais plus de deux petits, & communément un seul qui suit la mere en naissant; son accroissement est prompt, & sa vie assez courte. A trois ans il se reproduit, conserve sa vigueur jusqu'à douze, puis dépérit jusqu'à quinze, usé par le travail.

On emploie les lamas, comme les mulets, à transporter sur le dos des charges d'environ cent livres. Ils marchent lentement, d'un pas grave & ferme, mais assuré; faisant quatre ou cinq lieues par jour, dans des pays impraticables pour les autres animaux; descendant des ravines & gravissant des rochers où les hommes ne peuvent les suivre. Après quatre ou cinq jours de marche, ils prennent d'eux-mêmes un repos de vingt-quatre heures.

La nature les a faits pour les hommes du climat où ils naissent; doux & flegmatiques, mesurés & prudents comme les Américains. Pour s'arrêter, ils plient les genoux & baissent le corps avec la précaution de ne pas déranger leur charge. Au coup de sifflet de leur conducteur, ils se relevent avec la même attention, & marchent. Ils broutent en chemin l'herbe qu'ils rencontrent, & ruminent la nuit, même en dormant, appuyés sur la poitrine & les pieds repliés sous le ventre. Le jeûne ni le travail ne les rebutent point, tandis qu'ils ont des forces; mais quand ils sont excédés, ou

qu'ils succombent sous les faix, il est inutile de les harceler & de les frapper : ils s'obstinent jusqu'à se tuer en frappant la tête à droite & à gauche contre la terre. Jamais ils ne se défendent ni des pieds ni des dents; & dans la fureur de l'indignation, ils se contentent de cracher à la face de ceux qui les insultent.

Le paco est au lama, ce que l'âne est au cheval, une espece succursale, plus petite, avec des jambes plus courtes, un muffle plus ramassé; mais du même naturel, des mêmes mœurs, du même tempérament que le lama; fait, comme lui, à porter des fardeaux, plus obstiné dans ses caprices, peut-être parce qu'il est plus foible.

Les lamas & les pacos sont d'autant plus utiles à l'homme, que leur service ne lui coute rien. Leur fourrure épaisse leur tient lieu de bât. Le peu d'herbe qu'ils trouvent en marchant, suffit à les nourrir, & leur fournit une salive abondante & fraîche qui les dispense de boire.

Parmi les lamas, il y en a d'une espece sauvage qu'on nomme guanacos, plus forts, plus vifs & plus légers que les lamas domestiques, courant comme le cerf, grimpant comme le chamois, couverts d'une laine courte & de couleur fauve. Quoique libres, ils aiment à se rassembler en troupe, quelquefois de deux ou trois cents. S'ils voient un homme, ils le regardent d'abord d'un air plus étonné que curieux. Ensuite soufflant des narines & hennissant, ils courent tous ensemble au sommet des

montagnes. Ces animaux cherchent le Nord, voyagent dans les glaces, séjournent au dessus de la ligne de neige, craignant la chaleur des terres basses ; vigoureux & nombreux dans les sierras, qui sont les hauteurs des cordelieres ; chétifs & rares dans les landes qui sont au bas des montagnes. Quand on en fait la chasse pour avoir leur toison, s'ils gagnent leurs rochers, les chasseurs ni les chiens ne peuvent les atteindre.

Les vigognes, espece sauvage de pacos, aiment encore plus la hauteur des montagnes, la neige & la glace. Elles ont une laine plus longue, plus touffue & beaucoup plus fine que celle des guanacos. Elle est d'une couleur de rose seche, & tellement fixée par la nature, qu'elle ne peut s'altérer dans les mains qui mettent la laine en œuvre. Les vigognes sont si timides, que leur frayeur même les livre au chasseur. Des hommes les entourent & les poussent dans des défilés à l'issue desquels on a suspendu des morceaux de drap ou de linge, sur des cordes élevées de trois à quatre pieds. Ces lambeaux agités par le vent leur font tant de peur, qu'elles restent attroupées & serrées l'une contre l'autre, se laissant tuer plutôt que de s'enfuir. Mais s'il se trouve parmi les vigognes quelque guanaco, qui plus hardi, saute pardessus les cordes, elles le suivent & s'échappent.

Tous ces animaux appartiennent tellement à l'Amérique méridionale, & sur-tout aux plus hautes cordelieres, qu'on n'en voit jamais du

côté du Mexique, où ces montagnes s'abbaiſſent conſidérablement. On a tenté de les naturaliſer en Europe ; mais ils y ont tous péri. Les Eſpagnols, ſans penſer que ces animaux, au Pérou même, cherchoient le froid, les ont tranſportés dans les plaines brûlantes de l'Andaloufie. Ces eſpeces auroient peut-être réuſſi au pied des Alpes ou des Pyrénées. Cette conjecture de M. de Buffon, à qui nous devons tant de conſidérations utiles & profondes ſur les animaux, eſt digne de l'attention des hommes d'état, que la philoſophie doit éclairer dans toutes leurs démarches.

La chair des lamas eſt bonne à manger, quand ils ſont jeunes. La peau des vieux, ſert aux Indiens de chauſſure, aux Eſpagnols pour des harnois. Les guanacos peuvent auſſi ſe manger ; mais les vigognes ne ſont recherchées que pour leur toiſon & pour les bézoards qu'elles produiſent.

En général la laine des lamas, des pacos, des guanacos, des vigognes, étoit utilement employée par les Péruviens, avant la conquête. Cuſco en fabriquoit pour l'uſage de la cour, des tapiſſeries où l'on voyoit des fleurs, des oiſeaux, des arbres aſſez bien imités. Elle ſervoit ailleurs à faire des mantes, qui couvroient une chemiſe de coton. On les retrouſſoit pour avoir les bras libres. Les grands les attachoient avec des agraphes d'or & d'argent ; leurs femmes avec des épingles de ces mêmes métaux, ornées d'émeraudes, & le peuple avec des épines. Dans les pays chauds, les mantes des hommes

en place étoient de toile de coton assez fine, & teinte de plusieurs couleurs. Les gens du commun, sous le même climat, n'avoient pour tout vêtement, qu'une ceinture tissue de filaments d'écorce d'arbre, qui couvroit dans les deux sexes ce que la pudeur défend de montrer.

Après la conquête, on obligea tous lesIndiens à s'habiller. Comme l'oppression sous laquelle ils gémissoient ne leur permettoit pas de suivre leur ancienne industrie, ils eurent recours à de mauvais draps d'Europe, qu'on leur faisoit payer fort cher. Lorsque l'or & l'argent, qui avoient échappé à la rapacité des conquérants eurent été épuisés, on pensa à rétablir les manufactures nationales. Elles furent interdites quelque temps après, à cause du vuide qu'elles occasionnoient dans les exportations de la métropole. L'impossibilité où se trouverent les Péruviens d'acheter des étoffes étrangeres & de payer leur tribut, fit consentir au bout de dix ans à leur renouvellement. Elles n'ont pas discontinué depuis, & se sont perfectionnées autant qu'il étoit possible sous une tyrannie continuelle.

On fabrique à Cusco & sur son territoire, avec de la laine de vigogne, des bas, des mouchoirs, des écharpes. Ces ouvrages seroient plus multipliés, si l'esprit de destruction ne s'étoit porté sur les animaux comme sur les hommes. La même laine mêlée avec la laine extrêmement dégénerée des moutons venus d'Europe, sert à faire des tapis, & d'assez beaux draps.

Les toisons inférieures sont employées en serges, en droguets, en toutes sortes d'étoffes grossieres.

Les manufactures de luxe sont établies à Arequipa, à Cusco & à Lima. On fabrique dans ces trois villes une grande abondance de bijoux d'or, de vaisselle pour les particuliers, d'argenterie pour les églises. Tous ces ouvrages sont grossiérement travaillés, & mêlés de beaucoup de cuivre. On ne trouve guere plus de goût dans les galons, dans les broderies, qui sortent des mêmes atteliers. Il n'en est pas tout-à-fait ainsi des dentelles, qui mêlées avec celles de l'Europe, ont assez d'éclat. Cette industrie est communément entre lès mains des religieuses : elles y occupent les jeunes Péruviennes, les jeunes métisses des villes, qui, avant de se marier, passent la plupart quelques années dans le cloître.

D'autres mains s'exercent à peindre, à dorer des cuirs pour les appartements, à faire avec du bois & de l'ivoire des morceaux de marqueterie & de sculpture, à tracer des figures sur du marbre trouvé à Cuenca, ou sur des toiles de lin apportées d'Europe. Ces différents ouvrages qui sortent presque tous de Cusco, servent à l'ornement des maisons, des palais, des temples. Le dessein n'en est pas mauvais, mais les couleurs manquent de vérité & ne sont pas durables. Si les Indiens qui n'inventent rien, mais qui savent imiter, avoient des maîtres habiles, d'excellents modeles, on en auroit fait au moins de bons copistes. On porta à Rome

sur la fin du dernier siecle, des ouvrages d'un peintre Péruvien, nommé Michel de Saint-Jacques, où les connoisseurs trouverent du génie.

Ces détails intéresseront ceux de nos lecteurs à qui nous aurons eu le bonheur d'inspirer quelque amour pour un des meilleurs peuples qu'il y ait jamais eu, & quelque estime pour une des plus belles institutions qui aient honoré l'espece humaine. Ceux qui n'ont pas dans le cœur cette bienveillance universelle qui embrasse toutes les nations & tous les âges, auront éprouvé d'autres sentiments. Accoutumés à ne voir dans le Pérou que le produit de ses mines, ils doivent regarder avec mépris tout ce qui n'a pas un rapport direct avec leur avarice. Elle diminueroit, elle cesseroit peut-être, s'ils vouloient se retracer souvent ce qu'elle a coûté de barbarie & de crimes.



CHAPITRE XXII.

Des mines du Pérou.

SANS connoître l'usage des monnoies, les Péruviens connoissoient l'usage de l'argent & de l'or. On les employoit à différentes especes d'ornements. Indépendamment de ce que les torrents & le hasard procuroient de ces métaux, on avoit ouvert quelques mines qui avoient peu de profondeur. Les Espagnols ne nous ont

point tranſmis la maniere dont ces riches productions étoient tirées du ſein de la terre. Leur orgueil, qui nous a dérobé tant de connoiſſances précieuſes, leur fit croire, ſans doute, que dans les inventions d'un peuple qu'ils appelloient barbare, il n'y avoit rien qui méritât d'être conſervé.

Cette différence pour la maniere dont les Péruviens exploitoient leurs mines, ne s'étendit pas aux mines même. Les conquérants en ouvrirent de tous les côtés. Celles d'or tenterent d'abord la cupidité du plus grand nombre. Des expériences funeſtes en dégoûterent ceux que la paſſion n'aveugloit pas. Ils virent clairement que pour quelques fortunes énormes que ce genre d'induſtrie élevoit, il en détruiſoit un très-grand nombre de médiocres. Ces mines tomberent dans un tel diſcrédit, que pour qu'on ne les abandonnât pas, le gouvernement ſe vit forcé de ſe réduire au vingtieme de leur produit, au lieu du cinquieme qu'il recevoit d'abord.

Les mines d'argent furent plus communes, plus égales & plus riches. Il y en eut même d'une eſpece ſinguliere qu'on a vues rarement ailleurs. Vers les côtes de la mer, on trouve dans les ſables de grands morceaux de ce métal. Les embraſements ſouterrains, les volcans, les révolutions que l'Amérique a eſſuyées, eſſuie encore, ſemblent indiquer les cauſes de la tranſpoſition des maſſes métalliques que l'on rencontre en pluſieurs endroits de ce continent.

Il y a beaucoup d'autres mines infiniment plus importantes. On les trouve dans les rochers & sur les montagnes. Plusieurs donnent de fausses espérances Telle fut en particulier celle d'Ucuntaya, découverte en 1713. Ce n'étoit qu'une croute d'argent presque massif, qui rendit d'abord plusieurs millions, mais qui fut bientôt épuisée.

D'autres qui avoient plus de profondeur, ont été également abandonnées. Leur produit, quoiqu'égal à celui des premiers temps, ne suffisoit plus pour soutenir les dépenses d'exploitation, devenues tous les jours plus considérables. Les mines de Quito, de Cusco, d'Arequipa, ont éprouvé cette révolution que le temps réserve à beaucoup d'autres.

Il en est un grand nombre de très-riches dont les eaux se sont emparées. La disposition du terrein, qui du sommet des cordelieres, va toujours en pente jusqu'à la mer du Sud, a dû rendre ces événements plus communs au Pérou qu'ailleurs. Cet inconvénient, qu'avec plus de soin & d'intelligence, on auroit pu souvent prévenir ou diminuer, a été réparé dans quelques circonstances. Un seul exemple suffira pour montrer que l'avarice des humains peut lutter contre celle de la nature, quand elle nous cache ou nous retire ses trésors.

Joseph Salcedo, avoit découvert vers l'an 1660, non loin de la ville de Puno, la mine de Laycacota. Elle étoit si abondante, qu'on coupoit souvent l'argent au ciseau. La prospérité, qui rabaisse les petites ames, avoit tellement

élevé celle du propriétaire de tant de richesses, qu'il permettoit à tous les Espagnols qui venoient chercher fortune dans cette partie du nouveau-monde, de travailler quelques jours pour leur compte, sans peser ni mesurer le don qu'il leur faisoit. Cette générosité attira autour de lui une infinité de gens que leur avidité brouilla. L'argent leur mit les armes à la main; ils se chargerent; & leur bienfaiteur, qui n'avoit négligé aucun moyen de prévenir & d'étouffer leurs divisions sanglantes, fut pendu comme en étant l'auteur. Pendant qu'il étoit encore en prison, l'eau gagna sa mine. La superstition fit bientôt imaginer que c'étoit en punition de l'attentat commis contre lui. On respecta long-temps cette idée de la vengeance céleste. Mais enfin, en 1740, Diego de Baena s'associa avec d'autres personnes opulentes, pour détourner les sources qui avoient noyé tant de trésors. Les travaux qu'exigeoit cette entreprise difficile, n'ont été finis qu'en 1754. La mine rend autant aujourd'hui que dans sa nouveauté. On en connoît de plus riches encore qui n'ont éprouvé aucune révolution. Telle est, en particulier, celle de Potosi, découverte dans la même contrée où les incas faisoient exploiter celle de Porco.

Un Indien nommé Hualpa, qui en 1545, poursuivoit des chevreuils, saisit pour escalader des rocs escarpés, un arbrisseau dont les racines se détacherent, & laisserent appercevoir un lingot d'argent. L'Indien s'en servit pour ses usages, & ne manqua pas de retourner à son

trésor toutes les fois que ses besoins ou ses desirs l'en sollicitoient. Le changement arrivé dans sa fortune, fut remarqué par son compatriote Guanca, auquel il avoua son secret. Les deux amis ne furent pas jouir de leur bonheur. Ils se brouillerent ; l'indiscret confident découvrit tout à son maître Villaroel, Espagnol établi dans le voisinage. La mine fut reconnue & exploitée. On en trouva un grand nombre dans le voisinage. Les principales sont dans la partie septentrionale de la montagne, & leur direction est du Nord au Sud. Les plus habiles gens du Pérou ont observé que c'est en général la direction des mines les plus riches.

Le bruit de ce qui se passoit au Potosi, ne tarda pas à se répandre; & bientôt il se forma au bas de la montagne une ville composée de soixante mille Indiens, & de dix mille Espagnols. La stérilité du terroir ne retarda pas d'un instant la population. Les grains, les fruits, les troupeaux, les étoffes de l'Amérique, le luxe de l'Europe y arrivoient de toutes parts. L'industrie qui suit par-tout le cours de l'argent, ne pouvoit mieux le trouver qu'à sa source. Il est prouvé qu'en 1738, il étoit sorti par an de ces mines 22, 338, 975 liv. sans compter ce qui n'avoit pas été enregistré & qui s'étoit écoulé en fraude. Les produits ont si fort diminué depuis ce temps-là, que la monnoie ne bat plus que la huitieme partie de ce qu'elle fabriquoit autrefois.

La mine de Potosi, & toutes les mines de l'Amérique méridionale, emploient pour pu-

rifier leur or & leur argent, le mercure que leur fournit celle de Guancavelica. Le mercure, dit un habile naturaliste, se trouve en deux états différents dans le sein de la terre ; ou il est tout pur & sous la forme fluide qui lui est propre, & alors on le nomme *mercure vierge*, parce qu'il n'a point éprouvé l'action du feu pour être tiré de la mine ; ou bien il se trouve combiné avec le soufre, & alors il forme une substance d'un rouge plus ou moins vif que l'on nomme *cinnabre*.

Jusqu'à la mine de mercure vierge, découverte dans les derniers temps à Montpelliers sous les édifices de la ville même, & que pour cette raison on n'exploitera vraisemblablement jamais, il n'y en avoit pas d'autres bien connues en Europe, que celles d'Ydria dans la Carniole. Elles sont dans une vallée, au pied des hautes montagnes appellées par les Romains, *Alpes Juliæ*. Le hasard les fit découvrir en 1497. Leur profondeur est d'environ neuf cents pieds. On y descend par des puits, comme dans toutes les autre mines. Il y a sous terre une infinité de galeries dont quelques-unes sont si basses, que l'on est obligé de se courber pour pouvoir y passer ; il y a des endroits où il fait si chaud, que pour peu qu'on s'y arrête, on est dans une sueur très-abondante, c'est de ces souterrains que l'on tire le mercure. Quelques pierres en sont tellement remplies, que lorsqu'on les brise cette substance en sort sous la forme de globules ou de gouttes. On le trouve aussi dans une espece d'argile ; quelquefois même l'on voit ce mer-

cure couler en forme de pluie, & suinter si copieusement au travers des rochers qui forment les voutes des souterrains, qu'un homme en a souvent recueilli jusqu'à trente-six livres en un jour.

Il y a quelques hommes passionnés pour le merveilleux qui préferent ce mercure à l'autre : c'est un préjugé. L'expérience prouve que le meilleur mercure qu'on puisse employer, & dans la pharmacie, & dans la métallurgie, est celui qui a été tiré du cinnabre. Pour séparer la combinaison que la nature a faite du soufre & du mercure, deux matieres volatiles, il faut avoir nécessairement recours à l'action du feu & y joindre un intermede. C'est ou de la limaille de fer, ou du cuivre, ou du régule d'antimoine, ou de la chaux, ou du sel alkali, fixe. On tire cette derniere espece de mercure, de Hongrie, d'Esclavonie, de Bohême, de la Carinthie, du Frioul, de la Normandie; sur-tout d'Almaden en Espagne, mine célebre du temps même des Romains, qui partage depuis peu le service des colonies Espagnoles avec celle de Guancavelica.

L'opinion commune veut que cette derniere mine ait été découverte en 1564. Le commerce du mercure étoit alors encore libre. Il devint exclusif, en 1571. A cette époque, toutes les mines de mercure furent fermées, & on se borna à exploiter celle de Guancavelica, dont le roi se réserva la propriété. On ne s'apperçoit pas qu'elle diminue.

Cette mine est creusée dans une montagne

fort vaſte, à ſoixante lieues de Lima. On voit dans ſes abymes, des rues, des places, une chapelle où l'on célebre les myſteres de la religion, tous les jours de fête. Des milliers de flambeaux l'éclairent continuellement.

La terre qui contient le vif-argent de cette mine eſt, ſelon l'opinion d'un voyageur célebre, d'un rouge blanchâtre, comme de la brique mal-cuite. On la concaſſe, & on la met dans un fourneau de terre, dont le chapiteau eſt une voûte, en cul de four, un peu ſphéroïde. Elle eſt étendue ſur une grille de fer recouverte de terre, ſous laquelle on entretient un petit feu avec de l'herbe *icho*, qui eſt plus propre à cette opération que toute autre matiere combuſtible, & que pour cette raiſon il eſt défendu de couper à vingt lieues à la ronde. La chaleur qui perce cette terre, échauffe tellement le minéral concaſſé, que le vif-argent en ſort volatiliſé en fumée. Mais, comme le chapiteau eſt exactement bouché, la fumée ne trouve d'iſſue que par un petit trou qui communique à une ſuite de cucurbites de terre, rondes & emboîtées par le cou, les unes dans les autres. Là, cette fumée circule & ſe condenſe par le moyen du peu d'eau qui eſt au fond de chaque cucurbite. Le vif-argent tombe alors en liqueur bien formée. Il s'en ramaſſe moins dans les premieres que dans les dernieres. Les unes & les autres s'échaufferoient aſſez pour ſe caſſer, ſi l'on n'avoit l'attention de les rafraîchir extérieurement avec de l'eau.

Des particuliers exploitent à leurs frais la

mine de Guancavelica. Ils sont obligés de livrer au gouvernement, à un prix convenu, tout le mercure qu'ils en tirent. Dès qu'on a la provision que les besoins d'un an exigent, les travaux sont suspendus. Une partie du mercure se vend sur les lieux; le reste est envoyé dans les magasins royaux de tout le Pérou, qui le distribuent au même prix qu'il est vendu dans le Mexique. Cet arrangement qui a fait tomber beaucoup de mines, & qui a empêché que d'autres ne s'ouvrissent, est inexcusable dans le systême Espagnol. La Cour de Madrid mérite à ce sujet, les mêmes reproches qu'on feroit ailleurs à un ministre assez aveugle pour mettre des impôts sur les instruments de labourage.

La mine de Guancavelica, qui communique généralement des mouvements convulsifs à ceux qui y travaillent, & les autres mines qui ne sont guere moins mal-saines, sont toutes exploitées par des Péruviens. Ces infortunées victimes d'une avidité insatiable, sont entassées toutes nues dans des abymes, la plupart profonds, tous extrêmement froids. La tyrannie a imaginé ce rafinement de cruauté, pour qu'il fût impossible de rien soustraire à son inquiete vigilance. S'il se trouve quelques malheureux qui survivent long-temps à tant de barbaries, c'est l'usage du coca qui les conserve.

Le coca est un arbrisseau qui ne s'éleve guere que de trois à quatre pieds; son fruit est disposé en grappes. Il est rouge lorsqu'il commence à mûrir, & noir lorsqu'il a atteint sa maturité. Sa feuille molle, d'un verd pâle, &

assez semblable à celle du myrthe, fait les délices des Péruviens. Ils la mâchent après l'avoir mêlée avec une terre blanche qu'ils nomment *mambis*; elle leur tient lieu de nourriture; elle fortifie leur estomac; elle soutient leur courage. Si ceux qui sont enterrés dans les mines en manquent, ils cessent de travailler, quelques moyens qu'on emploie pour les y forcer. Aussi leurs oppresseurs leur en fournissent-ils autant qu'ils veulent, en rabattant son prix sur leur salaire journalier. Les environs de Cusco fournissent le meilleur coca.



CHAPITRE XXIII.

Communication des différentes provinces du Pérou entr'elles.

CETTE plante, les autres productions du pays, tous les fruits de l'industrie, se répandent dans l'empire par trois voies différentes. Les villes situées sur la côte sont approvisionnées par des bâtiments convenables à ces mers, toujours paisibles. Une multitude innombrable de mulets tirés du Tucuman, servent aux liaisons qu'ont entr'elles plusieurs provinces. La plus grande circulation se fait par le Guayaquil.

Sur les bords de ce fleuve, qui prend sa source dans les Cordelieres, les Espagnols bâtirent au temps de la conquête une ville assez considérable, à six lieues de la mer. Elle est

protégée par trois forts nouvellement élevés, & défendus feulement par une garde bourgeoife. Ils font compofés de groffes pieces de bois, difpofées en paliffades. La nature du bois, qui eft à l'épreuve de l'eau convient à l'humidité du fol.

On lit dans les relations d'un philofophe Efpagnol, que fur cette côte, auffi bien qu'à celle de Guatimala, fe trouve le limaçon qui donne cette pourpre fi célébrée par les anciens, & que les modernes ont cru perdue. La coquille qui les renferme, eft attachée à des rochers que la mer baigne. Elle a le volume d'une groffe noix. On peut extraire la liqueur de cet animal de deux manieres; les uns le tuent, après l'avoir tiré de fa coquille, le preffent avec un couteau depuis la tête jufqu'à la queue, féparent du corps la partie où s'eft amaffée la liqueur, & jettent le refte. Quand cette manœuvre, répétée fur plufieurs limaçons, a donné une certaine quantité de liqueur, on y plonge le fil qu'on veut teindre; & l'opération eft faite. La couleur, d'abord blanc de lait, devient enfuite verte, & n'eft pourpre que lorfque le fil eft fec. Ceux qui n'aiment pas cette méthode, tirent en partie l'animal de fa coquille, & en le comprimant, lui font rendre une liqueur qui teint: on répete cette opération jufqu'à quatre fois en différents temps, mais toujours moins utilement. Si l'on continue, l'animal meurt, à force de perdre ce qui fait le principe de fa vie, & qu'il n'a plus la force de renouveller. On ne

connoît point de couleur qu'on puisse comparer à celle dont nous parlons, ni pour l'éclat, ni pour la vivacité, ni pour la durée ; elle réussit mieux avec le coton qu'avec la laine, le lin ou la soie.

Outre cet objet de curiosité, Guayaquil fournit à l'intérieur de l'empire, des bœufs, des mulets, du sel, du poisson salé ; il fournit une grande abondance de cacao à l'Europe & au Mexique, mais peu au Pérou, où l'on préfere généralement l'herbe du Paraguay. C'est le chantier universel de la mer du Sud, & il pourroit le devenir en partie de la métropole. On ne connoît point de contrée sur la terre qui soit aussi riche en bois de construction & de mâture, soit pour la qualité, soit pour la quantité. Le chanvre & le goudron qui lui manquent, lui seroient aisément fournis par le Chili & le Guatimala.

Mais ce qui rend Guayaquil plus considérable encore, c'est l'avantage qu'il a d'être l'entrepôt nécessaire & le lien de communication des montagnes du Pérou avec ses vallées, avec Panama, avec le Mexique. Toutes les marchandises que ces pays échangent, passent par les mains de ses négociants. Les plus gros vaisseaux s'arrêtent au port de l'isle de Puna, placé à l'entrée du golfe ; les autres remontent environ quarante lieues dans le fleuve.

Malgré tant de moyens de s'élever, Guayaquil, dont la population est de vingt mille ames, n'a que l'aisance. Les fortunes y ont été successivement renversées par neuf incen-

dies, qu'on y a attribués au mécontentement des negres, & par des corsaires qui ont deux fois saccagé la ville. Celles qui ont été faites depuis ces funestes époques, n'y sont pas restées. Un climat où les chaleurs sont intolérables toute l'année, où les pluies sont continuelles pendant six mois, où des insectes dangereux & dégoûtans ne laissent pas un instant de tranquillité, où paroissent s'être réunies les maladies des températures les plus opposées, où l'on vit dans la crainte continuelle de perdre la vue, un tel climat n'est guere propre à fixer ses habitants. On n'y voit que ceux qui n'ont pas acquis assez de bien, pour aller couler ailleurs des jours heureux dans l'oisiveté & dans les délices. Un goût qui est général dans l'empire, conduit les plus opulents à Lima.

Cette capitale du Pérou, si renommée dans toutes les parties du monde, est située à deux lieues de la mer dans une plaine délicieuse, environ à une égale distance de l'équateur & du tropique du Sud; comme pour réunir toutes les richesses & les douceurs de l'Amérique méridionale. Sa vûe se promene d'un côté sur un Océan tranquille, & de l'autre elle s'étend à trente lieues jusqu'aux Cordelieres. Le sol de son territoire n'est qu'un amas de pierres à fusils que la mer y a sans doute entassées avec les siecles, mais couvertes d'un pied de terre, que les eaux de sources qu'on y trouve par-tout en creusant, y ont amené des montagnes. En vain les Espagnols veulent attribuer l'origine de ces eaux à la filtration de la mer, la théorie

du globe & sa construction physique, déposent contre une opinion que d'ailleurs toutes les expériences démentent.

Des cannes à sucre, des multitudes incroyables d'oliviers, quelques vignes, des prairies artificielles, des pâturages pleins de sel qui donnent au mouton un goût exquis, de menus grains destinés à élever des volailles qui sont parfaites, des arbres fruitiers de toutes les especes, quelques autres cultures, couvrent ces campagnes fortunées. Une mer poissonneuse, acheve d'y rendre les vivres abondants à un prix modéré. La récolte de l'orge & du froment augmentoit autrefois cette heureuse ressource; mais un tremblement de terre y fit, il y a près d'un siecle, une si grande révolution, que les sémences pourrissoient sans germer. Après quarante ans de stérilité, le laboureur voyant le sol s'améliorer, voulut reprendre ses anciens travaux. Le Chili, qui, par un privilege exclusif, approvisionnoit Lima, s'opposa à la cultivation de son territoire; & la capitale de l'Espagne ne permit qu'en 1750 à celle du Pérou, de revivre de son propre fonds.

Lima fondé il y a plus de deux siecles, & bâti par les destructeurs du Pérou, a été renversé en détail par onze tremblements de terre. Le douzieme, qui arriva le 28 octobre 1746, engloutit en trois minutes, la ville, son port de Callao, tous les vaisseaux de la côte, avec quinze cents millions, dit-on, en argent, soit monnoyé, soit ouvré, soit en lingots. Les esprits tombés depuis long-temps comme en lé-

thargie, ont été réveillés par cette violente secousse. Une nouvelle activité, une nouvelle émulation, ont produit le travail & l'industrie. Lima, quoique moins riche, est actuellement plus agréable qu'en 1682, lorsque ses portes offrirent à l'entrée du duc de Palata, des rues pavées d'argent.

Elles ne sont aujourd'hui que bien alignées, avec des maisons agréables & des édifices publics, où l'on remarque de l'intelligence & du goût. Les eaux de la riviere qui baigne ses murs, ont été asservies & distribuées pour la commodité des cioyens, pour l'ornement des jardins, pour la fertilité des campagnes.

Mais ces murs pechent par la solidité même de leurs fondements On en voit à quelques lieues de Lima, d'anciennement bâtis ou jettés sur la superficie de la terre sans aucun ciment, qui cependant avoient résisté aux assauts & aux convulsions qui ont renversé les édifices profonds des Espagnols. Les naturels du pays, quand ils virent ouvrir des fondements & bâtir avec du mortier, dirent que leurs tyrans creusoient des tombeaux pour s'enterrer. C'étoit peut-être une consolation au malheur du vaincu, de prévoir que la terre elle-même le vengeroit de ses dévastateurs ; mais deux siecles de châtiments ne les ont pas corrigés. Le plaisir d'avoir des maisons commodes, ou la vanité d'en élever de spacieuses, l'emporte encore sur le danger d'en être écrasé.

Les fléaux de la nature, qui ont introduit le besoin des arts à Lima, n'y ont produit aucune

nés à une misere forcée, par la pieuse rapacité d'une foule de mendiants volontaires. Le François, le Hollandois, l'Anglois, perdent de leurs préjugés nationaux en voyageant ; l'Espagnol traîne avec lui les siens dans tout l'univers : & telle est la manie de léguer à l'église, qu'au Pérou tous les biens-fonds appartiennent au sacerdoce, ou en relevent par des redevances. Le monachisme a fait au Pérou ce que la loi du *Vacuf* fera tôt ou tard à Constantinople. Ici l'on attache sa fortune à un *minaret* pour l'assurer à son héritier ; là on en dépouille un héritier en l'attachant à un monastere, par la crainte d'être damné. Les moyens sont un peu divers ; mais à la longue, l'effet est le même. Dans l'une & l'autre contrée, l'église est le gouffre où toute la richesse va se précipiter ; & ces Castillans, autrefois si redoutés, sont aussi petits devant la superstition, que des esclaves Asiatiques en présence de leur despote.

A juger des créoles d'après ces extravagances, on seroit tenté de les croire entiérement abrutis. On se tromperoit. Les habitants des vallées ont de la pénétration, & ceux des montagnes n'en manquent pas. Les uns & les autres s'estiment fort supérieurs aux Espagnols Européens, qu'ils traitent entr'eux de *Cavallos*, c'est-à-dire de bêtes.

Ils ont plus d'esprit que de courage. Mécontents du gouvernement, tous ces peuples lui sont également soumis. L'homme par-tout oublie son nombre & sa force. Là, on redoute jusqu'au nom des officiers royaux ; & quatre

soldats envoyés par le vice-roi, font trembler des villes entieres à quatre cents lieues de la capitale.

Cette timidité du Péruvien, est le principe ou la suite de sa mollesse. Il est chez des courtisannes, ou il s'occupe dans sa maison à boire de l'herbe du Paraguay. Il craint d'ôter des plaisirs à l'amour, en lui donnant des nœuds légitimes. La plupart des habitants se marient derriere l'église ; c'est leur expression, qui signifie vivre dans le concubinage. Si les enfants issus de ce commerce sont avoués par leurs peres, ils héritent, & leur naissance n'en garde aucune tache. Les évêques anathématisent tous les ans à Pâques, les personnes engagées dans ces liens illicites. Mais que peuvent ces vains foudres contre l'amour, autorisé par l'usage, la tolérance ou l'exemple des ecclésiastiques du second ordre, & le climat qui lutte sans cesse, & l'emporte à la fin, sur toutes les loix civiles & religieuses contraires à son influence ?

Les femmes du Pérou ont plus de charmes que les armes spirituelles de Rome n'inspirent de terreur. La plupart, sur-tout celles de Lima, ont des yeux brillans de vivacité, une peau blanche, un teint délicat, animé, plein de fraîcheur & de vie, une taille moyenne & bien prise qui semble aller au-devant de l'amour. Mais ce qui met les hommes à leurs genoux, c'est la petitesse d'un joli pied, qu'on leur façonne dès l'enfance par une chaussure étroite. On laisse les grands pieds des Espagnoles pour admirer ceux d'une Péruvienne, qui joint à

l'artifice de les cacher ordinairement, l'heureuse adresse de les montrer quelquefois.

A ces petits pieds joignez une longue chevelure, qui pourroit servir de voile à la pudeur, tant elle est épaisse & noire, tant elle se plaît à croître & à descendre. Les femmes de Lima en relevent quelques tresses sur la tête, & laissent flotter le reste autour de leurs épaules en forme de cercles, sans boucles ni frisure. Elles sont si jalouses de leur conserver leur propre beauté, qu'elles n'y mettent pas le moindre ornement. Les perles, les diamans sont réservés pour les pendants d'oreille, pour les larges colliers, pour les bracelets, pour les bagues, pour une plaque d'or suspendue au milieu du sein par un ruban qui fait le tour du corps. Une femme sans titre & sans noblesse ne sort guere dans toute sa parure, qu'elle n'étale en pierreries la valeur de cent à cent cinquante mille livres : encore est-il du bel air d'affecter de l'indifférence pour ces miseres-là. Il faut en perdre ou en laisser tomber, sans y prendre garde ; il faut qu'il y ait toujours à réparer ou à ajouter.

Mais ce qui séduit les yeux, & jette le trouble dans l'ame, c'est un habillement qui, laissant à découvert le sein & les épaules, ne descend qu'à mi-jambe. De-là jusqu'à la cheville du pied tombe une dentelle, au travers de laquelle on apperçoit les bouts des jarretieres brodés d'or ou d'argent, & garnis de perles. Le linge, le jupon, l'habit, tout est surchargé des dentelles les plus fines. Une femme ne pa-

roît guere en public sans être accompagnée de trois ou quatre esclaves, la plupart mulâtresses, en livrée comme les laquais, en dentelles comme leur maîtresse.

Ces dames aiment beaucoup les odeurs. On ne les surprend jamais sans ambre; elles en répandent dans leur linge & leurs habits, même dans leurs bouquets, comme s'il manquoit quelque chose au parfum naturel des fleurs. L'ambre est sans doute une ivresse de plus pour les hommes, & les fleurs donnent un nouvel attrait aux femmes. Elles en garnissent leurs manches & quelquefois leurs cheveux, comme des bergeres. On voit tous les jours dans la grande place de Lima, où il se vend pour quinze ou vingt mille francs de fleurs, les dames en caleches dorées, acheter ce qu'il y a de plus rare, sans regarder au prix; & les hommes en foule adorer & contempler ce que la nature a fait de plus charmant pour embellir, pour enchanter le songe de la vie.

Où pourroit-on mieux jouir de ses délices qu'au Pérou? c'est aux femmes qu'il appartient de les sentir & de les communiquer. Celles de Lima aiment entr'autres plaisirs celui de la musique qu'elles portent jusqu'à la passion. De toutes parts on n'entend que des chansons, des concerts de voix & d'instruments. Les bals sont fréquents. On y danse avec une légéreté surprenante; mais on néglige les graces des bras pour s'attacher à l'agilité des pieds, & surtout aux inflexions du corps: images des vrais

mouvements de la volupté, comme l'expreſſion du viſage eſt le véritable accompagnement de la danſe. Si les bras aident à l'attitude, à l'enſemble, le corps exprime mieux le plaiſir. Dans les pays où les ſenſations ſont les plus vives, la danſe agitera plus les pieds & le corps que les bras.

Tels ſont les plaiſirs que les femmes goûtent & répandent à Lima. Parmi tant de choſes qui relevent & conſervent leurs agréments, elles ont un uſage auquel on a deſiré qu'elles vouluſſent renoncer; c'eſt le *limpion*. On donne ce nom à de petits rouleaux de tabac, de quatre pouces de long ſur neuf lignes de diametre, enveloppés d'un fil très-blanc, d'où le tabac ſort par dégrés à meſure qu'on en uſe. Les dames ne font que porter le bout du limpion à la bouche, pour le mâcher un inſtant.

Cette maſtication eſt ſur-tout d'uſage dans les lieux d'aſſemblée, où les femmes reçoivent compagnie. C'eſt une chambre de parade, où regne d'un côté tout le long du mur, une eſtrade d'un demi-pied de haut ſur cinq ou ſix pieds de large: c'eſt-là que nonchalamment aſſiſes, & les jambes croiſées ſur des tapis & des carreaux ſuperbes, elles paſſent les journées entieres ſans changer de poſture, même pour manger; on les ſert ſur de petites tables placées devant elles pour les ouvrages dont elles s'amuſent. Les hommes qu'elles admettent à leur converſation s'aſſeyent ſur des fauteuils, à moins qu'une grande familiarité n'appelle ces adorateurs juſqu'à l'eſtrade, qui eſt

comme le ſanctuaire du culte & de l'idole. Cependant les divinités aiment mieux y être libres que fieres ; & banniſſant le cérémonial, elles jouent de la harpe & de la guitarre, ou chantent & danſent quand on les en prie.

Leurs maris ne ſont pas ceux qui ont le plus à ſe louer de leur complaiſance. Comme la plupart des citoyens conſidérables de Lima ſe livrent à des courtiſannes, les riches héritieres ſe réſervent à des Européens qui viennent en Amérique. L'avantage qu'elles ont de faire la fortune de leurs maris, les porte naturellement à vouloir dominer. Mais qu'on leur cede l'empire, dont elles ſont jalouſes, & elles ſeront conſtamment fidelles. Tant la vertu ſe joint à une certaine fierté !

Les mœurs des métis, des mulâtres libres, qui forment la plus grande population de Lima, & qui tiennent les arts dans leurs mains, ne s'éloignent guere des mœurs des Eſpagnols. L'habitude qu'ils ont contractée de dormir après leur dîné, & de ſe repoſer une partie de la journée, rend leur induſtrie plus chere qu'elle ne devroit l'être. Il faut que le temps qu'ils donnent au travail leur procure une vie commode, & fourniſſe à leur luxe, ordinairement porté fort loin. Leurs femmes en particulier, ſe piquent de magnificence dans leurs meubles & dans leur parure. Elles ne ſortent jamais qu'en voiture, & copient les dames du plus haut rang juſques dans leur chauſſure. Elles ſe preſſent habituellement les pieds pour en cacher la grandeur naturelle, rarement cor-

rigée par l'éducation. Quoiqu'elles portent l'imitation jusqu'à former des cercles, des assemblées comme leurs modeles, elles ne parviennent jamais à leur ressembler. Leurs maris approchent encore moins du ton de l'Espagnol Européen ou du créole, quoiqu'il y ait peu de mérite réel ou d'adresse à le copier. Ils sont rudes, altiers, inquiets; mais ces défauts fâcheux dans la société, ne sont guere poussés à des excès ou des éclats qui troublent l'ordre public.

Tout le commerce qui se fait à Lima est exercé par les Espagnols, dont le nombre est de quinze à seize mille. Les capitaux qu'ils y emploient sont immenses. Il n'y a pas, à la vérité, plus de dix ou douze maisons dont le fonds excede deux millions; mais celles d'un million sont communes, & celles de cinq cents mille livres beaucoup davantage. Le desir de jouir, la vanité de paroître, la passion d'orner les églises, empêchent les fortunes des créoles de s'élever aussi haut que la nature des affaires le comporteroit. Les Espagnols Européens, uniquement occupés du projet de retourner dans leur patrie, font voir qu'avec de l'activité & de l'économie, on peut s'enrichir fort vîte. Les négociants qui ont besoin de secours, sont sûrs d'en trouver dans la postérité des conquérants du Pérou. Si quelques-unes de ces familles distinguées ont perpétué leur éclat à la faveur de leurs majorats, & par les seuls revenus de leurs biens-fonds, la plupart ne se sont soutenus qu'en prenant part aux affaires

de commerce. Un genre d'induſtrie ſi digne de l'homme dont il étend à la fois les lumieres, la puiſſance & l'activité, ne leur a pas paru déroger à leur nobleſſe; ſur ce point unique, elles ont abandonné les idées fauſſes & romaneſques de leurs ancêtres. Ces moyens réunis aux immenſes dépôts qui viennent de l'intérieur des terres, ont rendu Lima le centre de toutes les affaires que les provinces du Pérou ne ceſſent de faire, ſoit entr'elles, ſoit avec le Mexique & le Chili, ſoit avec la métropole.



CHAPITRE XXIV.

Communication du Pérou avec l'Europe.

LE détroit de Magellan paroiſſoit la ſeule voie ouverte pour cette derniere liaiſon. La longueur du trajet, la frayeur qu'inſpiroient des mers orageuſes & peu connues, la crainte d'exciter l'ambition des autres nations, l'impoſſibilité de trouver un aſyle dans des événements malheureux; d'autres conſidérations, peut-être, tournerent toutes les vues vers Panama.

Cette ville qui avoit été la porte par où l'on étoit entré au Pérou, s'étoit élevée à une grande proſpérité, lorſqu'en 1670 elle fut pillée & brûlée par des pirates. On la rebâtit dans un lieu plus avantageux, à quatre ou cinq

milles de sa premiere place. Son port, nommé Perico, est très-sûr. Il est formé par un archipel de quarante-huit petites isles, & peut contenir les plus nombreuses flottes.

La place, peu de temps après sa fondation, devint la capitale du royaume de Terre-Ferme. Les trois provinces de Panama, de Darien & de Veraguas qui le composoient, donnerent d'abord quelques espérances. Cette prospérité s'évanouit comme un éclair. Les sauvages du Darien recouvrerent leur indépendance; & les mines des deux autres provinces ne se trouverent ni assez abondantes, ni d'assez bon alci, pour qu'on pût continuer à les exploiter. Cinq ou six bourgades, où l'on voit quelques Européens tout nuds, & un fort petit nombre d'Indiens qu'on est parvenu à fixer, forment tout cet état, que les Espagnols ne craignent pas d'honorer du grand nom de royaume. Il est généralement stérile, mal-sain, & n'offre au commerce que des perles.

Cette pêche se fait dans les isles du golfe. La plupart des habitants y emploient ceux de leurs negres qui sont bons nageurs. Ces esclaves plongent & replongent dans la mer pour y chercher des perles, jusqu'à ce que cet exercice violent ait épuisé leurs forces ou lassé leur courage.

Chaque negre doit rendre un nombre fixe d'huîtres. Celles où il n'y a point de perle, celles où la perle n'est pas entiérement formée, ne sont pas comptées. Ce qu'il peut trouver au-delà de l'obligation commune, lui

appartient inconteſtablement; il peut le vendre à qui bon lui ſemble; mais pour l'ordinaire, il le cede à ſon maître pour un prix modique.

Des monſtres marins, plus communs aux iſles où ſe trouvent les perles que ſur les côtes voiſines, rendent cette pêche dangereuſe. Quelques-uns devorent en un inſtant les plongeurs. Le *mantas*, qui tire ſon nom de ſa figure, les enveloppe, les roule ſous ſon corps, & les étouffe. Pour ſe défendre contre de tels ennemis, chaque pêcheur eſt armé d'un poignard; auſſi-tôt qu'il apperçoit quelqu'un de ces poiſſons voraces, il l'attaque avec précaution, le bleſſe, & le met en fuite. Cependant il périt toujours quelques pêcheurs, & il y en a un grand nombre d'eſtropiés.

Les perles de Panama ſont ordinairement de très-belle eau. Il y en a même de remarquables par leur groſſeur & par leur figure. On les vendoit autrefois à l'Europe. Depuis que l'art eſt parvenu à les imiter, & que la paſſion pour les diamants en a fait tomber ou prodigieuſement diminuer l'uſage, elles ont trouvé un nouveau débouché plus avantageux que le premier. On les porte au Pérou, où elles ſont extrêmement recherchées.

Cette branche de commerce a pourtant infiniment moins contribué à donner de la célébrité à Panama, que l'avantage dont il a joui long-temps, d'être l'entrepôt de toutes les productions du pays des incas, deſtinées pour l'Ancien-Monde. Ces richeſſes arrivées par une

flottille, étoient voiturées, les unes à dos de mulet, les autres, par le chàgre à Porto-Belo, situé sur la côte septentrionale de l'isthme qui sépare les deux mers.

Quoique la position de cette ville eût été reconnue & approuvée par Colomb, en 1502, elle ne fut bâtie qu'en 1584, des débris de Nombre de Dios. Elle est disposée en forme de croissant, sur le penchant d'une montagne qui environne le port. Ce port célebre, autrefois très-bien défendu par des forts que l'amiral Vernon détruisit en 1740, paroît offrir une entrée large de six cents toises; mais elle est tellement retrécie par des rochers à fleur d'eau, qu'elle se trouve réduite à un canal étroit. Les vaisseaux n'y arrivent qu'à la toue, parce qu'ils trouvent toujours des vents contraires, ou un grand calme. Ils y jouissent d'une sûreté entiere.

L'intempérie du climat de Porto-Belo est si connue, qu'on a surnommé cette ville le tombeau des Espagnols. Plus d'une fois on y a abandonné les galions, qui y avoient perdu la plupart de leurs équipages. Les Anglois qui bloquerent cette place, en 1726, n'auroient pas eu la force de regagner la Jamaïque, s'ils avoient attendu quelques jours de plus. Les habitants eux-mêmes n'y vivent pas longtemps, & ont tous un tempérament foible. Il est comme honteux d'être réduit à y demeurer. On n'y voit que quelques negres, quelques mulâtres, un très-petit nombre de blancs qui y sont fixés par les emplois que le gouverne-

ment leur confie. La garnison même, quoique composée seulement de cent cinquante hommes, n'y reste jamais plus de trois mois de suite. Jusqu'au commencement du siecle, aucune femme n'avoit osé y accoucher. Elle auroit cru vouer ses enfants, se vouer elle-même à une mort certaine. Il est établi que les animaux domestiques de l'Europe, qui se sont prodigieusement multipliés dans toutes les parties du Nouveau-Monde, perdent leur fécondité en arrivant à Porto-Belo ; & à en juger par le peu qu'il y en a, malgré l'abondance des pâturages, on seroit porté à croire que cette opinion n'est pas mal fondée. Les plantes transplantées dans cette région funeste, où la chaleur, l'humidité, les vapeurs sont excessives & continuelles, n'ont jamais prospéré. Il seroit trop long de rapporter tous les maux qu'on y éprouve, difficile d'en trouver les causes, & peut-être impossible d'en indiquer le remede.

Ces inconvénients n'empêcherent pas que Porto-Belo ne devînt d'abord le théatre du plus riche commerce qui ait jamais existé ; tandis que les richesses du Nouveau-Monde y arrivoient pour être échangées contre l'industrie de l'Ancien, les vaisseaux partis d'Espagne, & connus sous le nom de galions, s'y rendoient de leur côté, chargés de tous les objets de nécessité, de commodité, de luxe, qui pouvoient tenter les possesseurs des mines.

Les députés des deux commerces, régloient à bord de l'amiral le prix des marchandises, sous les yeux du commandeur de l'escadre &

du préfident de Panama. L'eftimation ne portoit pas fur la valeur intrinfeque de chaque chofe, mais fur fa rareté ou fon abondance. L'habileté des agents confiftoit à fi bien former leurs combinaifons, que la cargaifon apportée d'Europe, abforbât tous les tréfors venus du Pérou. On regardoit la foire comme mauvaife, lorfqu'il fe trouvoit des marchandifes négligées faute d'argent, ou de l'argent fans emploi faute de marchandifes. Dans ce cas feulement, il étoit permis aux négociants Efpagnols d'aller faire leur commerce dans la mer du Sud, & aux négociants Péruviens, de faire des remifes à la métropole, pour leurs achats.

Dès que les prix étoient réglés, les négociations commençoient. Elles n'étoient ni longues, ni difficiles. La franchife la plus noble en étoit la bafe. Les échanges fe faifoient avec tant de bonne foi, qu'on n'ouvroit pas les caiffes de piaftres, qu'on ne vérifioit pas le contenu des ballots. Cette confiance réciproque ne fut jamais trompée. Il fe trouva plus d'une fois des facs d'or mêlés parmi des facs d'argent, des articles qui n'étoient pas portés fur les factures. Tout étoit exactement reftitué avant le départ des galions ou à leur retour. Seulement il arriva, en 1654, un événement qui auroit pu arrêter cette confiance. On trouva en Europe, que toutes les piaftres reçues à la derniere foire, avoient un cinquieme d'alliage. La perte fut fupportée par les commerçants Efpagnols; mais, comme le tréforier de la mon-

noie de Lima fut reconnu pour auteur de cette malversation, la réputation des marchands Péruviens ne souffrit aucune atteinte.

La foire, dont la mauvaise qualité de l'air avoit fait fixer la durée à quarante jours, se tenoit réguliérement. On voit, par des actes de 1595, que les galions devoient être expédiés d'Espagne tous les ans, au plus tard tous les dix-huit mois; & les douze flottes parties depuis le 4 août 1628, jusqu'au 3 juin 1645, prouvent qu'on ne s'écartoit pas de cette regle. Elles revenoient au bout de onze, de dix, quelquefois même de huit mois, avec cent millions & plus, en or, en argent & en marchandises.

Cette prospérité continua sans interruption jusqu'au milieu du dix-septieme siecle. Avec la perte de la Jamaïque, commença une contrebande considérable, qui, jusqu'alors avoit été peu de chose. Le sac de Panama en 1670, par le pirate Anglois Jean Morgan, eut des suites encore plus funestes. Le Pérou, qui y envoyoit ses fonds d'avance, ne les y fit plus passer qu'après l'arrivée des galions à Carthagene. Les retards, les incertitudes, la défiance furent les suites de ce changement. Les foires diminuerent, & le commerce interlope augmenta.

Un plus grand mal menaçoit l'Espagne. Les Ecossois porterent en 1698, dans le golfe de Darien, douze cents hommes de débarquement. Leur projet étoit de gagner la confiance des sauvages que les Castillans n'avoient pu dompter, de leur mettre les armes à la main contre

une nation qu'ils détestoient, de former un établissement sur leur territoire, de rompre la communication de Carthagene avec Porto-Belo, d'intercepter les galions, & de combiner leurs forces avec celles de la Jamaïque, pour prendre une supériorité décidée dans cette partie du Nouveau-Monde.

Ce plan, qui n'avoit rien de chimérique, déplut à Louis XIV, qui offrit à la cour de Madrid une flotte pour le faire échouer : aux Hollandois, qui craignoient avec raison que la nouvelle compagnie ne partageât un jour le commerce interlope dont ils étoient en possession dans ces parages : à l'Espagne qui menaça de confisquer les effets des sujets de la grande-Bretagne, qui négocioient dans ses royaumes. Il blessa sur-tout les Anglois, qui prévoyoient que leurs colons abandonneroient des plantations usées, pour aller se fixer sur un territoire abondant en or ; & que l'Ecosse, devenue riche, voudroit sortir de l'espece de dépendance où sa pauvreté l'avoit jusqu'alors réduite. Cette opposition violente & universelle, détermina le roi Guillaume à révoquer une permission que ses favoris lui avoient arrachée. Il défendit de plus à toutes ses possessions du Nouveau-Monde, de fournir ni armes, ni vivres, ni munitions à une colonie naissante, dont la ruine devoit assurer la tranquillité publique. Ainsi fut étouffée au berceau une peuplade dont la grandeur ne paroissoit pas éloignée, & devoit être un jour très-considérable.

On eut à peine le loisir de se réjouir de cet

heureux hasard. L'élévation d'un prince François sur le trône de Charles-Quint, alluma une guerre générale, & dès les premieres hostilités, les galions furent brûlés dans le port de Vigo, où l'impossibilité de gagner Cadix les avoit forcés de se réfugier. La communication de l'Espagne avec Porto-Belo, fut alors tout-à-fait interrompue; & la mer du Sud eut plus que jamais des liaisons directes & suivies avec l'étranger.

La pacification d'Utrecht, qui faisoit espérer la fin du désordre, y mit le comble. Philippe V, qui recevoit la loi, se vit réduit à retirer le traité de l'Assiento aux François, qui, malheureux dans tout le cours de la guerre & peu instruits alors dans le commerce maritime, en jouissoient, depuis 1702, sans grand avantage. Ils furent remplacés par les Anglois.

La compagnie du Sud, qui exerça le privilege, devoit fournir quatre mille huit cents Africains, & payer au roi d'Espagne 160 livres par tête de negre. Elle n'étoit obligée d'en donner que la moitié pour ceux qu'elle introduiroit au dessus de ce nombre, pendant les vingt-cinq premieres années de l'arrangement. Dans les cinq dernieres, il lui étoit défendu d'en porter au-delà de ce qu'il étoit spécifié dans le contrat.

Il lui étoit permis d'envoyer d'Europe, sur des bâtiments de cent cinquante tonneaux, dans la mer du Nord, des habits, des médicaments, des provisions, des agrêts pour les esclaves, ses facteurs & ses navires. Elle pouvoit ven-

dre toutes ces marchandises aux vaisseaux Espagnols, qui en auroient besoin pour leur retour.

A cause de l'éloignement, la compagnie étoit autorisée à bâtir des maisons sur la riviere de la Plata ; à prendre des terres à ferme dans le voisinage de ses comptoirs, à les faire cultiver par des negres ou par des naturels du pays ; c'est-à-dire, à s'emparer, par le moyen de cet entrepôt, de tout le commerce du Chili & du Paraguay.

Elle n'avoit pas moins de facilité pour la mer du Sud. Il lui étoit permis de freter à Panama & dans tous les autres ports de cette côte, des bâtiments de quatre cents tonneaux, pour transporter ses negres sur toutes les côtes du Pérou, de les équiper à son gré, d'en nommer les officiers, de rapporter le produit de ses ventes en denrées, en or, en argent, sans être assujettie à aucun droit d'entrée ou de sortie. Elle pouvoit envoyer à Porto-Belo & faire passer de-là à Panama, tout ce qui étoit nécessaire pour l'équipement des navires qu'elle expédieroit.

Quoique ces sacrifices dussent coûter beaucoup à l'Espagne, l'Angleterre qui savoit profiter de sa supériorité, lui en arracha un plus douloureux encore. Elle obtint la permission d'envoyer tous les ans un vaisseau chargé de marchandises à la foire de Porto-Belo. Il arrivoit toujours avec mille tonneaux, au lieu de cinq cents qu'il avoit la liberté de porter. On ne lui donnoit ni eau, ni vivres. Quatre

ou cinq bâtiments qui le suivoient, fournissoient à ces besoins, & substituoient souvent des marchandises à celles qui étoient vendues. Les galions, écrasés par cette concurrence, l'étoient encore par tout ce que les Anglois versoient dans les ports où ils portoient des negres. Enfin, il fut impossible, après l'expédition de 1737, de soutenir plus long-temps ce commerce; & l'on vit finir ces fameuses foires si enviées des nations, quoiqu'on pût les regarder comme le trésor commun de tous les peuples. Depuis cette époque, Panama & Porto-Belo sont infiniment déchus. Ces deux villes ne servent plus que de passages aux negres qui sont portés dans la mer du Sud, & à quelques-autres branches peu importantes d'un commerce languissant. Les affaires les plus considérables ont pris une autre direction.

On sait que Magellan découvrit en 1520 le fameux détroit qui porte son nom, & qui sépare l'extrémité de l'Amérique méridionale de la terre de Feu. On lui donne cent dix lieues de long, & en quelques endroits moins d'une lieue de large. Quoique ce fût long-temps le seul passage connu pour arriver à la mer du Sud, les dangers qu'on y couroit le firent presque oublier. La hardiesse du célébre navigateur Drake, qui porta par cette voie le ravage sur les côtes du Pérou, détermina les Espagnols à former, en 1582, au détroit de Magellan, un établissement destiné à devenir la clef de cette partie du Nouveau-Monde. La nouvelle colonie périt toute entiere, faute de vivres.

Trois ans après, il n'y restoit que Fernando Gomez, que le corsaire Anglois Thomas Cawendish ramena en Europe.

Ce fut un moindre malheur qu'on ne le craignoit. Le détroit de Magellan cessa bientôt d'être la route des Pirates, que leur avidité conduisoit dans ces régions éloignées. Quelques navigateurs hardis ayant doublé le cap de Horn, ce fut dans la suite le chemin que suivirent les ennemis de l'Espagne, qui vouloient passer dans la mer du Sud. Il fut encore plus fréquenté par les vaisseaux François, durant la guerre qui bouleversa l'Europe au commencement du siecle. L'impossibilité où se trouvoit Philippe V d'approvisionner lui-même ses colonies, enhardit les sujets de son ayeul à aller au Pérou. Le besoin où l'on y étoit de toutes choses fit recevoir les François avec joie; & ils gagnerent dans les premiers temps jusqu'à huit cents pour cent. Ces profits énormes ne se soutinrent pas. La concurrence à la fin fut si considérable, les marchandises tomberent dans un tel avilissement, qu'il fut impossible de les vendre, & que plusieurs armateurs les brûlerent pour n'être pas réduits à les rapporter dans leur patrie. L'équilibre ne tarda pas à se rétablir; & ces négociants étrangers faisoient des bénéfices assez considérables, lorsque la cour de Madrid prit en 1718, des mesures efficaces pour les éloigner de ces parages qu'on trouvoit qu'ils fréquentoient depuis trop long-temps.

Alors s'arrêterent les expéditions pour la mer

du Sud par le cap de Horn. Les Espagnols les reprirent eux-mêmes en 1740, avec une utilité médiocre. Ils se flattoient qu'à l'expiration du traité de l'Assiento, le commerce du Pérou redeviendroit ce qu'il avoit été. Les suites ont dû les désabuser. La colonie n'a pas fourni plus de quinquina, de laine de vigogne, de cacao, qu'elle n'en donnoit; & ses mines se sont trouvées si considérablement diminuées, que les retours annuels en or & en argent n'ont pas passé dix-sept millions. Il n'y a même eu rien dans cette somme pour le gouvernement; parce que, quoiqu'il ait établi les mêmes impôts au Pérou que dans le Mexique & dans tous ses autres établissements, les frais d'administration ont tout absorbé.



CHAPITRE XXV.

Notions générales sur la Nouvelle-Grenade, qui a été détachée du Pérou.

Les affaires ne sont pas conduites avec plus d'intelligence, de probité & d'économie dans la vice-royauté de la Nouvelle-Grenade, qui est un démembrement de celle du Pérou. Cette nouvelle domination, formée en 1718, s'étend sur la mer du Sud depuis Panama jusqu'au golfe de Guyaquil; sur la mer du Nord, depuis le Mexique jusqu'à l'Orenoque; & elle s'enfonce si avant dans les terres, qu'elle embrasse un terrein immense.

Les nombreuſes provinces qui forment ce grand gouvernement, ſont couvertes de forêts immenſes, ſéparées par de hautes montagnes, remplies de terres incultes. Ces vaſtes contrées ne ſont pas entiérement ſoumiſes. On y voit par-tout des ſauvages qui n'ont de paſſion que celle de ſurprendre & de maſſacrer des Eſpagnols. Ceux même d'entre les Indiens qui ont été forcés de ſubir le joug, ont voué à leurs tyrans la haine la plus implacable. Leur ſoin le plus cher, eſt de perpétuer cette animoſité dans leur famille. Ils rappellent ſans ceſſe à leurs enfants les calamités qui marquerent les premiers pas des deſtructeurs du Nouveau-Monde, & l'eſprit ſanguinaire qui n'a jamais ceſſé d'animer leurs ſucceſſeurs.

Au temps de la conquête, le pays étoit habité par une infinité de nations peu nombreuſes, la plupart errantes, preſque toutes féroces & pareſſeuſes. Les hommes y étoient plus agiles, les femmes plus belles & plus blanches que dans les climats voiſins. Loin des grandes rivieres, on faiſoit quelquefois vingt, trente & quarante lieues ſans trouver une cabane. Depuis l'invaſion, cette foible population n'a guere diminué; parce qu'il ne s'eſt point établi de culture meurtriere, & que les peuples ſoumis n'ont pas été condamnés aux travaux des mines. On exige rarement autre choſe d'eux, que le tribut qu'on leur a impoſé. Les uns le paient en denrées; les autres avec l'or qu'ils trouvent dans les torrents ou les rivieres. Il y en a même qui rempliſſent cette

espece d'obligation avec les bénéfices qu'ils font sur quelques marchandises d'Europe qu'ils vendent aux Indiens qui n'ont pas été assujettis.



CHAPITRE XXVI.

Notions sur le Pays de Quito.

LE pays de Quito, qui a été incorporé à ce qu'on appelle le Nouveau Royaume, en est la partie la plus connue & la plus agréable. Rien en particulier, ne peut être comparé au vallon que forme la double chaîne des Cordelieres.

Au centre de la Zone Torride, sous l'équateur même, on jouit sans cesse de tous les charmes du printemps. La douceur de l'air, l'égalité des jours & des nuits, font trouver mille délices dans un pays que le soleil embrasse d'une ceinture de feu. On le préfere au climat des Zones Tempérées, où le changement des saisons occasionne des sensations trop opposées, pour n'être pas fâcheuses par leur inégalité même. La nature semble avoir réuni sous la ligne qui couvre tant de mers & si peu de terre, un concours de choses qui servent à tempérer l'ardeur du soleil, l'élévation du globe dans cette sommité de sa sphere; le voisinage des montagnes d'une hauteur, d'une étendue immenses, & toujours couvertes de neiges;

des vents continuels qui rafraîchiſſent les campagnes toute l'année, en interrompant l'activité des rayons perpendiculaires de la chaleur. L'univers entier n'offriroit point de ſéjour plus agréable que le territoire de Quito, ſi tant d'avantages n'étoient balancés par quelques inconvénients.

A une ou deux heures après midi, tems où finit une matinée preſque toujours belle, les vapeurs commencent à s'élever, l'air ſe couvre de ſombres nuées qui ſe convertiſſent en orages. Alors tout luit, tout paroît embraſé du feu des éclairs. Le tonnerre fait retentir les montagnes avec un fracas horrible. Il s'y joint de temps en temps d'affreux tremblements. Quelquefois la pluie ou le ſoleil ſont conſtants quinze jours de ſuite; & alors la conſternation eſt univerſelle. L'excès de l'humidité ruine les ſemences, & la ſécheresse produit des maladies dangereuſes.

Mais hormis ces contre-temps, qui ſont fort rares, le climat de Quito eſt un des plus ſains. L'air y eſt généralement ſi pur, qu'on n'y connoît pas ces inſectes dégoûtans qui affligent la plupart des provinces de l'Amérique. Quoique le libertinage & la négligence y rendent les maladies vénériennes preſque générales, on s'en reſſent tres-peu. Ceux qui ont hérité de cette contagion ou qui l'ont méritée, vieilliſſent également ſans danger & ſans incommodité.

La fertilité du terroir répond à la douceur du climat. L'humidité & l'action du ſoleil

étant continuelles & toujours suffisantes pour développer & fortifier les germes, on a continuellement sous les yeux l'agréable tableau des trois belles saisons de l'année. A mesure que l'herbe se desséche, il en revient d'autre ; & l'émail des prairies est à peine tombé, qu'on le voit renaître. Les arbres sont sans cesse couverts de feuilles vertes, ornés de fleurs odoriférantes; sans cesse chargés de fruits dont les couleurs, la forme & la beauté varient par tous les dégrés de développement qui vont de la naissance à la maturité. Les grains s'élevent dans les mêmes progressions d'une fécondité toujours naissante. On voit d'un seul coup-d'œil germer les semences nouvelles, d'autres grandir & se hérisser d'épics, d'autres jaunir, d'autres enfin tomber sous la faulx du moissonneur. Toute l'année se passe à semer & à recueillir, dans l'enceinte d'un même champ ou du même horizon. Cette variété constante dépend de la situation des montagnes, des collines, des plaines & des vallées.

L'abondance du bled, du mays, du sucre, des troupeaux, de toutes les denrées, & le bas prix où les tient nécessairement l'impossibilité de les exporter, ont plongé dans la plus grande oisiveté & dans les plus grands désordres, la province entiere, sur-tout la capitale.

Quito, conquis par les Espagnols en 1534, & bâti sur le penchant de la célebre montagne de Pitchincha dans les Cordelieres, peut avoir cinquante mille habitants, livrés la plupart à une débauche honteuse & habituelle. Quoique ces

mœurs

mœurs soient assez communes dans toutes les colonies Espagnoles, elles n'ont été poussées nulle part à cet excès de corruption. Entre les passions qui y ont franchi toutes les bornes, le jeu a toujours causé les plus grands ravages.

Quoique la loi défende de porter des poignards, il est rare que les métis, les negres libres ou esclaves n'en soient pas armés. Aussi toutes les semaines, presque tous les jours sont marqués par des assassinats. L'abus des asyles qui assurent l'impunité à ces horreurs, est la principale cause du désordre. Il faut espérer que l'excès du mal fera sentir la nécessité du remede.

La métropole ne cesse d'accuser cette dépravation de mœurs d'avoir fait tomber les mines d'or & d'argent qu'on ouvrit au temps de la conquête, & d'avoir fait négliger celles qui ont été découvertes successivement. La province pourroit, dit-on, se livrer à ce genre d'industrie avec d'autant plus de succès, qu'elle est mieux peuplée en Indiens & en Espagnols qu'aucune autre contrée du nouveau-monde, & qu'elle tire de son sein une prodigieuse abondance d'excellents vivres, qu'ailleurs il faut faire venir de fort loin, & à très-grands frais. Alors cette contrée, autrefois si opulente, pourroit redevenir ce qu'elle a été, & reprendre un éclat que le préjugé & la disposition des lieux l'empêcheront toujours d'obtenir de son agriculture & de ses manufactures.

Les Espagnols nés à Quito, & ceux qu'on y envoie d'Europe pour le gouverner, trouvent

ces reproches mal fondés. Ils pensent généralement que les mines de cette province ne sont pas assez abondantes pour couvrir les frais de leur exploitation. Il seroit téméraire de prononcer sur cette contestation. Cependant pour peu qu'on veuille se rappeller la passion que ce peuple conquérant a toujours montrée pour ce genre de richesses, qui sans aucun travail de sa part ne lui a coûté que le sang de ceux qui le possédoient, on présumera qu'il n'y a qu'une entiere impossibilité fondée sur l'expérience, qui puisse déterminer cette nation à se refuser à son penchant naturel, & aux pressantes sollicitations de la métropole.

La province de Quito a voulu remplacer le produit des mines par celui des manufactures. On y fabrique une quantité prodigieuse de chapeaux, de draps communs, d'étamines & de bayettes. Indépendamment de ce qui s'en consomme dans son sein, elle en exportoit annuellement, il n'y a pas long-temps, pour cinq ou six millions de livres. Avec ce secours, elle payoit les vins, les eaux-de-vie, les huiles qu'il ne lui a jamais été permis de tirer de son sol; le poisson sec & salé qui lui venoit des côtes; le savon qui se fait à Truxillo, avec la graisse des chevres qui s'y sont extrêmement multipliées; le fer nécessaire aux travaux de son agriculture; tous les objets de luxe que lui fournissoit l'ancien monde. Ce commerce est diminué de plus de la moitié. Dans tous les temps, on avoit eu l'ambition de s'habiller de draps d'Europe, connus dans toute l'Amérique

sous le nom de draps de Castille. Cette fantaisie est devenue générale, depuis que les vaisseaux de registre ont remplacé les galions. La facilité d'avoir continuellement de ces étoffes, & de les avoir à meilleur marché, a fait tomber celles de Quito, qui s'est trouvé réduit à une misere excessive.

Le pays ne sortira pas de cet état de langueur par ses liaisons avec l'Espagne, à laquelle il ne fournit que du quinquina. L'arbre qui donne ce fameux remede, a rarement plus de deux toises & demi de haut ; son tronc & ses branches sont d'une grosseur proportionnée : il croît dans les forêts au milieu de beaucoup d'autres plantes ; & se reproduit par les graines qui tombent naturellement à terre. Sa seule partie précieuse, c'est son écorce, à laquelle on ne donne d'autre préparation que de la faire sécher. La plus épaisse a été préférée, jusqu'à ce que des analyses savantes faites en Angleterre, & des expériences répétées, aient démontré que la plus mince avoit plus de vertu.

On a cru long-temps que l'arbre du quinquina ne se trouvoit que sur le territoire de Loxa, ville fondée en 1549, par le capitaine Alonso de Mercadillo. Le plus estimé étoit celui qui croissoit à deux lieues au Sud de cette place sur la montagne de Cajanuma ; & il n'y a pas plus de cinquante ans que les négociants cherchoient à prouver par des certificats, que l'écorce qu'ils vendoient venoit de ce lieu renommé. Ce remede a été trouvé dans les derniers temps aux environs de Riobamba, de

Cuenca, & dans quelques autres campagnes; toutes de la province de Quito.

Le quinquina fut connu à Rome en 1639. Les Jésuites qui l'y avoient porté, le distribuerent gratuitement aux pauvres & le vendirent très-cher aux riches. L'année suivante, Jean de Vega, médecin d'une vice-reine du Pérou qui en avoit ressenti les salutaires effets, l'établit en Espagne à cent écus la livre. Ce remede eut bientôt une grande réputation, qui se soutint jusqu'à ce que les habitants de Loxa, ne pouvant fournir aux demandes qu'on leur faisoit, s'aviserent de mêler d'autres écorces à celle qui étoit si recherchée. Cette infidélité diminua la confiance qu'on avoit au quinquina, & par conséquent son prix. Les mesures que prit la cour de Madrid pour remédier à un désordre si dangereux, n'eurent pas un succès complet. Les nouvelles découvertes doivent avoir rendu cette production si commune, qu'il ne paroît pas vraisemblable qu'on continue à la falsifier.

C'est une opinion généralement reçue, que les naturels du pays ont connu fort anciennement l'usage du quinquina. Ils le faisoient, dit-on, infuser un jour entier dans l'eau, & donnoient la liqueur à boire au malade sans le marc. La crainte d'indiquer aux Espagnols, leurs tyrans, un remede si salutaire, les y fit renoncer eux-mêmes. Ils en avoient si bien perdu le souvenir, qu'ils pensoient que l'Europe ne l'employoit que dans ses teintures. Jussieu, botaniste François, leur ouvrit les yeux il y a

environ trente ans. Il leur apprit à distinguer les médiocres especes de quinquina des bonnes, des excellentes; & les accoutuma à recourir, comme nous, à sa vertu spécifique contre les fievres intermittentes.

Ce peuple n'a pas été aussi docile aux instructions des hommes éclairés qui ont voulu lui persuader de s'attacher à la culture de la cochenille. On en trouve dans quelques contrées de la province, semblable en tout à celle de la Nouvelle-Espagne. Elle est employée dans les manufactures de Loxa & de Cuenca, ce qui assure la supériorité à leurs étoffes & à leurs tapis sur ceux de Quito, où l'on n'en fait pas usage. Si les Espagnols peuvent jamais sortir de leur inaction pour suivre ce genre d'industrie, ils s'ouvriront avec l'Europe une branche de commerce qu'on grossira si l'on veut du produit de la canelle.

Vers le côté oriental des Cordelieres, sont situés le pays de Quixos & celui de Macas, qui furent conquis en 1559, & annexés à la province de Quito. On n'y trouve que quelques villages épars & très-misérables. La premiere de ces contrées n'a jamais été utile à la métropole, & la seconde a cessé de l'être, depuis que le soulévement des Indiens a fait abandonner les riches mines qu'on y avoit ouvertes. L'une & l'autre produisent de la canelle, qui est d'un usage commun dans le Pérou, & qui pourroit s'étendre beaucoup plus loin, si on vouloit donner à sa culture les soins nécessaires.

CHAPITRE XXVII.

Notions sur le Popayan & le Choco.

EN attendant que la province de Quito ouvre les yeux sur ses avantages naturels, les richesses de la Nouvelle-Grenade sont bornées aux métaux du Popayan & du Choco, deux provinces conquises en 1536. La stérilité de ces contrées fit d'abord juger peu favorablement de leur acquisition ; mais des découvertes importantes leur donnerent bientôt un prix. On trouva des mines d'or, d'autant plus précieuses, que l'exploitation n'en est ni chere, ni difficile, ni dangereuse.

Le minerai est répandu & mêlé dans la terre & dans le gravier : ce mélange est porté dans un grand réservoir, où il est broyé jusqu'à ce que les parties les plus légeres soient sorties du réservoir, par un conduit qui sert à l'écoulement des eaux. Alors les ouvriers prennent les matieres pesantes, c'est-à-dire, le sable & le métal qui sont restés au fond, & les mettent dans des baquets de bois qu'ils remuent circulairement par un mouvement prompt & uniforme. Ils changent l'eau, & continuent à séparer les matieres les plus légeres des plus pesantes. Enfin il ne reste au fond de ces baquets que l'or purgé de tous les corps étrangers avec lesquels il étoit mêlé. Ordinairement il s'y

trouve en poudre, quelquefois en grains de différentes grosseurs. La même opération se repete dans un second & troisieme réservoir, placé au dessous du premier pour recevoir les parties légeres d'or qui peuvent avoir été emportées du premier bassin par le mouvement de l'eau. Une partie des ouvriers est employée dans les lavoirs, tandis que les autres remuent & charient la terre des mines. Il n'y a point d'interruption dans les travaux.

Ils font le partage d'environ huit mille noirs. Ces esclaves qui ne sont jamais employés dans les mines, qui ont de la profondeur, parce que la fraîcheur les y fait périr, sont réservés pour les mines qui sont à la superficie de la terre. Par-tout où ils peuvent être employés sans risque de leur vie, on les préfere à l'Indien, qui a moins d'intelligence, de force qu'eux, & surtout moins de cette bonne volonté qui donne la force & l'intelligence. L'usage universel au Popayan & au Choco, est qu'ils rendent chaque jour à leur maître une certaine portion d'or; ce qu'ils en peuvent ramasser de plus leur appartient, ainsi que ce qu'ils trouvent les jours consacrés à la religion & au repos, où ils sont les maîtres de leur loisir, mais sous la condition de pourvoir pendant ces fêtes à leur nourriture. Cette convention met les plus laborieux, les plus économes, les plus heureux d'entr'eux en état d'acheter plutôt ou plus tard leur liberté. Alors ils mêlent leur sang avec celui des Espagnols par des mariages. Les deux nations ne forment plus qu'un même peuple.



CHAPITRE XXVIII.

Notions sur Santa-Fé.

LE fruit de son industrie est porté à Santa-Fé de Bogota, bâti en 1536, par Gonsalve Ximenès de Quesada, dans un lieu où il étoit monté de la mer du Nord par la riviere de la Magdeleine, au même temps précisément que Sébastien de Benalcazar y descendoit du Popayan. Il y eut pour les limites entre les deux conquérants, de grands démêlés qui se terminerent à l'avantage de Quesada. La cité qu'il avoit élevée, devint la capitale du nouveau royaume de Grenade, où se formerent successivement les villes de Marequita, de Pampelune, de Tocayma, & quelques autres moins considérables.

Cette colonie dut son premier éclat à l'émeraude, pierre précieuse, transparente, de couleur verte, & qui n'a pas plus de dureté que le crystal de roche.

Quelques contrées de l'Europe fournissent des émeraudes, mais très-imparfaites & peu recherchées.

On a cru long-temps que les émeraudes d'un verd gai venoient des grandes Indes, & c'est pour cela qu'on les a nommées orientales. Cette opinion a été abandonnée, depuis qu'on s'est vu dans l'impuissance de nommer les lieux où elles se formoient. Il passe aujourd'hui pour

constant que l'Asie ne nous a jamais vendu de ces pierreries, que ce qu'elle-même en avoit reçu du nouveau-monde.

C'est donc à l'Amérique seule qu'appartiennent les belles émeraudes. Les premiers conquérants du Pérou en trouverent beaucoup qu'ils briserent sur des enclumes, dans la persuasion où l'on étoit qu'elles ne devoient pas se casser si elles étoient fines. Cette perte devenoit plus sensible par l'impossibilité de découvrir la mine d'où les incas avoient tiré tant de trésors. Les montagnes de la Nouvelle-Grenade remplirent enfin le vuide; elles fournirent une grande quantité d'émeraudes qui furent portées en Europe, d'où elles se répandirent dans le monde entier.

Les historiens Espagnols parlent avec enthousiasme des émeraudes & des métaux que fournissoit dans les premiers temps cette colonie. Quelques-uns en font monter le produit à des sommes qui étonnent les imaginations les plus avides du merveilleux. Jamais peut-être l'exagération n'a été poussée plus loin. Si la réalité avoit seulement approché des fables qu'on a débitées, les colons se seroient multipliés en proportion des richesses, comme il est arrivé dans tous établissements dont l'opulence n'est pas contestée. Cette population n'existe pas, & l'on ne peut citer aucune époque où il se soit fait des émigrations sensibles.

Quoi qu'il en soit, ces contrées qu'on suppose avoir été autrefois si renommées, sont tombées dans l'obscurité la plus profonde : si

Santa-Fé lui-même s'est un peu sauvé de l'oubli, il ne tire pas cet avantage de ses productions, qui se réduisent à un peu de tabac de médiocre qualité qu'on répand dans l'intérieur des terres, à un peu de bled qui sert à l'approvisionnement de Carthagene, à un petit nombre d'émeraudes, & quelques foibles parties d'or que lui fournit la vallée de Neyva. L'attention qu'on lui accorde encore, est une suite du bonheur qu'il a d'être le siege du gouvernement, le centre de toutes les affaires, l'entrepôt des richesses du Popayan & du Choco.

Elles sont portées à dos de mulets l'espace de cinquante lieues, & embarquées à Honda sur la riviere de la Magdeleine, dans des bâtiments légers. Après quelques jours de navigation; on entre dans un canal que la nature avoit formé, qui fut élargi au milieu du dernier siecle, & qui conduit jusqu'à Carthagene. Dans les saisons où il manque d'eau, & bientôt il en manquera dans toutes par la négligence du gouvernement, on continue à suivre le fleuve jusqu'à trois journées de cette ville célebre, où l'on se rend par terre.





CHAPITRE XXIX.

Notions sur Carthagene.

LE lieu où l'on voit aujourd'hui Carthagene, fut découvert en 1502 par Bastidas, qui s'y seroit établi, s'il n'avoit été repoussé par les sauvages. Plusieurs aventuriers de sa nation, qui suivirent ses traces, éprouverent la même résistance. Hérédia parut enfin en 1527, avec des forces suffisantes pour donner la loi. Il bâtit & peupla la ville.

La prospérité de cet établissement y attira en 1544, des corsaires François qui le pillerent. Il fut brûlé en 1585 par le célebre Drake. Pointis le prit, & le rançonna en 1697. L'amiral Vernon se vit réduit en 1741, à en lever le siege, quoiqu'il l'eût formé avec vingt-cinq vaisseaux de ligne, six brûlots, deux galiotes à bombes, & assez de troupes de débarquement pour conquérir l'Amérique entiere.

Après tant de révolutions, Carthagene subsiste avec éclat dans une presqu'isle de sable qui ne tient au continent que par deux langues de terre, dont la plus large n'a pas trente-cinq toises. Ses fortifications sont régulieres. La nature a placé à peu de distance une colline de hauteur médiocre, sur laquelle on a construit la citadelle de Saint-Lazare. En temps de paix, ces ouvrages sont gardés par une garnison de six à

thagene, Les torrents d'eau qui tombent sans interruption depuis le mois de mai jusqu'en novembre, ont cette singularité qu'ils ne rafraîchissent jamais l'air, quelquefois un peu tempéré dans la saison seche par le vents du Nord-Est. La nuit n'est pas moins étouffée que le jour. Une transpiration habituelle donne aux habitants la couleur pâle & livide des malades. Lors même qu'ils se portent bien, leurs mouvements se ressentent de la mollesse du climat, qui relâche sensiblement leurs fibres. On s'en apperçoit jusques dans leurs paroles, toujours prononcées lentement & à voix basse. Ceux qui arrivent d'Europe conservent leur fraîcheur & leur embonpoint trois à quatre mois. Ils perdent ensuite l'un & l'autre, dans les sueurs qui ne sont jamais interrompues.

Cet état est l'avant-coureur d'un mal plus fâcheux encore, mais dont la nature est peu connue. On conjecture qu'il vient à quelques personnes parce qu'elles se sont refroidies, à d'autres pour n'avoir pas digéré. Il se déclare par un vomissement accompagné d'un si violent délire, qu'il faut lier le malade pour l'empêcher de se déchirer. Souvent il expire au milieu de ces transports, qui durent rarement plus de trois ou quatre jours. Ceux qui ont échappé à ce danger, dans les premiers temps, ne courent aucun risque. Des témoins éclairés assurent même que lorsqu'on revient à Carthagene après une longue absence, l'on n'a rien à craindre.

Cette ville & son territoire présentent le

spectacle d'une lepre hideuse, qui attaque indifféremment les nationaux & les étrangers. Les physiciens qui ont voulu attribuer cette calamité à la chair de porc, n'ont pas fait attention que la maladie n'est pas connue dans les autres contrées de l'Amérique, où cette nourriture n'est pas moins commune. Pour en arrêter la contagion, on a fondé un hôpital à la campagne. Tous ceux qu'on en croit attaqués y sont renfermés, sans distinction de sexe, de rang & d'âge. Le fruit d'un établissement si sage, est perdu par l'avarice des administrateurs qui, sans être arrêtés par les dangers de la communication, permettent aux pauvres de sortir & d'aller mendier. Aussi le nombre des malades est-il si grand, que l'enceinte de leur demeure a une étendue immense. Chacun y jouit d'un petit terrein qu'on lui marque à son entrée. Il s'y bâtit une habitation relative à sa fortune, où il vit sans trouble jusqu'à la fin de ses jours, qui sont souvent longs, quoique malheureux. Cette maladie excite si vivement au plaisir, dont l'attrait est le plus impérieux, qu'on a cru devoir permettre le mariage à ceux qui en sont attaqués. C'est une démangeaison ajoutée à une démangeaison. Elles semblent s'irriter par la satisfaction des besoins qu'elles donnent : elles croissent par leurs remedes, & se reproduisent l'une par l'autre. Le désagrément de voir ce mal ardent qui coule avec le sang, se perpétuer dans les enfants, a cédé à la crainte d'autres désordres peut-être chimériques.

Si la négligence des Espagnols nous étoit moins connue, nous les inviterions à faire une épreuve, qui vraisemblablement auroit du succès. Il est des peuples en Afrique situés à-peu-près à la même latitude, qui sont dans l'usage de se frotter le corps avec une huile que rend le fruit d'un arbre semblable au palmier. Cette huile est d'une odeur désagréable, mais elle a la propriété salutaire de boucher les pores de la peau; & d'arrêter les sueurs que la chaleur du climat rendoit excessives, sur-tout dans les trois mois de l'année où un calme affreux s'appesantit sur ces contrées. Qu'on essaie une méthode à-peu-près semblable à Carthagene; peut-être y verra-t-on diminuer, cesser même totalement la lepre? On sait que ceux qui en sont attaqués ne transpirent plus, qu'ils ont la peau dure & farineuse. S'écarteroit-on des principes d'une saine physique, en l'attribuant à une transpiration trop abondante, qui appauvrit les fibres de la peau, & les met hors d'état de faire leurs fonction? Une huile, une graisse propre à diminuer cette transpiration extrême, à en empêcher en même temps la suppression totale, ne sont-ce pas des moyens indiqués par la nature pour prévenir la calamité que nous déplorons?

Malgré cette maladie, malgré le vice du climat, malgré beaucoup d'autres inconvéniens, l'Espagne a toujours montré une grande prédilection pour Carthagene à cause de son port, l'un des meilleurs que l'on connoisse. Il a deux lieues d'étendue, un fond excellent & profond

On y éprouve moins d'agitation que sur la riviere la plus tranquille. Le seul canal de Bocachique y conduisoit autrefois. Il étoit si étroit qu'il n'y pouvoit passer à la fois qu'un vaisseau, canonné de près par les batteries croisées des forts établis sur ses deux bords. Les Anglois ayant détruit en 1741 les fortifications qui défendoient ce passage, il fut fermé par les Espagnols. On rouvrit un ancien canal, disposé de façon qu'il ne sera pas facile aux escadres ennemies de le forcer. C'est par-là que tous les bâtiments entrent aujourd'hui dans le port.

Du temps que le commerce du Pérou se faisoit par la voie des galions, ces vaisseaux se rendoient à Carthagene avant d'aller à Porto-Belo, & y repassoient à leur retour. Au premier voyage, ils déposoient les marchandises nécessaires pour les provinces intérieures, & ils en recevoient le prix au second. Cet arrangement blessa les négociants de Lima, qui prétendirent que lorsqu'ils revenoient de la foire, ils trouvoient tout leur pays approvisionné des mêmes choses qu'ils avoient été chercher fort loin. Ils demanderent, & ils obtinrent, que Carthagene ne fut pourvu qu'après Porto-Belo.

Les provinces de Santa-Fé, de Popayan, de Quito, étoient réduites par cette contrainte, ou à tirer à grands frais & avec de grands risques leurs besoins de la foire même, ou a se contenter de ce qui y auroit été rebuté. Cette disposition qui dura plusieurs années, les aigrit excessivement. On imagina en 1730, un tem-

pérament qui parut propre à concilier les esprits. Il fut arrêté que les choses seroient rétablies sur l'ancien pied, mais qu'à l'arrivée des galions, le commerce des marchandises d'Europe cesseroit entre les deux vice-royautés. L'Espagne n'étoit pas encore assez avancée dans la connoissance de l'économie politique, pour sentir à quel point un pareil réglement blessoit la raison & ses intérêts.

La suppression des galions n'a rien changé à cette conduite. Les vaisseaux qui se rendent successivement à Carthagene, pour l'approvisionnement de la Nouvelle-Grenade, n'en rapportent pas annuellement au-delà de cinq millions. Ceux qui sont instruits qu'il s'en fabrique plus du double dans la monnoie de Santa-Fé, la seule qui existe dans le pays, depuis la suppression de celle du Popayan, & qui ne peuvent ignorer d'ailleurs qu'il s'en faut beaucoup que tout l'or qui sort des mines n'y soit fabriqué, seront étonnés de la modicité de ces retours. Leur surprise cessera, s'ils font attention à la quantité d'or qui sort en fraude. La contrebande se fait en cent endroits de la côte. Les richesses du Choco s'écoulent principalement par la riviere d'Atrato qui se jette dans le golfe de Darien, & celles du Popayan par les différentes embouchures de la Magdeleine qu'il est impossible de garder. L'Espagne ne réussira jamais à rompre le cours de ces liaisons interlopes, à moins qu'elle n'abandonne ses anciennes maximes. Un systême plus raisonnable ne retiendroit pas seulement dans ses

mains les tréſors qui lui échappent; il donneroit encore une nouvelle valeur aux ſeules terres de la vice-royauté qui ſoient cultivées avec quelque utilité pour la métropole.



CHAPITRE XXX.

Notions ſur les contrées ſituées entre la riviere de la Magdeleine & l'Orenoque.

ENTRE la riviere de la Magdeleine & le fleuve Orenoque, eſt une longue ſuite de côtes qui occupent une eſpace immenſe. Elles furent découvertes en 1499, par Ojeda, Jean de la Coſa & Améric Veſpuce, qui aborderent avec quatre vaiſſeaux à un endroit qu'ils nommerent Venezuela, à cauſe de la reſſemblance qu'ils lui trouverent avec Veniſe. Les établiſſements que ces aventuriers & les imitateurs tenterent dans le continent ne ſe formerent pas avec autant de facilités que ceux des iſles. Les ſauvages, accoutumés à ſe faire mutuellement la guerre, oppoſerent de la réſiſtance, quelquefois même une réſiſtance aſſez opiniâtre. Enfin ces petites nations iſolées, qui par caractere ou par leur état de guerre avoient rarement une demeure fixe, prirent le parti de s'enfoncer dans les terres ou de ſe ſoumettre.

On bâtit alors un aſſez grand nombre de petites villes, dont les plus connues ont été Cumana, Caraque, Verine, Coro, Mara-

caibo, & Sainte-Marthe. Le territoire de quelques-unes offrit des mines d'or qui furent d'abord exploitées. Leur produit fut assez considérable dans les premiers temps : mais ce succès ne fut que passager ; soit qu'elles ne fussent pas abondantes ; soit, comme il est plus vraisemblable, qu'on n'en ait jamais attaqué que les branches. Il fallut bientôt les abandonner. Dans les établissements qui manquoient de mines, les Espagnols, altérés d'or & de sang, alloient dans l'intérieur du pays massacrer les Indiens, ou leur arracher ce qu'ils avoient ramassé de ce sable précieux dans les rivieres, pour en former divers ornements. Enfin la derniere ressource de ces furieux étoit de faire des esclaves, pour les transporter aux isles que leur barbarie avoit dépeuplées.

L'horreur de cette conduite échauffa Las-Casas. En 1519, il proposa pour cette côte une colonie, où personne ne pourroit s'établir que de son aveu. Ses colons devoient être vêtus de maniere à faire croire qu'ils n'étoient pas de la nation qui s'étoit rendue si odieuse. Leur habit devoit être blanc, avec une croix de la couleur, & à peu de chose près de la figure de celle de Calatrava. Il assuroit qu'avec ces especes de chevaliers, & avec des missionnaires formés de sa main, il réussiroit sans guerre, sans violence, sans esclavage, à apprivoiser les sauvages, à les civiliser, à établir une bonne culture, à exploiter même les mines qu'on découvriroit. Son ambition se bornoit à obtenir, pour ses dépenses, le douzieme de ce que le gouverne-

ment retireroit des contrées dont il méditoit la félicité.

Ce plan étoit trop favorable à l'humanité, pour n'être pas rejeté. Les ambitieux qui gouvernent les états & les peuples, les consomment comme une denrée, & traitent de chimere tout ce qui tend à rendre les hommes meilleurs & plus heureux. Charles-Quint engagea la province de Venezuela, située au milieu de la côte qui nous occupe, à la famille des Velsers. Ces riches négocians d'Ausbourg y envoyerent en 1528, quatre cents quatre-vingts Allemands, dont l'avarice & la férocité surpasserent tout ce qu'on avoit vu jusqu'alors dans le Nouveau-Monde. L'histoire les accuse d'avoir massacré ou fait périr un million d'Indiens. Leur tyrannie finit par une catastrophe horrible, & on ne pensa pas à les remplacer. On fut réduit à regarder comme un bonheur, que la contrée qu'ils avoient dévastée rentrât sous la domination Espagnole.

Malheureusement les scenes d'horreur qu'avoient données les Allemands, furent renouvellées par Carjaval, qui fut chargé du gouvernement de ce pays infortuné. Le monstre, il est vrai, porta sa tête sur un échaffaut; mais ce châtiment ne rappella pas du tombeau les victimes qu'il y avoit plongées. La dépopulation étoit si entiere, qu'on transporta d'Afrique, en 1550, un grand nombre de negres, sur lesquels on fondoit l'espoir d'une prospérité sans bornes. L'habitude de la tyrannie fit traiter ces esclaves avec tant de dureté, qu'ils se révolte-

rent. On s'autorisa de leur rébellion pour massacrer tous les mâles, & la colonie redevint encore un désert mêlé des cendres des negres, des Espagnols, des Indiens & des Allemands.

Elle retomba dans un profond oubli, où sont aussi restées les provinces voisines de l'Orenoque & de la Magdeleine, quoique l'étendue, l'excellence, la variété de leur sol dussent solliciter la métropole à en tirer plusieurs productions, la plupart fort riches. Il n'y a que le centre de cette côte prodigieuse qui s'occupe de la culture du cacao.

Le cacaotier est un arbre de grandeur moyenne, qui vient de sa graine, qu'on seme de distance en distance. Lorsqu'il commence à pousser, il se divise en trois, quatre, cinq ou six troncs, suivant la vigueur de sa racine. A mesure qu'il croît, ses branches, toujours éloignées les unes des autres, se penchent vers la terre. Ses feuilles longues, lisses, agréables à l'odorat, terminées en pointe, ressembleroient assez, si elles étoient luisantes, à celle de l'oranger. De la tige, ainsi que des branches, naît une fleur jonquille, dont le pistil renferme la gousse qui contient le fruit. Cette gousse qui a la figure d'un melon pointu & divisé en côtes bien marquées, acquiert la longueur de six à sept pouces, sur quatre ou cinq de large, & renferme vingt à trente petites amandes. Elle est verte pendant qu'elle croît; lorsqu'elle devient jaune, c'est une marque que son fruit commence à prendre de la consistance. Dès qu'elle a une couleur de

muſc foncé, il faut la cueillir, & la faire ſécher ſans délai. Chaque grain de cacao ſe trouve renfermé dans les diviſions des membranes de la gouſſe. On fait deux récoltes par an : elles ſont égales pour la qualité & pour l'abondance.

Le cacaotier qui comence à récompenſer les travaux du cultivateur au bout de deux ou trois ans, exige un terrein humide. Si l'eau lui manque, il ceſſe de produire, ſe deſſeche & périt. Un ombrage qui le garantiſſe continuellement des ardeurs du ſoleil ne lui eſt pas moins néceſſaire. On doit l'entourer d'arbres plus robuſtes, à l'abri deſquels il puiſſe proſpérer. Les ſoins qu'il exige d'ailleurs ne ſont ni pénibles, ni diſpendieux. Il ſuffit d'arracher les herbes qui le priveroient de ſa nourriture.

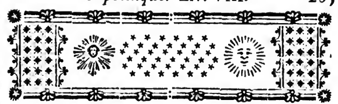
Quoique le cacaotier ſoit cultivé avec ſuccès dans pluſieurs contrées de l'Amérique, qu'il croiſſe même naturellement dans quelques-unes; il ne réuſſit nulle part auſſi bien que ſur la côte que nous décrivons. Toutes ſes parties en recueillent un peu; mais il n'eſt devenu un objet important que ſur le territoire de Caraque. On eſtime que la récolte de ce fruit précieux paſſe cent mille faneques, de cent dix livres chacune. Le Pays ou Santa-Fé en conſomme vingt mille ; le Mexique un peu plus ; les Canaries une petite cargaiſon; & l'Europe cinquante à ſoixante mille. Cette cultuce occupe dix ou douze mille negres. Ceux d'entr'eux qui ont obtenu ſucceſſivement la

liberté, ont fondé la petite ville de Nirua où ils ne souffrent point de blancs.

Le commerce de Caraque, auquel la Guayra, qui en est à deux lieues, sert de port, fut long-temps ouvert à tous les sujets de la monarchie Espagnole, & il l'est encore aux Américains. Ceux d'Europe sont moins bien traités. Il s'est formé en 1728, à Saint-Sébastien, une compagnie, qui a obtenu le droit exclusif d'entretenir des liaisons avec cette partie du Nouveau-Monde. Les quatre ou cinq vaisseaux qu'elle expédie tous les ans partent du lieu de son origine; mais leur retour se fait à Cadix. La faneque de cacao, qui coûte rarement dans la colonie plus de 35 livres, payée en marchandises, est livrée en Espagne au prix fixe de 199 livres. Il n'y a point de taux arrêté pour les foibles parties de coton, d'indigo, & de cuirs qui viennent de cette possession du Nouveau-Monde. Quand on considere que c'est là tout le produit d'une côte qui a neuf cents lieues de long, sur vingt, trente & quarante de profondeur, dans un terrein le plus souvent susceptible de culture, il est bien difficile de ne pas tomber dans un étonnement mêlé d'indignation. Que l'Espagne prenne des mesures efficaces pour mettre le travail en honneur; & les brigands qui vivent misérablement de la contrebande à Sainte-Marthe, sur la riviere de la Hache, dans d'autres endroits encore, deviendront cultivateurs. Qu'à cet esprit de destruction qui a fait jusqu'ici la base de sa politique, elle substitue des principes de modération & d'huma-

nité ; & l'on verra les Motilones, les Guajaros, tous les ſauvages qui environnent les derrieres de ſes établiſſements, ou qui en interceptent la communication, s'empreſſer de former des liaiſons qui deviendront néceſſairement & réciproquement utiles. Alors les provinces ſituées entre la Magdeleine & l'Orenoque, s'éleveront à l'éclat auquel la nature les appelle. Elles ſurpaſſeront en productions riches & variées, tant de colonies dont on vante depuis ſi long-temps la fertilité. Ces grands objets ſont ſi ſenſibles, qu'il ſeroit inutile de s'y arrêter davantage. Nous nous hâterons de parler du Chili.

Fin du ſeptieme Livre.



HISTOIRE PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE

Des établissements & du commerce des Européens dans les deux Indes.

LIVRE HUITIEME.

Conquête du Chili & du Paraguay par l'Espagne. Principes sur lesquels cette nation conduit ses colonies.



CHAPITRE XXXI.

Par quels moyens les Espagnols se sont rendus maîtres du Chili.

LE pays connu sous le nom de Chili, est borné à l'Orient par d'immenses déserts qui

aboutissent au Paraguay. Du côté de l'occident ; il s'étend sur la mer du Sud, des frontieres du Pérou au détroit de Magellan. Les incas soumirent à leurs sages loix une partie de cette vaste contrée, & ils se proposoient d'assujettir le reste ; mais ils trouverent des difficultés qu'ils ne purent vaincre.

Ce grand projet fut repris par les Espagnols, aussi-tôt qu'ils eurent fait la conquête des principales provinces du Pérou. Almagro parti de Cusco, au commencement de 1535, traversa les Cordelieres ; & quoiqu'une grande partie des soldats qui le suivoient eussent péri dans ce trajet, il fut reçu avec une soumission entiere par les peuples anciennement dépendants du trône qu'on venoit de renverser. La terreur de ses armes lui auroit fait obtenir vraisemblablement de plus grands avantages, si des intérêts particuliers ne l'eussent ramené au centre de l'empire, où il trouva une mort tragique.

Les Espagnols reparurent au Chili en 1541. Valdivia, qui les conduisoit, y pénétra avec une facilité extrême. Les nations qui l'habitoient vouloient faire leur récolte. Dès qu'elle fut finie, on prit les armes. La guerre dura dix ans sans interruption. A la vérité, quelques cantons, découragés par les pertes continuelles qu'ils faisoient, avoient pris le parti de se soumettre ; mais d'autres défendoient toujours leur liberté, quoiqu'avec un désavantage presque continuel.

Un capitaine Indien, à qui son âge & ses

infirmités ne permettoient pas de sortir de sa cabane, entendoit toujours parler de ces malheurs. Le chagrin de voir les siens constamment battus par une poignée d'étrangers, lui donna des forces. Il forma treize compagnies de mille hommes chacun, qu'il mit à la queue l'une de l'autre, & les mena à l'ennemi. Si la premiere étoit mise en déroute, elle devoit, au lieu de se rep'ier sur la seconde, aller se rallier sous la protection de la derniere. Cet ordre, qui fut fidélement suivi, déconcerta les Espagnols. Ils enfoncerent successivement tous les corps, sans en retirer aucun avantage. Les hommes & les chevaux ayant également besoin de repos, Valdivia ordonna la retraite vers un défilé, où il prévoyoit qu'il seroit aisé de se défendre. On ne lui donna pas le temps d'y arriver. Les Indiens de l'arriere-garde s'en étant emparés par des voies détournées, tandis que ceux de l'avant-garde suivoient ses pas avec précaution, il fut enveloppé & massacré avec les cent cinquante cavaliers qui formoient sa troupe. On lui versa, dit-on, de l'or fondu dans la bouche. *Abreuve-toi donc de ce métal dont tu es si altéré*, lui crioient ces sauvages.

Ils profiterent de leur victoire pour porter la désolation & le feu dans les établissements Européens. Plusieurs furent détruits, & tous auroient eu la même destinée, si des forces considérables arrivées à propos du Pérou, n'eussent mis les vaincus en état de défendre leurs postes les mieux fortifiés. On s'étendit un peu dans la suite, mais on ne fit jamais un pas sans

combattre. De toutes les contrées du nouveau-monde où les Espagnols ont voulu établir leur domination, c'est celle où ils ont toujours trouvé, où ils trouvent encore une plus grande résistance.

Leurs plus irréconcilliables ennemis, sont les habitants d'Arauco & de Tucapel, ceux qui habitent au Sud de la riviere de Biobio, ou qui s'étendent vers les Cordelieres. Leurs mœurs, qui ressemblent beaucoup plus à celles des sauvages de l'Amérique septentrionale qu'aux mœurs des Péruviens leurs voisins, les rendent redoutables. Ils ne portent à la guerre que leurs corps, & ne traînent après eux ni tentes, ni bagages. Les mêmes arbres dont ils tirent leur nourriture, leur fournissent les lances & les javelots dont ils sont armés. Assurés de trouver dans un lieu ce qu'ils avoient dans un autre, ils abandonnent sans regret le pays qu'ils ne peuvent plus défendre. Tout séjour leur est égal. Leurs troupes, sans embarras de vivres ni de munitions, se meuvent avec une agilité surprenante. Ils exposent leur vie en hommes qui n'y sont pas attachés; & s'ils perdent leur champ de bataille, ils retrouvent leurs magasins & leurs campements par-tout où il y a des terres couvertes de fruits.

Ils invitent quelquefois leurs voisins à se joindre à eux pour attaquer l'ennemi commun, ce qui s'appelle faire courir la fleche; parce que cet appel vole d'une habitation à l'autre avec autant de célérité que de secret. Le plus souvent un ivrogne crie qu'il faut

prendre les armes. Les esprits s'échauffent ; on choisir un chef, & voilà la guerre. Dans les ténebres de la nuit fixée pour commencer les hostilités, on tombe sur le premier village où il y a des Espagnols, & de là le carnage est porté dans d'autres. Tout y est massacré, excepté les femmes blanches, qu'on ne manque jamais d'emmener. C'est-là l'origine de tant d'Indiens blancs & blonds.

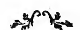
Avant que l'ennemi ait pu rassembler ses forces, ils se réunissent. Leur armée, quoique plus redoutable par le nombre que par la discipline, ne craint pas d'attaquer les postes les mieux fortifiés. Ces emportements leur réussissent souvent, parce qu'ils reçoivent continuellement des secours qui les empêchent de sentir leurs pertes. S'ils en font d'assez marquées pour se rebuter, ils se retirent à quelques lieues, & cinq ou six jours après ils vont fondre d'un autre côté.

Ces barbares ne se croient battus que lorsqu'ils sont enveloppés. S'ils peuvent gagner un lieu d'un accès difficile, ils se jugent vainqueurs. La tête d'un Espagnol qu'ils portent en triomphe, les console de la mort de cent Indiens. Un tel peuple vaincra.

Le pays est si vaste, que lorsqu'ils se voient trop pressés, ils abandonnent leurs possessions, & s'enfoncent dans des forêts impraticables, Fortifiés par d'autres Indiens, ils ne tardent pas à revenir dans les contrées qu'ils habitoient. C'est ce mélange de fuite & de résis-

tance, d'audace & de crainte, qui les rend indomptables.

La guerre eſt pour eux une eſpece d'amuſement. Comme ils la font ſans frais & ſans embarras, ils n'en craignent pas la durée, & ont pour principe de ne jamais demander la paix. La fierté Eſpagnole doit ſe plier à en faire toujours les premieres ouvertures. Lorſqu'elles ſont favorablement reçues, on tient une conférence. Le gouverneur du Chili & le général Indien, accompagnés des capitaines les plus diſtingués des deux partis, reglent dans les plaiſirs de la table, les conditions de l'accommodement. Il en coûte toujours quelques préſents aux Eſpagnols; qui après cent tentatives inutiles, ont été forcés de renoncer à l'eſpoir d'étendre leur territoire, & réduits à couvrir leurs frontieres par des forts placés de diſtance en diſtance. Ces précautions ont pour objet, d'empêcher les Indiens ſoumis de ſe réunir aux ſauvages indépendants, & ceux-ci de faire des incurſions dans les colonies.





CHAPITRE XXXII.

Etat actuel des Espagnols du Chili.

Elles sont répandues sur les bords de la mer du Sud. Un désert de quatre-vingts lieues les sépare du Pérou, & l'isle de Chiloé les borne du côté du détroit de Magellan. Sur cette grande étendue de côtes, on ne trouve de peuplades que Valdivia, la Conception, Valparayso, Cequimbo ou la Serena, qui sont en même temps des ports. Dans l'intérieur des terres soumises, est Sant-Iago, capitale de la colonie. Loin de ces bourgades, il n'y a ni cultures, ni habitations. Les bâtiments sont bas par-tout, de briques crues, & le plus souvent couverts de paille. Cette maniere de se loger convient également & à la nature du pays, où les tremblements de terre sont fréquents, & à l'indolence des habitants.

Ils sont robustes, bien faits, mais en petit nombre. Dans ce grand établissement, il n'y a pas vingt mille blancs, & pas plus de soixante mille negres ou Indiens, en état de porter les armes. Le militaire de cette colonie étoit autrefois de deux mille hommes; leur entretien fut trouvé trop cher, on les réduisit à cinq cents, au commencement du siecle. La tranquillité n'y a pas été altérée par ce changement, parce que les Indiens n'y paient point de capitation,

& qu'ils y sont traités avec plus d'humanité que dans les autres provinces conquises. La valeur avec laquelle ils avoient défendu leur liberté, leur fit obtenir des conditions plus avantageuses, lors même qu'ils eurent le malheur de la perdre; & la crainte de les voir se réunir aux nations voisines & indépendantes, a toujours empêché depuis qu'on ne violât cette capitulation.

Si le Chili est un désert, ce n'est pas la faute du climat, un des plus sains que l'on connoisse. Le voisinage des Cordelieres lui donne une délicieuse température, que sa position ne permettroit pas d'espérer. Il n'y a point de province dans la métropole, dont le séjour puisse être plus agréable.

On a trop exalté la richesse de ses mines d'or. Leurs produits réunis ne passent pas annuellement cinq millions On les exportoit autrefois en nature. Depuis 1749, ils sont fabriqués dans l'hôtel des monnoies établi à Sant-Iago. L'excellent cuivre qui sort des mines de Coquimbo, se répand dans tout le Pérou.

Une richesse plus réelle, quoique moins agréable à ses possesseurs, c'est la fertilité du sol. Elle est prodigieuse. Tous les fruits de l'Europe se sont perfectionnés sous cet heureux climat. Le vin en seroit exquis, si la nature étoit secondée par l'art. La récolte des grains passe pour mauvaise, lorsqu'elle ne rend pas au-delà de cent pour un.



CHAPITRE XXXIII.

Liaisons du Chili avec les Indiens, avec le Pérou & avec le Paraguay.

MALGRÉ ces avantages, le Chili n'a point de liaison directe avec la métropole. Toutes ses opérations de commerce se font avec le Pérou, le Paraguay, & les sauvages de sa propre frontiere.

On vend à ces barbares des marchandises communes & de peu de veleur. Ils donnent en échange des bœufs, des chevaux, leurs propres enfants, qu'ils sacrifient aux plus vils objets.

Quelque passion qu'ils aient pour ces bagatelles quand ils les voient, ils n'y pensent point lorsqu'elles ne sont pas exposées à leurs regards avides : aussi ne sortent-ils pas de leur désert pour se les procurer; on est réduit à les leur apporter. L'Espagnol qui veut entreprendre ce commerce, s'adresse d'abord aux chefs de famille, seuls dépositaires de l'autorité publique. Lorsqu'il a obtenu la permission de vendre, il parcourt les habitations, & donne indifféremment ses marchandises à tous ceux qui en demandent. Quand il ne lui reste plus rien, il annonce son départ, & tous les acheteurs s'empressent de lui livrer dans le premier village où il s'est montré, les effets dont on est convenu. Il n'y a jamais eu d'exemple de la

moindre infidélité. On lui donne une eſcorte, qui l'aide à conduire juſqu'à la frontiere les troupeaux & les eſclaves qu'il a reçus en paiement.

Juſqu'en 1724, on vendoit à ces ſauvages du vin & des liqueurs fortes, dont ils ont la paſſion, comme preſque tous les peuples. Dans leur ivreſſe ils prenoient les armes; ils maſſacroient tous les Eſpagnols qu'ils rencontroient; ils fondoient inopinément ſur les forts; ils portoient la déſolation dans les campagnes de leur voiſinage. Ces expériences cent fois répétées, ont fait ſévérement proſcrire un genre de commerce ſi dangereux. On recueille tous les jours le fruit de cette politique. Les mouvements de ces peuples ſont moins fréquents & moins dangereux. C'eſt à la faveur de cette tranquillité, que s'accroiſſent ſenſiblement les liaiſons qu'on entretenoit avec eux. Mais il n'eſt guere poſſible qu'elles deviennent jamais auſſi conſidérables que celles qu'on a avec le Pérou.

Le Chili fournit au Pérou chaque année une grande abondance de cuirs, de fruits ſecs, de cuivre, de viande ſalée, de chevaux, de chanvre, de ſain-doux, de froment & d'or. Il en tire par voie d'échange, du tabac, du ſucre, du cacao, de la fayance, des draps, des toiles, des chapeaux fabriqués à Quito, tous les objets de luxe arrivés d'Europe. C'étoit autrefois à la Conception, c'eſt maintenant à Valarayſon qu'abordent les vaiſſeaux expédiés de Callao pour former cette communication. Les voyages furent quelque temps ſi longs, qu'il

falloit compter ſur une année entiere pour l'aller & le retour. Jamais on n'avoit oſé perdre les terres de vue, & on s'étoit réduit à louvoyer continuellement. Un pilote Européen qui avoit obſervé les vents, n'employa qu'un mois à cette navigation. On le crut ſorcier. L'inquiſition, qui eſt ridicule par ſon ignorance quand elle n'eſt pas odieuſe par ſes fureurs, le fit arrêter. Son journal fut ſa juſtification. On reconnut que pour avoir le même ſuccès, il ne falloit que s'éloigner des côtes. Bientôt ſa méthode fut adoptée univerſellement.

Celle que ſuit le Chili dans ſon commerce avec le Paraguay, eſt bien différente. La communication des deux colonies ne ſe fait point par mer. Il faudroit, ou paſſer le détroit de Magellan, ou doubler le cap de Horn; deux routes que les Eſpagnols ne prennent jamais ſans la plus grande néceſſité. On a trouvé plus court, plus ſûr, & même moins diſpendieux, de ſe ſervir de la voie de terre, quoiqu'il y ait trois cents lieues de Sant-Iago à Buenos-Ayres, & qu'il en faille faire quarante dans les neiges & les précipices des Cordelieres.

Le Chili envoie au Paraguay des étoffes de laine, appellées *ponchos*, qui ſervent à faire des manteaux. Il envoie des vins, des eaux-de-vie, des huiles, ſur-tout de l'or. Il reçoit en paiement de la cire, un ſuif propre à faire du ſavon, l'herbe du Paraguay, des marchandiſes d'Europe, & autant de negres que Buenos-Ayres peut lui en fournir. Ceux qui viennent

par Panama, détruits en partie par une longue navigation & par des climats diversifiés, sont plus chers & moins robustes.

Le Chili forme un état tout-à-fait distinct du Pérou. Son chef, absolu dans les affaires politiques, civiles & militaires, est indépendant du vice-roi, dont l'autorité se réduit à nommer par provision à ce gouvernement, lorsque la mort surprend celui qui en est pourvu, avant que la métropole lui ait désigné un successeur. Si dans quelques occasions il s'est mêlé de l'aminiftration du Chili, il y a été autorisé par une confiance particuliere de la cour, par la déférence qu'on a eue pour l'éminence de sa place, ou par l'ambition que les hommes puissants ont d'étendre les bornes de leur pouvoir. Le Paraguay y jouit de la même indépendance.



CHAPITRE XXXIV.

Etablissement des Espagnols dans le Paraguay.

LE Paraguay est borné au Nord par la riviere des Amazones, au Midi par la terre Magellanique, au Levant par le Bresil, au Couchant par le Chili & le Pérou. Il tire son nom d'un grand fleuve qui sort du lac des Xarayès, qui coule à-peu-près du Nord au Sud, & qui après avoir fait de longs détours dans un cours im-

menſe, va ſe perdre dans la mer par les trente-cinq dégrés de latitude méridionale.

Cette région, qui a environ cinq cents lieues de long ſur trois cents de large, préſente de grandes variétés. On y trouve de vaſtes forêts, de longues chaînes de montagnes, & des terres baſſes ſubmergées une grande partie de l'année, des marais dont les eaux corrompent l'air habituellement. Les peuples errants dans ces déſerts ont tous le teint plus ou moins olivâtre, la taille au deſſus de la médiocre, le viſage plat. Les hommes, les enfants, vont nuds ordinairement, ſur-tout dans les pays chauds; & les femmes ne ſont couvertes qu'autant que l'exige la pudeur la plus relâchée. Il n'y a pas de voyageur qui n'ait peint ces nations de couleurs odieuſes. Tous les témoignages ſe réuniſſent pour aſſurer qu'elles ſont ſtupides, inconſtantes, perfides, voraces, adonnées à l'ivrognerie, ſans aucune prévoyance, d'une indolence exceſſive. Les événements atteſtent leur lâcheté. Si quelques-uns ont montré dans certaines occaſions une eſpece de fureur, elles l'ont due à l'attrait du brigandage ou à la paſſion de la vengeance.

La chaſſe, la pêche, les fruits ſauvages, le miel qui eſt commun dans les forêts, les racines qui croiſſent ſans culture, forment leur nourriture ordinaire. Peu y ajoutent le mays & le manioc. Pour trouver une plus grande abondance de ces productions, les Indiens changent ſouvent de demeure. Comme ils n'ont à porter avec eux que quelques vaſes de terre,

& qu'on trouve par-tout des branches d'arbres pour former des cabanes, ces émigrations sont extrêmement faciles. Quoique chaque individu se croie libre, & qu'ils vivent tous dans une indépendance absolue les uns des autres, la nécessité de se défendre leur a appris à former entr'eux une espece de société. Quelques familles se réunissent, sous la direction d'un conducteur de leur choix. Ces associations plus ou moins nombreuses, selon la réputation & la capacité du chef, se dissipent avec la même facilité qu'elles se sont formées.

La découverte du fleuve Paraguay, appellé depuis Rio de Plata, fut faite, en 1516, par Diaz de Solis, grand pilote de Castille. Il fut mis à mort, avec la plupart des siens, par les sauvages, qui, pour éviter les fers qu'on leur préparoit, traiterent quelques années après, de la même maniere les Portugais du Brésil.

Les deux nations rivales, également effrayées par ces revers, perdirent le Paraguay de vue, & tournerent leur avarice d'un autre côté. Le hasard y ramena les Espagnols, en 1526.

Sébastien Cabot, qui, en 1496, avoit fait la découverte de Terre-Neuve pour l'Angleterre, la voyant trop occupée de ses affaires domestiques pour songer à former des établissements dans le Nouveau-Monde, porta ses talents en Espagne, où sa réputation le fit choisir pour une expédition brillante.

La Victoire, ce navire fameux pour avoir été le premier qui ait fait le tour du monde, le seul de l'escadre de Magellan, qui fut revenu

en Europe, avoit rapporté beaucoup d'épiceries des Moluques. L'avantage qu'on retira de cette vente, fit décider un nouvel armement, qui fut confié aux soins de Cabot. En suivant la route qui avoit été tenue dans le premier voyage, ce navigateur arriva à l'embouchure de la Plata. Soit qu'il manquât de vivres pour pousser plus loin, soit, comme il est plus vraisemblable, que ses équipages commençassent à se mutiner, il s'y arrêta. Il remonta le fleuve, & bâtit une forteresse à l'entrée de la riviere de Riotercero, qui sort des montagnes du Tucuman. Tous les événements qui suivirent cet établissement, furent marqués par des prodiges dans les histoires Espagnoles. Pour en faire voir l'imposture, il suffira d'en conserver le ton & le style.

Nuno de Lara fut chargé de garder le premier boulevard, bâti sur les heureux bords du Paraguay, pour mettre aux mains des Espagnols toutes les richesses d'un monde créé par le ciel, pour le peuple de la chrétienté le plus fidele à Dieu. Si le gouverneur avoit eu seulement autant de soldats qu'il y avoit de nations à combattre ou à repousser, il se fut reposé de la conquête du Paraguay sur le sang Espagnol, fécond en victoires. Mais on ne lui avoit donné que cent vingt hommes, contre des peuples innombrables. Il crut donc devoir assurer sa situation par une alliance avec les Timbuez, nation voisine de son gouvernement. Mangora, leur cacique, fut charmé du caractere de Nuno, accepta des propositions

qui devoient l'honorer & le distinguer de cette foule de sauvages, destinés un jour à n'être que les esclaves de la nation maîtresse du Nouveau-monde. L'Espagnol reçut avec bonté les visites de son allié. Mais admirez la puissance de l'amour, qui, non content de triompher des dieux & des héros, se plaît encore à vaincre la ferocité des nations barbares. Son carquois a des fleches plus sûres & plus mortelles, que les dards empoisonnés de l'Indien.

Un de ses traits partit des yeux d'une Espagnole. C'étoit Luce Miranda, épouse de l'invincible capitaine Sébastien Hurtado. Dès ce moment, le cacique blessé devint furieux, & sentit qu'en vain l'Amérique espéroit résister à un peuple, dont chaque soldat détruisoit des armées, & dont chaque femme pouvoit mettre à ses pieds tous leurs chefs. Il osa avouer sa défaite à celle qui ne daignoit pas s'en appercevoir. Mais pour surprendre par la ruse une proie qu'il ne se flattoit pas d'enlever par force, il tendit un piege à l'ambition de Hurtado. Il l'invita donc à venir recevoir avec Miranda les hommages de toute sa nation, en lui faisant entendre qu'une beauté née pour triompher dans les deux mondes, acheveroit d'attacher sans retour à l'alliance des Espagnols ceux des Timbuez qui pourroient douter de la supériorité d'un peuple si renommé, quand ils verroient à quelle source d'héroïsme les Européens puisoient ce courage qui les rendoit si facilement les maîtres de la terre : car le bruit

des cônquêtes de l'Eſpagne avcit volé d'un tropique à l'autre, ſur les ailes de la terreur, plus fortes, plus rapides que celles de la victoire.

Hurtado, que ſa chaſte compagne avoit inſtruit de la funeſte paſſion du cacique, crut, par pitié, devoir tromper un amour qu'il n'auroit pu éteindre que dans le ſang de cet infortuné Il lui répondit, qu'un ſoldat Européen n'oſeroit quitter ſon camp ou ſa garniſon, ſans la permiſſion du général ou du gouverneur, ni demander ſans honte une pareille grace, à moins que ce ne fût pour combattre & vaincre. Le cacique éclairé par l'amour, qui ſemble ne garder ſon bandeau que pour les amants heureux, vit bien que l'Eſpagnol ſe jouoit de ſa paſſion, & ſentant qu'il ne ſeroit heureux que par la mort de ſon rival, il réſolut de le perdre. Ce devoit être par une trahiſon. Hurtado ne pouvoit craindre que les lâches.

Le cacique apprit que ce brave Eſpagnol étoit ſorti de la garniſon avec cinquante de ſes invincibles ſoldats, pour aller chercher des vivres à la pointe de l'épée. La garniſon ſe trouvoit extrêmement affoiblie par l'éloignement de ce capitaine. Mangora ne tarda pas à former un corps de quatre mille Indiens; il les cache, bien armés, dans un marais couvert, voiſin de la citadelle. E ſuite marchant aux portes de la place avec trente des ſiens chargés de ſubſiſtances, il fait dire à Lara qu'ayant appris que les Eſpagnols, ſes amis, manquoient de vivres, il s'étoit empreſſé de

venir leur en offrir, en attendant le retour du convoi qui devoit leur en apporter. La générosité du général étoit trop éloignée de la méfiance pour soupçonner les pieges de la perfidie dans les présents & les offres volontaires d'un allié. Lara reçut le cacique avec les témoignages les plus sinceres de la reconnoissance, & voulut le regaler avec sa troupe, de tout ce qu'il put joindre des provisions étrangeres de l'Europe, aux mets naturels du pays. On fit un festin de ce mêlange; & de l'ivresse de la débauche, on tomba dans les filets du sommeil, ou plutôt de la mort.

Le cacique avoit prévenu son escorte & ses troupes embusquées. Tout étoit prévu & concerté pour consommer la plus lâche des trahisons. A peine les Espagnols s'étoient endormis, que la lueur des flammes qui dévoroient le magasin, avertit les Timbuez de marcher au saccagement de la place. Les soldats qui devoient la garder, mal éveillés par le bruit & la clarté de l'incendie, coururent, encore ivres, pour l'éteindre. Durant ce désordre, les auteurs de la trame ouvrent les portes à leurs compagnons, & tous ensemble fondent le poignard à la main sur les Espagnols, qui ne savent fuir ni le feu, ni l'ennemi. Lara mortellement blessé, songe moins à retirer la fleche de ses flancs, qu'à enfoncer son épée au cœur de Mangora. Le cacique & lui tombent, en se déchirant mutuellement : ils expirent ensemble dans un torrent formé du sang des Espagnols & des sauvages, de ce sang qui ne

pouvoit ſe mêler & ſe confondre que dans le carnage.

Il ne reſtoit dans la place que quatre femmes & quatre enfants avec Miranda, cauſe innocente & malheureuſe d'une ſcene ſi tragique. Ces triſtes victimes furent emmenées à Siripa, frere & ſucceſſeur du perfide cacique. L'amour de celui-ci paſſa dans le cœur de ſon frere, comme un feu échappé de ſes cendres. Semblable au ſoleil même qui luit ſur les riches bords du Paraguay, Miranda ne pouvoit briller aux yeux, ſans embraſer tout ceux qui la voyoient. Mais ſes traits portoient dans les ames épriſes, tantôt la rage du déſeſpoir, & tantôt les douces foibleſſes de la ſoumiſſion & de la priere. Siripa ſe jette à ſes pieds, lui déclare que non-ſeulement elle eſt libre, mais qu'elle doit régner ſur le chef & le peuple, que ſes charmes euſſent ſoumis à l'Eſpagne plus ſûrement que les armes d'une nation victorieuſe. Comment pourroit-elle encore, ajouta-t-il, ne pas oublier un époux malheureux, & ſans doute tombé ſous les fleches des Indiens conjurés ?

Miranda plus irritée encore de l'amour du nouveau cacique, qu'elle n'avoit été inſenſible à celui de ſon frere, y répondit par des traits ſanglants de mépris & d'inſulte, aimant mieux la mort que la couronne de la main d'un ſauvage. Avoit-elle traverſé les mers avec ſon époux, pour l'abandonner & le trahir dans un monde où les femmes de l'Europe devoient l'exemple de la vertu, comme les hon

y donnoient celui de la bravoure ? Mais Siripa n'imaginant pas une fidélité d'une espece aussi extraordinaire à ses yeux que l'héroïsme des Espagnols, crut que le temps affoibliroit ce sentiment dans un sexe qui n'étoit pas fait pour une longue résistance, ou que du moins tant de fierté ne pouvoit être vaincue que par la douceur. C'est envain que Miranda repoussoit opiniâtrément les attentions du cacique : il n'opposa que les soins & les respects à la constance de ses refus.

Cependant Hurtado revenu de son expédition, ne trouva qu'un amas de cendres ensanglantées, à la place où il avoit laissé une citadelle. Ses yeux cherchent par-tout Miranda, sans découvrir même l'ombre de cette épouse fidelle, ni les traces de ses pieds. Il apprend enfin qu'elle est chez les perfides Indiens, qui, dans une seule nuit, avoient commis tant de crimes. Aucun danger n'arrête la résolution qu'il prend d'arracher Miranda à ses ravisseurs. Sa présence allume toutes les fureurs de la jalousie dans l'ame du cacique. Il ordonne aussitôt la mort de cet Espagnol, dont l'aspect lui étoit odieux à tant de titres. Miranda fléchit le cœur du barbare, & fait révoquer l'arrêt prononcé contre son époux. Elle obtient même la liberté de le voir quelquefois ; mais à condition que s'ils osent écouter l'amour, & s'abandonner à ses transports, le premier moment de leur félicité sera le dernier de leur vie. O loi plus cruelle cent fois que celle dont le roi

des enfers accabla le malheureux Orphée !

Comment posséder uue épouse adorée, & ne pas la voir ! Comment la voir long-temps, sans jouir une fois de ses embrassements ! Qu'espéroit Siripa du tourment où il avoit condamné ces époux ? L'amour se nourrit des sacrifices volontaires & des privations qu'il s'impose ; mais il s'irrite contre les loix qu'on lui prescrit. La défense éveille ses desirs, le danger accroît son audace, & la mort même semble l'inviter à goûter la vie. Après avoir passé des jours heureux à se consoler de leur esclavage, à se baigner de ces larmes qui s'attirent, s'essuient & se renouvellent sans cesse dans les tendres embrassements d'un amour vertueux & persécuté ; les deux époux oserent souhaiter un de ces moments délicieux qui rachetent des années de souffrance. Après s'être vus cent fois, s'être tout promis & tout refusé, dans l'espérance de se revoir encore pour acquitter les droits & les serments de l'hymen ; enfin l'amour plus fort que les fers, les tyrans & la mort, exigea ce doux tribut de plaisir, dont la vertu même fait un hommage au ciel dans les bras de la fidélité conjugale. Ils jouirent enfin de ce plaisir que les anges bénissent autour du lit nuptial, en se couvrant le visage de leurs ailes ; de peur d'envier aux hommes un bonheur inconnu dans le paradis. Un jour le barbare Siripa suprit Hurtado dans les bras de Miranda. Leur mort fut ordonnée ; & tous deux traînés de la couche nuptiale au poteau

du supplice, expirerent lentement à la vue l'un de l'autre, dans les soupirs d'un amour éternel.

Pendant que cette scene se passoit, Moschera, devenu le chef de ce qui restoit d'Espagnols, s'embarqua avec sa petite troupe sur un bâtiment qui étoit demeuré à l'ancre. Par cette retraite, le Paraguay se trouvoit totalement délivré de la nation qui avoit menacé sa liberté. Cette tranquillité fut courte. Des forces plus considérables parurent sur le fleuve en 1535, & fonderent Buenos-Ayres. La nouvelle colonie manqua bientôt de vivres. Tous ceux qui se permettoient d'en aller chercher, étoient massacrés par les sauvages; & l'on se vit réduit à défendre, sous peine de la vie, de sortir de l'enceinte du nouvel établissement.

Une femme à qui la faim, sans doute, avoit donné le courage de braver la mort, trompa la vigilance des gardes qu'on avoit établis autour de la colonie, pour la garantir des dangers où l'exposoit la famine. Maldonata, c'étoit le nom de la transfuge, après avoir erré quelque temps dans des routes inconnues & désertes, entra dans une caverne pour s'y reposer de ses fatigues. Qu'elle fut sa frayeur d'y rencontrer une lionne, & sa surprise, quand elle vit cette bête formidable s'approcher d'elle d'un air à demi tremblant, la caresser & lui lécher les mains, avec des cris de douleur plus propres à l'attendrir qu'à l'épouvanter. L'Espagnole s'apperçut bientôt que la lionne étoit pleine, & que ses gémissements

étoient le langage d'une mere qui réclamoit du secours pour se délivrer de son fardeau. Maldonata prend courage ; elle aide la nature dans ce moment douloureux, où elle semble n'accorder qu'à regret à tous les êtres naissants, le jour & cette vie qu'elle leur laisse respirer si peu de temps. La lionne heureusement délivrée, va bientôt chercher une nourriture abondante, & l'apporte aux pieds de sa bienfaitrice. Celle-ci la partageoit chaque jour avec les jeunes lionceaux, qui, nés par ses soins & élevés avec elle, sembloient reconnoître par des jeux & des morsures innocentes, un bienfait que leur mere payoit de ses plus tendres empressements. Mais quand l'âge leur eut donné l'instinct de chercher eux-mêmes leur proie, avec la force de l'atteindre & de la dévorer, cette famille se dispersa dans les bois ; & la lionne que la tendresse maternelle ne rappelloit plus dans sa caverne; disparut elle-même, & s'égara dans un désert que sa faim dépeuploit chaque jour.

Maldonata seule, & sans subsistance, se vit réduite à s'éloigner d'un antre redoutable à tant d'êtres vivants, mais dont sa pitié avoit su lui faire un asyle. Cette femme privée avec douleur d'une société chérie, ne fut pas long-temps errante sans tomber entre les mains des sauvages Indiens. Une lionne l'avoit nourrie, & des hommes la firent esclave. Bientôt après elle fut reprise par les Espagnols, qui la ramenerent à Buenos-Ayres. Le commandant, plus féroce lui seul que les lions & les sauvages, ne la

crut pas sans doute assez punie de son évasion par tous les dangers & les maux qu'elle avoit essuyés. Le barbare ordonna qu'elle fût attachée à un arbre au milieu d'un bois, pour y mourir de faim, ou devenir la pâture des monstres dévorants.

Deux jours après, quelques soldats allerent savoir la destinée de cette malheureuse victime. Ils la trouverent pleine de vie, au milieu des tigres affamés, qui, la gueule ouverte sur cette proie, n'osoient approcher devant une lionne couchée à ses pieds avec des lionceaux. Ce spectacle frappa tellement les soldats, qu'ils en étoient immobiles d'attendrissement & de frayeur. La lionne en les voyant s'éloigna de l'arbre, comme pour leur laisser la liberté de délier sa bienfaitrice : mais quand ils voulurent l'emmener avec eux, l'animal vint à pas lents confirmer, par des caresses & de doux gémissements, les prodiges de reconnoissance que cette femme racontoit à ses libérateurs. La lionne suivit quelque temps les traces de l'Espagnole avec ses lionceaux, donnant toutes les marques de regret & d'une véritable douleur qu'une famille fait éclater quand elle accompagne, jusqu'au vaisseau un pere ou un fils chéri, qui s'embarque d'un port de l'Europe pour le nouveau-monde, d'où peut-être il ne reviendra jamais.

Le commandant, instruit de toute l'aventure par ses soldats, & ramené par un monstre des bois aux sentiments de l'humanité, que son cœur farouche avoit dépouillés, sans doute en passant

paſſant les mers, laiſſa vivre une femme que le ciel avoit ſi viſiblement protégée.

Cependant les Indiens, qui erroient toujours autour de la colonie Eſpagnole, avec la réſolution de l'affamer, la reſſerroient de plus en plus dans ſes paliſſades. Le retour en Europe paroiſſoit le ſeul remede à de ſi grands maux; mais les Eſpagnols s'étoient perſuadés que l'intérieur des terres regorgeoit de mines, & ce préjugé ſoutint leur conſtance. Ils abandonnerent Buenos-Ayres, & allerent fonder l'Aſſomption à trois cents lieues de la mer, toujours ſur les bords du fleuve. C'étoit s'éloigner viſiblement des ſecours de la métropole : mais dans leurs idées, c'étoit s'approcher des richeſſes; & leur avidité étoit encore plus grande que leur prévoyance.

Les ſauvages habitants d'un pays plus voiſin du tropique, étoient moins courageux que ceux de Buenos-Ayres, ou plus aiſés à policer. Loin de troubler les travaux des Eſpagnols, ils leur fournirent des vivres. Cette conduite fit eſpérer qu'il ſeroit poſſible de ſe les attacher, ſi on pouvoit les attirer à la religion chrétienne; & l'on penſa qu'il n'y avoit pas de meilleur moyen, que de leur en donner une grande idée. Dans cette perſuaſion, on imagina pour les jours ſaints une proceſſion, où, ſuivant l'uſage de la métropole, tous les colons devoient paroître les épaules découvertes, avec les inſtruments de la flagellation à la main. Les Indiens invités à cette horrible farce, qui reſpire le fanatiſme des Corybantes, & plus propre, ſans

doute, à faire abhorrer le christianisme qu'à le faire aimer, se trouverent à cette barbare cérémonie au nombre de huit mille hommes armés de leurs arcs & de leurs fleches, qu'ils ne quittoient jamais. Ils étoient résolus de noyer ces étrangers dans leur propre sang, dont leur religion ne pouvoit être avide, sans les rendre en même temps féroces & cruels.

Le moment de la catastrophe approchoit; lorsqu'Irala fut averti par un Indien qui étoit à son service d'une conspiration si peu soupçonnée. Ce général Espagnol fait courir le bruit que les Topiges, ennemis de tout le pays, s'approchent pour attaquer la place. Il ordonne à ses troupes de prendre les armes; il appelle les chefs des sauvages, pour délibérer avec eux sur un danger commun à leur nation & à la sienne. Dès que ces hommes se sont livrés à la merci des Espagnols, Irala les fait mourir, & menace les Indiens qui les avoient accompagnés, du même traitement. Ces malheureux se jettent à ses genoux, & n'obtiennent leur pardon, qu'en jurant pour eux & pour toute leur nation, une obéissance éternelle & sans bornes. Cette réconciliation fut scellée par le mariage de quelques Indiennes avec les Espagnols, fête ou cérémonie bien plus agréable au ciel & à la terre, que cette procession de flagellants, qui devoit se terminer par un massacre. De l'union de deux peuples si étrangers l'un à l'autre, sortit la race des métis, qui est si commune dans l'Amérique méridionale. Ainsi le sort des Espagnols dans tous les

pays du monde, eſt d'être un ſang mêlé. Celui des Maures coule encore dans leurs veines en Europe, & celui des ſauvages dans l'Amérique. Peut-être même ne perdent-ils pas à ce mêlange, s'il eſt vrai que les hommes gagnent comme les animaux, à croiſer leurs races. Et plût au ciel qu'elles ſe fuſſent déjà toutes fondues en une ſeule, qui ne conſervât aucun de ces germes d'antipathie nationale, qui éterniſent les guerres & toutes les paſſions deſtructives ! Mais la diſcorde ſemble naître d'elle-même entre des freres. Comment eſpérer que le genre humain devienne jamais une famille, dont les enfants ſuçant à-peu-près le même lait, ne reſpirent plus la ſoif du ſang ? Elle s'engendre, cette cruelle ſoif, elle croît & ſe perpétue avec la ſoif de l'or.

C'eſt cette paſſion honteuſe, c'eſt cette cruelle avidité, qui engageoit les Eſpagnols à ſe tenir de plus en plus éloignés de la mer, & voiſins des montagnes. Le danger qu'ils avoient couru d'être exterminés par les ſauvages, en s'enfonçant trop avant dans les terres, ne les avoit rendus, ni plus ſages, ni plus humains. Ils ſembloient, par les cruautés qu'ils exerçoient contre le peuple Indien, le punir de leur propre obſtination à chercher des métaux où il n'y en avoit pas. Le naufrage de pluſieurs vaiſſeaux qui périrent avec les troupes & les munitions dont ils étoient chargés, en voulant remonter trop haut dans le fleuve, ne put faire revenir leur avarice trompée, d'une opiniâtreté

funeste. Il fallut des ordres réitérés de la métropole, pour les déterminer à rétablir Buenos-Ayres.

Cette entreprise si nécessaire, étoit devenue facile. Les Espagnols multipliés dans le Paraguay, étoient assez forts pour contenir ou pour détruire les peuples qui pouvoient la traverser. Elle n'éprouva, comme on l'avoit prévu, que de légers obstacles. Jean Ortiz de Zarate l'exécuta, en 1580, sur un sol abandonné depuis quarante ans. Les petites nations qui étoient dans le voisinage de la place, subirent le joug, ou se réfugierent dans des contrées éloignées, pour continuer à jouir de leur liberté.



CHAPITRE XXXV.

Situation actuelle des Espagnols dans le Paraguay.

DÈS que la colonie eut un point d'appui, elle prit de la consistance. Avec le temps, on parvint à former quatre grandes provinces, le Tucuman, Santa-Cruz de la Sierra, le Paraguay particulier, & Rio de la Plata. Dans cet espace immense sont comme perdues une douzaine de villes, qui seroient en Europe des bourgs médiocres. Elles sont composées d'un petit nombre de maisons ou cabanes disposées sans ordre, & séparées par de petits bois, qui donnent à chaque habitation un air isolé. On

voit tout autour quelques petites peuplades d'Indiens ſoumis. Le reſte du pays eſt déſert, ou habité par des Indiens indépendants. Leur rage contre ceux qui les ont réduits à ſe réfugier dans des montagnes inacceſſibles, eſt inexprimable. Ils en ſortent continuellement, dans l'eſpoir de maſſacrer quelques-uns de leurs tyrans. Ces courſes empêchent les établiſſements Eſpagnols d'avoir aucune communication entr'eux.

La capitale même de la colonie, a des vices deſtructeurs de toute induſtrie. Buenos-Ayres réunit à la vérité quelques avantages. La ſituation en eſt ſaine & agréable. On y reſpire un air tempéré. Ses campagnes offrent un aſpect riant, & ſeroient très-fertiles, ſi l'on daignoit les cultiver. Les bâtiments qui étoient tous de terre, il y a quarante ans, ont acquis de la ſolidité, des commodités même, depuis qu'on fait cuire de la brique & faire de la chaux. On y trouve une population de ſeize mille ames, dont les blancs peuvent former le quart. Une forteresse gardée par une garniſon de mille hommes, défend un côté de la ville, & les eaux du fleuve environnent le reſte de ſon enceinte. Tout cela eſt bien en ſoi, mais inſuffiſant pour l'objet qu'on doit s'être propoſé.

La place eſt ſituée à ſoixante dix lieues de la mer. Les gros vaiſſeaux ne peuvent pas y arriver, & les moindres courent de grands dangers dans un fleuve qui manque de profondeur, qui eſt ſemé d'iſles, d'écueils, de rochers, & où les tempêtes ſont plus commu-

nes, beaucoup plus terribles que sur l'Océan. Ils sont obligés de mouiller tous les soirs à l'endroit où ils se trouvent ; & il faut que dans les jours les plus calmes, des pilotes les précedent dans des chaloupes, la sonde à la main, pour leur tracer la route qu'ils doivent suivre. Les périls ne finissent pas même au port, situé à trois lieues de la ville. La précaution qu'ont les bâtiments d'y jetter toutes leurs ancres, & d'assurer leur cables avec de grosses chaînes de fer, n'empêche pas qu'ils ne courent le risque d'être submergés par un vent furieux, qui, parti des frontieres du Chili, n'a rien trouvé dans une plaine de trois cents lieues qui pût modérer son impétuosité, & dont la furie augmente lorsqu'il enfile directement le canal du fleuve.

Si les Espagnols n'avoient pas formé au hasard la plupart de leurs établissements du nouveau-monde, ils auroient occupé le port de l'Insenada, de Baragon, qu'on trouve à l'embouchure de la riviere de la Plata, du côté du couchant, ou à celui de Maldonado, qui est sur la même ligne du côté oriental. La cour de Madrid, à qui des raisons politiques & des naufrages fréquents ont enfin ouvert les yeux sur les inconvénients de Buenos-Ayres, a bâti, en 1746, quarante lieues plus bas, à Monte-Video, une citadelle flanquée de quatre bastions, défendue par une artillerie nombreuse & par une garnison de deux cents hommes. On s'est apperçu dans la suite que le nouveau port n'étoit bon que pour de petits navires, & on s'est éta-

bli à Maldonado, dont les fortifications, ainsi que celles de Buenos-Ayres & de Monte-Video, ont été construites sans solde par les Guaranis. La nature seule y a formé un des meilleurs havres du monde. Il peut contenir les plus nombreuses flottes; & son entrée, qui est fort étroite, est très-aisée à défendre. L'air y est excellent, le bois en abondance, & la terre d'une grande fertilité. Lorsqu'on aura soumis les naturels du pays qui sont fiers, belliqueux, robustes, & que les familles Canariennes, qu'on y transporte successivement, auront mis le sol en valeur, ce sera un établissement parfait. Les vaisseaux qui passeront d'Europe à la mer du Sud, y trouveront un relâche sûr & tous les rafraîchissements dont ils auront besoin. Ce sera, avec le temps, l'entrepôt naturel du commerce du Paraguay. Il pourra recevoir des accroissements, lorsque les Espagnols auront adopté les bons principes. Actuellement il n'est pas considérable.



CHAPITRE XXXVI.

Commerce du Paraguay.

LA plus riche production, qui soit naturelle à ce continent, est l'herbe du Paraguay. C'est la feuille d'un arbre de grandeur moyenne. Son goût approche de celui de la mauve, & sa figure de celle de l'oranger. On la divise en trois

classes. La premiere nommée caacuys, est le bouton qui commence à peine à deployer ses feuilles. Elle est fort supérieure aux deux autres, mais elle ne se conserve pas si long-temps, & il est difficile de la transporter au loin. La seconde qui s'appelle caamini, est la feuille qui a toute sa grandeur, & dont on a tiré les côtes. Si les côtes y restent, c'est la caaguazu, qui forme la troisieme espece. Les feuilles, après avoir été grillées, se conservent dans des fosses creusées en terre & couvertes d'une peau de bœuf.

Les montagnes de Maracayu, situées à l'Orient du Paraguay, fournissent les feuilles qui ont le plus de réputation. L'arbre qui les donne ne croît pas sur les hauteurs, mais dans les fonds marécageux qui les séparent. L'Assomption, qui porte le nom de la capitale du Paraguay, quoiqu'elle ne soit rien, donna d'abord de la célébrité dans des contrées éloignées à cette herbe précieuse, qui faisoit les délices des sauvages. L'exportation qu'elle en fit, lui procura des richesses considérables. Cette prospérité ne fut qu'un éclair. La ville perdit dans le long trajet qu'il falloit faire, tous les Indiens de son territoire. Elle ne vit autour d'elle qu'un désert de quarante lieues; & il lui fallut renoncer à cette unique source de son opulence.

La nouvelle Villa-Rica, qui s'étoit formée dans le voisinage de Maracayu, s'empara de cette branche de commerce. Bientôt il fallut la partager avec les Guaranis, qui, d'abord

ne cueilloient de l'herbe que pour leur boisson, & qui ne tarderent pas à en ramasser pour vendre. Cette occupation & un voyage de quatre cents lieues pour l'aller & le retour, les tenoit éloignés de leurs habitations une grande partie de l'année. Pendant ce temps-là, ils manquoient d'instruction, ce qui les détachoit de la religion & de la colonie. Plusieurs périssoient par le changement de climat ou par la fatigue. Il y en avoit même, qui, rebutés par ce travail, s'enfuyoient dans des déserts où ils reprenoient leur premier genre de vie. D'ailleurs, les peuplades privées de leurs défenseurs, restoient exposées aux irruptions de l'ennemi. Pour remédier à ces inconvéniens, les missionnaires firent venir de Maracayu, des graines qu'ils semerent dans la partie de leur sol, qui approchoit le plus de celui de ces montagnes. Ces arbres se sont extrêmement multipliés, & n'ont point dégénéré, au moins d'une maniere sensible.

Le produit de ces plantations, joint à celui que la nature donne ailleurs d'elle-même, est fort considérable. Une partie reste dans le Paraguay. Le Chili & le Pérou en consomment annuellement cent mille arrobes, qui, à raison de 23 livres 12 sols 6 deniers, forment un objet d'exportation de 2, 362, 500 livres.

Cette herbe, dans laquelle les Espagnols de l'Amérique méridionale croient trouver un remede ou un préservatif contre la plupart des maladies, est d'un usage général dans cette partie du nouveau-monde. On la jette séchée &

presque en poussiere dans une coupe, avec du sucre, du jus de citrons, & des pastilles d'une odeur fort douce. On verse par dessus de l'eau bouillante, qu'il faut boire sur le champ, pour ne pas donner à la liqueur le temps de noircir.

L'herbe du Paraguay est indifférente à l'Europe ; mais cette région l'intéresse par d'autres côtés, & en particulier par les cuirs qu'elle lui fournit. Lorsque les Espagnols abandonnerent, en 1538, Buenos-Ayres, ils laisserent dans les campagnes voisines quelques bêtes à corne, qu'ils avoient amenées de leur patrie. Elles se multiplierent tellement dans ces pâturages, que personne ne daigna se les approprier lorsqu'on eut retabli la ville. On imagina dans la suite de les assommer, uniquement pour en avoir la peau. La maniere dont on s'y prend est remarquable.

Plusieurs chasseurs à cheval se rendent dans les lieux où ils savent qu'il y a le plus de bœufs sauvages. Ils poursuivent chacun le leur, & lui coupent le jarret avec un long bâton armé d'un fer taillé en croissant & bien aiguisé. Cet animal abattu, son vainqueur en poursuit d'autres qu'il abat de même. Après quelques jours d'un exercice si violent, les chasseurs retournent sur leurs pas, retrouvent les taureaux qu'ils ont terrassés, les écorchent, en prennent la peau, quelquefois la langue ou le suif, & abandonnent le reste à une nuée de vautours & d'autres oiseaux de proie.

Les cuirs étoient à si bon marché dans les

premiers temps, qu'ils coûtoient à peine une liv. six sols, quoique ceux qui les achetoient en rebutassent un grand nombre qui n'avoient pas la grandeur qu'on leur desiroit. Leur prix a augmenté à mesure que le nombre des bœufs a diminué. Cette diminution est moins l'ouvrage des chasseurs, que des chiens sauvages. Ces animaux destructeurs font un tel ravage, qu'on est menacé de perdre entiérement une branche de commerce assez lucrative. Le gouvernement de Buenos-Ayres a tenté de prévenir ce malheur, en chargeant une partie de la garnison de tuer à coups de fusil, ces chiens devenus féroces. Les soldats revenus de cette expédition nécessaire, furent reçus avec des huées si pleines de mépris, qu'ils n'ont plus voulu recommencer des courses qui les couvroient de ridicule aux yeux de leurs compatriotes.

Le vuide que laissera la diminution des cuirs, sera rempli par le tabac qu'on a commencé à cultiver avec succès dans le Paraguay. Il en arrive déjà tous les ans une assez grande quantité avec la laine de Vigogne qui vient des montagnes, & avec les métaux, productions tout-à-fait étrangeres à la colonie.

Les premiers Espagnols qui arriverent au Paraguay, ne douterent pas qu'un pays si voisin du Pérou, ne renfermât de grandes richesses. Leur conduite se régla sur ces espérances, qui furent soutenues pendant un siecle par divers incidents plus frivoles les uns que les autres. Il fallut enfin renoncer à cette chimere; mais des motifs particuliers la firent encore reprendre

long-temps après qu'on eut cessé d'y croire. Tout le monde sait aujourd'hui que le Paraguay n'a d'or & d'argent que ce qui lui en vient du Chili & du Potosi. Une partie circule dans la colonie. Il en passe beaucoup plus en fraude dans les établissements Portugais. On embarque tous les ans à Buenos-Ayres, environ cinq millions pour la métropole.



CHAPITRE XXXVII.

Le Paraguay doit sa célébrité aux établissements que les Jésuites y ont formés. Idée de ces établissements.

CE que nous avons dit du physique, du moral, des richesses du Paraguay, n'étoit guere propre à lui donner de la celébrité. Il n'a dû l'attention qu'on n'a cessé de lui accorder, qu'à un établissement formé dans son centre, qui, après avoir long-temps partagé les esprits, a obtenu l'approbation des sages. Le Jugement qu'on en doit porter, paroît désormais fixé par la philosophie, devant qui l'ignorance, les préjugés, les factions doivent disparoître, comme les ombres devant la lumiere.

Les Jésuites chargés des missions du Pérou, instruits de la maniere dont les incas gouvernoient leur empire & faisoient leurs conquêtes, les ont pris pour modeles dans l'exécution d'un grand projet qu'ils avoient formé

Les descendants de Manco-Capac, se rendoient sur leurs frontieres avec de puissantes armées composées de soldats qui savoient du moins obéir, combattre ensemble, se retrancher, & qui, avec des armes offensives, meilleures que celles des sauvages, avoient des boucliers & des armes défensives que leurs ennemis n'avoient pas. Ils proposoient à la nation qu'ils vouloient ajouter à leur empire, d'adopter leur religion, leurs loix & leurs mœurs; de quitter les forêts & de vivre en société. Ils trouverent souvent de la résistance. La plupart de ces peuples défendoient long-temps leurs préjugés & leur liberté. Les incas s'armoient alors de patience. Ils envoyoient de nouveaux députés, qui tentoient encore de persuader. Ces députés étoient quelquefois massacrés. Quelquefois les sauvages venoient fondre sur l'armée de l'inca. Elle combattoit avec courage, & toujours avec succès. Elle s'arrêtoit à l'instant de la victoire. Si l'on faisoit quelques prisonniers, on les traitoit avec tant de douceur, qu'enchantés du joug de ces vainqueurs humains, ils alloient les faire aimer à leur nation. Il n'est guere, arrivé qu'une armée Péruvienne ait attaqué la premiere; & il est arrivé souvent qu'après avoir vu plusieurs de ses soldats massacrés, qu'après avoir éprouvé la perfidie des barbares, l'inca ne permettoit pas encore les hostilités.

Les Jésuites, qui n'avoient point d'armée, se sont bornés à la persuasion. Ils ont été dans les forêts pour chercher des sauvages; & ils les ont déterminés à renoncer à leurs habitudes,

à leurs préjugés, pour embrasser une religion à laquelle ces peuples n'entendoient rien, & pour goûter les douceurs de la société qu'ils ne connoissoient pas.

Les incas avoient encore un avantage sur les Jésuites, c'est la nature de leur religion qui parloit aux sens. Il est plus aisé de faire adorer le soleil, qui semble révéler lui-même son culte aux hommes, que de leur persuader nos dogmes & nos mysteres inconcevables. Aussi les Jésuites ont-ils eu la sagesse de civiliser jusqu'à un certain point les sauvages, avant de penser à les convertir. Ils n'ont essayé d'en faire des chrétiens, qu'après en avoir fait des hommes. A peine les ont-ils rassemblés, qu'ils leur ont procuré tous les biens qu'ils leur avoient promis. Ils leur ont fait embrasser le christianisme, quant à force de les rendre heureux, ils les avoient rendus dociles.

La division des terres en trois parts, pour la religion, le public & les particuliers; le travail pour les orphelins, les vieillards & les soldats; les prix accordés aux belles actions, l'inspection ou la censure des mœurs, le ressort de la bienveillance, les fêtes mêlées aux travaux, les exercices militaires, la subordination, les précautions contre l'oisiveté, le respect pour la religion & les loix, l'union de l'autorité politique & religieuse dans les mêmes mains: tout ce qu'on admiroit dans la législation des incas, se retrouve au Paraguay, ou même y est perfectionné.

Les incas & les Jésuites ont également éta-

bli un ordre qui prévient les crimes, & dispense des punitions. Il n'y a rien de si rare au Paraguay que des délits. Les mœurs y sont belles & pures, par des moyens encore plus doux qu'au Pérou. Les loix étoient séveres dans cet empire ; elles ne le sont pas chez les Guaranis. On n'y craint pas les châtiments ; on n'y craint que sa conscience.

A l'exemple des incas, les Jésuites ont établi le gouvernement théocratique ; mais avec un avantage particulier à la religion chrétienne, qui en fait la base : c'est la pratique de la confession infiniment utile, tant que ses instituteurs n'en abuseront pas. Elle seule tient lieu des loix pénales, & veille à la pureté des mœurs. Dans le Paraguay, la religion qui commande par l'opinion plus puissante que la force des armes, conduit le coupable aux pieds du magistrat. C'est-là, que loin de pallier ses crimes, le repentir les lui fait aggraver. Au lieu d'éluder sa peine il vient la demander à genoux. Plus elle est sévere & publique, plus elle rend le calme à la conscience du criminel. Ainsi le châtiment, qui, par-tout ailleurs effraie les coupables, fait ici leur consolation, en étouffant les remords par l'expiation. Les peuples du Paraguay n'ont point de loix civiles, parce qu'ils ne connoissent point de propriété, ils n'ont point de loix criminelles, parce que chacun s'accuse & se punit volontairement : toutes leurs loix sont des préceptes de religion. Le meilleur de tous les gouvernements, s'il étoit possible qu'il se maintînt dans sa pureté, seroit

celui de la théocratie : mais il faudroit qu'il fût toujours dirigé par des hommes vertueux, pénétrés de ſes vrais principes ; il faudroit que la religion n'inſpirât que les devoirs de la ſociété ; n'appellât crime que ce qui bleſſe les droits naturels de l'humanité ; ne ſubſtituât pas dans ſes préceptes, des prieres aux travaux, de vaines cérémonies de culte à des œuvres de charité, des ſcrupules à des remords fondés.

Mais peut-on ſe flatter que des Jéſuites Eſpagnols ou Italiens, n'aient pas fait paſſer au Paraguay des idées & des uſages monaſtiques de Rome ou de Madrid ? Cependant s'ils y ont tranſporté des abus, il faut convenir que c'eſt avec des avantages ſi ſupérieurs, qu'il eſt peut-être impoſſible de faire nulle part autant de bien aux hommes, avec ſi peu de mal.

Il y a plus d'arts & de commodités dans les républiques des Jéſuites, qu'il n'y en avoit dans Cuſco même, & il n'y a pas plus de luxe. L'uſage de la monnoie y eſt même ignoré. L'horloger, le tiſſerand, le ſerrurier, le tailleur dépoſent leurs ouvrages dans des magaſins publics. On leur donne tout ce qui leur eſt néceſſaire : le laboureur a cultivé pour eux. Les Jéſuites veillent ſur les beſoins de tous, avec des magiſtrats qui ſont élus par le peuple même.

Il n'y a point de diſtinction entre les états ; & c'eſt la ſeule ſociété ſur la terre où les hommes jouiſſent de cette égalité qui eſt le ſecond des biens ; car la liberté eſt le premier.

Les incas & les Jésuites ont fait également respecter la religion par la pompe & l'appareil imposant du culte public. Rien de si magnifique, de si grand que l'étoient les temples du soleil; & les églises du Paraguay sont comparables aux plus belles de l'Europe. Les Jésuites ont rendu le culte agréable, sans en faire une comédie indécente. Une musique qui plaît au cœur, des cantiques touchants, des peintures qui parlent aux yeux, la majesté des cérémonies, attirent les Indiens dans les églises où le plaisir se confond pour eux avec la piété. C'est-là que la religon est aimable, & c'est d'abord dans ses ministres qu'elle s'y fait aimer. Rien n'égale la pureté des mœurs; le zele doux & tendre, les soins paternels des Jésuites du Paraguay. Chaque pasteur est véritablement le pere, comme le guide de ses paroissiens. On n'y sent point son autorité; parce qu'il n'ordonne, ne défend & ne punit, que ce que punit, défend & ordonne la religion qu'ils adorent & chérissent tous comme lui-même.

Il semble que les hommes devroient s'être extrêmement multipliés sous un gouvernement où personne n'est oisif; où personne n'est excédé de travail; où la nourriture est saine, abondante, égale pour tous les citoyens qui sont commodément logés, commodément vêtus; où les vieillards, les veuves, les orphelins, les malades ont des secours inconnus sur le reste de la terre; où tout le monde se marie par choix, sans intérêt, & où la multitude des enfants est une consolation, sans pouvoir être

une charge; où la débauche inséparable de l'oisiveté qui corrompt l'opulence & la misere, ne hâte jamais le terme de la dégradation ou plutôt de la décadence de la vie humaine; où rien n'irrite les passions factices, & ne contrarie les passions réglées par la nature & la raison; où l'on jouit des avantages du commerce, sans être exposé à la contagion des vices du luxe; où des magasins abondants, de secours gratuits entre des nations confédérées par la fraternité d'une même religion, sont une ressource assurée contre la disette qu'amennent l'inconstance ou l'intempérie des saisons; où la vengeance publique n'a jamais été dans la triste nécessité de condamner un seul criminel à la mort, à l'ignominie, à des peines de quelque durée; où l'on ignore jusqu'au nom d'impôt & de procès, deux terribles fléaux qui travaillent par-tout l'espece humaine: un tel pays devroit être, ce semble, le pays le plus peuplé de la terre. Cependant il ne l'est pas.

Cette domination commencée en 1610, s'étend depuis le Parana qui se jette dans le Paraguay, sous le vingt-septieme dégré de latitude méridionale, jusqu'à l'Uruguay, qui se perd dans le même fleuve vers le trente-quatrieme dégré de latitude. Sur le bord de ces deux grandes rivieres qui descendent des montagnes voisines du Bréûl, dans les plaines fertiles qui séparent ces rivieres, les Jésuites avoient formé dès l'an 1676, vingt-deux peuplades dont on ignore la population. En 1702, on y en comptoit vingt-neuf, composées en total de

vingt-deux mille fept cent foixante-une familles, qui formoient quatre-vingt-neuf mille quatre-cents quatre-vingt-onze têtes. Les habitations & les habitants ont augmenté depuis, & l'état peut avoir aujourd'hui deux cents mille ames.

On a long-temps foupçonné les religieux législateurs de diminuer la lifte de leurs fujets, pour priver l'Efpagne du tribut auquel on s'étoit foumis; & la cour de Madrid a montré fur cela quelques inquiétudes. Des recherches exactes ont diffipé ce foupçon auffi injurieux que peu fondé. Etoit-il vraifemblable qu'une compagnie qui a toujours été fenfible à la gloire facrifiât à un intérêt obfcur & bas, un fentiment de grandeur proportionné à la majefté de l'édifice qu'elle élevoit avec tant de foins & de travaux?

Ceux qui connoiffent affez le génie de la fociété pour ne pas la calomnier fi groffiérement, répandoient que les Guaranis ne fe multiplioient pas, parce qu'on les faifoit périr dans les travaux des mines. Cette accufation intentée il y a plus d'un fiecle, s'eft perpétuée par une fuite de l'avarice, de l'envie & de la malignité qui l'avoient formée. Plus le miniftere Efpagnol a fait chercher cette fource de richeffes, plus il s'eft convaincu que c'étoit une chimere. Si les Jéfuites avoient trouvé des mines, ils fe feroient bien gardés de faire ouvrir cette porte à tous les vices qui auroient bientôt défolé leur empire & ruiné leur puiffance.

L'opression du gouvernement monacal a dû, selon d'autres, arrêter la population des Guaranis. Mais comment concilier cette idée vague avec la confiance aveugle & l'attachement excessif qu'on reproche aux Guaranis pour les missionnaires qui les gouvernent ? L'oppression n'est que dans les travaux & dans les tributs forcés; dans les levées arbitraires, soit d'hommes, soit d'argent, pour composer des armées & des flottes destinées à périr; dans l'exécution violente des loix, imposées sans le consentement des peuples & contre la réclamation des magistrats; dans la violation des privileges publics & l'établissement des privileges particuliers; dans l'incohérence des principes d'une autorité qui, se disant établie de Dieu par l'épée, veut tout prendre avec l'une, & tout ordonner au nom de l'autre; s'armer du glaive dans le sanctuaire, & de la religion dans les tribunaux. Voilà l'oppression. Mais elle n'est jamais dans une soumission volontaire des esprits, ni dans la pente & le vœu des cœurs, en qui la persuasion opere & précede l'inclination, qui ne font que ce qu'ils aiment à faire, & n'aiment que ce qu'ils font. C'est-là ce doux empire de l'opinion, le seul peut-être qu'il soit permis à des hommes d'exercer sur des hommes; parce qu'il rend heureux les peuples qui s'y abandonnent. Tel est sans doute celui des Jésuites au Paraguay, puisque des nations entieres sont venues d'elles-mêmes s'incorporer à leur gouvernement, & qu'on n'a pas vu une seule de leurs peuplades secouer le joug. On n'oseroit dire

que cinquante Jésuites ont pu forcer à l'esclavage deux cents mille Indiens, qui pouvoient ou massacrer leurs pasteurs, ou s'enfuir dans des déserts. Cet étrange paradoxe révolteroit également les esprits les plus foibles & les plus audacieux.

Il s'est trouvé des hommes qui ont soupçonné que les Jésuites avoient répandu dans leurs peuplades cet amour du célibat, auquel les siecles de barbarie avoient attaché parmi nous une sorte de vénération qui n'est pas encore généralement tombée, malgré les réclamations continuelles de la nature, de la raison, de la société. Rien n'est plus éloigné de la vérité. Ces missionnaires n'ont pas seulement donné à leurs néophites l'idée d'une superstition à laquelle le climat apportoit des obstacles insurmontables, & qui auroit suffi pour décrier & faire détester leurs meilleures institutions.

Enfin, nos politiques ont cru voir dans le défaut de propriété, un obstacle insurmontable à la population des Guaranis. On ne sauroit douter que la maxime qui nous fait regarder la propriété comme la source de la multiplication des hommes & des subsistances, ne soit une vérité incontestable. Mais, tel est le sort des meilleures institutions, que nos erreurs politiques parviennent presque à les détruire. Sous la loi de la propriété, quand elle est jointe à la cupidité, à l'ambition, au luxe, à une multitude de besoins factices, à mille autres désordres qui prennent naissance dans les vices

de nos gouvernements ; les bornes de nos possessions, tantôt beaucoup trop resserrées, tantôt beaucoup trop étendues, arrêtent tout-à-la-fois la fécondité de nos terres, & celles de notre espece. Ces inconvénients n'existent point dans le Paraguay. Tous y ont une subsistance assurée ; tous y jouissent par conséquent des grands avantages du droit de propriété, sans pourtant avoir proprement ce droit. Ce n'est donc pas précisément parce qu'ils en sont privés que la population n'a pas fait chez eux de grands progrès. On en peut assigner d'autres causes.

En premier lieu, les Portugais de Saint-Paul détruisirent, en 1631, douze à treize peuplades formées dans la province de Guayra, la plus voisine du Brésil. Le plus grand nombre des quatre-vingt-dix-sept mille Indiens qui les habitoient, périt par le fer ou dans l'esclavage, de faim & de misere dans les forêts. Il n'en échappa que douze mille, qui trouverent un asyle dans des lieux plus éloignés des Portugais.

Cette destruction, qui ne pouvoit être réparée que par des siecles, a été suivie de pertes lentes & continuelles. Les nations sauvages qui erroient autour des habitations des Guaranis, pour enlever leurs provisions, massacroient sans pitié tout ce qui s'opposoit à leurs brigandages.

Ces malheurs n'ont cessé que pour faire place à un fléau plus redoutable encore. Les Européens ont porté aux Guaranis la petite vérole;

plus meurtriere sur les bords du Paraguay, qu'en aucun lieu de la terre. Elle enleve par milliers & en très-peu de temps, presque tous ceux qui en sont attaqués. Il est étonnant que les Jésuites, qui ne pouvoient ignorer les salutaires effets de l'inoculation sur la riviere des Amazones, aient toujours négligé un moyen si sûr & si facile de sauver la vie à leurs néophites. Ces législateurs éclairés, auroient-ils été retenus par les ridicules objections de quelques ecclésiastiques ignorants, contre une pratique universellement autorisée par les plus heureuses expériences?

Outre ces causes de dépopulation, les Guaranis en ont encore dans leur propre climat qui produit des maladies contagieuses, sur-tout aux bords du Parana, où des brouillards épais, immobiles & continuels, sous un ciel embrasé, rendent l'air humide & mal-sain. Les Guaranis résistent d'autant moins à la malignité de ces vapeurs, qu'ils sont très-voraces, quoique dans un pays chaud. Ils mangent des fruits encore verds, des viandes presque crues. De là les mauvaises digestions, les humeurs corrompues, & les infirmités qui passent des peres aux enfants. Ainsi la masse du sang altérée par l'air & les aliments, ne peut former une population abondante & de longue durée.

Les Chiquites, quoiqu'ils s'avancent dans la Zone Torride, sont beaucoup plus robustes que les Guaranis qui sortent & s'éloignent du Tropique. Sous le nom de Chiquites, on comprend plusieurs petites nations semées dans un

espace qui s'étend depuis le quatorzieme dégré de latitude australe, jusqu'au vingt-unieme. Ce pays est chaud, montueux, fertile, traversé à l'Occident par trois rivieres, qui, joinces ensemble, vont, sous le nom de la Madere, se perdre dans le grand fleuve des Amazones.

Les premiers conquérants du Pérou connurent les Chiquites, & ne purent les subjuguer. Leurs successeurs ne furent pas plus heureux. Les Jésuites entreprirent en 1692, ce que la force n'avoit pu exécuter. Ce projet allarma les Espagnols de Santa-Cruz de la Sierra, qui trouvoient un grand avantage à faire des courses dans ces contrées, & à y enlever des esclaves qu'ils vendoient fort cher pour les mines du Potosi & pour d'autres usages. On n'ignoroit pas que les missionnaires, qui, soit religion, soit ambition, avoient d'autres vues & d'autres maximes, ne souffriroient pas l'oppression de leurs néophites, & que les moyens ne leur manqueroient pas pour l'empêcher. Leurs travaux furent traversés par la ruse, par la violence, par la colomnie, par tous les moyens qu'une avidité féroce peut inspirer. Leur constance triompha des contradictions, & l'édifice s'éleva sur le plan qui avoit été conçu.

Dès l'an 1726, on comptoit chez les Chiquites six grandes peuplades séparées les unes des autres par une assez grande étendue de terrein, & des forêts immenses. La population passoit quarante mille ames. Ce nombre a été toujours en augmentant; & il étoit presque doublé, lorsque la nouvelle république reconnut,

mit, en 1746, la domination de l'Espagne aux mêmes conditions qu'elle avoit été reconnue plus anciennement par les Guaranis, qui lui avoient servi en tout de modele..

Les deux états ont également élevé entr'eux & les Espagnols, une barriere insurmontable. Ils ont établi la même communauté de biens. C'est la cité qui fait le commerce. Leurs manufactures sont les mêmes, ainsi que leurs travaux champêtres. On cultive par-tout du sucre, le tabac, le coton, les fruits, les grains naturels au pays, tous ceux de l'Europe. La plupart de nos animaux s'y sont multipliés; les bœufs & les chevaux ne sont pas dégénérés La seule différence qu'il y ait entre les deux nations, c'est que les Chiquites sont plus forts, plus sobres, plus constants, plus actifs, plus laborieux que les Guaranis. Ces mêmes qualités ne les rendent pas moins supérieurs aux Moxes.

Les Moxes habitent sous le douzieme dégré de latitude méridionale. A l'Orient, leur pays est séparé du Pérou par les Cordelieres. Du côté du Midi, il n'est pas éloigné du Paraguay. Au Nord & à l'Occident, sont des terres inconnues. L'état de ces sauvages, sans culture, sans religion, sans mœurs, toucha, vers l'an 1670, l'ame sensible, noble & courageuse d'un Jésuite Espagnol, nommé Baraze. Il fixa ces hommes errants; il les gouverna par les loix des Guaranis. Ses travaux, & ceux de ses successeurs, avoient rassemblé trente mille ames, au commencement du siecle. Nous igno-

rons les progrès que cet établissement a faits depuis; mais, si l'on en juge par le temps & par les soins, il doit être aujourd'hui très-considérable.

Les Jésuites travailloient sans relâche à réunir les trois républiques, en civilisant les peuples vagabonds dispersés dans les déserts qui séparoient ces sociétés. Mais leur projet, dont l'exécution étoit douteuse ou du moins très-éloignée, ne s'accordoit pas avec le vil intérêt des aventuriers Espagnols. Ces barbares usurpateurs du Nouveau-Monde, avoient très-bien servi la religion, tant qu'il n'avoit fallu que verser du sang pour avoir de l'or; ils ne l'écoutoient plus, depuis qu'elle ne parloit que d'humaniser des sauvages pour les rendre heureux. Ces exterminateurs ne voyoient dans les Américains, qui avoient échappé à leur férocité, que des instruments de leur avarice. Après les avoir dépouillés de leurs possessions, ils les réduisirent à l'esclavage, & les condamnerent aux travaux des mines. Cette insatiable cupidité fut trompée par les Jésuites, qui obtinrent du gouvernement la liberté de tous les Indiens qu'ils pourroient faire vivre en société, après les avoir arrachés des antres & des forêts qui leur servoient d'asyle. Bientôt cette premiere précaution ne parut pas suffisante aux législateurs, pour assurer le sort de leur république. Sa stabilité parut exiger que les conquérants en fussent exclus, sous quelque dénomination qu'ils voulussent y paroître. On prévit que s'ils y étoient admis comme négociants, ou même

comme simples voyageurs, ils affecteroient une fierté dédaigneuse; ils exciteroient des orages; ils rempliroient de troubles ces lieux paisibles; ils y apporteroient l'exemple & le germe de toutes les especes de corruption. Les mesures qu'on prenoit contr'eux les blesserent d'autant plus profondément, qu'elles avoient l'approbation des sages. Dans leur désespoir, ils remplirent l'univers d'imputations odieuses, que de légeres apparences firent regarder comme des démonstrations.

Les missionnaires faisoient le commerce pour la nation. Ils envoyoient à Buenos-Ayres les ouvrages de leurs Artisans, l'herbe du Paraguay. Ils recevoient en échange une somme sur laquelle on prélevoit le tribut de 5 liv. 5 sols, que chaque citoyen, au dessus de dix-huit ans, & au dessous de cinquante, payoit au roi. Le reste s'employoit en marchandises d'Europe, nécessaires aux commodités de la colonie. Telle fut la base des principales accusations qu'on forma contre les Jésuites. Ils furent traduits au tribunal des quatre parties du monde, comme une société de marchands, qui sous le voile de la religion, n'étoient occupés que d'un intérêt sordide.

On avouera, du moins, que les fondateurs des premieres institutions du Paraguay, ne mériterent pas un pareil reproche. Les déserts qu'ils parcouroient, ne produisoient ni or, ni denrées. Ils n'y trouverent que des forêts, des serpents, des marais; quelquefois la mort ou des tourments horribles, & tou-

jours des fatigues excessives. Ce qu'il leur en coûtoit de soins, de travaux, de patience, pour aborder les sauvages & les faire passer d'une vie errante à l'état social, étoit fort au dessus de ce que des hommes ordinaires auroient pu faire. Jamais ils ne songerent à s'approprier le produit d'une terre, qui, cependant sans eux, n'auroit été habitée que par des bêtes féroces. Peu-être leurs successeurs auront eu des motifs moins purs & moins désintéressés ; mais s'ils ont eu la bassesse de chercher un accroissement de richesses où ils ne devoient voir que la gloire de la religion & de l'humanité, s'ils ont acquis des terres, amassé des trésors en Amérique pour acheter du crédit en Europe, & augmenter leur influence dans le monde entier ; c'est une ambition qui n'a jamais altéré la félicité de leurs néophites. Ce peuple a continué de jouir d'un calme inaltérable & d'une aisance qui ne lui laissoit regretter, ni la propriété dont il n'avoit pas le desir, ni le superflu dont il ignoroit le besoin.

Mais ceux qui n'ont pas accusé d'avarice les Jésuites du Paraguay, ont censuré leurs établissements, comme l'ouvrage d'une aveugle superstition. Si nous avons une idée juste de la superstition, elle retarde les progrès de la population ; elle consacre à des pratiques inutiles, le temps destiné aux travaux de la société ; elle dépouille l'homme laborieux, pour enrichir le solitaire, oisif & dangereux ; elle arme les citoyens les uns contre les autres,

pour des ſujets frivoles; elle donne au nom du ciel, le ſignal de la révolte; elle ſouſtrait ſes miniſtres aux loix, aux devoirs de la ſociété: en un mot, elle rend les peuples malheureux, & donne des armes au méchant contre le juſte. Eſt-ce là ce qu'on voit au Paraguay? Si c'eſt la ſuperſtition qui a créé les heureuſes inſtitutions de ces chrétiens ignorés du reſte de la terre, c'eſt la premiere fois qu'elle aura fait du bien aux hommes.

La politique toujours inquiete, parce qu'elle eſt ambitieuſe, qui craint tout, parce qu'elle veut tout; la politique ſoupçonnoit avec plus de vraiſemblance que les républiques fondées par les Jéſuites pourroient bien aſpirer un jour à une indépendance entiere, & peut-être même former le projet de renverſer l'empire à l'ombre duquel elles s'étoient élevées. Ces hommes ſi doux, ſi parfaitement unis entr'eux, ſi attachés à leurs occupations, étoient en même-temps les meilleurs ſoldats du Nouveau-Monde. Ils étoient très-exercés. Ils obéiſſoient par principe de religion. Ils combattoient avec le fanatiſme, qui conduiſit les martyrs du chriſtianiſme ſur l'échaffaut, & qui briſa tant de couronnes par les mains des diſciples d'Odin & de Mahomet. Ils étoient dans la force que donnent des mœurs & des loix naiſſantes; tandis que les Eſpagnols de l'Amérique énervés par la molleſſe qui ſuit les triomphes de la cruauté, n'étoient plus ce qu'ils avoient été au temps de leurs conquêtes. Ainſi la défiance qu'on avoit

conçue, n'offroit plus que de vains soupçons & de fausses alarmes.

Dans les gouvernements qui précéderent l'origine du christianisme, & dans la plupart de ceux qui ne l'ont point admis, on a constamment vu l'autorité civile & l'autorité religieuse se réunir dans les mêmes mains, comme partant de la même source pour un seul but; ou l'une tellement subordonnée à l'autre, que le peuple n'osoit l'en séparer dans ses idées & dans ses craintes. Les législateurs les plus sages, ont toujours senti que la religion qui préparoit les ames à l'obéissance, devoit les y tenir asservies. Mais en Europe, où le christianisme vint s'établir sur les ruines d'une religion barbare & d'un grand empire, il se forma dès l'origine une rivalité entre les deux pouvoirs, celui des armes & celui de l'opinion, qui travaillerent en même-temps à s'emparer des hommes & de leurs biens. Quand les barbares du Nord fondirent sur les terres de la domination Romaine, les chrétiens, persécutés par les empereurs payens, ne manquerent pas d'implorer le secours des ennemis du dehors, contre l'état qui les opprimoit. Ils prêcherent à ces vainqueurs une religion nouvelle, qui leur imposoit le devoir de détruire l'ancienne; ils demanderent les décombres des temples, pour bâtir des églises. Les sauvages donnerent sans peine ce qui ne leur appartenoit pas; ils firent tomber aux pieds du christianisme tous leurs ennemis & les siens; ils prirent des terres & des hommes, & en céderent à l'église. Ils exigerent des tributs, & en

exempterent le clergé qui préconisoit leurs usurpations. Des seigneurs se firent prêtres; des prêtres devinrent seigneurs. Les grands attacherent les prérogatives de leur naissance au sacerdoce qu'ils embrassoient. Les évêques imprimerent le sceau de la religion aux terres qu'ils possédoient. De ce mêlange & de cette confusion du sang avec le rang, des titres avec les biens, des personnes avec les choses, il se forma un pouvoir monstrueux dès sa naissance, & qui devint énorme avec le temps; un pouvoir qui se distingua d'abord du seul & véritable pouvoir qui est celui du gouvernement, qui prétendit ensuite l'emporter sur le plus fort; & qui depuis se sentant le plus foible, s'est contenté de s'en séparer & de dominer en secret sur ceux qui voudroient bien en dépendre. Ces deux pouvoirs sont tellement discordans par leur nature, qu'ils troublent sans cesse l'harmonie des états.

Les Jésuites du Paraguay, qui connoissoient cette source de division, ont profité du mal que leur société avoit fait quelquefois en Europe, pour établir un bien solide en Amérique. Ils ont réuni les deux pouvoirs en un seul, subordonnant tout à la religion; ce qui leur donnoit la disposition entiere des pensées, des affections & des forces de leurs néophites. Etoit-ce pour eux-mêmes, ou pour leurs sujets?

La facilité inattendue avec laquelle ces missionnaires proscrits par la cour de Madrid ont évacué un empire qu'il leur étoit si aisé de dé-

O 4

fendre, les a justifiés aux yeux d'une grande partie du public, du reproche d'ambition dont leurs ennemis ont fait retentir l'Europe. Mais la philosophie, qui voit autrement que le vulgaire, attend, pour juger ces législateurs, que la conduite des habitants du Paraguay parle & dépose en leur faveur ou contr'eux. Si ces peuples se soumettent à l'Espagne, qui n'a ni droit, ni forces à leur opposer; on dira que les Jésuites se sont plus occupés d'inspirer l'obéissance aux hommes, que de les éclairer sur les principes d'équité naturelle dont ces sauvages étoient si près; & qu'en les pliant à la soumission par l'ignorance, s'ils les ont rendus d'abord plus heureux qu'ils n'étoient, c'est en se réservant le droit d'en faire un jour les instruments de leurs volontés arbitraires. Mais si ces peuples armés & disciplinés, repoussent les barbares oppresseurs de leur patrie; s'ils vengent ces immenses contrées de l'effusion du sang dont l'Espagne s'est enivrée; les philosophes diront que les Jésuites ont travaillé au bonheur du genre humain avec le désintéressement de la vertu; qu'ils n'ont dominé les habitants du Paraguay que pour les instruire; qu'en leur donnant une religion, ils leur ont laissé les notions fondamentales de la justice, qui sont les premieres loix de la vraie religion; & qu'ils ont sur-tout gravé dans leur ame ce principe de toute société légitime & durable: que c'est un crime à des hommes rassemblés, de consentir à une forme de gouvernement qui, leur ôtant la liberté

de statuer sur leur destinée, peut un jour mettre des crimes au nombre de leurs devoirs. Ainsi la tranquillité de l'Amérique Espagnole dépend des opinions qui sont établies dans le Paraguay.



CHAPITRE XXXVIII.

A quelles invasions est exposée l'Amérique Espagnole. Expédients convenables pour les empêcher.

INDÉPENDAMMENT de ce danger, qu'on peut regarder comme domestique, elle reste toujours exposée aux invasions étrangeres, sur-tout dans la mer du Sud. On l'a crue long-temps inattaquable de ce côté par l'éloignement, les périls de la navigation, & le peu d'expérience qu'on avoit de cet Océan. Les Hollandois, qui ne jugeoient pas cette côte de l'Amérique si inaccessible, y envoyerent, en 1643, une foible escadre, qui s'empara sans peine de Baldivia, le premier port du Chili, le seul fortifié, & la clef de ces mers paisibles. Ils dévoroient dans leur cœur les trésors de ces riches contrées, lorsque la disette & les maladies commencerent à ébranler leurs espérances. La mort de leur chef augmenta leurs inquiétudes, & les forces qu'on envoya du Pérou contre eux acheverent de les déconcerter. Leur courage mollit dans cet éloigne-

ment de leur patrie ; & la crainte de tomber dans les fers d'une nation dont ils avoient ſi ſouvent éprouvé la haine, les détermina à ſe rembarquer. Avec plus de conſtance, ils ſe ſeroient vraiſemblablement maintenus dans leurs conquêtes juſqu'à l'arrivée des ſecours qui ſeroient partis du Zuyderzée, lorſqu'on on y auroit appris leurs premiers ſuccès.

Ainſi le penſoient ceux des François qui, en 1698, unirent leurs richeſſes & leur audace pour former un établiſſement dans le détroit de Magellan & ſur la partie de la côte du Chili, négligée par les Eſpagnols. Ce plan eut l'approbation de Louis XIV, qui y imprima le ſceau de l'autorité publique. Les liaiſons intimes que les circonſtances formerent peu de temps après entre ce prince & les maîtres du Nouveau-Monde, empêcherent l'exécution d'un projet, qui avoit plus d'étendue qu'on n'en laiſſoit paroître.

Les Anglois n'avoient pas attendu que la Hollande & la France leur ouvriſſent les yeux ſur la mer du Sud, pour s'en occuper. Ses mines les tenterent dès 1624; mais la foibleſſe du prince qui gouvernoit alors la nation, fit tomber une aſſociation conſidérable qu'un ſi grand intérêt avoit formée. Charles II reprit cette idée brillante ; il fit partir le chevalier Norbourough pour obſerver ces parages peu connus, & pour eſſayer d'ouvrir quelque communication avec les peuples du Chili. Ce monarque étoit ſi impatient d'apprendre le ſuccès de cette expédition, qu'averti que ſon navigateur

de confiance étoit de retour aux Dunes, il se jeta dans sa berge, & alla au-devant de lui jusqu'à Gravesend. Quoique cette tentative n'eût rien produit d'utile, le ministere ne se découragea pas. Il forma en 1710 la compagnie de la mer du Sud, qui trouva plus commode, ou peut-être plus humain, de s'approprier par le commerce les trésors des pays commis à son privilege, que d'y faire des conquêtes. Elle s'enrichissoit assez paisiblement, lorsqu'une guerre sanglante changea la situation des choses. Une escadre, commandée par Anson, remplaça ces négociants avides. Il est vraisemblable qu'elle auroit exécuté les terribles opérations dont elle étoit chargée, sans les malheurs qu'elle éprouva pour avoir été forcée, par des arrangements vicieux, à doubler le cap de Horn dans une saison où il n'est pas praticable. Depuis 1764, l'Angleterre s'occupe tranquillement d'un établissement dans la mer du Sud. Ses amiraux y ont déjà découvert plusieurs isles bien peuplées. Le temps nous apprendra de quelle utilité elles peuvent être, & quels secours elles fourniront pour précipiter les révolutions.

Ce sont des moyens bien lents pour l'ambition. Mais si le desir noble & légitime d'affranchir la moitié de l'Amérique du joug des Espagnols, & l'émulation d'en partager les richesses par le commerce & l'industrie ; si des vues aussi élevées se mêloient à l'intérêt qui divise les nations & allume la guerre, il seroit aisé, en suivant le plan d'attaque tracé par Anson, d'enlever, d'un seul coup, à l'Espagne

tout ce qu'elle possede en Amérique, au-delà du tropique du Sud. Douze vaisseaux de guerre, partis d'Europe avec trois ou quatre mille hommes de débarquement, tenteroient sans risque cette entreprise. D'abord ils trouveroient des rafraîchissements au Brésil, à Rio Janeiro, à Sainte-Catherine, dans tous les établissements Portugais qui ont le plus vif intérêt à l'abaissement des Espagnols. Si dans la suite ces vaisseaux avoient besoin de quelques réparations, elles pourroient se faire avec sûreté sur la côte inhabitée & inhabitable des Patagons, dans le port Desiré, ou dans celui de Saint-Julien. Ils doubleroient le cap de Horn dans les mois de décembre & de janvier, temps de l'annee où ces mers ne sont pas plus orageuses que les autres. En cas de séparation, on se réuniroit à l'isle déserte de Socoro, & l'on se porteroit en force sur Baldivia.

Cette place est moins redoutable qu'elle ne le paroît. Ses fortifications sont à la vérité considérables, mais elles sont toujours en mauvais état. On y compte cent canons, mais ils ont rarement des affûts qui puissent servir. On n'y a jamais vu des munitions de guerre & de bouche pour soutenir un siege. Quand même une administration attentive, dont il n'y a point d'exemple dans ces contrées, remédieroit à ces désordres, la résistance ne seroit pas beaucoup plus opiniâtre. Une garnison composée d'officiers & de soldats flétris par leurs crimes & par l'exil auquel ils sont condamnés, manqueroit toujours des principes d'honneur, de

l'expérience, de la capacité nécessaires pour une défense glorieuse. Les vainqueurs trouveroient un port sûr, d'excellents bois de construction, du chanvre, des grains, toutes les commodités desirables après une longue navigation. Les troupes, aisément rétablies dans un pays si sain & si abondant, attaqueroient le reste du Chili avec une grande supériorité.

Ce royaume qui étoit autrefois défendu par deux mille soldats, n'en a plus aujourd'hui que cinq cents, moitié cavalerie & moitié infanterie. Il est vrai que tous les Espagnols en état de porter les armes, & distribués par compagnies sont obligés de se joindre aux troupes; mais que pourroient des bourgeois amollis & inexpérimentés, contre des hommes vieillis dans les exercices de la guerre & de la discipline? Ce n'est pas tout. Les Araucos & leurs amis ne verroient pas plutôt cette diversion, que, même sans y être excités, ils se mettroient en campagne. Leur cruauté est si connue que tous les efforts des Espagnols se tourneroient contre ces barbares, & qu'on ne songeroit guere à s'opposer aux entreprises des Européens.

Les côtes du Pérou feroient encore moins de résistance. Callao, le seul lieu fortifié qui les couvre, n'a qu'une garnison de six cents hommes. La prise de ce port ouvriroit le chemin de Lima, qui n'en est éloigné que de deux lieues, & qui est sans défense. Les secours qui leur viendroient de l'intérieur des terres où il n'y a pas un soldat, ne les sauveroient pas; &

l'escadre ennemie intercepteroit aisément tous ceux que Panama pourroit lui envoyer par mer. Panama lui-même, qui n'a qu'un mur sans fossé & sans ouvrages extérieurs, seroit bientôt obligé de se rendre : sa garnison, continuellement affoiblie, par les détachements qu'elle envoie pour la garde de Darien, du Châgre & de Porto-Belo, seroit hors d'état de repousser une attaque vive.

Nous n'ignorons pas que l'ennemi, quoique maître des côtes, ne le seroit pas pour cela du Pérou. Il y a sans doute fort loin de la prise de deux mauvaises places à la conquête d'un si vaste empire. Qu'on fasse cependant attention aux mauvaises dispositions des Indiens, au mécontentement des créoles, à leur mollesse, à leur inexpérience, à leur ignorance dans le maniement des armes ; & peut-être qu'une si grande révolution ne sera pas jugée aussi chimérique qu'elle le paroît au premier coup-d'œil. La nation qui attaqueroit les Espagnols, n'auroit guere moins d'avantage sur eux, qu'ils en eurent eux-mêmes sur les Américains lorsqu'ils les découvrirent. Que seroit-ce si les Jésuites, avec l'esprit d'ambition qu'on leur suppose, le ressentiment que la religion n'aura pas éteint dans leurs ames, se livroient aux ennemis de leurs persécuteurs, & vouloient les conduire chez des peuples qui doivent les regretter ? Avec quelle facilité ils entraîneroient tous les habitants du Paraguay dans un soulévement général, & dans une guerre de toute l'Amérique contre l'Espagne ! Quelle jouissance

pour cette société qu'on nous peint si rafinée & si ardente dans tous ses mouvements cachés, de chasser à son tour, du Nouveau-Monde, une nation qui l'a expulsée elle-même de tous ses états !

Quand même les succès du vainqueur se borneroient à la prise de Callao & de Panama, l'Espagne ne se trouveroit-elle pas privée des trésors qu'elle reçoit de la mer du Sud ? Il faudroit, pour rouvrir la communication, qu'elle fit des armements considérables ; qu'ils ne fussent pas interceptés; qu'ils franchissent le cap de Horn, ou le détroit de Magellan. Il faudroit que, sans ports, pour se refaire & pour se recruter, les Espagnols pussent battre une escadre qui auroit reçu par l'isthme de Panama tous ses besoins ; & qu'après leur victoire, ils fussent encore en état de former deux sieges & de forcer deux places vaillamment défendues. De pareilles difficultés sont-elles faciles à surmonter ?

Sans exécuter dans toute son étendue le plan que nous venons de tracer, on peut intercepter la navigation de la mer du Sud. Il suffit pour cela que deux vaisseaux de force y arrivent sans être découverts. En établissant leur croisiere au Sud & au Nord de Lima, où tout aboutit comme à un centre commnn, rien de ce qui en part, rien de ce qui arrive, ne peut échapper. Les bâtiments, qui à raison des vents & des courants, suivent tous exactement la même ligne, doivent tomber nécessairement sous les voiles ennemies. Lorsque le commerce,

averti par ses malheurs, suspend ses armements on cesse à la vérité de faire des prises; mais si des officiers plus fideles à leur patrie que touchés de leur intérêt personnel, perséverent dans leur station, l'Espagne reste toujours privée de ses avantages.

Tous ces malheurs, que la hardiesse des navigateurs en général, & en particulier les découverres récentes des Anglois dans la mer du Sud, rendent tous les jours plus prochains, ne sauroient être écartés que par l'établissement d'une forte escadre. La puissance qui a besoin de ce soutien, en a tous les matériaux sous sa main. Ils se trouvent dans la mer du Sud, & sont de la qualité convenable pour ces climats. On ne peut se dissimuler que les équipages composés eu grande partie d'Indiens ou de negres, ne seront jamais comparables aux équipages Européens; mais qu'on les exerce avec soin, qu'on les accoutume à la mer, au feu, à la manœuvre, à la discipline; & ils seront suffisants pour arrêter des hommes, qui, fatigués par une longue traversée, par un ciel brûlant, par des maladies, par une mauvaise nourriture, n'auroient aucun asyle sur cette plage éloignée. Nous oserons même ajouter, que si l'Espagne pouvoit faire aimer sa domination aux Indiens, & les former à la navigation avec une force navale telle que nous venons de la proposer pour la mer du Sud, il n'y auroit point de peuple sur la terre qui osât y faire voir son pavillon.

Quand cette espérance seroit vaine, il n'en

faudroit pas moins construire & tenir dans une activité continuelle, une escadre, que les malheurs de la guerre ne pourroient occuper que par intervalles. Son loisir seroit utilement employé à ramasser sur les côtes des denrées, qui périssent faute d'occasion & de moyens pour leur exportation. Cet arrangement tireroit vraisemblablement les colons de la léthargie où ils sont ensevelis depuis deux siecles. Assurés que leurs produits arriveroient sans frais à Panama, & qu'ils seroient embarqués sur le Châgre pour passer en Europe avec des frais médiocres, ils aimeroient des travaux dont ils seroient sûrs de recueillir les fruits. Peut-être avec le temps leur émulation deviendroit-elle assez vive, pour déterminer le ministere à creuser un canal de cinq lieues, qui acheveroit la communication des deux mers, déjà si avancée par un fleuve navigable. Le gouvernement partageroit nécessairement avec les peuples la prospérité qui naîtroit de l'exécution de ce projet; si cependant les Espagnols ne se croient pas intéressés à tenir l'isthme de Panama fermé, comme autrefois les califes à ne pas ouvrir l'isthme de Suez. Le bien général des peuples & l'utilité du commerce, demandent à grands cris que la terre ouvre ces deux portes à la navigation, rapproche les limites du monde, & lie les nations par une communication rapide & non interrompue. Le despotisme Oriental & l'indolence Espagnole s'opposent à une liberté de commerce, à un esprit d'égalité sociale qu'ils ne connoissent

point. On aime mieux affamer un monde de richesses, & voir périr l'autre dans la misere & l'esclavage, que de partager la terre & ses trésors entre tous les peuples qui l'habitent. Mais peut-être que la jonction des deux mers exposeroit la Cour de Madrid au danger de voir le Pérou & le Chili envahis par la mer du Nord : c'est ce qu'il faut examiner.

Les possessions Espagnoles sur cette derniere mer s'étendent depuis le golfe du Mexique jusqu'à l'Orenoque. Dans cet espace immense, il y a une infinité d'endroits où il n'est pas possible de débarquer, & un plus grand nombre encore où un débarquement ne serviroit de rien. Tous les postes qu'on a regardé jusqu'ici comme importants, tels que la Vera-Cruz, Châgre, Porto-Belo, Carthagene, sont fortifiés ; & quelques-uns le sont d'une maniere redoutable.

L'expérience a cependant prouvé, qu'aucune de ces places n'étoit imprenable. On connoît plus d'un peuple en état de s'emparer de celle dont il aura le plus d'intérêt à se rendre maître. Peut-être même y a-t-il quelque puissance qui a assez d'hommes, d'argent & de vaisseaux, pour les prendre toutes successivement ; &, ce qui est bien plus difficile, pour les garder. Qu'est-ce qui arriveroit ? L'air de ces riches contrées, presque toutes situées entre les tropiques, dévoreroit les conquérants en foule. Ce climat, dangereux dans toutes les saisons pour les Européens, mortel pendant six mois de l'année, pestiféré pour des étrangers accoutu-

més à un ciel tempéré, à une vie commode, à une nourriture abondante, deviendroit leur tombeau. Les calculs les plus modérés font monter la perte des François qui passent aux isles de l'Amérique, à trois dixiemes, & celle des Anglois, à quatre; tandis que les Espagnols ne perdent pas dans le continent, beaucoup plus mal-sain, au-delà d'un dixieme.

Quand même l'esprit humain parviendroit à dompter la malignité du climat, le vainqueur ne resteroit-il pas nécessairement confiné dans les fotereffes qu'il auroit prises, sans aucun espoir de partager le produit des mines placées à une distance immense des côtes? Imagine-t-on comment les génies les plus hardis & les plus féconds en ressources s'y prendroient, pour pénétrer sans aucune ressource pour les vivres, dans un pays qui n'est point cultivé? Pour se présenter avec de l'infanterie seulement devant une cavalerie nombreuse & impétueuse; pour avancer à travers des précipices, dans des contrées où il n'y a jamais eu qu'un mauvais chemin qu'on ne manqueroit pas de rompre; pour forcer des défilés, que cinq cents poltrons défendroient contre une armée de vingt mille hommes?

Admettons tous ces prodiges opérés: peut-on croire que les Espagnols-Américains subiront le joug d'un ennemi, quel qu'il puisse être? Idolâtres par goût, par paresse, par ignorance, par habitude, par orgueil de leur religion, & de leur gouvernement, jamais ils ne s'accoutumeront à des loix étrangeres. Leurs préjugés

leur fourniront des armes suffisantes pour chasser leur vainqueur, de même que les Portugais poussés dans un coin de terre, chasserent autrefois du Bresil les Hollandois qui l'avoient envahi presqu'entiérement.

Il ne resteroit pour assurer la conquête, que d'exterminer tous les Européens qui s'y sont établis: car telle est la malheureuse destinée des conquérants, qu'après s'être emparés d'un pays, il leur en faut détruire les habitants. Mais outrequ'il seroit odieux & injuste de soupçonner une nation policée de ce dernier excès de cruauté qui a voué les Espagnols à l'exécration de tous les siecles, cet expédient ne seroit pas moins insensé en politique, qu'horrible en morale. Tout peuple seroit forcé, pour tirer parti de ses nouvelles possessions, de leur sacrifier sa population, son activité, son industrie, & avec elles toute sa puissance. Il n'y en a point d'assez peu éclairé, pour ignorer que depuis l'origine du monde, tous les états qui ont tourné leur administration du côté des mines, ont péri misérablement, ou langui dans la pauvreté & la dépendance.

Cependant l'enthousiasme pourroit aveugler quelque puissance maritime, au point qu'elle formât le projet de s'approprier exclusivement des avantages qu'elle partage aujourd'hui avec des rivaux. Son ivresse lui feroit voir les mines poussées au double, & la culture au centuple de ce qu'elles sont; les ouvriers quittant les états où ils manqueroient d'occupation, pour s'incorporer dans la nation qui fourniroit des

fubfiftances & des vêtements au nouveau-monde ; les vaiffeaux qui portoient aux extrêmités de la terre le fruit de leur induftrie, pourriffant dans des ports où la ceffation du travail anéantiroit la navigation ; toutes les branches de commerce tombant néceffairement dans les feules mains par qui découleroient tous les tréfors ; l'univers entier recevant en quelque maniere la loi de la nation qui en auroit envahi toutes les richeffes.

Cette erreur brillante entraîneroit fûrement la ruine de la puiffance qui en feroit la bafe de fa conduite; mais elle engageroit l'Efpagne dans des guerres longues & ruineufes, qu'il lui eft aifé & important de prévenir. Elle le peut, par le moyen d'une efcadre qu'on conftruiroit dans l'ifle de Cuba. Ses atteliers font d'autant mieux placés à la Havane, que les côtes les plus fréquentées par fes vaiffeaux, fe trouvent la plupart fituées fous la Zone Torride. Les bois d'Europe, trop tendres pour réfifter aux chaleurs exceffives de ces régions, s'y deffechent, tandis que ceux du pays élevés & durcis fous les rayons d'un foleil brûlant, s'y confervent, avec quelques foins, durant des fiecles.

Ce feroit un grand défordre en lui-même, & le principe de beaucoup d'autres défordres, fi l'utilité de cette marine fe bornoit à défendre les côtes Efpagnoles. Elle doit reffufciter la communication entre les colonies nationales, interrompue autrefois par les corfaires, & qui depuis a toujours été languiffante. Elle doit pré-

venir les versements frauduleux, & les brouilleries qui en sont trop souvent la suite. Elle doit assurer la navigation qui se trouve plus en danger que jamais, depuis que le traité de 1763, a fait passer la Floride sous la domination Angloise.

Des esprits inquiets, qui voient souvent le danger où il n'est pas, tandis qu'ils ne soupçonnent pas même celui qui frappe les yeux de tout le monde, ont voulu faire craindre à l'Espagne que sa navigation ne fût interceptée au débouquement du canal de Bahama. Outre que le port Saint-Augustin n'offre d'asyle qu'à des vaisseaux de grandeur médiocre, ces parages ont des courants si rapides, ils sont semés de tant d'écueils, agités de si fréquentes tempêtes, qu'il est impossible aux plus hardis navigateurs d'y établir une croisiere. Un malheur plus réel pour l'Espagne, seroit que les côtes de la Floride situées dans le golfe du Mexique & jusqu'ici assez peu connues, offrissent aux recherches de la Grande-Bretagne un port propre à recevoir des flottes. Il est possible que cela ne soit pas; mais comme la cour de Madrid n'en a pas la certitude, elle doit s'occuper des moyens de rendre cet événement inutile, par la formation d'une bonne ascadre.

Cette force auroit encore une destination non moins importante. Les colonies Angloises de l'Amérique septentrionale, prennent tous les jours des accroissements qui étonnent l'univers. Elles peuvent rester asservies à leur métropole; elles peuvent en secouer le joug.

Quoi qu'il arrive, leurs besoins augmenteront avec leur population. Déjà elle est si considérable, que les anciens débouchés ne suffisent plus à l'extraction de leurs denrées ; que les anciens retours ne suffisent plus à leurs consommations. Ce vuide doit être l'origine de cette grande fermentation, qui s'est manifestée depuis peu par de grands éclats. La Grande-Bretagne, qui ne paroît pas avoir démêlé jusqu'ici les causes d'une inquiétude qui lui cause de si vives allarmes, s'éclairera tôt ou tard. Elle sentira qu'elle ne peut rétablir la tranquillité dans ses possessions éloignées, qu'en donnant plus d'extension à leur commerce. La nécessité, autant que l'ambition, la rendra conquérante en Amérique ; & il est vraisemblable que l'orage fondra d'abord sur le Mexique. Il n'y a que les forces matitimes de l'Espagne qui puissent prévenir ou détourner la révolution dont elle est menacée.

L'entrepôt de ces forces seroit mal placé à la Havane, à Saint-Domingue, à la Vera-Cruz, à Porto-Belo, & à Carthagene, lieux tous mal-sains & sous le vent. Qu'elles se concentrent à Bayahonda, situé entre Sainte-Marthe & Maracaybo. Cette position, quoique peu connue, réunit tous les avantages qu'on peut desirer ; un port excellent, d'un accès facile, & qu'il est aisé de rendre imprenable ; une grande abondance de bois de construction ; un air très-salubre ; un territoire également propre à la culture & à la multiplication des troupeaux. Les sauvages qui habitent

cette contrée, & qui font la pêche des perles au cap de Vela, ou s'éloigneroient, ou continueroient leurs occupations paiſibles, ſi on les traitoit avec humanité. De cet aſyle, les vaiſſeaux Eſpagnols menaceroient les établiſſements ennemis, & protégeroient les poſſeſſions de leur nation.

Il eſt vrai que lorſqu'ils auroient une fois tourné leur pavillon vers les mers ſituées ſous le vent, leur retour ſeroit difficile. Les vents réguliers du Sud-Eſt au Nord-Eſt, les courants toujours dirigés vers l'Oueſt, rendroient néceſſairement leur marche peſante & longue. Mais cet inconvénient ne doit pas faire abandonner un projet, dont tout démontre la néceſſité. Ce ſeroit un grand avantage, ſi cette force pouvoit, au beſoin, ſe porter dans la mer du Sud. Par malheur, la nature des choſes s'oppoſe invinciblement à cet objet d'utilité. L'eſcadre, avant de faire route vers l'Equateur, ſeroit obligée de s'élever à la hauteur du détroit de Gibraltar; ce qui l'expoſeroit aux mêmes inconvénients que ſi elle partoit d'Europe. Tout ce qu'elle pourroit, ce ſeroit de faire paſſer par terre des matelots tout formés, aux bâtiments qui protégeroient les côtes du Pérou.

Le plan de défenſe que nous venons de tracer à l'Eſpagne, eſt ſuſceptible de grandes difficultés. Peut-être cette monarchie n'eſt-elle pas en état de faire les avances néceſſaires, pour fonder la marine dont elle doit ſentir le beſoin. Peut-être ne peut-elle pas aſſigner les fonds

fonds indifpenfables, pour fon entretien. Peut-être n'a-t-elle pas affez de confiance en fes administrateurs du nouveau-monde, pour leur confier des foins auffi importants. Ces objections, que nous n'avons pu nous diffimuler, femblent en effet infolubles, dans l'état d'épuifement, d'inaction, d'ignorance, de découragement où fe trouve aujourd'hui cette puiffance, autrefois fi redoutable. Mais une réforme éclairée, prompte, hardie, foutenue par le zele & l'autorité du gouvernement pour animer les efprits à penfer, à tenter, à agir, fera difparoître en peu de temps une foule d'obftacles que la timidité groffit, multiplie & perpétue.

Des abus profondément enracinés, les protecteurs intéreffés de ces abus énormes, croiferont ces vues d'utilité publique dans les colonies. Mais ils feront bientôt diffipés, fi on a le courage de les attaquer d'abord dans la métropole.



CHAPITRE XXXIX.

Caufes de la décadence de l'Efpagne.

LES écrivains politiques qui ont voulu remonter à l'origine des plaies dont l'Efpagne eft depuis fi lon-temps affligée, ont tous répété, que fe voyant maîtreffe des tréfors du nouveau-monde, elle avoit renoncé d'elle-même aux

manufactures à l'agriculture. Cette idée n'a jamais pu entrer dans le système d'aucun peuple. Les nations ne raisonnent point. Elles sont conduites ou entraînées par les événements, qui sont dans les mains de ceux qui gouvernent. Loin que les richesses de l'Amérique aient anéanti les arts, elles leur donnerent d'abord, & devoient leur donner une nouvelle activité.

Ferdinand, par la conquête du royaume de Grenade, avoit acquis toutes les manufactures d'Espagne, qui étoient la plupart entre les mains des Maures ; mais il en avoit considérablement diminué la vente par l'expulsion des Juifs. La découverte du nouveau-monde ranima bientôt l'industrie & le commerce. Ils augmenterent prodigieusement l'un & l'autre sous Charles-Quint, & même sous Philippe II. Dans les dernieres années du regne de ce prince, la seule ville de Seville contenoit soixante mille métiers en soie. Les draps de Ségovie passoient pour les plus beaux de l'Europe. Le Levant & l'Italie préféroient ceux de Catalogne à ceux des autres nations. L'armement contre l'Angleterre, connu dans l'histoire sous le nom de flotte invincible, & composé de cent cinquante gros vaisseaux, prouve que l'Espagne avoit alors une puissante marine; & par conséquent un commerce de mer très-étendu. Elle fit, dans l'espace d'un siecle, des entreprises immenses & très-dispendieuses. Les seules guerres des Pays-Bas & de la ligue, lui coûterent trois mille millions de livres. Par ces

opérations, elle jeta infiniment plus de numéraire chez les étrangers, qu'elle ne l'a fait depuis par la voie du commerce.

Si cette puiſſance avoit été obligée d'acheter dans ces temps-là les marchandiſes qu'elle envoyoit dans le nouveau-monde, l'Europe auroit joui dès-lors des tréſors de l'Amérique, comme elle en jouit aujourd'hui. En ce cas, l'Eſpagne auroit été hors d'état de faire ces prodigieux armements de terre & de mer, de ſoudoyer tant d'armées étrangeres, d'entretenir la diviſion dans les états voiſins, de tout bouleverſer par ſes intrigues, de donner le branle à tous les événements politiques, d'être la premiere & preſque la ſeule puiſſance de l'univers.

L'expulſion totale, & la proſcription des Maures & des Juifs, en 1611, fut la premiere époque ſenſible de la décadence de l'Eſpagne. Cette dégradation fut ſi rapide, qu'on vit des écrivains Eſpagnols former, dès l'an 1619, des projets pour le rétabliſſement politique de leur empire. On imaginera ſans peine le vuide immenſe que devoient laiſſer dans leur patrie un million d'hommes laborieux, dans un temps où la nobleſſe, retenant encore tous les préjugés & les privileges barbares des Viſigoths, dont elle ſe faiſoit honneur de deſcendre, renvoyoit le travail à la claſſe du peuple la plus mépriſée, quoique la plus utile. La guerre, qui détruit tout, étoit alors la ſeule profeſſion diſtinguée; & les arts, qui créent, conſervent ou réparent, déshonoroient, pour ainſi dire,

tous les hommes qui s'en occupoient. S'il y avoit de l'agriculture, c'est parce qu'il y avoit des esclaves. S'il y avoit du commerce, c'est parce qu'il y avoit des Juifs. Enfin si l'Espagne avoit des manufactures, elle les devoit aux Maures, qui vivoient dans le travail & dans l'opprobre. Cette puissance ne sentit pas que le vrai moyen de retenir dans la métropole les trésors du nouveau-monde, étoit de favoriser l'industrie qui les y attiroit. La seule partie de la nation qui eût de l'activité, la seule capable de remplir ce grand objet, fut ignominieusement proscrite. En vain ces malheureux offrirent vingt millions au gouvernement, & ils en auroient donné le triple, pour qu'il leur fût permis de continuer à vivre où ils étoient nés; la superstition qui avoit prononcé l'arrêt de leur destruction, ne permit pas à la politique de les écouter. Il ne se trouva même aucune puissance en Europe assez éclairée pour leur offrir un asyle, & ils furent réduits à se disperser en Afrique & en Asie.

Tandis que le désespoir conduisoit ces malheureux sur des côtes barbares, l'Espagne s'applaudissoit de son fanatisme aveugle. Elle se croyoit toujours la plus riche puissance de l'univers, parce qu'elle ne soupçonnoit pas que les vaisseaux qui remplissoient ses ports, étoient des éponges qui commençoient à boire sa substance. Lorsqu'elle s'apperçut de la diminution de son numéraire, elle l'attribua au naufrage de quelques bâtiments qui revenoient des Indes, à l'enlévement de ses galions par les Hol-

landois, à de mauvaises ventes. Elle crut qu'il ne falloit pour remplir ces vuides, qu'augmenter les droits sur les manufactures & sur les ouvriers. Mais un fardeau qui eût été trop pesant, même pour un grand nombre, fut encore plus insupportable au peu d'artisans qui restoient. Ils se réfugierent en Flandre & en Italie, ou sans sortir d'Espagne, ils abandonnerent leur profession. Les soies de Valence, les belles laines d'Andalousie & de Castille, cesserent d'être travaillées par les mains des Espagnols.

Le fisc n'ayant plus de manufactures à opprimer, opprima les cultivateurs. Les impôts qu'on en exigea, furent également vicieux par leur nature, par leur multiplicité, & par leur excès. Aux impositions générales, se joignirent ce qu'on appelle en finance, affaires extraordinaires, qui est une maniere de lever de l'argent sur une classe particuliere de citoyens; imposition qui, sans aider l'état, ruine les contribuables, pour enrichir le traitant qui l'a imaginée. Ces ressources ne se trouvant pas suffisantes pour les besoins urgents du gouvernement, on exigea des financiers des avances considérables. A cette époque, ils devinrent les maîtres de l'état : ils furent autorisés à sous-affermer les diverses parties de leur bail. Les commis, les gênes & les vexations, se multiplierent avec ce désordre. Les loix que ces hommes avides eurent la liberté de faire, ne furent que des pieges tendus à la bonne-foi. Avec le temps, ils usurperent l'autorité souveraine, & parvinrent

à décliner les tribunaux du prince, à se choisir des juges particuliers, & à les payer. Ils devinrent juges & parties.

Les propriétaires des terres écrasés par cette tyrannie, ou renoncerent à leurs possessions, ou en abandonnerent la culture. Bientôt cette fertile péninsule, qui, malgré les fréquentes sécheresses qu'elle éprouve, nourrissoit treize à quatorze millions d'habitants avant la découverte du nouveau-monde, & qui avoit été plus anciennement le grenier de Rome & de l'Italie, se vit couverte de ronces. On contracta la funeste habitude de fixer le prix des grains, on imagina de former dans chaque communauté des greniers publics, qui étoient nécessairement dirigés sans intelligence, sans zele, sans probité. D'ailleurs, que peut-on attendre de ces perfides ressources? Qui jamais imagina de s'opposer au bon prix des bleds, pour les multiplier; de grossir les frais des subsistances, pour les rendre moins cheres; de faciliter le monopole, pour l'écarter?

Quand la décadence d'un état a commencé, il est rare qu'elle s'arrête. La perte de la population, des manufactures, du commerce, de l'agriculture, fut suivie des plus grands maux. Tandis que l'Europe s'éclairoit rapidement, & qu'une industrie nouvelle animoit tous les peuples, l'Espagne tomboit dans l'inaction & la barbarie. Les droits des anciennes douanes, qu'on avoit laissé subsister dans le passage d'une province à l'autre, furent poussés à l'excès, & interrompirent entr'elles toute communica-

tion. Il ne fut pas permis de porter l'argent de l'une à l'autre. Bientôt on n'apperçut pas la trace d'un chemin public. Les voyageurs se trouvoient arrêtés au passage des rivieres, où il n'y avoit ni pont, ni bateaux. Il n'y eut pas un seul canal, pas un seul fleuve navigable. Le peuple de l'univers que la superstition condamne le plus à faire maigre, laissa tomber ses pêcheries, & acheta tous les ans pour douze millions de poisson. Hors un petit nombre de bâtiments mal armés, qui étoient destinés pour ses colonies, il n'y eut pas un seul navire national dans ses ports. Les côtes furent en proie à l'avidité, à l'animosité, à la férocité des Barbaresques. Pour éviter de tomber dans leurs mains, on fut obligé de fréter de l'étranger jusqu'aux *aviso* qu'on envoyoit aux Canaries & en Amérique. Philippe IV, avec toutes les riches mines de l'Amérique, vit tout-à-coup son or changé en cuivre, & fut réduit à donner aux monnoies de ce vil métal, un prix presqu'aussi fort qu'à l'argent.

Ces désordres n'étoient pas les plus grands de la monarchie. L'Espagne remplie d'une vénération stupide & superstitieuse pour le siecle de ses conquêtes, rejetoit avec dédain tout ce qui n'avoit pas été pratiqué dans ces temps brillants. Elle voyoit les autres peuples s'éclairer, s'élever, se fortifier, sans vouloir rien emprunter d'eux. Un mépris décidé pour les lumieres & les mœurs de ses voisins, formoit la base de son caractere.

L'inquisition, cet effroyable tribunal établi

d'abord pour arrêter les progrès du judaïsme & du mahométisme, avoit porté un coup mortel aux arts, aux sciences, à toutes les connoissances utiles. L'Espagne ne fut, il est vrai, ni troublée, ni dévastée par les querelles de religion; mais elle resta stupide dans une profonde ignorance. L'objet de ces disputes, quoique toujours misérable & ridicule, exerce au moins l'esprit. On lit, on médite. On rémonte aux sources primitives. On étudie l'histoire, les langues anciennes. La critique naît. On prend un goût solide. Bientôt le sujet qui échauffoit les esprits, tombe dans le mépris. Les livres de controverse passent, mais l'érudition reste. Les matieres de religion ressemblent à ces parties acides & volatiles, qui existent dans tous les corps propres à la fermentation. Elles troublent d'abord la limpidité de la liqueur; mais elles mettent bientôt en action toute la masse. Dans ce mouvement, elles se dissipent ou se précipitent. Le moment de la dépuration arrive, & il surnage un fluide doux, agréable & vigoureux, qui sert à la nutrition de l'homme. Mais dans la fermentation générale des disputes théologiques, toute la lie de ces matieres resta en Espagne. La superstition y avoit abruti les esprits, au point que l'état s'applaudissoit de son aveuglement.

Au lieu de cette activité qui auroit été nécessaire pour porter la vie dans toutes les parties d'une domination trop étendue & trop dispersée, s'établit une lenteur qui ruinoit toutes les affaires. Les formalités, les précautions,

les conseils, qu'on avoit multipliés à l'infini pour n'être pas trompé, empêchoient seulement d'agir.

La guerre n'étoit pas mieux conduite que la politique. Une population, qui suffisoit à peine pour les nombreuses garnisons qu'on entretenoit en Italie, dans les Pays-Bas, en Afrique, & dans les Indes, ne laissoit nuls moyens de mettre des armées en campagne. Aux premieres hostilités, il falloit recourir à des étrangers. Loin que le petit nombre d'Espagnols qu'on faisoit combattre avec ces troupes mercenaires pussent les contenir, leur fidélité étoit souvent altérée par ce commerce. On les vit se révolter plusieurs fois de concert, & ravager ensemble les provinces commises à leur défense.

Une solde réguliere auroit infailliblement prévenu, ou bientôt dissipé cet esprit de sédition. Mais pour payer des armées, & les tenir dans cette dépendance & cette subordination nécessaires à la bonne discipline, il auroit fallu supprimer cette foule d'officiers inutiles, qui, par leurs appointements & leurs brigandages, absorboient la plus grande partie des revenus publics; ne pas aliéner à vil prix ou ne pas laisser envahir les droits les plus anciens de la couronne; ne pas dissiper ses trésors à entretenir des espions, à acheter des traîtres dans tous les états. Il auroit fallu sur-tout ne pas faire consister la grandeur du prince, à accorder des pensions & des graces à tous ceux qui

n'avoient d'autre titre pour les obtenir, que l'audace de les demander.

Cette noble & criminelle mendicité étoit devenue une mode générale. L'Espagnol né généreux, & devenu fier, dédaignant les occupations ordinaires de la vie, ne respiroit qu'après les gouvernements, les prélatures, les principaux emplois de la magistrature.

Ceux qui ne pouvoient parvenir à ces emplois brillants, se glorifiant d'une superbe oisiveté, gardoient le ton de la Cour, & mettoient autant de gravité dans leur ennui public, que les ministres dans les fonctions du gouvernement.

Le peuple même auroit cru souiller ses mains victorieuses, en les employant à des travaux paisibles. Les campagnes & les atteliers étoient abandonnés à des étrangers, qui venoient s'enrichir de l'indolence des habitants, & rapportoient dans leur patrie un argent qui la fertilisoit.

Les hommes nés sans propriété, préférant bassement une servitude oisive à une liberté laborieuse, briguoient de grossir ces légions de domestiques que les grands traînoient à leur suite, avec ce faste qui étale magnifiquement l'orgueil de la condition la plus inutile, & la dégradation de la classe la plus nécessaire.

Ceux qui, par un reste de vanité, ne vouloient pas vivre sans quelque considération, se précipitoient en foule dans les cloîtres, où la superstition avoit préparé depuis long-temps un asyle commode à leur paresse, & où l'im-

bécilité alloit jusqu'à leur prodiguer des distinctions.

Les Espagnols même, qui avoient dans le monde un bien honnête, languissoient dans le célibat, aimant mieux renoncer à leur postérité, que de s'occuper à l'établir. Si quelques-uns, entraînés par l'amour & la vertu, s'engageoient dans le mariage, à l'exemple des grands, ils confioient d'abord leurs enfants à l'éducation superstitieuse des colleges, & dès l'âge de quinze ans, les livroient à des courtisanes. Le corps & l'esprit de ces jeunes gens vieillis de bonne-heure, s'épuisoient également dans ce commerce infâme, qui se perpétuoit même parmi ceux qui avoient contracté des nœuds légitimes. Ce désordre poussé jusqu'aux derniers excès, fut la premiere & la seule cause de la stérilité des femmes Espagnoles, autrefois aussi fécondes que celles des états les plus peuplés.

C'est parmi ces hommes abrutis, qu'étoient pris ceux que la faveur destinoit à tenir les rênes du gouvernement. Leur administration rappelloit à chaque instant l'école d'oisiveté & de corruption d'où ils sortoient. Rien n'étoit si rare que de leur voir des sentiments de vertu, quelques principes d'équité, le plus léger desir de faire le bonheur de leurs semblables. Ils n'étoient occupés qu'à piller les provinces confiées à leurs soins, pour aller dissiper à Madrid, dans le sein de la volupté, le fruit de leurs rapines. Cette conduite étoit toujours impunie; quoiqu'elle occasionnât souvent des séditions,

des révoltes, des conspirations, quelquefois même des révolutions.

Pour comble de malheur, les états unis par des mariages ou par des conquêtes à la Castille, consommoient sa ruine. Les Pays-Bas ne donnoient pas de quoi payer les garnisons qui les défendoient. On ne tiroit rien de la Franche-Comté. La Sardaigne, la Sicile, le Milanois étoient à charge. Naples & le Portugal voyoient leurs tributs engagés à des étrangers. L'Arragon, Valence, la Catalogne, le Roussillon, les isles Baléares & la Navarre, prétendoient ne devoir à la monarchie qu'un don gratuit que leurs députés régloient toujours, mais rarement au gré d'une Cour avide & épuisée par ses folles largesses.

Pendant que tout tomboit ainsi dans la confusion en Espagne, les trésors de l'Amérique, qui n'avoient d'abord passé aux autres états de l'Europe que par des combinaisons destructives de guerre & de politique, y couloient par une route heureuse & paisible. L'impossibilité où se trouvoit la métropole, de fournir aux besoins de ses colonies, anima l'industrie des autres peuples, qui jusqu'alors avoit été extrêmement bornée. Les maîtres naturels des richesses du Nouveau-Monde, ne purent guere retenir que les droits de quint, de l'indult, de garde-côte, de douane, de commission; droits qui ont ajouté aux marchandises une valeur qui ne prend sur les négociants étrangers, que parce qu'elle resserre les consommations; mais qui sont payés par les Péruviens & les

Mexicains, qui les consomment. C'est par cette voie que l'or & l'argent dont l'Amérique a inondé l'Europe, ont passé dans plus de mains & se sont distribués plus également.

En vain une loi sévere, portée par Ferdinand & Isabelle, & confirmée par leurs successeurs, avoit exclu les nations étrangeres des ports de l'Amérique & des affaires qui s'y faisoient. L'impérieuse loi de la nécessité anéantit cet arrangement qui devoit être perpétuel, & fit tomber ce commerce dans leurs mains. D'environ cinquante millions de denrées ou de marchandises qui partent tous les ans de Cadix pour les Indes Orientales, la huitieme partie appartient à peine à la métropole. Le reste est fourni par les autres peuples, amis ou ennemis de l'Espagne, sous le nom des Espagnols même, toujours fideles aux particuliers, & toujours infideles à la loi. La bonne-foi des Espagnols, qui n'a jamais reçu d'atteinte, fait dans ce commerce la sûreté des étrangers.

Le gouvernement ne pouvant se dissimuler l'inconvénient inévitable de ces contraventions perpétuelles, crut en réparer le préjudice par une loi encore plus absurde. Il défendit, sous des peines capitales, l'exportation de l'or & de l'argent ; comme si les Espagnols eussent pu se dispenser de payer les marchandises qu'ils avoient besoin d'acheter. Lorsqu'on tenoit la main à l'exécution de cette loi, l'Espagnol, qui est à Cadix le facteur des autres nations, confioit les lingots à des Braves, appellés *Météores*, qui, bien armés, alloient porter

les lingots numérotés au rempart, & les jettoient à d'autres météores qui les portoient aux chaloupes chargées de les recevoir. Les facteurs, les commis & le gardes ne les troubloient jamais : tous avoient leur droit sur cette fraude, justifiée par l'iniquité de la loi ; & le marchand étranger n'étoit jamais trompé. Ces frais ajoutoient aux marchandises un nouveau prix, que le consommateur étoit obligé de payer. La défense de sortir l'or & l'argent étoit si inutile, que quoiqu'il en arrivât tous les ans d'Amérique une quantité prodigieuse, on n'en voyoit que peu dans le royaume. Plus de sévérité n'auroit fait que hausser le prix des marchandises, par la difficulté d'en retirer la valeur. Si, conformément à la rigueur des ordonnances, on eût saisi, jugé & condamné à mort quelque contrevenant, & qu'on eût confisqué ses biens ; cette atrocité, loin d'empêcher la sortie de l'argent, l'auroit augmentée, parce que ceux qui s'étoient contentés jusqu'alors d'un bénéfice médiocre ; exigeant un salaire proportionné au risque qu'ils devoient courir, eussent multiplié leurs profits par leurs risques, & fait passer beaucoup d'argent, pour en avoir eux-mêmes davantage.

La cour de Madrid a senti enfin le vice de cette tyrannie. Les gouvernements anciens qui avoient pour les loix le respect qu'elles méritent, n'auroient pas manqué d'en abroger une, dont l'observation auroit été démontré chimérique. Dans nos temps modernes, où les empires sont plus conduits par les caprices des ad-

ministrateurs, que sur des principes raisonnés, l'Espagne s'est contentée de régler, il y a quelques années, que le commerce étranger retireroit, en payant trois pour cent, la valeur des marchandises qu'il auroit fait passer dans le Nouveau-Monde. Il devoit la recevoir par le canal des banquiers, qu'on eut soin d'établir dans les principales places de l'Europe. L'objet du ministere étoit de se rendre maître du commerce des piastres, & par conséquent du change. Ce plan, qui, peut-être étoit plus vaste que juste, n'a pas réussi. Les agents qu'on avoit choisis, ont trahi la confiance qui leur avoit été accordée. La cour d'Espagne ne s'est pas obstinée à soutenir un édifice qui crouloit de toutes parts. Tous les particuliers sont maintenant autorisés à extraire directement leurs fonds, en se soumettant aux droits établis, & qui, en 1768, ont été portés de trois à quatre pour cent. S'ils étoient plus modérés, le gouvernement en tireroit de plus grands avantages. Il y a des temps ou les fraudeurs Espagnols peuvent fournir les piastres à bord des vaisseaux, au-dessous de l'imposition; & on sent bien que ces facilités momentanées, sont saisies avec une avidité extrême.



CHAPITRE XL.

Causes de la décadence des colonies Espagnoles.

PENDANT que la métropole dépérissoit, il n'étoit pas possible que les colonies prospérassent. Si les Espagnols eussent connu leurs vrais intérêts, peut-être à la découverte de l'Amérique se fussent-ils contentés de former avec les Indiens des nœuds honnêtes, qui auroient établi entre les deux nations une dépendance & un profit réciproques. Les productions des atteliers de l'ancien monde, eussent été échangées contre celles des mines du nouveau ; & le fer ouvragé eût été payé, à poids égal, par de l'argent brut. Une union stable, suite nécessaire d'un commerce paisible, se seroit formée sans répandre du sang, sans dévaster des empires. L'Espagne n'en seroit pas moins devenue maîtresse du Mexique & du Pérou ; parce que tout peuple qui cultive les arts, sans en communiquer les procédés & la pratique, aura une supériorité réelle sur ceux auxquels il en vend les productions.

On ne raisonna pas ainsi. La facilité qu'on avoit trouvée à subjuguer les Indiens, l'ascendant que Charles-Quint prit sur toute l'Europe, l'orgueil si ordinaire aux conquérants, le caractere particulier des Espagnols, l'ignorance

des vrais principes du commerce : toutes ces raiſons, & pluſieurs autres, empêcherent qu'on ne donnât d'abord aux pays conquis du Nouveau-Monde, des loix ſages, une bonne adniſtration, une conſiſtance inébranlable.

La dépopulation de l'Amérique fut le déplorable effet de cette confuſion. Les premiers pas des conquérants furent marqués par des ruiſſeaux de ſang. Auſſi étonnés de leurs victoires, que le vaincu l'étoit de ſa défaite, ils prirent, dans l'ivreſſe de leurs ſuccès, le parti d'exterminer ceux qu'ils avoient dépouillés. Des peuples innombrables diſparurent de la terre, à l'arrivée de ces barbares; & c'eſt la ſoif de l'or, c'eſt le fanatiſme qu'on a accuſés juſqu'ici de tant de cruautés abominables.

Mais la férocité naturelle de l'homme, qui n'étoit enchaînée, ni par la frayeur des châtiments, ni par aucune eſpece de honte, ni par la préſence de témoins policés, ne déroboit-elle pas aux yeux des Eſpagnols, l'image d'une organiſation ſemblable à la leur, baſe primitive de la morale; & ne les portoit-elle pas à traiter ſans remords leurs freres nouvellement découverts, comme ils traitoient les bêtes ſauvages de l'ancien hémiſphere ? La cruauté de l'eſprit militaire ne s'accroit-elle pas à raiſon des périls qu'on a courus, de ceux qu'on court, & de ceux qui reſtent à courir ? Le ſoldat n'eſt-il pas plus ſanguinaire à une grande diſtance, que ſur les frontieres de ſa patrie ? Le ſentiment de l'humanité ne s'affoiblit-il pas à meſure qu'on s'éloigne de ſon pays ? Pris dans les

premiers moments pour des dieux, les Espagnols ne craignirent-ils pas d'être démasqués, d'être massacrés ? Ne se défierent-ils pas des démonstrations de bienveillance qu'on leur prodiguoit ? La premiere goutte de sang versée, ne crurent-ils pas que leur sécurité exigeoit qu'on le répandît à flots ? Cette poignée d'hommes enveloppée d'une multitude innombrable d'indigenes, dont elle n'entendoit pas la langue, & dont les mœurs & les usages lui étoient inconnus, ne fut-elle pas saisie d'allarmes & de terreurs bien ou mal fondées ? Mais le phénomene incompréhensible, c'est la stupide barbarie du gouvernement qui approuvoit tant d'horreurs, & qui stipendioit des chiens exercés à poursuivre, à dévorer des hommes.

Semblables aux Visigoths, dont ils étoient les descendants ou les esclaves, les Espagnols partagerent entr'eux les terres désertes & les hommes qui avoient échappé à leur épée. La plupart de ces misérables victimes ne survécurent pas long-temps au carnage, dans un état d'esclavage pire que la mort. Les loix faites de temps en temps pour modérer la dureté de cette servitude, ne produisirent que peu de soulagement. La férocité, l'orgueil, l'avidité se jouoient également des ordres d'un monarque trop éloigné, & des larmes des malheureux Indiens.

Les mines furent encore une plus grande cause de destruction. Depuis la découverte du Nouveau-Monde, ce genre de richesse absorboit tous les sentiments des Espagnols. Inutilement quelques hommes plus éclairés que leur

ſiecle, leur crioient : laiſſez l'or, ſi la ſurface de la terre qui le couvre peut produire un épi dont vous faſſiez du pain, un brin d'herbe que vos brebis puiſſent paître. Le ſeul métal dont vous ayez vraiment beſoin, c'eſt le fer. Conſtruiſez-en vos ſcies, vos marteaux, les ſocs de vos charrues, mais ne les transformez pas en outils meurtriers. La quantité d'or néceſſaire aux échanges des nations eſt ſi petite, pourquoi donc la multiplier ſans fin ? Quelle importance y a-t-il à repréſenter cent aunes de toile ou de drap, par une livre ou par vingt livres d'or ? Les Eſpagnols ont fait comme le chien de la fable, qui lâcha l'aliment qu'il portoit à ſa gueule, pour ſe jeter ſur ſon image qu'il voyoit au fond des eaux, où il ſe noya.

Malheureuſement les Indiens devinrent les victimes de cette erreur funeſte. Précipités dans des abymes profonds, où ils étoient privés de la lumiere du jour, de la douceur de reſpirer un air libre & ſain, des principaux ſoutiens de la vie, de la conſolation de pleurer avec leurs amis & leurs proches ; ces infortunés creuſoient leur tombeau ſous des voûtes ténébreuſes, qui recélent aujourd'hui plus de cendres de morts, que de pouſſiere ou de grains d'or. Quand on jette les yeux ſur des traitements ſi barbares, on eſt bien étonné d'entendre l'avare & ſtupide Eſpagnols, ſe plaindre de ce que les Indiens lui refuſent la connoiſſance de pluſieurs mines découvertes avant ou depuis la conquête. Ces malheureux, en trahiſſant le ſecret qu'ils ont reçu de leurs peres, ou que le ha-

sard leur a donné, que feroient-ils autre chose que multiplier les moyens de les détruire?

Aussi voit-on ceux même que la destinée avoit soumis au joug, déserter les terres qu'ils cultivoient pour leurs avides maîtres, & se réfugier en grand nombre parmi les sauvages qui errent dans les forêts ou les déserts des Cordelieres. Ces lieux impénétrables, sont devenus l'asyle d'une infinité d'Indiens qui menacent toujours les provinces Espagnoles d'une guerre ouverte ou d'une invasion furtive. Ils contractent dans ces âpres climats un caractere féroce qui les rend redoutables, au point qu'on a été forcé d'abandonner des mines très-abondantes qui étoient exposées à leurs incursions. Ce que la stérilité du sol, le défaut de prévoyance, & le manque des ressources de la société fait perdre de population à ces sauvages, est continuellement réparé par les esclaves fugitifs, qui se dérobent à la tyrannie Européenne. C'est dans ces montagnes que se régénere en secret une race légitime qui doit un jour, & peut-être bientôt, retirer ses biens, ses droits & sa liberté des mains avides & cruelles de l'usurpateur du Nouveau-Monde.

Il se dépeuple encore, par les besoins que les Européens leur ont apportés, en leur ôtant les moyens d'y subvenir. Avant la conquête, les Indiens alloient nuds, ou ce qui servoit à leur parure, ils le frabiquoient eux-mêmes: c'étoit une occupation & une sorte de métier.

Leurs soins se réduisoient à la culture d'un champ de mays. L'argent n'étoit point une

richesse. Toutes choses s'échangeoient entr'eux. Depuis que l'Indien, comme l'Espagnol, vit en société, il est dans la nécessité de se loger, de se nourrir, de se vêtir le plus souvent d'étoffes étrangeres. Faute d'arts & de métiers, il ne sauroit pourvoir à ces nouveaux besoins. Quand même il ne seroit pas tombé dans un découragement excessif, son travail suffiroit à peine aux dépenses de premiere nécessité. Ainsi le luxe & l'indigence qui le pressent, l'ont réduit à cacher à l'écart sa nudité, à vivre seul, & à renoncer à sa postérité.

De cette cause de dépopulation en naît une autre plus affreuse encore, & dont la seule idée fit autrefois frémir l'Europe. Le célebre Drake ayant pris la ville de Saint-Domingue, en 1586, eut la preuve que parmi ces insulaires, les hommes en étoient venus à ce point de désespoir, que, pour ne pas mettre au monde des enfants qui fussent les victimes du conquérant, ils avoient tous unanimement résolu de n'avoir aucun commerce avec leurs femmes. Cette triste conjuration contre la nature & contre le plus doux de ses plaisirs, l'unique événement de cette espece, que l'histoire ait transmis à la mémoire des hommes, semble avoir été réservée à l'époque de la découverte du Nouveau-Monde, pour caractériser à jamais la tyrannie Espagnole. Que pouvoient opposer les Américains à la soif de détruire, que l'horrible vœu de ne se reproduire jamais ? Ainsi la terre fut doublement souillée, du sang des peres, & du germe des enfants.

Dès-lors, cette terre fut comme maudite pour ses barbares conquérants. L'empire qu'ils avoient fondé s'écroula bientôt de toutes parts. Les progrès du désordre & du crime, furent rapides. Les forteresses les plus importantes tomberent en ruine. Il n'y eut dans le pays ni armes, ni magasins. Le soldat qui n'étoit ni exercé, ni nourri, ni vêtu, devint mendiant ou voleur. On oublia jusqu'aux éléments de la guerre & de la navigation, jusqu'au nom des instruments propres à ces deux arts si nécessaires.

Le commerce ne fut que l'art de tromper. L'or & l'argent, qui devoient entrer dans les coffres du souverain, furent continuellement diminués par la fraude, & réduits au quart de ce qu'ils devoient être. Tous les ordres corrompus par l'avarice, se donnoient la main pour empêcher la vérité d'arriver au pied du trône, ou pour sauver les prévaricateurs que la loi avoit proscrits. Les premiers & les derniers magistrats, agirent toujours de concert pour appuyer leurs injustices réciproques.

Le cahos où ces brigandages plongerent les affaires, amena le funeste expédient de tous les états mal administrés, des impositions sans nombre. On paroissoit s'être proposé la double fin d'arrêter toute industrie, & de multiplier les vexations.

L'ignorance marchoit de front avec l'injustice. „J'ai vu, disoit un voyageur célebre, „ porter dans le même tribunal, & presqu'à la „ même heure, une même sentence sur deux

» cas directement opposés. En vain s'efforça-» t-on d'en faire comprendre la différence aux » juges. Cependant le chef sortant enfin des » ténebres, se leva sur son siege, retroussa » sa moustache, & jura par la Sainte Vierge » & par tous les Saints, que les Luthériens » Anglois lui avoient enlevé parmi ses livres » ceux *du pape Justinien*, dont il se servoit » pour juger les causes équivoques ; mais que » si ces chiens reparoissoient, ils les feroit brû-» ler tous. »

» Le hasard, dit le même voyageur, fit » tomber un jour les métamorphoses d'Ovide » entre les mains d'un créole. Il remit ce livre » à un religieux qui ne l'entendoit pas mieux » que lui, & qui fit croire aux habitants de la » ville que c'étoit une bible Angloise. Sa preu-» ve étoit les figures de chaque métamorphose » qu'il leur montroit, en disant : voilà comme » ces chiens adorent le diable, qui les change » en bêtes. Ensuite la prétendue bible fut je-» tée dans un feu qu'on alluma exprès, & le » religieux fit un grand discours qui consistoit » à remercier Saint François de cette heureuse » découverte. »

Comme l'aveuglement est toujours favorable à la superstition, les ministres de la religion, sans être beaucoup plus éclairés que les autres, prirent un ascendant décidé dans toutes les affaires. Plus assurés de l'impunité, ils furent toujours plus hardis à violer tout principe d'équité, toute regle de mœurs & de décence. Les moins corrompus faisoient le commerce ;

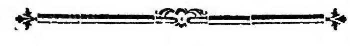
les autres abuſoient de leur miniſtere & de la terreur des armes eccléſiaſtiques, pour arracher aux Indiens tout ce qu'ils avoient. Un moine Eſpagnol paſſoit pour mal-adroit, lorſqu'un court voyage dans le nouveau-monde ne lui valoit pas au moins cent mille francs. Le plus ſouvent on prévenoit leur avidité par des dons immenſes. On auroit cru que ce n'étoit que pour embellir des égliſes, & pour enrichir le clergé que l'Amérique avoit été conquiſe.

La haine qui ſe mit entre les Eſpagnols nés dans le pays, & ceux qui arrivoient d'Europe, acheva de tout perdre. La cour avoit imprudemment jeté les ſemences de cette diviſion malheureuſe. De faux rapports lui peignirent les créoles comme des demi-barbares, preſque comme des Indiens. Elle ne crut pas pouvoir compter ſur leur intelligence, ſur leur courage, ſur leur attachement ; & elle prit le parti de les éloigner de tous les poſtes utiles ou honorables. Cette réſolution injurieuſe les aigrit. Loin de travailler à les appaiſer, les dépoſitaires de l'autorité ſe firent un art d'envenimer leur chagrin par des partialités humiliantes. Il s'établit entre les deux claſſes, dont l'une étoit accablée de faveurs & l'autre de refus, une averſion inſurmontable. Elle s'eſt manifeſtée par des éclats, qui ont plus d'une fois ébranlé l'empire de la métropole dans le nouveau-monde. Ce levain fermente toujours, & doit amener tôt ou tard des révolutions. Elles paroiſſent d'autant plus ſûres & plus prochaines, que le clergé créole & le clergé Européen, qui ont

ont contracté la contagion de ces haines, de ces divisions, ne se rapprocheront jamais, & travailleront, selon l'esprit dont ils ne se sont jamais écartés, à rendre les peuples irréconciliables.

Depuis que les Bourbons occupent le trône de Charles-Quint, les désordres qu'on vient de voir, & les maux qui naissent de tant de maux, ont un peu diminué. La noblesse n'affecte plus ces airs de grandeur qui tenoient de la royauté, & qui embarrassoient souvent le gouvernement. Le maniement des affaires publiques a cessé d'être l'apanage de la seule naissance : il a passé à des gens de faveur, de fortune ou de mérite. Le produit des rentes générales & provinciales de toute l'Espagne, qu'une administration détestable avoit fait tomber au dessous de huit millions sur la fin du dernier siecle, monte aujourd'hui à soixante-douze millions six cents cinquante-six mille huit cents cinq livres. Cette heureuse révolution qui a commencé par le métropole, s'est étendue ensuite aux colonies. On a vu les trois tribunaux chargés en Europe de leur direction, perdre successivement quelque chose du mauvais esprit qui sembloit y présider. Le conseil des Indes s'occupe plus utilement de leur gouvernement, de leur conservation. La contractation, transportée de Séville à Cadix, en 1717, conduit leur commerce avec plus d'intelligence. Le consulat qui juge des différents survenus entre les négociants mêlés dans les affaires de

cette partie de l'Amérique, & qui doit veiller à la conservation de leurs privileges, a acquis quelque activité, quelques lumieres.



CHAPITRE XLI.

Moyens que l'Espagne doit employer pour son rétablissement.

Ces premiers pas vers le bien, doivent faire espérer au ministere Espagnol qu'il arrivera à une bonne administration, lorsqu'il aura saisi les vrais principes, & qu'il emploiera les moyens convenables. Le caractere de la nation n'oppose pas des obstacles insurmontables à ce changement, comme on le croit trop communément. Son indolence ne lui est pas aussi naturelle qu'on le pense. Pour peu qu'on veuille remonter au temps où ce préjugé défavorable s'établissoit, on verra que cet engourdissement ne s'étendoit pas à tout; & que si l'Espagne étoit dans l'inaction au dedans, elle portoit son inquiétude chez ses voisins, dont elle troubloit sans cesse la tranquillité. Son oisiveté ne vient en partie que d'un fol orgueil. Parce que la noblesse ne faisoit rien, on a cru qu'il n'y avoit rien de si noble que de ne rien faire. Le peuple entier a voulu jouir de cette prérogative; & l'Espagnol décharné, demi-nud, nonchalamment assis à terre, regarde avec pitié ses

voisins, qui, bien nourris, bien vêtus, travaillent & rient de sa folie. L'un méprise par orgueil, ce que les autres recherchent par vanité; les commodités de la vie. Le climat avoit rendu l'Espagnol sobre, & il l'est encore devenu par indigence. L'esprit monacal, qui le gouverne depuis long-temps, lui fait une vertu de cette même pauvreté qu'il doit à ses vices. Comme il n'a rien, il ne desire rien; mais il méprise encore moins les richesses qu'il ne hait le travail.

De son ancien caractere, il n'est resté à ce peuple pauvre & superbe, qu'un penchant démesuré pour tout ce qui a l'air de l'élévation. Il lui faut de grandes chimeres, une immense perspective de gloire. La satisfaction qu'il a de ne plus relever que du trône depuis l'abaissement des grands, lui fait recevoir tout ce qui vient de la cour avec respect & avec confiance. Qu'on dirige à son bonheur ce puissant ressort; qu'on cherche les moyens, plus aisés qu'on ne croit, de lui faire trouver le travail honorable; & l'on verra la nation redevenir ce qu'elle étoit avant la découverte du nouveau-monde, dans ces temps brillants, où sans secours étrangers, elle menaçoit la liberté de l'Europe.

Après avoir guéri l'imagination des peuples, après les avoir fait rougir de leur inaction orgueilleuse, il faudra sonder d'autres plaies. Celle qui affecte le plus la masse de l'état, c'est le défaut de population. Le propre des colonies bien administrées, est d'augmenter la population de la métropole, qui, par les débouchés

avantageux qu'elle fournit à leurs productions, augmente réciproquement la leur. C'est sous ce point de vue, intéressant à la fois pour l'humanité & pour la politique, que les nations éclairées de l'Europe ont formé leurs établissements du nouveau-monde. Le succès a par-tout couronné un si noble & si sage dessein. Il n'y a que l'Espagne, qui avoit formé son systême avant que la lumiere fût répandue, qui ait vu sa population diminuer en Europe, à mesure que ses possessions augmentoient en Amérique.

Lorsque la disproportion entre un territoire & ses habitants n'est pas extrême, l'activité, l'économie, une grande faveur accordée aux mariages, une longue paix, peuvent, avec le temps, rétablir l'équilibre. L'Espagne, qui, en 1747, n'avoit que sept millions quatre cents vingt-trois mille cinq cents quatre-ving-dix ames, en y comprenant cent quatre-vingt mille quarante-six ecclésiastiques, & qui ne compte guere dans ses colonies que la vingtieme partie de la population qu'il y avoit au temps de la conquête, ne peut ni se repeupler, ni les repeupler sans des efforts extraordinaires & nouveaux. Il faut, pour augmenter les classes laborieuses du peuple, qu'elle diminue son clergé qui énerve & dévore également l'état. Il faut qu'elle renvoie aux arts les deux tiers de ses soldats, que l'amitié de la France & la foiblesse du Portugal lui rendent inutiles. Il faut, puisque son revenu net est de cent douze millions, & que ses dépenses ordinaires n'en

absorbent que quatre-vingt-seize, qu'elle s'occupe du soulagement des peuples, aussi-tôt que les possessions de l'ancien & du nouveau-monde auront été tirées du cahos où deux siecles d'inertie, d'ignorance & de tyrannie les avoient plongés. Il faut, avant tout, qu'elle abolisse l'infâme tribunal de l'inquisition, qui semble érigé contre le monarque & contre le peuple, en tenant l'un & l'autre sous le joug d'une superstition stupide.

La superstition, quelle qu'en soit la cause, est répandue chez tous les peuples sauvages, ou policés. Elle est née sans doute de la crainte du mal, & de l'ignorance de ses causes & de ses remedes. C'en est assez du moins pour l'enraciner dans l'esprit de tous les hommes. Les fléaux de la nature, les contagions, les maladies, les accidents imprévus, les phénomenes destructeurs, toutes les causes cachées de la douleur & de la mort, sont si universelles sur la terre, qu'il seroit bien étonnant que l'homme n'en eût pas été, dans tous les temps & dans tous les pays, vivement affecté.

Mais cette crainte naturelle aura toujours subsisté ou grossi, à proportion de l'ignorance & de la sensibilité. Elle aura enfanté le culte des éléments qui font les grands ravages sur la terre, tels que sont les déluges, les incendies, les pestes; le culte des animaux soit venimeux, soit voraces, mais toujours nuisibles; le culte des hommes qui ont fait les plus grands maux à l'homme, des conquérants, des heureux fourbes, des faiseurs de prodiges apparents bons ou

mauvais ; le culte des êtres invisibles, que l'imagination suppose cachés dans tous les instruments du mal. L'étude de la nature & la méditation auront insensiblement diminué le nombre de ces êtres ; & l'esprit humain se sera élevé de l'idolâtrie au théisme ; mais cette derniere idée simple & sublime, sera toujours restée informe dans les esprits grossiers, & mêlée d'une foule d'erreurs & de fantômes.

La révélation perfectionnoit la doctrine d'un être unique ; & il alloit s'établir peut-être une religion plus épurée, si les barbares du Nord, qui inonderent les provinces de l'empire Romain, n'eussent apporté des préjugés sacrés qu'on ne pouvoit chasser que par d'autres fables. Le christianisme vint se présenter malheureusement à des esprits incapables de le bien entendre. Ils ne le reçurent qu'avec cet appareil merveilleux, dont l'ignorance est toujours avide. L'intérêt le chargea, le défigura de plus en plus, & fit imaginer chaque jour des dogmes & des prodiges d'autant plus révérés qu'ils étoient moins croyables. Les peuples occupés durant douze siecles, à se partager, à se disputer les provinces de la monarchie universelle, qu'une seule nation avoit formée en moins de deux cents ans, admirent sans examen toutes les erreurs que les prêtres, après bien des chicanes, étoient convenus entr'eux d'enseigner à la multitude. Mais le clergé, trop nombreux pour s'accorder, avoit entretenu dans son sein un germe de division, qui devoit, tôt ou tard, se communiquer au peuple. Le moment vint

où l'esprit d'ambition & de cupidité, qui dévoroit toute l'Eglise, heurta avec beaucoup d'éclat & d'animosité, un grand nombre de superstitions le plus généralement reçues.

Comme c'étoit l'habitude qui avoit fait adopter les puérilités dont on s'étoit laissé bercer, & qu'on n'y étoit attaché ni par principe de raisonnement, ni par esprit de parti; ceux qui avoient le plus d'intérêt à les soutenir, se trouverent hors d'état de les défendre, lorsqu'elles furent attaquées avec un courage propre à fixer l'attention publique. Mais rien n'avança les progrès de la réformation de Luther & de Calvin, comme la liberté qu'elle accordoit à chaque particulier de juger souverainement des principes religieux qu'il avoit reçus. Quoique la multitude fût incapable d'entreprendre cette discussion, elle se sentit fiere d'avoir à balancer de si grands & de si chers intérêts. L'ébranlement étoit si général, qu'on peut conjecturer que les nouvelles opinions auroient par-tout triomphé des anciennes, si le magistrat ne s'étoit cru intéressé à arrêter le torrent. Il avoit besoin, ainsi que la religion, d'une obéissance implicite, sur laquelle son autorité étoit principalement fondée; & il craignit qu'après avoir renversé les fondements antiques & profonds de la hiérarchie Romaine, on n'examinât ses propres titres. L'esprit républicain qui s'établissoit naturellement parmi les réformés, augmentoit encore cette défiance.

Les rois d'Espagne, plus jaloux de leurs usurpations que les autres souverains, voulu-

rent leur donner de nouveaux appuis, dans des superstitions plus uniformes. Ils ne virent pas que les systêmes des hommes ne peuvent pas être les mêmes sur un être inconnu. En vain la raison crioit à ces imbécilles monarques, que nulle puissance n'est en droit de prescrire aux hommes ce qu'ils doivent penser; que la société n'a pas besoin, pour se soutenir, d'ôter aux ames toute espece de liberté; & qu'exiger par la force une formule de foi, c'est imposer un faux-serment qui rend un homme traître à sa conscience, pour en faire un sujet fidele; que la politique doit préférer tout citoyen qui sert la patrie, à celui qui est inutilement orthodoxe. Ces principes éternels & incontestables, ne furent pas écoutés. Leur voix étoit étouffée par l'apparence d'un grand intérêt, & encore plus par les cris furieux d'une foule de prêtres fanatiques, qui ne tarderent pas à s'emparer de l'autorité. Le prince devenu leur esclave, fut forcé d'abandonner ses sujets à leurs caprices, de les laisser opprimer, d'être spectateur oisif des cruautés qu'on exerçoit contr'eux. Dès-lors des mœurs superstitieuses, utiles seulement au sacerdoce, devinrent nuisibles à la société. Des peuples ainsi corrompus & dégénérés, furent les plus cruels des peuples. Leur obéissance pour le monarque, fut subordonnée à la volonté du prêtre. Il opprima tous les pouvoirs; il fut le vrai souverain de l'état.

L'inaction fut la suite nécessaire d'une superstition qui énervoit toutes les facultés de

l'ame. Le projet que les Romains formerent dès leur enfance de devenir les maîtres du monde, se manifesta jusques dans leur religion. C'étoit la Victoire, Bellone, la Fortune, le Génie du Peuple Romain, Rome même, qui étoient leurs dieux. Une nation qui aspiroit à marcher sur leurs traces, & qui songeoit à devenir conquérante, adopta un gouvernement monacal, qui a détruit tous les ressorts, qui les empêchera de se rétablir en Espagne, & en Amérique, s'il n'est renversé lui-même avec toute l'horreur qu'il doit inspirer. L'abolition de l'inquisition doit hâter ce grand changement. Il est doux d'espérer que si la cour ne se détermine pas à cet acte nécessaire, elle y sera qulque jour réduite par un vainqueur humain, qui, dans un traité de paix, dictera pour premiere condition, que les *auto-da-fé seront abolis dans toutes les possessions Espagnoles, de l'Ancien & du Nouveau-Monde.*

Ce moyen, tout nécessaire qu'il est au rétablissement de la monarchie, n'est pas suffisant. Quoique l'Espagne ait mis à cacher sa foiblesse plus d'art peut-être qu'il n'en auroit fallu pour acquérir des forces, on connoît ses plaies. Elles sont si profondes & si invétérées, qu'il lui faut des secours étrangers pour les guérir. Qu'elle ne les réfuse pas, & elle verra ses provinces, de l'un & de l'autres hémisphere, remplies de nouveaux habitants, qui leur donneront mille branches d'industrie. Les peuples du Nord & ceux du Midi, possédés de l'ambition des richesses qui caractérise notre siecle, iront en

foule dans des contrées ouvertes à leur émulation. La fortune publique suivra les fortunes particulieres. Celles des étrangers deviendront elles-mêmes une richesse nationale, si ceux qui les auront élevées en peuvent jouir avec assez de sûreté, d'agrément & de distinction, pour perdre le souvenir de leur pays national.

Si l'Espagne veut porter rapidement ce grand ouvrage à sa perfection, il ne suffit pas qu'elle ouvre son sein aux peuples de sa communion; il faut que toutes les sectes, sans distinction, y soient admises. Elle a cru trop long-temps que la liberté de conscience ne pouvoit être fondée que sur l'impiété la plus monstrueuse, & que la tolérance n'étoit pas même favorable à la politique, puisque le principe fondamental de toutes les sectes étoit de se détester, & de déchirer tôt ou tard les gouvernements où elles se multiplioient. Si les payens avoient raisonné ainsi, jamais le christianisme ne se fût établi. Il est du moins évident que leurs persécutions contre les fondateurs de notre religion n'auroient pas besoin d'apologie.

Lorsque l'Espagne aura acquis des bras, elle les occupera de la maniere qui lui sera la plus avantageuse. Le chagrin qu'elle avoit de voir les trésors du Nouveau-Monde passer chez ses rivaux & ses ennemis, lui a fait croire qu'il n'y avoit que le rétablissement de ses manufactures, qui pût la mettre en état d'en retenir une partie. Ceux de ses écrivains économiques qui ont le plus appuyé ce systême, nous paroissent dans l'erreur. Tant que les peuples qui

sont en possession de fabriquer des marchandises qui servent à l'approvisionnement de l'Amérique, s'occuperont du soin de conserver leurs manufactures, celles qu'on voudra créer ailleurs en soutiendront difficilement la concurrence. Elles pourront peut-être obtenir à aussi bon marché les matieres premieres & la main-d'œuvre ; mais il faudra des siecles pour les élever à la même célérité dans le travail, à la même perfection dans l'ouvrage. Une révolution qui transporteroit en Espagne les meilleurs ouvriers, les plus habiles artistes étrangers, pourroit seule procurer ce grand changement. Jusques à cette époque, qui ne paroît pas prochaine, les tentatives qu'on hasardera auront une issue funeste. On en a fait une expérience bien instructive, lorsqu'on a prohibé l'exportation des matietes premieres. La défense de sortir les soies n'a fait que les avilir. La culture en diminuoit sensiblement, & seroit entiérement tombée, si le gouvernement n'avoit eu la sagesse de rendre au commerce son ancienne liberté.

Nous irons plus loin, & nous ne craindrons pas d'avancer, que quand l'Espagne pourroit se procurer la supériorité dans les manufactures de luxe, elle ne devroit pas le vouloir. Un succès momentané feroit suivi d'une ruine entiere. Qu'on suppose que cette monarchie tire de son sein toutes les marchandises nécessaires pour l'approvisionnement de ses colonies, les trésors immenses qui seront le produit de ce commerce, concentrés dans sa circulation in-

térieure y aviliront bientôt le numéraire. La cherté des productions de sa terre, du salaire de ses ouvriers, sera une suite infaillible de cette abondance de métaux. Il n'y aura plus aucune proportion entr'elles & les peuples voisins. Ceux-ci, dès-lors en état de donner leurs marchandises à plus bas prix, la forceront à les recevoir, parce qu'un bénéfice exorbitant surmonte tous les obstacles. Ses habitants, sans occupation, seront réduits à en aller chercher ailleurs ; & elle perdra en même temps son industrie & sa population.

Puisqu'il est impossible à l'Espagne de retenir le produit entier des mines du Nouveau-Monde, & qu'elle le doit partager nécessairement avec le reste de l'Europe, toute sa politique doit tendre à en conserver la meilleure part, à faire pencher la balance de son côté, & à ne pas rendre ses avantages excessifs, afin de les rendre permanents. La pratique des arts de premiere nécessité, l'abondance & l'excellente qualité de ses productions naturelles, lui assureront cette supériorité.

Le ministere Espagnol qui a entrevu cette vérité, s'est mépris, en ce qu'il a regardé les manufactures comme le seul mobile de l'agriculture. C'est une vérité incontestable, que les manufactures favorisent la culture des terres. Elles sont même nécessaires par-tout où les frais de transport arrêtant la circulation & la consommation des denrées, le cultivateur se trouve découragé par le défaut de vente. Mais dans tout autre cas, il peut se passer de

l'encouragement que donnent des manufactures. S'il a le débouché de ses productions, peu lui importe que ce soit par une consommation locale ou par l'exportation qu'en fait le commerce ; il se livrera au travail.

L'Espagne vend tous les ans à l'étranger en laine, en soie, en huile, en vin, en fer, en soude, pour plus de trente millions. Ces exportations dont la plupart ne peuvent être remplacées par aucun sol d'Europe, sont susceptibles d'une grande augmentation, & vraisemblablement peuvent être plus que doublées. Elles suffiront, indépendamment des Indes, pour payer tout ce que l'état pourra consommer de marchandises étrangeres. Il est vrai qu'en livrant ainsi aux autres nations ses productions brutes, elle augmentera leur populatton, leurs richesses & leur puissance ; mais elles entretiendront, elles étendront dans son sein un genre d'industrie bien plus sûr, bien plus avantageux. Son existence politique ne tardera pas à devenir relativement supérieure ; & le peuple cultivateur l'emportera sur les peuples manufacturiers.

L'Amérique ajoutera beaucoup à ces avantages. Elle deviendra utile à l'Espagne par ses métaux & par ses denrées.





CHAPITRE XLII.

Moyens que l'Espagne doit employer pour le rétablissement de ses colonies.

SUIVANT les calculs les plus modérés, ces précieuses colonies ont versé dans la métropole, depuis 1492 jusqu'en 1740, c'est-à-dire dans l'espace de 248 années, plus de neuf milliards de piastres, dont la moindre partie est restée à ses maîtres naturels; le reste s'est répandu en Europe, ou a été porté en Asie. Depuis le premier janvier 1754 jusqu'au dernier décembre 1764, on n'est pas réduit aux conjectures. L'Espagne a reçu dans ce période,

De la Vera-Cruz, en or, 3, 151, 354 piastres, 5 réaux; en argent, 85, 899, 307 piastres, 2 réaux.

De Lima, en or, 10, 942, 846 piastres, 3 réaux; en argent, 24, 868, 745 piastres, 3 réaux.

De Buenos-Ayres, en or, 2, 142, 626 piastres, 3 réaux; en argent, 10, 326, 090 piastres, 8 réaux.

De Carthagene, en or, 10, 045, 188 piastres, 8 réaux; en argent, 1, 702, 174 piastres, 3 réaux.

De Honduras, en or, 37, 254 piastres, 9 réaux; en argent, 677, 444 piastres, 7 réaux.

De la Havane, en or, 656, 064 piaftres, 3 réaux; en argent, 2, 639; 408 piaftres, 2 réaux.

De Caraque, en or, 52, 034 piaftres, 4 réaux; en argent, 276, 002 piaftres, 6 réaux.

De Saint-Domingue & Porto-Rico, en or, 526 piaftres, 5 réaux; en argent, 317, 521 piaftres, 1 réal.

De Campêche, Cumana, Maracaïbo, en argent, 91, 564 piaftres, 6 réaux.

C'eft en tout, vingt-fept millions vingt-fept mille huit cents quatre-vingt-feize piaftres en or, & cent vingt-fix millions, fept cent quatre-vingt-dix-huit mille deux cents cinquante-huit piaftres, huit réaux en argent. Les deux objets réunis forment donc une maffe de cent cinquante-trois millions huit cents vingt-fix mille cent cinquante-quatre piaftres & huit réaux. Qu'on divife cette fomme en onze parties, & on trouvera que les retours, année commune, ont été de treize millions neuf cents quatre-vingt-quatre mille cent quatre-vingt-cinq & trois quarts de piaftres. Il faut ajouter à ces richeffes, celles que, pour éviter de payer les droits, on n'enrégiftre pas, & qui peuvent monter à un peu plus du quart de ce qui eft enrégiftré, & il fe trouvera que la métropole reçoit annuellement de fes colonies environ dix-fept millions de piaftres, ou 89, 250, 000 livres.

Il feroit poffible d'augmenter ce produit. Pour y parvenir, le gouvernement n'auroit

qu'à faire passer dans le Nouveau-Monde des gens plus habiles dans la métallurgie, & se relâcher sur les conditions auxquelles il permet d'exploiter des mines. Mais ce succès ne seroit jamais que passager. La raison en est sensible. L'or & l'argent ne sont pas des richesses ; ils représentent seulement des richesses. Ces signes sont très-durables ; comme il convient à leur destination. Plus il se multiplient, & plus ils perdent de leur valeur ; parce qu'ils représentent moins de choses. A mesure qu'ils sont devenns communs depuis la découverte de l'Amérique, tout a doublé, triplé, quadruplé de prix. Il est arrivé que ce qu'on a tiré des mines, a toujours moins valu, & que ce qu'il en a coûté pour les exploiter, a toujours valu davantage. La balance, qui penche toujours de plus en plus du côté de la dépense, peut rompre l'équilibre, au point qu'il faudra renoncer à cette source d'opulence. Mais ce seroit toujours un grand bien que de simplifier ces opérations, & d'employer toutes les ressources de la physique à rendre ce travail moins destructeur qu'il ne l'a été. Il est un autre moyen de prospérité pour l'Espagne, qui, loin de s'affoiblir, acquérera tous les jours de nouvelles forces. C'est le travail des terres.

Toutes les nations ont trouvé du danger à permettre l'établissement des manufactures, dans les possessions du Nouveau-Monde ; mais elles y ont encouragé la culture par tous les moyens possibles. Si l'Espagne adopte un principe si raisonnable, elle parviendra vrai-

semblamment à retenir dans son sein douze treize millions, qu'en font sortir tous les an les épiceries. Il n'est guere possible que dans cette étendue de terres, dans cette variété de climat, l'Amérique n'ait quelques cantons propres à produire la canelle, le girofle, la muscade, les autres aromates de l'Asie. Il est certain qu'on trouve de la canelle à Quito. En la cultivant, on lui donneroit peut-être les qualités qui lui manquent.

Soit que ces expériences réussissent, soit qu'elles ne réussissent pas, on peut toujours cultiver le café, dont l'usage s'étend tous les jours en Europe; le coton, qui manque souvent à nos manufactures; le sucre, dont l'Espagne achete tous les ans pour plus de cinq millions, & qu'elle devroit fournir à toute l'Europe.

Plusieurs provinces du Mexique produisoient autrefois des soies excellentes, qu'on employoit avec succès à Séville. Cette production s'est perdue, par les contrariétés sans nombre qu'elle a essuyées. Rien n'est plus aisé que de la ressusciter & de l'étendre.

La laine de vigogne est recherchée par toutes les nations. Ce que les flottes en rapportent est peu de chose, en comparaison de ce qu'on en demande. Il est possible, facile même, de multiplier dans le climat convenable, l'espece de brebis qui donne cette laine précieuse.

L'excessive cherté de la cochenille, & l'empressement de tous les peuples pour s'en procu-

corrompoient les Américains, & qu'on craignit qu'ils ne les poussassent à la révolte. Las Casas, qui s'occupoit sans cesse du soulagement des Indiens, obtint, en 1517, la révocation de cette loi, qu'il croyoit nuisible à leur conservation. A cette époque, un favori obtint le privilege exclusif de porter quatre mille negres dans les Antilles. Il vendit son droit aux Génois, qui abuserent de leur monopole. Cet odieux commerce passa successivement aux Castillans, aux Portugais, aux François, aux Anglois. Il est enfin rentré dans les mains des Espagnols, qui l'exercent de la maniere la plus nuisible pour leur patrie. Ses ennemis les plus dangereux deviennent leurs agens. Toutes leurs liaisons se forment avec des sujets de la Grande-Bretagne.

Si la politique croit pouvoir autoriser un commerce que l'humanité réprouve, il convient à l'Espagne de se passer des secours étrangers pour le faire. Le défaut de forts à la côte d'Afrique ne doit pas la décourager. Elle surmontera cet obstacle, en recevant directement des Indes Orientales les marchandises propres à ces contrées barbares; en excitant par des gratifications, l'introduction des negres dans ses colonies, au lieu de l'arrêter par des impôts. Tout alors s'animera dans des contrées depuis si long-temps languissantes. Leurs productions, qui ne passent pas annuellement vingt-sept à vingt-huit millions de livres, n'auront d'autres bornes que celles qu'y mettra la consommation de l'Espagne & de l'Europe entiere.

Après que le gouvernement se sera occupé avec succès à perfectionner l'exploitation des mines, à étendre la culture de ses provinces du nouveau-monde, il faudra qu'il trouve les moyens d'amener ces richesses dans la métropole. L'expérience doit lui avoir appris, que la vigilance de ses gardes-côtes, que la fidélité de ses commandants, sont des barrieres que le commerce interlope franchit souvent & facilement.

Tous les peuples que leurs possessions mettent à portée des colonies Espagnoles, ont toujours cherché à s'approprier frauduleusement les trésors & les denrées de cette nation peu active. Les Portugais ont tourné leurs vues vers la riviere de la Plata. Les Danois, les François, les Hollandois, sur la côte de Carthagene & de Porto-Belo. Les sujets de la Grande-Bretagne, qui connoissoient toutes ces voies, ont trouvé dans les cessions qui leur ont été faites par les derniers traités, des routes nouvelles pour se procurer une part plus considérable à cette riche dépouille. Les uns & les autres ont atteint leur but, en trompant ou en corrompant les gardes-côtes; mais les Anglois assurés de n'être pas désavoués par leur gouvernement, ont soutenu par la violence en pleine paix, chez les étrangers, un commerce clandestin, qui chez eux est puni de mort. Leur marine militaire l'autorise si ouvertement, qu'il existe entr'elles & les négociants de la nation, un contrat public, en vertu duquel le vaisseau de guerre tire de l'interlope cinq pour cent de

sa vente, pour prix de la protection qu'il lui accorde.

Les gouverneurs font encore plus mal leur devoirs que les gardes-côtes. Quoique la corruption ait passé toutes les bornes en Espagne, elle est poussée encore plus loin aux Indes. Depuis les vice-rois jusqu'aux derniers commis, personne ne porte aucun principe de patriotisme dans le nouveau-monde. Tous ont acheté leur poste ; tous prétendent être dédommagés des sacrifices qu'ils ont faits ; tous sont pressés d'élever la fortune qu'ils poursuivent ; tous veulent être dédommagés des dangers qu'ils ont courus en changeant de climat. Il n'y a pas un moment à perdre, parce qu'il est rare qu'on soit continué au-delà de trois ou de cinq ans dans sa place. On diroit que la cour de Madrid, ne pouvant empêcher le brigandage, a voulu qu'il fût moins odieux, en le rendant plus universel.

Tous les moyens de s'enrichir sont jugés licites. Celui qu'on adopte le plus généralement, est de favoriser le commerce interlope, ou de le faire soi-même. Il est facile ; il est rapide ; il est doux. Personne en Amérique ne réclame contre cette conduite, parce qu'elle convient à tous. Si les cris de quelques négociants Européens arrivent à la cour, ils sont aisément étouffés par des largesses versées à propos sur les ministres, les confesseurs, les maîtresses ou les favoris. Le coupable est non-seulement à l'abri de la punition, mais encore récompensé. Rien n'est si bien établi, si généralement connu

que cet usage. Un Espagnol qui revenoit du nouveau-monde, où il avoit occupé une place importante, se plaignoit à quelqu'un des préjugés qu'il trouvoit répandus contre l'honnêteté de son administration. *Si l'on vous calomnie, lui dit son ami, vous êtes perdu sans ressource; mais si l'on n'exagere pas vos brigandages, vous en serez quitte pour en sacrifier une partie : vous jouirez paisiblement & même glorieusement du reste.*

Comment parvenir à détruire des abus si enracinés? Tandis que les arrangements qui ont donné naissance au désordre subsisteront, le contrebandier fera son commerce; les gens chargés de l'empêcher le protégeront. L'Espagne ne réussira à rétablir l'ordre, qu'en diminuant les droits, qu'en changeant la maniere d'entretenir ses liaisons avec ses colonies.

Cette puissance, à laquelle la situation des choses ne permet pas de fabriquer tout ce qu'il lui faut pour les besoins de l'Amérique, doit s'approprier les travaux de tous les peuples de l'Europe. Elle doit se regarder au milieu d'eux, comme un négociant parmi des manufacturiers. Il faut qu'elle leur fournisse les matieres premieres; il faut qu'elle leur paie convenablement les valeurs nouvelles, que leur industrie aura ajoutées aux productions naturelles; il faut qu'elle répande tout chez les consommateurs, de la maniere qui lui sera la plus avantageuse.

Ces maximes sont trop simples, pour lui avoir échappé; mais elle en a fait une mau-

vaise application. Ses besoins ou son avidité l'ont continuellement égarée. Séparant toujours les intérêts de la couronne de ceux des citoyens, elle n'a jamais vu d'inconvénient à surcharger ses douanes. Aucun de ses administrateurs ne paroît avoir senti que la richesse des peuples, étoit la seule vraie richesse de l'état. Peut-être même leur aveuglement a-t-il été assez grand, pour croire que les impositions qu'on mettoit sur les marchandises, étoient supportées par ceux qui les fournissoient. On ne sauroit guere douter que ce préjugé n'ait été leur regle, quand on voit que toutes les ouvertures qu'on a faites pour la modération des droits, ont été rejetées comme ruineuses pour la monarchie. Ce mauvais esprit de finance, qui corromp tous les jours de plus en plus le commerce de l'Europe, a rallenti les expéditions qui se faisoient directement de la métropole pour ses colonies. L'activité de la contrebande s'est accrue en proportion des droits. On lui portera le coup mortel, dès qu'on réglera les tarifs d'entrée & de sortie avec plus de modération; dès qu'on débarrassera la navigation des entraves qui rendent sa marche si pesante.

Ceux qui pensent que la voie communément pratiquée des flottes & des galions est la plus convenable, ont été séduits par l'habitude qui regle les opinions de la plupart des hommes. Ils n'ont pas vu que cette méthode, lente par sa nature, devoit tout ruiner nécessairement. Le commerce illicite averti par ses émissaires des besoins des colonies, & abondamment

pourvu de ce qui peut leur convenir, prévient toujours les vaisseaux Espagnols, qui, trouvant les magasins remplis, sont forcés de vendre à perte; ou ce qui est souvent plus fâcheux, se trouvent dans l'impossibilité de vendre. Si pour prévenir cet inconvénient, on retarde leur départ, c'est un nouvel encouragement pour la contrebande, dont les dépôts sans cesse renouvellés, sont intarissables.

Pour écarter cette concurrence mineuse, on a souvent proposé au gouvernement de faire le commerce de l'Amérique par des compagnies. La cour de Madrid a toujours rejeté ce projet comme un monopole destructeur, & plus destructeur peut-être que la tolérance interlope. L'ignorance des bons principes ne l'a pas empêchée de sentir que les privileges exclusifs, toujours nuisibles aux peuples même les plus actifs, sont nécessairement ruineux pour une nation dont l'industrie n'est pas assez vivement excitée.

Il n'y a qu'une liberté entiere dans les expéditions de Cadix, qui puisse sapper la contrebande, & donner au commerce l'extension dont il est susceptible. L'intérêt de l'Espagne, comme de toutes les nations qui ont formé des colonies dans le nouveau-monde, est d'y porter beaucoup de denrées & de marchandises d'Europe, & d'en rapporter beaucoup de celles de l'Amérique. Ces opérations sont inséparablement liées. L'une sans l'autre est impossible, & toutes deux proscrivent les gênes.

Les colonies trouveront un grand avantage

dans

dans ce syſtême, qui répandra l'abondance dans leurs ports. La concurrence d'un plus grand nombre de vendeurs, a toujours été, ſera toujours favorable aux acheteurs.

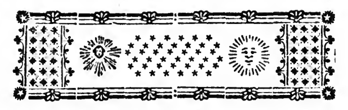
La métropole ramenera, par cet heureux moyens, des eſprits qui ſont aigris, ou parce qu'on les a laiſſés manquer des choſes les plus néceſſaires, ou parce qu'on les leur a fait payer à un prix exceſſif. Elle fera tomber par le bon marché, des manufactures que les beſoins abſolus ont fait établir, & qu'il ſeroit dangereux de vouloir détruire par l'autorité. Elle tournera l'induſtrie vers l'agriculture, qui deviendra, comme il convient, l'occupation la plus profitable. Enfin, elle doublera, triplera peut-être ſa navigation, dont les opérations languiſſantes expoſent toujours la fortune publique, & la livrent ſi ſouvent à l'ennemi.

Tous les peuples de l'Europe qui prennent plus ou moins de part à ce commerce, le feront plus utilement. Si le ſyſtême des flottes, qui fixe la quantité des marchandiſes qu'on peut embarquer à Cadix, eſt plus favorable au petit nombre des négociants livrés à ces ſpéculations, la liberté d'envoyer, en payant les droits, autant de marchandiſes qu'on voudra, baiſſera le prix & augmentera la conſommation. L'Europe aura plus d'occupation. Le profit de chaque nation ſera plus conſidérable, quoique celui de chaque particulier le ſoit moins. Cet avantage eſt infiniment plus précieux que l'autre.

Nous n'ignorons pas que ce commerce n'aura pas plutôt acquis la liberté, qui nous paroît

absolument nécessaire, qu'il sera porté à l'excès par une émulation sans bornes. L'avidité, l'imprudence des négociants doivent préparer à ce désordre. Peut-être sera-ce un bien. La métropole aura toujours exporté une plus grande quantité de ses productions, aura reçu des retours plus riches. Les colons encouragés par le bon marché à des jouissances qu'ils n'avoient jamais été à portée de se procurer, se feront de nouveaux besoins, & se livreront, par conséquent, à de nouveaux travaux. Le commerce, averti par la perte d'une partie de ses capitaux, mettra plus d'activité, d'économie, & de vigilance dans ses expéditions. Quand même l'excès de la concurrence pourroit être un mal réel, il ne seroit jamais que momentané. Chercher à détourner cet orage par des loix destructives de toute liberté, c'est vouloir prévenir une révolution heureuse par une oppression perpétuelle. Dès que l'Espagne aura ouvert les yeux, le commerce de ses colonies cessera d'être un pur monopole; leur religion cessera d'être une pure superstition; leur gouvernement cessera d'être une pure tyrannie. Par une suite des progrès du bon exemple & d'une heureuse rivalité, le Portugal qui jusqu'à présent, n'a guere été plus éclairé que l'Espagne, adoptera peut-être, pour le Brésil, ce plan de réformation.

Fin du huitieme Livre.



HISTOIRE PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE

Des établissements & du commerce des Européens dans les deux Indes.

LIVRE NEUVIEME.

Etablissement des Portugais dans le Brésil. Guerres qu'ils y ont soutenues. Productions & richesses de cette colonie.

CHAPITRE XLIII.

Découverte du Brésil par les Portugais.

LE Brésil est un continent immense de l'Amérique méridionale. Il est borné au Nord

par la riviere des Amazones, au Sud par le Paraguay, au Couchant par une longue chaîne de montagnes qui le séparent du Pérou, au Levant par la mer du Nord. On donne à ses côtes douze cents lieues d'étendue. L'intérieur des terres, trop peu connu pour qu'on en puisse déterminer la profondeur, est coupé, du Nord au Sud, par des hauteurs d'où sortent plusieurs grandes rivieres, dont les unes se jettent dans l'Océan, & les autres dans la Plata.

Si Colomb, après être arrivé aux bouches de l'Orenoque, dans son troisieme voyage, en 1499, eût continué à s'avancer vers le Midi, il ne pouvoit manquer de trouver le Brésil. Il préféra de tourner au Nord-Ouest, vers le golfe qui s'enfonce entre cette riviere & la Floride. Les établissements déjà faits, l'or qu'on en apportoit, l'espérance qu'il avoit de trouver une route pour les Indes Orientales: tout le conduisoit de ce côté-là.

Un heureux hasard procura l'année suivante l'honneur de cette découverte à Pierre Alvarez Cabral. Cet amiral Portugais conduisoit une flotte au-delà du cap de Bonne-Espérance. Pour éviter les calmes de la côte d'Afrique, il prit tellement au large, qu'il se trouva à la vue d'une terre inconnue, située à l'Ouest. La tempête l'obligea d'y chercher un asyle. Il mouilla sur la côte, au quinzieme degré de latitude australe, dans un lieu qu'il appella Porto-Séguro. Il prit possession du pays sans y former d'établissement, & il lui donna le nom de Sainte-Croix, auquel on substitua depuis celui de

Brésil ; parce que le bois qui portoit ce nom, étoit la production du pays, la plus précieuse pour les Européens, qui l'employerent à la teinture.

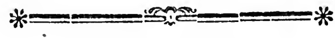
Comme on avoit découvert cette contrée en se portant aux Indes, & qu'on ignoroit si elle n'en faisoit pas partie, on la comprit d'abord sous la même dénomination ; mais on la distingua par le surnom d'Indes Occidentales, parce qu'on prenoit la route de l'Orient pour aller aux véritables Indes, & la route d'Occident pour aller au Brésil. Cette dénomination s'étendit depuis à toute l'Amérique, & les Américains furent appellés fort improprement Indiens.

C'est ainsi que les noms des lieux & des choses, assignés au hasard par des ignorants, ont toujours embarrassé les philosophes qui en ont voulu chercher l'origine dans la nature même, & non dans les circonstances purement accessoires, souvent étrangeres aux qualités physiques des objets désignés & nommés. Rien de plus bisarre que de voir l'Europe transportée & reproduite, pour ainsi dire, en Amérique, par le nom & la forme de nos villes ; par les loix, les mœurs la religion de notre continent. Mais, tôt au tard, le climat reprendra son empire, & rétablira les choses dans leur ordre & leur nom naturels, toutefois avec ces traces d'altération qu'une grande révolution laisse toujours après elle. Qui sait si dans trois ou quatre mille ans, l'histoire actuelle de l'Amérique ne sera pas aussi confuse, aussi inex-

plicable pour ses habitants, que l'est aujourd'hui pour nous celle des temps de l'Europe, antérieurs à la république Romaine ? Ainsi les hommes, & leurs connoissances, & leurs conjectures, soit vers le passé, soit vers l'avenir, sont le jouet des loix & des mouvements de la nature entiere, qui suit son cours, sans égard à nos projets & à nos pensées, peut-être même à notre existence, qui n'est qu'une suite momentanée d'un ordre passager comme elle.

Rien ne prouve mieux cette profonde vérité, que l'imprudence & l'instabilité des desseins & des mesures de l'homme dans ses plus grandes entreprises, son aveuglement dans ses recherches, & plus encore l'usage de ses découvertes. Dès que la Cour de Lisbonne eut fait visiter les ports, les baies, les rivieres, les côtes du Brésil, & qu'elle se fut assurée qu'il n'y avoit ni or, ni argent dans ses terres, elle les méprisa au point de n'y envoyer que des hommes flétris par les loix, & des femmes perdues par leurs débauches.





CHAPITRE XLIV.

Quels furent les premiers colons que le Portugal envoya dans le Bréſil.

Tous les ans il partoit de Portugal un ou deux vaiſſeaux qui alloient porter dans le Nouveau-Monde tous les ſcélérats du royaume. Ils en rapportoient des perroquets, des bois de teinture & de marqueterie. On voulut y joindre le gingembre; mais il ne tarda pas à être prohibé, de peur que cette marchandiſe ne nuisît au commerce, qu'on en faiſoit par les grandes Indes.

L'Aſie occupoit alors tous les eſprits. C'étoit le chemin de la fortune, de la conſidération, de la gloire. Les exploits éclatants qu'y faiſoient les Portugais, les richeſſes qu'on en rapportoit, donnoient à leur nation, dans toutes les parties du monde, une ſupériorité que chaque particulier vouloit partager. L'enthouſiaſme étoit général. Perſonne ne paſſoit librement en Amérique; mais on commença à aſſocier aux malfaiteurs qu'on y avoit d'abord exilés, les infortunés que l'inquiſition voulut proſcrire.

On ne connoît pas de haine nationale plus profonde & plus active, que celle des Portugais pour l'Eſpagne. Cette averſion ſi ancienne, qu'on n'en voit pas l'origine, ſi enracinée, qu'il n'eſt pas poſſible d'en prévoir le

terme, ne les a pas empechés d'emprunter la plupart de leurs maximes d'un voisin dont ils redoutoient autant les forces qu'ils en détestoient les mœurs. Soit analogie de climat & de caractere, soit conformité de circonstances, ils ont pris les plus mauvaises de ses institutions. Ils n'en pouvoient imiter une plus horrible que celle de l'inquisition.

Ce tribunal de sang, érigé en Espagne en 1482 par un mêlange de politique & fanatisme, sous le regne de Ferdinand & d'Isabelle, n'eut pas été plutôt adopté par Jean III, qu'il porta la terreur dans toutes les familles. Pour établir d'abord son autorité, ensuite pour la maintenir, il lui fallut tous les ans quatre ou cinq cents victimes, dont il faisoit brûler la dixieme partie, & reléguoit le reste en Afrique ou dans le Brésil. Il attaqua avec fureur ceux qui étoient soupçonnés de pédérastie : désordre nouveau dans l'état, mais inséparable d'un climat chaud où le célibat devient commun. Il poursuivit les sorciers, qui, dans ces temps d'ignorance, étoient aussi redoutés que multipliés par la crédulité dans toute l'Europe bigote & barbare; les mahométans, extrêmement diminués, depuis qu'ils avoient perdu l'empire; les Juifs sur-tout, que leurs richesses rendoient plus suspects.

On sait que lorsque cette nation, long-temps concentrée dans un petit & misérable coin de terre, fut dispersée par les Romains, plusieurs de ses membres se réfugierent en Portugal. Ils s'y multiplierent après que les Arabes eurent

fait la conquête des Espagnes. On les laissoit jouir de tous les droits du citoyen. Ce ne fut que lorsque ce pays eut recouvré son indépendance, qu'ils furent exclus des charges. Ce commencement d'oppression n'empêcha pas que vingt mille familles Juives ne s'y retirassent, quand, après la conquête de Grenade, les rois catholiques les condamnerent à sortir d'Espagne ou à changer de culte. Chaque famille paya son asyle en Portugal, de vingt livres. La superstition arma bientôt Jean II contre cette nation trop persécutée. Ce prince en exigea vingt-mille écus, & la réduisit ensuite à l'esclavage. Emanuel bannit en 1496, ceux qui refuserent de se faire chretiens; mais il rendit la liberté aux autres, qui ne tarderent pas à s'emparer du commerce de l'Asie, dont on ouvroit alors les sources. L'établissement de l'inquisition rallentit, en 1548, leur activité. Les confiscations que se permettoit ce tribunal odieux, & les taxes que le gouvernement leur arrachoit de temps en temps, augmentoit la défiance. Ils espérerent que deux cents cinquante mille livres qu'ils fournirent à Sebastien pour son expédition d'Afrique, leur procureroient quelque tranquillité. Malheureusement pour eux, ce monarque imprudent eut une fin funeste. Philippe II, qui étendit peu après ses loix sur le Portugal, régla que ceux de ses sujets qui descendoient d'un Juif ou d'un Maure, ne pourroient être admis, ni dans l'état ecclésiastique, ni dans les charges civiles. Ce sceau de réprobation qu'on imprimoit, pour ainsi

dire, sur le front de tous les nouveaux chrétiens, dégoûta les plus riches d'un séjour où leur fortune ne les préservoit pas de l'humiliation. Ils porterent leur capitaux à Bordeaux, à Anvers, à Hambourg, dans d'autres villes avec lesquelles ils avoient des liaisons suivies. Cette émigration devint l'origine d'une grande révolution, étendit à plusieurs contrées l'industrie, jusqu'alors concentrée en Espagne & en Portugal, & priva les deux états des avantages que l'un tiroit des Indes Orientales, & l'autre des Indes Occidentales.

Antérieurement à ces dernieres époques, les Juifs dépouillés de leurs biens par l'inquisition, exilés dans le Brésil, ne furent pas entiérement abandonnés. Plusieurs trouverent des parents tendres, des amis fideles; les autres, dont l'intelligence & la probité étoient connues, obtinrent des fonds des négociants de différentes nations, avec lesquels ils avoient eu des liaisons d'affaires. Ces secours mirent des hommes entreprenants en état de cultiver des cannes à sucre, dont les premieres leur vinrent de l'isle de Madere.

Cette production, bornée jusqu'alors par sa rareté aux usages de la médecine, devint un objet de luxe. Les princes, les grands, les gens opulents, voulurent jouir de ce nouveau genre de volupté. Ce goût fut favorable au Brésil, qui étendit de plus en plus sa culture. Malgré ses préventions, la cour de Lisbonne commença à sentir qu'une colonie pouvoit devenir utile à la métropole, autrement que

par des métaux. Elle jetta des regards moins dédaigneux sur une contrée immense, que le hasard lui avoit donnée, & qu'elle étoit accoutumée à regarder comme un cloaque, où aboutissoient toutes les immondices de la monarchie. Cet établissement abandonné aux seuls caprices des colons, fut jugé digne de quelque administration. Thomas de Sousa y fut envoyé en 1549, pour le régler & pour le conduire.

Dès que ce gouverneur éclairé eut assujetti à l'ordre, des hommes qui avoient toujours vécu dans l'anarchie, dès qu'il eut mis un peu d'ensemble entre des plantations qui, jusqu'alors, avoient été entiérement isolées, il cherche à connoître les naturels du pays avec lesquels il auroit sans cesse à négocier ou à combattre. Il n'étoit pas aisé d'acquérir ces lumieres.

Le Brésil étoit rempli de petites nations, dont les unes habitoient au milieu des forêts, & les autres dans des plaines ou sur des rivieres. S'il s'en trouvoit qui eussent des demeures fixes, un plus grand nombre encore erroit de région en région. La plupart n'avoient aucune communication entr'elles. Celles qui n'étoient pas divisées par des guerres continuelles, l'étoient par des haines ou des jalousies héréditaires. On en voyoit qui vivoient de leur chasse & de leur pêche; d'autres qui subsistoient par l'agriculture. Toutes ces causes devoient avoir introduit des différences marquées dans les occupations, dans les coutumes de ces peuples. Cependant le fonds de leur caractere étoit à-peu-près le même.

blance des mots d'une langue avec les autres, prouve que les tranſmigrations réciproques de ces ſauvages, ont été fréquentes. Peut-être, par la comparaiſon qu'on fera un jour de leur langue avec les langues de l'Afrique, des Indes Orientales & de l'Europe, parviendra-t-on à découvrir l'origine des Américains, qui juſqu'ici a occupé ſans fruit, les veilles de tant de ſavants.

La nourriture des Bréſiliens étoit anciennement peu variée. Elle devoit devenir meilleure lorſqu'ils ont connu nos animaux domeſtiques. Cependant ceux qui habitent ſur les côtes, continuent à vivre des coquillages que la mer y jette. Sur les rivieres, on ſe nourrit toujours de pêche, & dans les forêts, de chaſſe. Le vuide, que laiſſent trop ſouvent des reſſources ſi fort incertaines, eſt rempli par quelques racines qui peuvent ſe paſſer de culture, ou qui n'exigent que des ſoins bornés.

Le travail eſt inſupportable à ces ſauvages. L'inaction, la table, la danſe, partagent leur vie. Leurs chanſons ne ſont qu'une longue tenue, ſans aucune variété de tons : elles roulent ordinairement ſur leurs amours ou ſur leurs exploits guerriers.

Leurs amuſements ne ſont pas interrompus par l'obligation d'honorer un être ſuprême qu'ils ignorent, ni leur tranquillité troublée par les terreurs d'une vie future, dont ils n'ont point d'idée. Ils ont cependant des devins qui, par des contorſions extraordinaires, ſurprennent ſouvent leur crédulité, au point de cauſer parmi eux

des mouvements violents. Ces fourbes finissent par être massacrés, si l'on parvient à démêler leurs impostures ; ce qui arrête un peu l'esprit de mensonge.

Les idées de dépendance & de soumission qui ne décrivent parmi nous que l'idée d'un être suprême, sont inconnues à ces peuples athées. Ils ne conçoivent pas qu'il existe des hommes assez audacieux pour vouloir commander. Encore moins imaginent-ils qu'il y en ait d'assez fous pour vouloir obéir. Seulement ils accordent plus d'estime à ceux qui ont massacré le plus d'ennemis.

Les Brésiliens vivent tous selon leurs desirs. De même que la plupart des peuples sauvages, ils ne marquent aucun attachement particulier pour les lieux qui les ont vu naitre. L'amour de la patrie, qui est une affection dominante dans les états policés ; qui dans les bons gouvernements, va jusqu'au fanatisme, dans les mauvais, passe en habitude ; qui conserve à chaque nation pendant des siecles entiers, son caractere, ses usages & ses goûts : cet amour n'est qu'un sentiment factice qui naît dans la société, mais inconnu dans l'état de nature. Le cours de la vie morale du sauvage, est entiérement opposé à celle de l'homme social. Celui-ci ne jouit des bienfaits de la nature, que dans son enfance. A mesure que ses forces & sa raison se développent, il perd de vue le présent, pour s'occuper tout entier de l'avenir. Ainsi l'âge des passions & des plaisirs, le temps sacré que la nature destinoit à la jouissance, se passe dans la spécu-

lation & dans l'amertume. Le cœur se refuse ce qu'il desire, se reproche ce qu'il s'est permis, également tourmenté par l'usage & la privation des biens qui le flattent. Regrettant sans cesse la liberté qu'il a toujours sacrifiée, l'homme revient en soupirant sur ses premieres années; que des objets toujours nouveaux entretenoient d'un sentiment continuel de curiosité & d espérance. Il se rappelle avec attendrissement le séjour de son enfance. Le souvenir de ses innocents plaisirs embellit sans cesse l'image de son berceau, & le retient ou le ramene dans sa patrie: tandis que le sauvage, qui jouit à chaque époque de sa vie des plaisirs & des biens qu'elle doit amener, & qui ne les sacrifie pas à l'espérance d'une vieillesse moins laborieuse, trouve égalementdans tous les lieux les objets analogues au desir qu'il éprouve; sent que la source de son plaisir est en lui même, & que sa patrie est partout.

Quoique la tranquillité des Brésiliens n'ait pour base des loix d'aucune espece, rien, dans leurs petites sociétés, n'est si rare que les dissensions. Si l'ivresse, ou un malheureux hasard, enfante une querelle, & que quelqu'un y périsse, le meurtrier est livré aux parents du mort, qui l'immolent à leur vengeance, sans délibérer. Les deux familles s'assemblent ensuite, & se réconcilient dans la joie d'un festin bruyant.

Tout Brésilien s'approprie autant de femmes qu'il veut, ou qu'il peut s'en procurer, & les répudie s'il s'en dégoûte. Celles qui manquent

à la foi qu'elles ont jurée, sont punies du dernier supplice, & l'on ne rit point de l'homme qu'elles ont trompé. Les meres, après leur couche; ne gardent le lit qu'un jour ou deux au plus; & portant leur enfant pendu au cou dans une écharpe de coton, elles reprennent leurs occupations ordinaires, sans aucun danger.

Les voyageurs sont reçus au Brésil avec des égards marqués. Ils se voient entourés de femmes, qui, en leur lavant les pieds, leur prodiguent les expressions les plus obligeantes. On ne néglige rien pour les bien traiter : mais ce seroit un outrage impardonnable, que de quitter une famille où l'on a été acceeilli, pour aller chez une autre où l'on pourroit espérer un traitement plus agréable. Cette hospitalité est un des plus sûrs indices de l'instinct & de la destination de l'homme pour la sociabilité. C'est le plus beau caractere des peuples sauvages; celui où devroient s'arrêter peut-être les progrès de la police & des institutions sociales.

Dans leurs maladies, les Brésiliens s'assistent avec toute la cordialité d'une tendresse plus que fraternelle. Un d'entr'eux a-t-il une plaie, son voisin se présente aussi-tôt pour la sucer; & tous les services de l'humanité sont rendus avec un zele digne de ce premier soin. Ils ne négligent pas les plantes salutaires que leur fournissent leurs forêts; mais ils jugent l'abstinence plus utile que tous les remedes;

jamais ils ne donnent de nourriture à leurs malades.

Bien éloignés de cette indifférence ou de cette foiblesse qui nous fait fuir nos morts; qui nous ôte le courage d'en parler, qui nous éloigne des lieux qui pourroient nous en rappeller l'idée ; ces sauvages regardent les leurs avec attendrissement, racontent leurs exploits avec complaisance, louent leurs vertus avec transport. On les enterre debout, dans une fosse ronde. Si c'est un chef de famille, on ensevelit avec lui ses plumes, ses colliers, ses armes. Lorsqu'une peuplade change de demeure, ce qui arrive souvent, sans autre raison que de changer, chaque famille met des pierres remarquables sur la fosse de ses morts les plus respectés. Jamais on n'approche de ces monuments de douleur, sans pousser des cris effrayants, assez semblables à ceux dont on fait retentir les airs quand on va combattre.

L'intérêt ni l'ambition n'ont jamais conduit lés Brésiliens à la guerre. Le desir de venger leurs proches ou leurs amis, fut toujours le motif de leurs divisions les plus sanglantes. Ils ont pour orateurs, plutôt que pour chefs, des vieillards qui décident les hostilités, qui donnent le signal du départ, qui, pendant la marche, s'abandonnent aux expressions d'une haine implacable. On s'arrête même quelquefois pour écouter des harangues emportées qui durent des heures entieres. C'est ce qui rend vraisemblables toutes celles qu'on lit dans Homere, & dans les historiens Romains; mais alors le

bruit de l'artillerie n'étouffoit pas la voix des généraux.

Les combattants sont armés d'une massue de bois d'ébéne, qui a six pieds de long, un de large, & un pouce d'épaisseur. Leurs arcs & leurs fléches sont du même bois. Ils ont pour instruments de musique guerriere, des flûtes faites avec les ossements de leurs ennemis. Elles valent bien, pour inspirer le courage, nos tambours, qui étourdissent sur le danger, & nos trompettes, qui donnent le signal & peut-être la peur de la mort. Leurs généraux sont les meilleurs soldats des guerres précédentes.

Lorsque l'aggresseur est arrivé sur les frontieres ennemies, les femmes, chargées des provisions, s'arrêtent pendant que les guerriers pénétrent au travers des bois. Leur premiere attaque ne se fait jamais à découvert. Ils se cachent à quelque distance des habitations, pour se ménager les avantages d'une surprise. Dans les ténebres, on met le feu aux cabanes, & l'on profite de la confusion, pour assouvir une fureur qui ne connoît point de bornes. Ceux qui sont réduits à faire la guerre de campagne, se divisent par pelotons & se mettent en embuscade. S'ils sont découverts & vaincus par des forces supérieures, ils s'enfoncent dans des forêts profondes. Rarement fait-on consister le courage à combattre de pied-ferme.

L'ambition des Brésiliens est de faire des prisonniers. Ceux-ci sont conduits dans le village du vainqueur, où ils sont égorgés & mangés avec appareil. Le festin est long; & pen-

dant qu'il dure, les anciens exhortent les jeunes gens à devenir guerriers intrépides, pour étendre la gloire de la nation, & pour se régaler souvent d'un mets si honorable. Cet attrait pour la chair humaine, ne fait jamais dévorer ceux des ennemis qui ont péri dans l'action : les Brésiliens se bornent à ceux qui sont tombés vifs entre leurs mains, & qui ont été tués avec certaines formalités. Il semble que la vengeance seule assaisonne un aliment que l'humanité repousse.

Le sort des prisonniers de guerre a suivi les différents âges de la raison. Les nations les plus policées les rançonnent, les échangent ou les restituent, lorsque la paix a succédé aux hostilités. Les peuples à demi-barbares se les approprient, & les réduisent en esclavage. Les sauvages ordinaires les massacrent, sans les tourmenter. Les plus sauvages des hommes les tourmentent, les égorgent & les mangent. C'est leur droit des gens.

Cependant l'antropophagie est quelquefois le penchant ou la maladie, dont quelques individus bizarres sont attaqués, même parmi les sauvages les plus doux. Ces especes d'assassins ou de maniaques, comme on voudra les nommer, se retirent de leur horde, se cantonnent seuls dans un coin de forêt, attendent le passant, comme le chasseur ou le sauvage même attendroit une bête à la rentrée ou à l'affut, le tirent, le tuent, se jettent sur le cadavre & le dévorent.

Lorsque ce penchant n'est pas une maladie, l'essai de la chair humaine dans les sacrifices

des prisonniers, & la paresse, peuvent être comptés parmi les causes de cette antropophagie particuliere. L'homme policé vit de son travail; l'homme sauvage vit de sa chasse. Voler, parmi nous, est la maniere la plus courte & la moins pénible d'acquérir. Tuer son semblable, & le manger quand on le trouve bon, est la chasse la moins pénible d'un sauvage. On a bien plutôt tué un homme qu'un animal. Un paresseux veut voir, parmi nous, de l'argent. sans prendre la fatigue de le gagner. Chez les sauvages, un paresseux veut manger, sans se donner la peine de chasser; & le même vice conduit l'un & l'autre à un même crime: car partout la paresse est une antropophagie; & sous ce point de vue, l'antropophagie est encore plus commune dans la société qu'au fond des forêts. S'il est jamais possible d'examinée ceux d'entre les sauvages qui se livrent à l'antropophagie, on les trouvera foibles, lâches, paresseux, dominé des vices de nos assassins & de nos mendiants.

Nous savons que si l'opulence est la mere des vices, la misere est la mere des crimes; & ce principe n'est pas moins vrai, dans les bois que dans les cités. Quelle est l'opulence des sauvages? L'abondance de gibier autour de sa retraite. Quelle est sa misere? La disette de gibier. Quels sont les crimes inspirés par la disette? Le vol & l'assassinat. L'homme policé vole & tue pour vivre, le sauvage tue pour manger.

Lorsque ce goût est une maladie, interro-

gez le médecin ; il vous dira qu'un sauvage peut être attaqué d'une faim canine, ainsi que l'homme policé. Si ce sauvage est foible, & si ses forces ne peuvent suffire à la fatigue que son besoin continu de manger exigeroit, que feroit-il ? il tuera & mangera son semblable ; il ne peut chasser qu'un instant, & il veut toujours manger.

Il est une infinité de maladies & de vices de conformation naturelle, qui n'ont aucune suite fâcheuse, ou qui ont des suites toutes différentes dans la société, & qui ne peuvent conduire le sauvage qu'à l'antropophagie, parce que la vie est le seul bien du sauvage.

Tous les vices moraux, qui conduisent l'homme policé au vol, doivent conduire le sauvage au même résultat, le vol : or le seul qu'un sauvage soit tenté de faire, c'est la vie d'un sauvage qu'il trouve bon à manger.

Au Brésil, les têtes des morts sont conservées trés-précieusement. On les montre avec ostentation à tous les étrangers, comme un monument de valeur & de victoire. Les héros de ces nation sauvages portent leurs exploits gravés sur leurs membres, par des incisions qui les honorent aux yeux de leurs compatriotes. Ce ne sont pas les ornements d'or ou de soie, que l'ennemi puisse leur enlever. Il est beau pour eux d'avoir été défigurés dans les combats. Dans ces régions, un homme qui cherche à plaire, doit être couvert de sang.

Ces mœurs n'avoient pas disposé les Brésiliens à subir le joug que le Portugais voulut

leur imposer à son arrivée. Ils se contenterent d'abord de n'avoir aucune communication, de ne former aucune habitude avec ces étrangers. Se voyant poursuivis pour être faits esclaves, pour être employés au travail des terres, ils prirent le parti de massacrer, de dévorer tous les Européens qu'ils pourroient surprendre. Les parents, les amis des sauvages prisonniers, s'enhardissoient à les délivrer. Ils y réussissoient quelquefois. Ces succès multiplioient les ennemis des Portugais, qui tandis qu'ils travailloient d'un bras, étoient obligés de se battre de l'autre.



CHAPITRE XLVI.

Succès des Portugais au Brésil.

SOUSA n'amena pas des forces suffisantes pour changer la situation des choses. En bâtissant San-Salvador, il donna, à la vérité, un centre à la colonie; mais la gloire de l'affermir, de l'étendre, de la rendre véritablement utile à la patrie principale, étoit réservée aux Jésuites, qui l'accompagnoient. Ces hommes intrépides, à qui la religion ou l'ambition ont toujours fait entreprendre de grandes choses, se disperserent parmi les Indiens. Ceux de ces missionnaires, qui, en haine du nom Portugais, étoient massacrés, se trouvoient aussi-tôt remplacés par d'autres, qui n'avoient dans la bouche que les tendres noms

de paix & de charité. Cette magnanimité confondit des barbares, qui jamais n'avoient su pardonner. Insensiblement ils prirent confiance en des hommes qui ne paroissoient les rechercher que pour les rendre heureux. Leur penchant pour les missionnaires, devint une passion. Lorsqu'un Jésuite devoit arriver chez quelque nation, les jeunes gens alloient en foule au devant de lui, se cachant dans les bois situés sur la route. A son approche, ils sortoient de leur retraite, ils jouoient de leurs fifres, il battoient leurs tambours, ils remplissoient les airs de chants d'allégresse, ils dansoient; ils n'omettoient rien de ce qui pouvoit marquer leur satisfaction. A l'entrée du village étoient les anciens, les principaux chefs des habitations, qui montroient une joie aussi vive, mais plus réservée. Un peu plus loin on voyoit les jeunes filles, les femmes dans une posture respectueuse & convenable à leur sexe. Tous réunis, ils conduisoient en triomphe leur pere dans les lieux où l'on devoit s'assembler. Là, il les instruisoit des principaux mysteres de la religion; il les exhortoit à la régularité des mœurs, à l'amour de la justice, à la charité fraternelle, à l'horreur du sang humain, & les baptisoit.

Comme ces missionnaires étoient en trop petit nombre pour tout faire par eux-mêmes, ils envoyoient souvent à leur place les plus intelligents d'entre leurs Indiens. Ces hommes fiers d'une destination si glorieuse, distribuoient des haches, des couteaux, des mi-

roirs, aux sauvages qu'ils trouvoient ; & leur peignoient les Portugais doux, humains, bienfaisants. Ils ne reviennent jamais de leurs courses, sans être suivis de quelques Brésiliens, dont ils avoient au moins excité la curiosité. Dès que ces barbares avoient vu les Jésuites, ils ne pouvoient plus s'en séparer. Quand ils retournoient chez eux, c'étoit pour inviter leurs familles & leurs amis à partager leur bonheur ; c'étoit pour montrer les présents qu'on leur avoit faits.

Si quelqu'un doutoit de ces heureux effets de la bienfaisance & de l'humanité sur des peuples sauvages, qu'il compare les progrès que les Jésuites ont faits, en très-peu de temps, dans l'Amérique Méridionale, avec ceux que les armes & les vaisseaux de l'Espagne & du Portugal n'ont pu faire en deux siecles. Tandis que des milliers de soldats changeoient deux grands empires policés en déserts de sauvages errants, quelques missionnaires ont changé de petites nations errantes en plusieurs grands peuples policés. Si ces hommes actifs & courageux, avoient eu un esprit moins infecté de celui de Rome ; si formés en société dans la cour la plus intrigante & la plus corrompue de l'Europe, ils ne s'étoient pas introduits dans les autres cours pour influer sur tous les événements politiques ; si leurs chefs n'avoient pas abusé des vertus même de la plupart des membres : l'ancien & le nouveau-monde jouiroient encore des travaux d'un corps qu'on pouvoit rendre utile, en l'empêchant d'être nécessaire ; le

le dix-huitieme ſiecle n'auroit pas à rougir des atrocités qui ont accompagné ſon anéantiſſement; la capitale du monde chrétien ne ſeroit pas occupée en ce moment à plonger des mains baſſement avides, dans les entrailles de ſes martyrs & de ſes apôtres.

Les Bréſiliens avoient eu trop ſujet de haïr les Européens, pour ne pas ſe défier même de leurs bienfaits. Mais un trait de juſtice, qui fit un grand éclat, diminua cette méfiance.

Les Portugais avoient formé l'établiſſement de Saint-Vincent ſur la côte de la mer, au vingt-quatrieme degré de latitude auſtrale. Là, ils commerçoient paiſiblement avec les Cariges, la nation la plus douce & la plus policée de tout le Bréſil. L'utilité qu'on retiroit de cette liaiſon, n'empêcha pas qu'on n'enlevât ſoixante-dix hommes pour en faire des eſclaves. L'auteur de cet attentat fut condamné à ramener les priſonniers où il les avoit pris, & à faire les excuſes qu'exigeoit une ſi grande inſulte. Deux Jéſuites chargés de faire recevoir les réparations, que ſans eux on n'eût jamais ordonnées, en donnerent avis à Farancaha, l'homme le plus accrédité de ſa nation. Il vint au devant d'eux, & les embraſſant avec des larmes de joie : » mes peres, leur dit-il, » nous conſentons à oublier le paſſé, & à faire » une nouvelle alliance avec les Portugais, » mais qu'ils ſoient déſormais plus modérés & » plus fideles aux droits des nations, qu'ils ne » l'ont été. Notre attachement mérite au moins » de l'équité. On nous traite de barbares, ce-

» pendant nous respectons la justice & nos
» amis ». Les missionnaires ayant promis que leur nation observeroit désormais plus religieusement les loix de la paix & de l'union, Farancaha reprit : » si vous doutez de la bonne
» foi des Cariges, je vais vous en donner une
» preuve. J'ai un neveu que j'aime tendrement:
» il est l'espérance de ma maison, & fait les
» délices de sa mere : elle mourroit de dou-
» leur, si elle perdoit son fils. Je veux cepen-
» dant vous le donner en otage. Emmenez-le
» avec vous, cultivez sa jeunesse, prenez soin
» de son éducation, instruisez-le de votre re-
» ligion. Que ses mœurs soient douces ; qu'elles
» soient pures. J'espere qu'à votre retour, vous
» m'instruirez aussi, & que vous me rendrez à
» la lumiere. » Plusieurs Cariges imiterent cet exemple, & envoyerent leurs enfants à Saint-Vincent pour y être élevés. Les Jésuites étoient trop adroits, pour ne pas tirer un grand parti de cet événement ; mais rien ne fait soupçonner qu'ils cherchassent à tromper les Indiens, en les portant à la soumission. L'avarice n'avoit pas encore gagné ces missionnaires ; & le crédit qu'ils avoient alors à la cour, les faisoit assez respecter dans la colonie, pour que le sort de leurs néophites ne fût pas à plaindre.

Ce temps de tranquillité fut mis à profit. Les manufactures de sucre furent vivement poussées avec les instruments que fournissoit l'Afrique. Cette vaste région n'avoit pas été plutôt reconnue & en partie subjuguée par les Portuguais, qu'ils en avoient tiré un grand nombre d'escla-

ves, que la métropole employoit au service domestique & à l'exploitation des terres. Cet usage, l'un de ceux qui ont le plus corrompu le caractere national, s'introduisit plus tard dans les possessions du nouveau-monde. Il n'y commença que vers l'an 1530. Les negres s'y multiplierent prodigieusement, au temps dont nous parlons. Les naturels du pays ne partagerent pas à la vérité leurs travaux, mais ils ne les traverserent plus : ils les encouragerent même, en se vouant à des occupations moins rudes, & en fournissant à la colonie quelques subsistances. Un accord si heureux, produisit les plus grands avantages.



CHAPITRE XLVII.

Entreprises des François sur le Brésil.

CETTE prospérité, dont tous les marchés de l'Europe étoient le théatre, excita la cupidité des François. Ils tenterent de former successivement des établissements à Rio-Janeiro, à Rio-Grande, à Paraïba, dans l'isle de Maragnan. Leur légéreté ne leur permit pas d'attendre le fruit, communément tardif, des nouvelles entreprises. Ils abandonnerent, par inconstance & par lassitude, des espérances capables de soutenir des esprits qui n'auroient pas été aussi faciles à se rebuter, que prompts à entreprendre. L'unique moment précieux de leurs courses in-

fructueuses, est un dialogue qui peint d'autant mieux le sens naturel des sauvages, qu'il est écrit dans ce style naïf qui caractérisoit, il y a deux siecles, la langue Françoise, & où l'on retrouve encore des graces qu'elle doit regretter.

» Les Brésiliens, dit Lery, l'un des interlo-
» cuteurs, fort ébahis de voir les François pren-
» dre tant de veine d'aller guerir leur bois, il
« y eut une fois un de leurs vieillards qui me
» fit cette demande. Que veut dire, que vous
» autres François venez de si loin querir du
» bois pour vous chauffer ? N'y en a-t-il point
» en votre terre ? A quoi lui ayant répondu
» qu'oui, & en grande quantité, mais non
» pas de telle sorte que le leur, lequel nous
» ne brûlions pas comme il pensoit; ainsi
» comme eux-mêmes en usoient pour teindre
» leurs cordons & plumages, les nôtres l'ame-
» noient pour faire la teinture. Il me repliqua:
» Voire, mais vous en faut-il tant ? Oui, lui
» dis-je; car ayant tel marchand en notre
» pays qui a plus de frises & de draps rouges
» que vous n'en ayez jamais vu par-deçà, un
» seul achetera tout le bois dont plusieurs navi-
» res s'en retournent chagés. Ha, ha ! dit
» le sauvage, tu me contes merveilles ! Puis
» pensant bien à ce que je lui venois de dire,
» plus outre dit : Mais cet homme tant riche
» dont tu parles, ne meurt-il point ? Si fait,
» si fait, lui dis-je, aussi-bien que les autres.
» Sur quoi, comme ils sont grands discou-
» reurs, il me demanda derechef : Et quand

» doncques il eſt mort, à qui eſt tout le bien
» qu'il laiſſe? A ſes enfants, lui dis-je, s'il en
» a; & à défaut d'iceux, à ſes freres, ſœurs,
» ou plus prochains. Vraiement, dit alors mon
» vieillard, à cette heure cognois-je que vous
» autres François êtes de grands fols; car vous
» faut-il tant travailler à paſſer la mer pour
» amaſſer des richeſſes à ceux qui ſurvivent après
» vous, comme ſi la terre qui vous a nourris
» n'étoit point ſuffiſante auſſi pour les nourrir?
» Nous avons des enfants & des parents, leſ-
» quels, comme tu vois, nous aimons; mais
» parce que nous ſommes aſſurés qu'après
» notre mort, la terre qui nous a nourris les
» nourrira, certes nous nous repoſons ſur
» cela.»

Cette philoſophie, ſi naturelle à des peuples ſauvages que la nature exempte de l'ambition, mais étrangere aux nations policées qui ont éprouvé tous les maux du luxe & de la cupidité, ne fit pas grande impreſſion ſur les François. Ils devoient ſuccomber à la tentation des richeſſes, dont la ſoif dévoroit alors tous les peuples maritimes de l'Europe. Les Hollandois, qui étoient devenus républicains par haſard, & commerçants par néceſſité, furent plus conſtants & plus heureux que les François dans leurs entrepriſes ſur le Bréſil. Ils n'avoient affaire qu'à une nation auſſi petite que la leur, qui à leur exemple, devoit bientôt ſecouer le joug de l'Eſpagne, mais en gardant celui de la royauté.



CHAPITRE XLVIII.

Les Hollandois s'établissent dans le Brésil, & en sont chassés, après y avoir remporté de grands avantages.

TOUTES les histoires sont pleines des actes de tyrannie & de cruauté qui souleverent les Pays-Bas contre Philippe II. Les provinces les plus riches, furent retenues ou ramenées sous un sceptre de fer; mais les plus pauvres, celles qui étoient comme submergées, réussirent par des efforts plus qu'humains à assurer leur indépendance. Lorsque leur liberté fut solidement établie, elles allerent attaquer leur ennemi sur les mers les plus éloignées, dans l'Inde, dans le Gange, jusques aux Moluques, qui faisoient partie de la domination Espagnole, depuis qu'elle comptoit le Portugal au nombre de ses possessions. La treve de 1609 donna à cette entreprenante & heureuse république, le temps de mûrir ses nouveaux projets. Ils éclaterent, en 1621, par la création d'une compagnie des Indes Occidentales, dont on espéra les mêmes succès dans l'Afrique & dans l'Amérique, comprises dans son privilege exclusif, qu'avoit eu en Asie celle des Indes Orientales.

Les fonds de la nouvelle société furent de douze millions. La Hollande y entra pour quatre

neuviemes, la Zélande pour deux, la Meuse & la Westfrise chacune pour un; la Frise & Groningue ensemble, pour un neuvieme. L'assemblée générale devoit se tenir six ans sans interruption à Amsterdam, & ensuite deux à Middelbourg. La compagnie Occidentale, mécontente que son privilege fût moins étendu que celui de la compagnie Orientale, ne se pressa pas d'agir. Les états établirent l'égalité, & les opérations cemmencerent par l'attaque du Brésil.

On avoit des lumieres nécessaires pour se bien conduire. Quelques armateurs Hollandois avoient hasardé d'y aller, sans être arrêtés par la loi qui en interdisoit l'entrée à tous les étrangers. Comme, suivant l'usage de leur nation, ils offroient leurs marchandises à beaucoup meilleur marché que celles qui venoient de la métropole, ils furent accueillis favorablement. Ils dirent à leur retour, que le pays étoit dans une espece d'anarchie; que la domination étrangere y avoit étouffé l'amour de la patrie; que l'intérêt personnel y avoit corrompu tous les esprits; que les soldats étoient devenus marchands; qu'on avoit oublié jusqu'aux premieres notions de la guerre, & qu'il suffiroit de se présenter avec des forces un peu considérables, pour surmonter infailliblement les légers obstacles qui pourroient s'opposer à la conquête d'une région si riche

La compagnie chargea, en 1624, Jacob Willekens de cette entreprise. Il alla droit à la capitale. San-Salvador se rendit à la vue de la

flotte Hollandoise. Le reste de la province ou de la capitainerie, qui étoit la plus étendue, la plus riche, la plus peuplée de la colonie, ne fit guere plus de résistance.

Cette nouvelle causa plus de joie que de douleur au conseil d'Espagne. Les ministres qui le composoient, furent consolés du triomphe des plus opiniâtres ennemis de leur patrie, par le chagrin qu'il devoit donner aux Portugais. Depuis qu'ils travailloient à opprimer cette nation malheureuse; ils éprouvoient une résistance qui blessoit l'orgueil de leur despotisme. Un revers qui pouvoit la rendre moins fiere & plus souple, leur parut un événement précieux. Ils crurent toucher au but qu'ils s'étoient proposé, & ils étoient bien résolus à ne rien faire qui pût les en éloigner encore.

Sans perdre de vue d'aussi vils sentiments, Philippe pensa que la majesté du trône exigeoit de lui quelques démonstrations, quelques bienséances. Il écrivit aux Pottugais les plus distingués, pour les exhorter à faire les efforts généreux qu'exigeoient les circonstances. Ils y étoient disposés. L'intérêt personnel, le zele pour la patrie, le desir de réprimer la joie de leurs tyrans, tout concouroit à redoubler leur activité. Ceux qui avoient de l'argent, le prodiguerent. D'autres leverent des troupes. Tous vouloient servir. En trois mois on arma vingt-six vaisseaux. Ils partirent au commencement de 1626, avec ceux que la lenteur & la politique de l'Espagne avoient fait trop long-temps attendre.

L'archevêque de San-Salvador, Michel Texeira, leur avoit préparé un ſuccès facile. Ce prélat guerrier, à la tête de quinze cents hommes, avoit d'abord arrêté les progrès de l'ennemi. Il l'avoit inſulté, harcelé, battu, pouſſé, enfermé & bloqué dans la place. Les Hollandois réduits par la faim, l'ennui & la miſere, forcerent leur gouverneur de ſe rendre aux troupes que la flotte avoit débarquées en arrivant; ils furent tous portés en Europe.

Les ſuccès que la compagnie avoit ſur mer, la dédommagerent de cette perte. Ses vaiſſeaux ne rentroient jamais dans les ports, que triomphants & chargés des dépouilles des Portugais & des Eſpagnols. Elle jetoit un éclat qui cauſoit de l'ombrage aux puiſſances même les plus intéreſſées à la proſpérité des Hollandois. L'Océan étoit couvert de ſes flottes. Ses amiraux cherchoient, par des exploits utiles, à conſerver ſa confiance. Les officiers ſubalternes vouloient s'élever, en ſecondant la valeur & l'intelligence de leurs chefs. L'ardeur du ſoldat & du matelot étoit ſans exemple: rien ne rebutoit ces hommes fermes & intrépides. Les fatigues de la mer, les maladies, les combats multipliés, tout ſembloit les aguerrir, & redoubler leur émulation. La compagnie entretenoit ce ſentiment utile par de fréquentes récompenſes. Outre la paye qu'on leur donnoit, elle leur permettoit un commerce particulier. Cette faveur les encourageoit, & en multiplioit le nombre. Leur fortune ſe trouvant liée, par un arrangement ſi ſage, avec celle du corps qui

les employoit, ils vouloient être toujours en action. Jamais ils ne rendoient leurs vaisseaux; jamais ils ne manquoient d'attaquer les vaisseaux ennemis avec l'intelligence, l'audace & l'acharnement qui assurent la victoire. En treize ans de temps, la compagnie arma huit cents navires, dont la dépense montoit à quatre-vingt-dix millions. Ils en prirent cinq cents quarante-cinq à l'ennemi, qui, avec les marchandises dont ils étoient chargés, furent vendus 180, 000, 000 livres. Aussi le dividende ne fut-il jamais au dessous de vingt pour cent, & s'éleva-t-il souvent à cinquante. Cette prospérité, qui n'avoit d'autre base que la guerre, mit la compagnie en état d'attaquer de nouveau le Brésil.

Son amiral, Henri Lonk, arriva au commencement de 1630, avec quarante-six vaisseaux de guerre sur la côte de Fernambuc, une des plus grandes capitaineries du pays, & la mieux fortifiée. Il la soumit, après avoir livré plusieurs combats sanglants, dont il sortit toujours victorieux. Les troupes qu'il avoit laissées en partant, subjuguerent celles de Tamaraca, de Paraïba, de Rio-Grande, dans les années 1633, 1634, 1635. Elles fournissoient tous les ans, ainsi que Fernambuc, une grande quantité de sucre, beaucoup de bois de teinture & d'autres denrées.

Ces richesses, qui avoient quitté la route de Lisbonne pour prendre celle d'Amsterdam, enflammerent la compagnie. Elle résolut la conquête du Brésil entier, & chargea Maurice de

Naſſau de cette entrepriſe. Ce général arriva à ſa deſtination, dans les premiers jours de 1637. Il trouva de la diſcipline dans les ſoldats, de l'expérience dans les chefs, de la volonté dans tous les cœurs, & il ſe mit en campagne. On lui oppoſa ſucceſſivement Albuquerque, Banjola, Louis Rocca de Borgia, & le Bréſilien Cameron, l'idole des ſiens, paſſionné pour les Portugais, brave, actif, ruſé, à qui il ne manqua pour être général, que d'avoir appris la guerre ſous de bons maîtres. Tous ces différents chefs ſe donnerent de grands mouvements, pour couvrir les poſſeſſions dont on leur avoit confié la défenſe. Leurs efforts furent inutiles. Les Hollandois s'emparerent des capitaineries de Siara, de Siriga, de la plus grande partie de celle de Bahia. Déjà ſept des quatorze provinces qui formoient la colonie, avoient reconnu leur domination. Ils eſpéroient qu'une ou deux campagnes leur donneroient tout ce qui reſtoit à leur ennemi, dans cette partie de l'Amérique; lorſqu'ils ſe virent arrêtés au milieu de leurs ſuccès, par une révolution que l'Europe deſiroit ſans l'avoir prévu.

Depuis que les Portugais avoient ſubi le joug Eſpagnol en 1581, ils n'avoient plus connu le bonheur. Philippe II, prince avare, cruel, deſpote, profond & diſſimulé, avoit cherché à dégrader leur caractere; mais en couvrant de prétextes honorables les moyens qu'il employoit pour les avilir. Son fils, trop fidele à ſes maximes, perſuadé qu'il valoit mieux régner ſur un état ruiné, que de voir

dépendre la soumission de ses habitants de leur bonne volonté, les avoit laissé dépouiller d'une foule de conquêtes qui leur avoient valu tant de trésors, de gloire & de puissance, achetés par des ruisseaux de sang. Le successeur de ce foible prince, plus imbécile encore que son pere, attaqua à découvert & avec mépris leur administration, leurs privileges, leurs mœurs, tout ce qu'ils avoient de plus cher. A l'instigation d'Olivarez, il vouloit les pousser à la révolte, pour acquérir le droit de les dépouiller.

Ces outrages multipliés réunirent les esprits, que l'Espagne avoit travaillé à diviser. Une conspiration préparée pendant trois ans avec un secret incroyable, éclata le 3 décembre 1640. Philippe IV fut ignominieusement proscrit, & le duc de Bragance fut placé sur le trône de ses peres. L'exemple de la capitale entraîna le reste du royaume, & tout ce qui restoit des établissements formés en Asie, en Afrique & en Amérique dans des temps heureux. Un si grand changement ne coûta de sang que celui de Michel Vasconcellos, lâche & vil instrument de la tyrannie.

Le nouveau roi lia ses intérêts, ses ressentiments à ceux des Anglois, des François, de tous les ennemis de l'Espagne. Il conclut en particulier, le 23 de juin 1641, avec les Provinces-Unies, une alliance offensive & défensive pour l'Europe, & une treve de dix ans pour les Indes Orientales & Occidentales. Nassau fut aussi-tôt rappellé avec la plus grande

partie des troupes; & le gouvernement des possessions Hollandoises dans le Brésil fut confié à Hamel, marchand d'Amsterdam; à Bassis, orfevre de Harlem; à Bullestraat, charpentier de Middelbourg. Ce conseil devoit décider de toutes les affaires, qu'on croyoit désormais bornées aux opérations d'un commerce vif & avantageux.

Les nouveaux administrateurs entrerent facilement dans les vues économiques de la compagnie. Leurs propres inclinations leur firent passer le but. Ils laissoient écrouler les fortifications, déja trop négligées; ils vendoient à leurs rivaux des armes & des munitions de guerre, qu'on payoit fort cher; il permettoient le retour en Europe à tous les soldats qui le desiroient. Leur ambition étoit de supprimer toutes les dépenses, & de multiplier les bénéfices du corps qu'ils représentoient. Les éloges que leur attiroit la richesse des cargaisons, de la part d'une direction également avide & bornée, acheverent de les égarer. Pour grossir encore les profits de la compagnie, ils commencerent à opprimer ceux des Portugais que de grandes possessions ou des circonstances particulieres, avoient retenus sous sa dénomination. La tyrannie fit des progrès rapides. Elle fut enfin portée à cet excès, qui justifie toutes les résolutions & qui détermine aux plus violentes.

Ceux qui en étoient la victime, ne perdirent pas leur temps à se plaindre. Les plus hardis s'unirent, en 1645, pour se venger. Leur projet

étoit de massacrer dans une fête, au milieu de la capitale de Fernambuc, tous les Hollandois qui avoient part au gouvernement, & de faire ensuite main-basse sur le peuple, qui étoit sans précaution parce qu'il se croyoit sans danger. Le complot fut découvert; mais ceux qui y etoient entrés eurent le temps de sortir de la la place & de se mettre en fureté.

Leur chef étoit un Portugais né dans l'obscurité, nommé Jean Fernandez de Viera. De l'état de domestique, il s'étoit élevé à celui de commissionnaire, & enfin à celui de négociant. Son intelligence lui avoit fait acquérir de grandes richesses. Il devoit à sa probité la confiance universelle, & sa générosité attachoit inviolablement une infinité de gens à ses intérêts. Le revers qu'on venoit d'éprouver n'étonna pas sa grande ame. Sans l'aveu, sans l'appui du gouvernement, il osa lever l'étendard de la guerre.

Son nom, ses vertus & ses projets, assemblent autour de lui les Brésiliens, les soldats Portugais, les colons même. Il leur inspire sa confiance, son activité, son courage. On le suit dans les combats; on se presse autour de sa personne, on veut vaincre ou mourir avec lui. Il triomphe, & ne s'endort pas sur ses lauriers. Il ne laisse pas au vaincu le temps de se reconnoître. Quelques disgraces qu'il éprouve en poursuivant le cours de ses prospérités, ne servent qu'à développer la fermeté de son ame, les ressources de son génie, l'élévation de son caractere. Il montre un front menaçant, même après le malheur; plus

redoutable encore par sa constance que par son intrépidité. La terreur qu'il répand, ne permet plus à ses ennemis de tenir la campagne. A ce moment de gloire, Viera reçoit ordre de s'arrêter.

Depuis la treve, les Hollandois s'étoient emparés en Afrique & en Asie, de quelques places qu'ils avoient opiniâtrément refusé de restituer. La cour de Lisbonne occupée de plus grands intérêts, n'avoit pu songer à se faire justice, mais son impuissance n'avoit pas diminué son ressentiment. Dans cette disposition, elle avoit été charmée de voir la république attaquée dans le Brésil; elle avoit même favorisé sous-main ceux qui avoient commencé les hostilités. L'attention qu'elle eut toujours de faire répondre en Amérique, & de répondre elle-même en Europe, qu'elle désavouoit les auteurs de ces troubles, & qu'elle les en puniroit un jour, fit croire long-temps à la compagnie que ces mouvements n'auroient pas de suite. Son avarice trop long-temps amusée par ces protestations fausses & frivoles, se réveilla enfin. Jean IV, averti qu'il se faisoit en Hollande des armements considérables, & craignant d'être engagé dans une guerre qu'il croyoit devoir éviter, voulut de bonne foi mettre fin aux hostilités du Brésil.

Viera qui, pour achever ce qu'il avoit commencé, n'avoit que son argent, son crédit & son talent, ne délibéra pas seulement s'il obéiroit. « Si le roi, dit-il, étoit instruit de notre » zele, de ses intérêts & de nos succès, bien

» loin de chercher à nous arracher les armes, » il nous encourageroit à poursuivre notre en- » treprise, il nous appuieroit de toute sa puis- » sance. » Ensuite, dans la crainte de voir rallentir l'ardeur de ses compagnons, il se détermina à précipiter les événements. Ils continuerent à lui être si favorables, qu'avec le secours de Baretto, de Vidal, de quelques autres Portugais qui vouloient & qui savoient servir leur patrie, il consomma la ruine des Hollandois. Le peu de ces républicains qui avoient échappé au fer & à la famine, évacua le Brésil par une capitulation du 28 janvier 1654.

La paix que les Provinces-Unies signerent quelques mois après avec l'Angleterre, paroissoit devoir les mettre en état de recouvrer une importante possession, que des vues fausses & des circonstances malheureuses leur avoient fait perdre. La république & la compagnie tromperent l'attente des nations. Le traité qui, en 1661, termina les divisions des deux puissances, assura la propriété du Brésil entier au Portugal, qui s'engagea, de son côté, à payer aux Provinces-Unies huit millions en argent ou en marchandises.

Ainsi sortit des mains des Hollandois, une conquête qui pouvoit devenir la plus riche des colonies Européennes du Nouveau-monde, & donner à la république une consistance qu'elle ne pouvoit obtenir de son propre territoire. Mais il auroit fallu, pour s'y maintenir, que l'état se fut chargé de son administration, de sa

défense ; & pour la faire prospérer, qu'on l'eût fait jouir d'une liberté entiere. Avec ces précautions, le Brésil eût été conservé, & auroit enrichi la nation, au lieu de ruiner une compagnie. Malheureusement on ignoroit encore que défricher des terres en Amérique, étoit l'unique moyen de les rendre utiles, & que ce succès ne pouvoit être que l'ouvrage d'un commerce ouvert à tous les citoyens, sous la protection du gouvernement.



CHAPITRE XLIX.

Situation des Portugais dans le Brésil, après qu'ils se furent débarrassés des Hollandois.

LES Portugais ne se virent pas plutôt délivrés des Hollandois d'une maniere irrévocable, qu'ils songerent à mettre dans leur colonie un ordre qui n'y avoit jamais été, même avant la guerre. Le premier moyen qu'on imagina pour y réussir, fut de régler le sort des Brésiliens qui s'étoient soumis ou qu'on espéroit de soumettre. En examinant les choses de plus près qu'on ne l'avoit fait, on sentit que ceux qui les avoit peints comme des barbares qui ne connoissoient aucun frein, les avoient calomniés. La premiere impression que firent les Européens sur de petites nations divisées par des guerres continuelles, fut un sentiment de défiance ; & comme il est assez naturel à des hommes suf-

pects de craindre des hommes soupçonneux ; ils se crurent en droit de les traiter en ennemis, de les opprimer, de les mettre aux fers. Ce traitement les rendit féroces. La difficulté de s'entendre, multiplia de part & d'autre les sujets d'animosité. Si dans la suite les naturels du pays renouvellerent les hostilités, ils y furent communément déterminés par l'imprudence, l'avidité, la mauvaise foi, les vexations de la puissance inquiete & ambitieuse qui étoit venu troubler le repos de cette partie du nouveau-monde. Dans quelques occasions, ont put les accuser d'erreur, d'avoir pris les armes par des précautions prématurées ; mais jamais d'injustice & de duplicité. On les trouva toujours fideles à leurs promesses, & à la foi des traités, aux droits sacrés de l'hospitalité.

Cette opinion qu'on avoit enfin de leur caractere, fit prendre le parti de les rassembler dans des villages qu'on distribua sur les côtes, ou peu avant dans les terres. Par cet arrangement, on assuroit la communication des établiblissements Portugais, & on éloignoit les sauvages qui en infestoient les intervalles par leurs brigandages. Des missionnaires, la plupart Jésuites, furent chargés du gouvernement spirituel & temporel des nouvelles peuplades. Des recherches aussi exactes qu'il est possible de les faire, dans un pays où tout est mystere, nous ont appris que ces ecclésiastiques agissoient en vrais despotes. Ceux qui avoient conservé quelques principes de douceur & d'humanité, soit paresse, soit fanatisme, entretenoient ces pe-

tites sociétés dans une enfance perpétuelle, n'avançoient pas leur raison, ni jusqu'à un certain point leur industrie.

Peut-être que quand ils auroient voulu leur être plus utiles, ils ne l'auroient pu que difficilement. Il y a des gouvernements qui sont vicieux, & par le mal qu'ils font, & par le bien qu'ils empêchent de faire. Une mauvaise administration corrompt tous les germes de vertu & de prospérité. La cour de Lisbonne, en dispensant les Indiens de tout tribut, les avoit assujettis à des corvées. Cette loi funeste les mettoit dans la dépendance des commandants & des magistrats voisins, qui, sous le prétexte si familier aux gens en place, de les employer pour les besoins publics, les sacrifioient trop souvent à leur service. Ceux que cette tyrannie ou celle de leurs conducteurs n'occupoit pas, étoient ordinairement sans rien faire. S'ils sortoient de leur indolence naturelle, c'étoit pour chasser, pour pêcher, pour cultiver un peu le manioc, autant seulement que le soin de leur conservation l'exigeoit. Leurs manufactures se réduisoient à des ceintures de coton, pour couvrir leur nudité, & à l'arrangement de quelques plumages, pour orner leur tête. Les plus actifs trouvoient dans les forêts ou dans leurs cultures, de quoi se procurer des clincailleries, & d'autres bagatelles de peu de prix. Lorsque quelques-uns d'entr'eux se louoient par inconstance aux Portugais, pour le service domestique ou pour la petite navigation, c'étoit toujours pour peu de temps; parce qu'ils avoient le

travail en horreur, & un souverain mépris pour l'argent.

Tel fut le sort des Brésiliens soumis, dont le nombre ne passa jamais deux cents mille. Les indépendants n'eurent guere de rapport avec les Européens, que par les esclaves qu'ils vendoient eux-mêmes, ou qu'on faisoit sur eux. Les actes d'hostilité entre les deux nations, devinrent rares, & finirent enfin tout-à-fait. Depuis 1717, les Portugais n'ont pas été troublés par les naturels du pays, & eux-mêmes ne les ont pas inquiétés depuis 1756.

Tandis que la cour de Lisbonne s'occupoit du soin de régler l'intérieur de sa colonie, quelques-uns de ses sujets songeoient à l'étendre. Ils s'avancerent au Midi, vers la riviere de la Plata, & au Nord, jusqu'à celles des Amazones. Les Espagnols paroissoient en possession de ces deux fleuves. On résolut de les en chasser, ou d'en partager avec eux l'empire.





CHAPITRE L.

Etabliſſement des Portugais ſur la riviere des Amazones.

L'AMAZONE, ce fleuve ſi renommé par l'étendue de ſon cours, ce grand vaſſal de la mer à laquelle il va porter le tribut qu'il a reçu de tant d'autres vaſſaux, ſemble puiſer ſes ſources dans cette multitude de torrents, qui, deſcendus de la partie orientale des Andes, ſe réuniſſent dans un terrein ſpacieux, pour en compoſer cette riviere immenſe. Cependant l'opinion la plus commune la fait ſortir du lac de Lauricocha, comme d'un réſervoir des Cordelieres, ſitué dans le corrégiment de Guanuco, à trente lieues de Lima, vers les onze degres de latitude auſtrale. Dans ſa marche de mille à onze cents lieues, elle reçoit un nombre prédigieux de rivieres, dont pluſieurs ont un fort long cours & ſont très-larges & très-profondes. Ses eaux forment une infinité d'iſles, trop ſouvent ſubmergées pour pouvoir être cultivées. Elle entre enfin dans l'Océan ſous l'équateur même, par une embouchure large de cinquante lieues.

Cette embouchure fut découverte, en 1500, par Vincent Pinçon, un des compagnons de Colomb; & ſa ſource, à ce qu'on croit, en 1538, par Gonzale Piſarre. Son lieutenant Orel-

lana s'embarqua sur ce fleuve, & en parcourut toute l'étendue. Il eut à combattre un grand nombre de nations, qui embarrassoient la navigation avec leurs canots, & qui du rivage l'accabloient de fleches. Ce fut alors que le spectacle de quelques sauvages sans barbe, comme le sont tous les peuples Américains, offrit sans doute à l'imagination vive des Espagnols, une armée de femmes guerrieres, & détermina l'officier qui commandoit, à changer le nom de Maragnon que portoit ce fleuve, en celui de l'Amazone, qu'on lui a depuis conservé.

On pourroit s'étonner que l'Amérique n'eût pas enfanté beaucoup de prodiges dans la tête des Espagnols, si leurs conquêtes & les richesses que leur valoient des massacres inouis, n'avoient détruit un pays si propre à seconder leur penchant pour le merveilleux. C'est-là que l'imagination des Grecs auroit puisé d'agréables chimeres. Ce peuple, qui ne pouvoit faire un pas dans un territoire borné, sans y trouver une foule de merveilles, avoit, du temps même d'Hercule & de Thésée, donné l'existence à une nation d'Amazones. Cette idée l'enchantoit tellement, qu'il ne manqua jamais d'en embellir l'histoire de tous ses héros jusqu'à celle d'Alexandre. Peut-être les Espagnols infatués encore de ce songe de l'antiquité profane, en furent-ils plus disposés à réaliser cette fiction, en transportant dans le nouveau-monde ce qu'ils avoient appris dans l'ancien.

Telle fut vraisemblablement l'origine de

l'opinion qu'ils établirent en Europe & en Amérique, qu'il exiſtoit une république de femmes guerrieres qui ne vivoient pas en ſociété avec des hommes, & qui ne les admettoient parmi elles qu'une fois l'année, pour le plaiſir de ſe perpétuer. Afin de donner du poids à cette idée romaneſque, ils publierent, avec raiſon, que dans le nouveau-monde, les femmes étoient toutes ſi malheureuſes, toutes traitées avec tant de mépris & d'inhumanité, qu'un grand nombre d'entr'elles avoient formé, de concert, le projet de ſecouer le joug de leurs tyrans. L'habitude de les ſuivre dans les forêts, de porter les vivres & le bagage dans les guerres & dans leurs chaſſes, avoit dû, ajoute-t-on, les rendre naturellement capables de cette réſolution hardie.

Mais des femmes qui avoient une averſion ſi décidée pour les hommes, pouvoient-elles conſentir à devenir meres? Mais des époux pouvoient-ils aller chercher des épouſes, dont ils avoient rendu la condition intolérable, & qui les chaſſoient dès que l'ouvrage de la génération étoit achevé? Mais le ſexe le plus doux, le plus compatiſſant, pouvoit-il expoſer ou égorger ſes enfants, ſous prétexte que ces enfants n'étoient pas des filles; & commettre de ſang froid, d'un accord général, des atrocités qui appartiennent à peine à quelques individus qu'agitent la rage & le déſeſpoir? Mais une république ariſtocratique ou démocratique, qu'il faut être capable de gouverner, pouvoit-elle être régie par un ſénat de femmes,

quoiqu'un état monarchique ou despotique, où il ne faut que vouloir, l'ait été, puisse l'être encore par une seule femme ?

Si quelques préjugés bisarres ont pu former au milieu de nous, des congrégations de l'un & de l'autre sexe, qui vivent séparés, sans ce besoin & ce desir naturel qui doit les rapprocher & les réunir, il n'est pas dans l'ordre des choses que le hasard ait composé des peuples d'hommes sans femmes, encore moins un peuple de femmes sans hommes. Ce qui est certain, c'est que depuis qu'on parle de cette constitution politique, on n'en a jamais apperçu la moindre trace, avec quelque activité, avec quelque soin qu'on l'ait cherchée. Il en sera donc de ce prodige singulier, comme de tant d'autres, qu'on suppose toujours exister, sans savoir où ils existent.

Quoi qu'il en soit du phénomene des Amazones, le voyage d'Orellana donna moins de lumieres qu'il n'inspira de curiosité. Les guerres civiles qui désoloient le Pérou, ne permirent pas d'abord de la satisfaire. Les esprits s'étant enfin calmés, Pedro d'Orsua, gentilhomme Navarrois, distingué par sa sagesse & par son courage, offrit au vice-roi, en 1560, de reprendre cette navigation. Il partit de Cusco avec sept cents hommes. Ces monstres nourris de sang, altérés de celui de tous les gens de bien, massacrerent un chef qui avoit des mœurs & qui vouloit l'ordre. Ils mirent à leur tête, avec le titre de roi, un basque féroce nommé Lopés d'Aguirre,

d'Aguirre, qui leur promettoit tous les trésors du nouveau-monde.

Echauffés par des espérances si séduisantes, ces barbares descendirent dans l'Océan par l'Amazone, & aborderent à la Trinité. Le gouverneur de l'isle est égorgé, le pays pillé. Les côtes de Cumana, de Caraque, de Sainte-Marthe éprouvent encore plus d'horreurs, parce qu'elles sont plus riches. On pénetre dans la Nouvelle-Grenade pour gagner Quito & le sein du Pérou, où tout devoit être mis à feu & à sang. Un corps de troupes, assemblé avec précipitation, attaque ces furieux, les bat & les disperse. D'Aguirre qui ne voit pas de jour à s'échapper, marque son désespoir par une action atroce. » Mon enfant, dit-il à sa » fille unique, qui le suivoit dans ses voyages, » j'espérois te placer sur le trône, les évene-» ments trompent mon attente. Mon honneur » & le tien ne permettent pas que tu vives » pour devenir l'esclave de mes ennemis : » meurs de la main d'un pere.,, A l'instant, il lui tire un coup de fusil au travers du corps, & l'acheve tout de suite, en plongeant un poignard dans son cœur encore palpitant. Après cet acte dénaturé, la force l'abandonne ; il est pris, & écartelé.

Ces événements malheureux firent perdre de vue l'Amazone. On l'oublia entiérement pendant un demi-siecle. Quelques tentatives qu'on fit dans la suite, pour en reprendre la découverte, furent mal combinées & plus mal conduites. L'honneur de surmonter les difficultés

qui s'opposoient à une connoissance utile de ce grand fleuve, étoit réservé aux Portugais.

Cette nation, qui conservoit encore un reste de vigueur, avoit bâti depuis quelques années, à l'embouchure, une ville qu'on nommoit Para. Pedro Texeira en partit, en 1638, avec un grand nombre de canots remplis d'Indiens & de Portugais. Il remonta l'Amazone jusqu'à l'embouchure du] Napo, & ensuite le Napo même qui le conduisit assez près de Quito, où il se rendit par terre. La haine qui divisoit les Espagnols & les Portugais, quoique soumis au même maître, n'empêcha pas qu'on ne le reçût avec les égards, l'estime & la confiance qu'on devoit à un homme qui rendoit un service signalé. Il repartit accompagné de d'Acuna & d'Artiéda, deux Jésuites éclairés, qu'on chargea de vérifier ses observations & d'en faire d'autres. Le résultat des deux voyages également exacts & heureux, fut porté à la cour de Madrid, où il fit naître un projet bien extraordinaire.

Depuis long-temps les colonies Espagnoles communiquoient difficilement entr'elles. Des corsaires ennemis, qui infestoient les mers du Nord & du Sud, interceptoient leur navigation. Ceux même de leurs vaisseaux qui étoient parvenus à se réunir à la Havane, n'étoient pas sans danger. Les galions étoient souvent attaqués par des escadres qui les enlevoient, & toujours suivis par des armateurs, qui manquoient rarement de prendre les bâtiments écartés du convoi par le gros temps, ou par la

lenteur de leur marche. L'Amazone parut devoir remédier aux inconvénients. On crut possible, facile même, d'y faire arriver par des rivieres navigables, ou à peu de frais, par terre, les trésors de la Nouvelle-Grenade, du Popayan, de Quito du Pérou, du Chili, même. Descendus à l'embouchure, ils auroient trouvé dans le port de Para, les galions prêts à les recevoir. La flotte du Brésil auroit fortifié la flotte Espagnole, en se joignant à elle. On seroit parti en toute sûreté des parages peu connus & peu fréquentes, & on seroit arrivé en Europe avec un appareil propre à en imposer, ou avec des moyens de surmonter les obstacles qu'on auroit trouvés. La révolution qui plaça le duc de Bragance sur le trône, fit évanouir ces grands projets. Chacune des deux nations ne songea qu'à s'approprier la partie du fleuve qui convenoit à sa situation.

Les Jésuites Espagnols entreprirent de former une mission dans le pays compris entre les bords de l'Aamazone & du Napo, jusqu'au confluent de ces deux rivieres. Chaque missionnaire, accompagné d'un seul homme de sa nation, se chargeoit de haches, de couteaux, d'aiguilles, de toutes sortes d'outils de fer, & s'enfonçoit dans des forêts impénétrables. Il passoit les mois entiers à grimper sur les arbres, pour voir s'il ne découvriroit pas quelque cabane, s'il n'appercevroit pas de la fumée, s'il n'entendroit pas le son de quelque tambour ou de quelque fifre. Dès qu'il étoit assuré qu'il y avoit des sauvages dans le voisinage, il s'avançoit

vers eux. La plupart fuyoient, sur-tout s'ils étoient en guerre. Ceux qu'il pouvoit joindre, se laissoient séduire par les seuls présents dont leur ignorance leur permît de faire cas. C'étoit toute l'éloquence que le missionnaire pût employer, & dont il eût besoin.

Lorsqu'il avoit rassemblé quelques familles, il les conduisoit dans les lieux qu'il avoit choisis pour former une bourgade. Il réussissoit rarement à les y fixer. Accoutumés à de continuels voyages, ils trouvoient insupportable de ne jamais changer de demeure. L'état d'indépendance où ils avoient vécu, leur paroissoit préférable à l'esprit de société qu'on vouloit qu'ils prissent; & une aversion insurmontable pour le travail, les ramenoit naturellement dans leurs forêts, où ils avoient passé leur vie sans rien faire. Ceux même qui étoient contenus par l'autorité ou les soins paternels du législateur, ne manquoient guere de se disperser à la moindre absence qu'il faisoit. Sa mort enfin entraînoit la ruine entiere de l'établissement.

La constance des Jésuites a surmonté ces obstacles, qui paroissoient insurmontables. Leur mission commencée en 1637, a pris par degrés quelque consistance. On y compte aujourd'hui trente-six peuplades, dont douze sont situées sur le Napo, & vingt-quatre sur l'Amazone. La plus nombreuse n'a pas plus de douze cents habitants, & les autres en ont beaucoup moins. Les accroissements de la mission doivent être lents, & ne peuvent jamais être considérables.

Les femmes de cette partie de l'Amérique

ne sont pas fécondes, & leur stérilité augmente lorsqu'on les fait changer de demeure. Les hommes sont foibles, & l'habitude où ils sont de se baigner à toute heure, n'augmente pas leur force. Le climat n'est pas sain, & les maladies contagieuses y sont fréquentes. On n'a pas encore réussi, & il est vraisemblable qu'on ne réussira jamais, à tourner l'inclination de ces sauvages vers la culture. Ils se plaisent à la pêche & à la chasse, qui ne sont pas favorables à la population. Dans un pays presque entiérement submergé, il y a peu de positions favorables pour des établissements. Ils sont, la plupart, si éloignés les uns des autres, qu'il leur est impossible de se secourir. Les nations qu'on pourroit travailler à incorporer, sont trop isolées ; la plupart enfoncées dans des lieux inaccessibles, & si peu nombreuses, qu'elles se réduisent souvent à cinq ou six familles.

De tous les Indiens que les Jésuites avoient rassemblés & qu'ils gouvernoient, c'étoient ceux qui avoient acquis le moins de ressort. Il faut que chaque missionnaire se mette à leur tête pour les forcer à recueillir du cacao, de la vanille, de la salsepareille, que la nature libérale leur présente, & qu'on envoie tous les ans à Quito, qui en est éloigné de trois cents lieues, pour les échanger contre des choses de premier besoin. Une cabane ouverte de tous côtés, formée de quelques lianes & couverte de feuilles de palmier, peu d'outils pour l'agriculture, une lance, des arcs & des fleches pour la chasse, des hameçons pour la pêche, une

tente, un hamac & un canot; voilà tout leur bien. C'est jusques-là qu'on est parvenu à étendre leurs desirs. Ils sont si contents de ce qu'ils possedent, qu'ils ne souhaitent rien de plus; ils vivent sans souci, dorment sans inquiétude, & meurent sans crainte. On peut les dire heureux, si le bonheur consiste plus dans l'exemption des peines qui suivent les besoins, que dans la multiplicité des jouissamces que ces besoins demandent.

Cet état naissant, qui est l'ouvrage de la religion seule, n'a produit jusqu'ici aucun avantage à l'Espagne, & il est difficile qu'il lui devienne jamais utile. On a cependant formé le gouvernement de Maynas. Le bourg de Borgia en est la capitale. Les destructeurs du Nouveau-Monde n'ont jamais songé à s'établir dans un pays qui n'offroit ni métaux, ni aucun des genres de richesse qui excitent si puissamment leur avidité; mais les sauvages voisins viennent de temps en temps s'y mêler.

Tandis que des missionnaires établissoient l'autorité de la cour de Madrid sur les bords de l'Amazone, d'autres missionnaires rendoient à celle de Lisbonne un pareil service. A six ou sept journées au dessous de Pevas, la derniere peuplade dépendante de l'Espagne, on trouve Saint-Paul, la premiere des six bourgades formées par des Carmes Portugais, à une très-grande distance l'une de l'autre. Elles sont toutes situées sur la rive australe du fleuve, où les terres sont plus élevées & moins exposées aux inondations. Ces missions, offrent à

cinq cents lieues de la mer, un fpectacle agréable ; des églifes & des maifons joliment bâties, des Américains vêtus proprement, mille meubles d'Europe que les Indiens fe procurent tous les ans à Para, dans les voyages qu'ils y font fur les bâtiments, pour vendre le cacao qu'ils recueillent fans culture fur les bords du fleuve. Si les Maynas avoient la liberté de former des liaifons avec ces voifins, ils parviendroient à fe procurer, par cette communication, des commodités qu'ils ne peuvent pas tirer de Quito, dont ils font plus féparés par les Cordelieres, qu'ils ne le feroient par des mers immenfes. Cette facilité du gouvernement auroit peut-être des fuites plus heureufes. Il ne feroit pas impoffible que, malgré leur rivalité, l'Efpagne & le Portugal fentiffent qu'il eft de l'intérêt des deux nations d'étendre cette permiffion. On fait que la province de Quito languit dans la pauvreté, faute de débouché pour le fuperflu des mêmes denrées dont le Para manque entiérement. Les deux provinces, en fe fecourant mutuellement par le Napo & par l'Amazone, s'éleveroient à un degré de profpérité, où fans ce concours elles ne fauroient atteindre. Les métropoles tirereroient, avec le temps, de grands avantages de cette activité, qui ne peut jamais leur nuire ; puifque Quito eft dans l'impoffibilité d'acheter ce qui paffe de l'Ancien-Monde dans le Nouveau, & que Para ne confomme que ce que Lifbonne tire de l'étranger. Mais il en eft des antipathies nationales, ou des jaloufies des couronnes, comme

des paſſions aveugles des particuliers. Il ne faut qu'un malheureux événement, pour mettre des barrieres éternelles entre des familles & des peuples, dont le plus grand intérêt eſt de s'aimer, de s'entr'aider & de concourir au bien univerſel. La haine & la vengeance conſentent à ſouffrir, pour qu'elles nuiſent. Elles ſe nourriſſent mutuellement des plaies qu'elles ſe font, du ſang qu'elles s'arrachent. Quelle différence entre l'homme de la nature & l'homme corrompu dans nos malheureuſes ſociétés ! Ce dernier paroît digne de tous les maux qu'il s'eſt forgés.

Témoins de ſa méchanceté, ces boulevards & cette échelle de forts, que l'avarice & la méfiance des conquérants du Bréſil ont élevés depuis la peuplade de Coari, juſqu'aux bords de l'Océan. C'eſt pour garder leurs uſurpations dans cette partie du nouveau-monde, que les Portugais les ont bâtis. Quoique ces forts ſoient ſitués à une grande diſtance les uns des autres, qu'ils aient peu d'ouvrages, que les garniſons en ſoient très-foibles ; les Indiens peu nombreux, placés dans les intervalles, ſont parfaitement ſoumis. Les petites nations qui ſe ſont refuſées au joug, ont diſparu, & elles ſont allées chercher un aſyle dans ces contrées éloignées ou inconnues. Le riche terrein qu'elles ont abandonné n'a pas été cultivé, comme l'intérêt de la métropole ſembloit l'exiger. Ainſi les Portugais & les Eſpagnols ont recueilli juſqu'à préſent de leurs conquêtes, plus de

haine & d'indignation contre leurs cruautés, que de richesses & de prospérité.

A la vérité, l'Amazone fournit au Portugal de la salsepareille, de la vanille, du café, du coton, des bois de marqueterie & de construction, & beaucoup de cacao, qui, jusques dans les derniers temps, a été la monnoie courante du pays; mais ces productions ne sont rien en comparaison de ce qu'elles pourroient être. On n'en trouve qu'à quelques lieues du grand Para, capitale de la colonie; tandis qu'elles devroient occuper tout le cours du fleuve, & les rives très-fertiles d'une infinité de rivieres navigables qui y portent leurs eaux.

Ces objets d'un grand commerce, ne sont pas même les seuls que cette partie du nouveau-monde offriroit au Portugal, s'il avoit l'attention d'y envoyer des naturalistes habiles, comme les autres nations en ont fait passer en divers temps dans leurs colonies. Le hasard seul a fait découvrir le Cucheris & le Pecuri, deux arbres aromatiques, dont les fruits ont les propriétés de la muscade & du girofle. La culture leur donneroit peut-être la perfection qui leur manque. Une étude suivie conduiroit vraisemblablement à d'autres connoissances utiles, dans un climat où la nature est si différente de la nôtre.

Malheureusement les Portugais, qui, sur l'Amazone, n'emploient à leurs travaux que des sauvages, n'ont cherché qu'à faire des esclaves. Au commencement, ils plantoient une croix sur quelque lieu élevé des contrées qu'ils

parcouroient. Les Indiens étoient chargés d'en prendre soin. S'ils la laissoient dépérir, eux & leurs enfants étoient saintement réduits en servitude, pour cette horrible profanation. Ainsi ce signe de salut & de délivrance pour les chrétiens, devenoit un signe de mort & d'esclavage pour les Indiens. Dans la suite, les forts qu'on avoit élevés servirent à augmenter le nombre des esclaves. Cette ressource n'étant pas suffisante, les Portugais du Para firent des courses de cinq à six cents lieues, pour grossir ces troupeaux d'hommes qui devoient leur tenir lieu de bêtes pour la culture. En 1719, ils en allerent prendre chez les Maynas; en 1733, dans les missions du Napo; en 1741, jusqu'à la source de la Madere, & dans les différens temps sur des rivieres moins éloignées. Rio-Negro est celle qui leur en fournit le plus. Ils y ont déjà, depuis long-temps, un fort considérable. Sur ses bords, campe & veille sans cesse un détachement de la garnison de Para, pour contenir & pour rassurer les peuples soumis. Ses rives sont couvertes de missions, dans lesquelles on encourage chrétiennement les Indiens à attaquer les nations voisines pour faire des esclaves. Enfin une troupe militaire chargée en 1744 de pousser les découvertes, est arrivée sur des bateaux jusqu'à l'Orenoque. Ce dernier succès, en dissipant tous les doutes sur la communication de ce fleuve avec l'Amazone par Rio-Negro, a étendu les vues des Portugais. C'est à la cour de Madrid à voir si

elles font chimériques, ou s'il lui convient de prendre des mefures pour les rendre vaines. Nous oferons l'affurer, au moins, que les projets de la cour de Lisbonne fur la riviere de la Plata, méritent une attention férieufe.



CHAPITRE LI.

Etabliffement des Portugais fur la riviere de la Plata.

LES Portugais, qui s'y étoient montrés peu de temps après les Efpagnols, ne tarderent pas à s'en degoûter. Le defir de s'y fixer, leur revint en 1679. Leur activité qui étoit alors plus grande dans le nouveau-monde, que la conduite & les mœurs qu'ils avoient en Europe ne permettoient pas de le foupçonner, les conduifit dans le Paraguay. Ils avoient déjà formé la colonie du Saint-Sacrement, auprès des ifles Saint-Gabriel, fituées vis-à-vis de Buenos-Ayres, lorfque le hafard fit découvrir cette entreprife. Les Indiens Guaranis accoururent pour réparer les fautes du gouvernement. Ils attaquerent fans délibérer les fortifications qui venoient pour ainfi dire, de fortir de deffous terre, & les emporterent avec une audace qui rendit leur valeur célebre.

La cour de Lisbonne qui avoit fondé de grandes efpérances fur cet établiffement, ne fut pas découragée par les revers qu'elle venoit

d'éprouver. Elle demanda, qu'en attendant que ses droits fussent éclaircis, il fût accordé un entrepôt aux Portugais, dans lequel, s'ils étoient obligés, par les vents, d'entrer dans la riviere de la Plata, il fussent à l'abri des tempêtes & en sûreté contre les pirates.

Charles II, qui craignoit la guerre & les affaires, eut la foiblesse d'accorder ce qu'on demandoit. Il stipula seulement que la propriété de l'asyle, qu'il permettoit, continueroit de lui appartenir; qu'on n'y pourroit pas envoyer au-delà de quatorze familles Portugaises; que les maisons y seroient bâties de bois & couvertes de paille; qu'on n'éleveroit point de fort; & que le gouverneur de Buenos-Ayres auroit également le droit de visiter, & la colonie, & les vaisseaux qui y arriveroient.

Si les Jésuites avoient conduit la négociation comme ils avoient dirigé la guerre, ils auroient sûrement prévu les conséquences d'une pareille complaisance. Il étoit impossible qu'un établissement fixe, quel qu'il fût, dans une position si importante, ne devînt une source féconde de contestations avec un voisin entreprenant, qui formoit des prétentions immenses, qui étoit assuré de l'appui de tous les ennemis de l'Espagne, & que la proximité du Brésil mettoit en état de profiter des conjonctures pour s'agrandir & se fortifier. Les événements ne tarderent pas à montrer le danger qu'on auroit dû prévoir.

Dans les premiers moments qui suivirent

l'élévation d'un prince François sur le trône d'Espagne, lorsque tout étoit encore dans la confusion & dans l'incertitude de ce que produiroit cette grande révolution, les Portugais releverent les fortifications du Saint-Sacrement avec la plus grande célérité. L'attention qu'ils eurent de donner dans le même temps de l'inquiétude aux Guaranis, en faisant avancer quelques troupes vers leur frontiere, leur fit espérer qu'ils n'auroient pas à soutenir les efforts de cet ennemi. Ils se tromperent. Les Jésuites ayant démêlé la ruse, menerent, en 1705, leurs néophytes au Saint-Sacrement, dont le siege étoit déja formé. Ces braves Indiens demanderent en arrivant à monter à l'assaut, quoiqu'ils n'ignorassent pas que la breche étoit à peine ouverte. Lorsqu'ils commençoient à se mettre en marche, on tira de la place quelques batteries, dont ils essuyerent le feu sans quitter leurs rangs. La mousqueterie, qui leur tua aussi beaucoup de monde, n'eut pas plus de force pour les arrêter. L'intrépidité avec laquelle ils avançoient toujours, étonna tellement les Portugais, qu'ils se précipiterent dans leurs vaisseaux, & abandonnerent la place.

Les malheurs que Philippe V éprouvoit en Europe, rendirent ce succès inutile. La colonie du Saint-Sacrement reçut une existence solide à Utrecht. La reine Anne, qui donnoit la paix, & qui ne négligeoit ni ses intérêts, ni ceux de ses alliés, exigea de l'Espagne ce grand sacrifice.

A cette époque, le nouvel établissement, qui n'avoit rien à ménager, se livra à un commerce immense avec Buenos-Ayres. Cette contrebande avoit commencé depuis long-temps. Rio Janeiro étoit en possession de fournir du sucre, du tabac, du vin, des eaux-de-vie, des negres, des étoffes à Buenos-Ayres, qui donnoit en retour des farines, du biscuit, des viandes séchées ou salées, & de l'argent. Dès que les deux colonies eurent un entrepôt sûr & commode, leurs liaisons n'eurent plus de bornes. La cour de Madrid, qui ne tarda pas à s'appercevoir de la route que prenoient les trésors du Pérou, en témoigna beaucoup de chagrin. Son mécontentement augmentoit avec le préjudice dont elle se plaignoit. C'étoit entre les deux nations une source perpétuelle de division, qui paroissoit à chaque moment devoir aboutir à une rupture. Les voies de conciliation, que la politique ouvroit de temps en temps, étoient toutes jugées impraticables. Enfin on se rapprocha.

Il fut convenu à Madrid, le 13 Janvier 1750, que le Portugal céderoit à l'Espagne la colonie du Saint-Sacrement & le bord septentrional de la riviere de la Plata, avec le village de Saint-Christophe & les terres adjacentes, situées entre les rivieres Japura & Isa, qui se jettent dans celle des Amazones. L'Espagne abandonnoit, de son côté, toutes les terres & habitations du bord oriental de la riviere Uruguay, depuis la riviere Ibicui du côté du Nord, le village de Sainte-Rose, & tous les autres éta-

blis sur le bord oriental de la riviere de Guarapé.

Cet échange trouva des censeurs dans les deux cours. On osa dire à Lisbonne, qu'il étoit d'une mauvaise politique de sacrifier une colonie, dont le commerce interlope faisoit entrer annuellement huit ou dix millions dans la métropole, à des possessions dont les avantages étoient incertains, du moins éloignés. Les clameurs furent encore plus fortes, plus universelles à Madrid. Déjà l'on croyoit voir les Portugais maîtres de tout le cours de l'Uruguay, remplissant de leurs marchandises les peuplades répandues sur la Plata, pénétrant par divers fleuves dans le Tucuman, dans le Chili, jusqu'au Potosi; s'emparant peu-à-peu de toutes les richesses du Pérou. Il paroissoit incroyable que les mêmes administrateurs, qui regardoient comme impossible d'arrêter la contrebande qui ne se pouvoit faire que par un seul point, se flattassent de l'empêcher, lorsqu'elle auroit cent voies pour se faire jour. C'étoit, disoit-on, fermer une fenêtre aux voleurs, & leur ouvrir les portes de la maison.

Ces dispositions firent naître une infinité de cabales, dont les Jésuites furent regardés comme les auteurs. On savoit qu'ils étoient mécontents d'un arrangement qui démembroit leur république; & l'on crut pouvoir les soupçonner, sans témérité, de faire jouer toutes sortes de ressorts pour empêcher que cet accord ne se terminât. On

les chassa des deux cours. Les intrigues finirent, & le traité fut ratifié.

Il s'agissoit d'en procurer l'exécution en Amérique : la chose ne paroissoit pas aisée. Les Guaranis n'avoient pas été subjugués ; ils s'étoient librement soumis à l'Espagne. Il étoit possible qu'ils crussent n'avoir pas donné à cette couronne, le droit de disposer d'eux en faveur d'une autre. Sans avoir médité sur les subtilités des droits des nations, ils pouvoient penser qu'eux seuls devoient décider de ce qui convenoit à leur bonheur. L'horreur qu'on leur connoissoit pour le joug Portugais, étoit également capable d'égarer & d'éclairer leur simplicité. Ces répugnances pouvoient être fortifiées par des impulsions étrangeres. Une situation si critique exigeoit les plus grandes précautions : on les prit.

Les forces que les deux puissances avoient fait partir d'Europe, & celles qu'on put rassembler dans le nouveau-monde, se réunirent, pour prévenir ou pour surmonter les obstacles qu'on envisageoit. Cet appareil n'en imposa pas à ceux qu'il menaçoit. Quoique les sept peuplades qu'on avoit cédées ne fussent pas secourues par les autres peuplades, ou ne le fussent pas ouvertement ; quoiqu'elles ne vissent plus à leur tête les guides qui, jusqu'alors, les avoient menés au combat, elles ne craignirent pas de prendre les armes pour la défense de leur liberté. Mais leur conduite militaire ne fut pas ce qu'elle devoit être. Au lieu de se

borner à fatiguer l'ennemi, & à lui couper les subsistances, qu'il étoit obligé de tirer de deux cents lieues, les Guaranis oserent l'attendre en rase campagne : ils essuyerent plusieurs petits échecs. Si l'on eût remporté sur eux des avantages décisifs, ils étoient résolus à abandonner leur pays ; à emporter tout ce qu'ils pourroient ; à brûler le reste, & à ne laisser qu'un désert au vainqueur. Soit que cette fierté en imposât, soit qu'une des deux puissances contractantes, toutes les deux peut-être, crussent avoir fait un mauvais marché, le traité d'échange fut annullé, en 1761, & les choses resterent en Amérique sur l'ancien pied ; mais on conserva dans les deux cours un vif ressentiment contre les Jésuites, qu'on croyoit avoir allumé la guerre dans le Paraguay pour leurs intérêts particuliers.

Nous ignorons à quel point cette accusation peut être fondée. Les preuves n'en ont pas été portées au tribunal des nations. Tout ce qu'un écrivain réduit aux conjectures peut se permettre de dire, c'est qu'elle a une grande vraisemblance. Il n'étoit guere possible que des hommes qui avoient élevé un vaste édifice par de grands travaux, en vissent tranquillement la chûte. Indépendamment de l'intérêt personnel qui devoit agir puissamment sur une société, qui, dès sa naissance, s'ouvrit une route secrete à la domination, elle devoit se croire chargée de la félicité des peuples humains & simples, qui, en se jetant dans son sein, s'é-

toient réposés sur elle du soin de leurs destinées. Quoi qu'il en soit, il faut parler d'un nouveau moyen, imaginé par les Portugais, pour étendre leurs possessions.

CHAPITRE LII.

Établissement des Portugais à Saint-Paul.

DANS la capitainerie de Saint-Vincent, la plus méridionale du Brésil, & la plus voisine de Rio de la Plata, à treize lieues de la mer, est une ville qu'on nomme Saint-Paul. Les Portugais, qui la fonderent, furent ces malfaiteurs qu'on avoit, dès le commencement, envoyés dans le nouveau-monde. Dès qu'ils virent qn'on vouloit les assujettir à quelques loix, ils s'éloignerent des lieux qu'ils avoient d'abord habités. Ils épouserent des femmes du pays, & devinrent en peu de temps si corrompus, que leurs concitoyens rompirent tout commerce avec eux. Ce mépris, la crainte d'être troublés dans leurs désordres, l'amour de la liberté, leur firent desirer d'être indépendants. La situation de leur ville, qu'un petit nombre d'hommes pouvoit défendre contre des armées plus nombreuses, qu'on n'en pouvoit assembler contr'eux, leur donna la hardiesse de ne vouloir d'autres maîtres qu'eux-mêmes, & le succès couronna leur ambition. Des bandits de toutes les nations accoururent pour se joindre

à eux. L'entrée étoit sévérement fermée à tout voyageur dans la nouvelle république. Pour y être reçu, il falloit se présenter avec le projet de s'établir. Les candidats étoient assujettis à de rudes épreuves. Ceux qui ne soutenoient pas cette espece de noviciat, ou qu'on pouvoit soupçonner de perfidie, étoient massacrés sans miséricorde : c'étoit aussi le sort de ceux qui paroissoient avoit du penchant à se retirer.

Un air pur, un ciel toujours serein, un climat très-tempéré, quoique par les vingt-quatre degrés de latitude australe ; une terre abondante en bled, en sucre, en pâturages excellents : tout invitoit les Paulistes à vivre dans l'oisiveté, dans le repos & dans la mollesse. Une certaine inquiétude, naturelle à des brigands courageux ; l'envie de dominer, qui suit de près l'amour de l'indépendance; les progrès de la liberté, qui menent au desir d'un nom, d'une gloire quelconque ; peut-être tous ces motifs réunis les pousserent à sacrifier un genre de vie commode, à des courses pénibles & périlleuses.

Le premier objet de ces courses, fut de faire des esclaves pour la culture. Après avoir dépeuplé les contrées voisines, on se porta dans la province de Guayra, où les Jésuites Espagnols avoient rassemblé & civilisé les Guaranis. Ces nouveaux chrétiens essuyoient tant d'enlévements ou de massacres, qu'ils se laisserent persuader de se transporter sur les bords mal-sains du Parana & de l'Uruguay, où ils sont encore. Cette docilité ne leur procura pas

de grands avantages : ils ne pouvoient se promettre quelque tranquillité, qu'autant qu'ils auroient des armes pareilles à celles de leurs aggresseurs.

C'étoit une proposition délicate à faire. L'Espagne avoit pour maxime fondamentale, de ne pas introduire l'usage des armes à feu parmi les Indiens ; elle craignoit que ces infortunées victimes de son insatiable avidité, ne se servissent un jour de ces foudres, pour rompre les fers qui les écrasoient. Les législateurs des Guaranis applaudissoient à cette défiance nécessaire avec des esclaves, dont la soumission étoit forcée ; mais ils la jugeoient inutile, avec des hommes librement attachés au roi catholique par des liens si doux, qu'ils ne pouvoient être jamais tentés de les dénouer. Ils plaiderent si bien la cause de leurs néophytes, que, malgré les oppositions & les préjugés, ils obtinrent ce qu'ils demandoient. Les Guaranis eurent des fusils, en 1639 ; & ils ne tarderent pas à s'en servir assez bien, pour devenir le boulevard du Paraguay, & pour écarter les Paulistes.

Ces hommes féroces résolurent de se procurer par la ruse, ce qu'ils ne pouvoient plus obtenir par la force. Ils se transportoient dans les lieux où les missionnaires faisoient ordinairement leurs courses ; ils y plantoient des croix. Quelques-uns des plus intelligents, faisoient, sous l'habit de Jésuite, de petits présents aux sauvages qu'ils rencontroient, & leur persuadoient de les suivre dans une demeure, où tout

étoit disposé pour les rendre heureux. Lorsqu'ils en avoient rassemblé un certain nombre, les troupes qu'on tenoit cachées se jetoient sur ces Indiens crédules, les chargeoient de fers, & les emmenoient. Quelques-uns, qui s'échapperent, répandirent l'allarme. Tous les esprits se remplirent de soupçons, & les soupçons mirent fin aux hostilités.

Alors les Paulistes tournerent d'un autre côté leurs brigandages. Ils les étendirent jusques sur la riviere des Amazones. On les accuse d'avoir fait périr un million d'Indiens. Ceux qui, dans l'espace de trois ou quatre cents lieues, ont échappé à leur fureur, sont devenus encore plus sauvages qu'ils ne l'étoient. Ils se sont cachés dans les antres des montagnes, ou se sont dispersés au hasard dans les forêts les plus sombres. La destinée des destructeurs n'a pas été plus heureuse; ils se sont insensiblement anéantis dans ces excursions périlleuses. Mais le malheur du nouveau-monde a voulu qu'ils fussent remplacés dans leur république, par des Brésiliens vagabonds, par des negres qui avoient brisé leurs chaînes, par des Européens, pour qui cette vie errante avoit des attraits.

Le même esprit a toujours régné à Saint-Paul, depuis même qu'il s'est déterminé, par des circonstances particulieres, à reconnoître l'autorité du Portugal. Seulement les courses de ses habitants ont pris une direction, qui, loin de contrarier les vues de la métropole, les favorisoit. Ils ont travaillé, en s'aidant du

cours de plusieurs rivieres, à s'ouvrir un chemin du Pérou par le Nord du Paraguay. Le voisinage du lac des Xarayés leur a offert les mines d'or de Cuyaba & de Matto-Grosso, qu'ils ont exploitées, qu'ils exploitent encore, sans que l'Espagne, qui croyoit avoir des droits sur cette contrée, ait jamais entrepris de les troubler. Ils auroient poussé plus loin leurs usurpations, s'ils n'avoient été arrêtés par les Chiquites.



CHAPITRE LIII.

Productions du Brésil.

PENDANT que des hommes inquiets & entreprenants désoloient l'Amazone, la Plata, les montagnes du Pérou, les côtes du Brésil voyoient multiplier tous les jours leurs riches productions. Cette colonie offroit à la métropole trente-deux millions pesant de sucre, ce qui suffisoit pour sa consommation, & pour la consommation d'une grande partie de l'Europe; du tabac, qui trouvoit un débit également avantageux en Afrique & dans l'ancien monde; le baume de Carpava, huile balsamique, qui découle par incision d'un arbre appellé cobaiba; l'ipecacuanha, vomitif fort doux & d'un grand usage; du cacao, que la nature seule donnoit dans quelques endroits, & qui étoit cultivé dans d'autres; du coton, supérieur à celui du Le-

vant & des Antilles, presque égal au plus beau des Indes Orientales ; de l'indigo, qui n'a jamais assez occupé l'industrie Portugaise ; des cuirs, qui étoient le produit des bœufs errants & très-multipliés dans les forêts ; enfin du bois du Brésil.

L'arbre qui le fournit, est de la hauteur de nos chênes, & n'a pas moins de branches. Ses feuilles sont petites, à demi-rondes, d'un très-beau verd luisant. Son tronc est communément tortu, raboteux, plein de nœuds, comme l'épine blanche. Ses fleurs, semblables au muguet, & d'un très-beau rouge, exhalent une odeur agréable. Son aubier est si épais, que le bois se trouve réduit à peu de chose lorsqu'on l'en a dépouillé. Ce bois est très-propre aux ouvrages de tour, & prend bien le poli ; mais son principal usage est dans la teinture en rouge. Cet arbre naît dans des lieux secs, arides, & croît au milieu des rochers. On le trouve dans la plupart des provinces du Brésil ; mais il est plus commun dans le Fernambuc, & le plus parfait se coupe à dix lieues d'Olinde, capitale de cette capitainerie.

En échange de ces marchandises, le Portugal donnoit au Brésil des farines, des vins, des eaux-de-vie, du sel, des étoffes de laine & de soie, des toiles, de la clincaillerie, du papier : tout ce que l'ancien-monde fournit au nouveau ; excepté les étoffes d'or & d'argent, dont la métropole avoit, bien ou mal-à-propos, interdit l'usage à ses colonies.

Tout le commerce se faisoit par la voie d'une



flotte, qui partoit tous les ans de Lisbonne & de Porto dans le mois de mars. Elle étoit composée de vingt à vingt-deux navires pour Rio-Janeiro, de trente pour la Bahia, d'un égal nombre pour Fernambuc, de sept ou huit pour Para. Les bâtiments se séparoient à une certaine hauteur, pour aller à leur destination respective. Ils se réunissoient à la Bahia, pour regagner le Portugal, dans le mois de septembre ou d'octobre de l'année suivante, sous l'escorte de cinq ou six vaisseaux de guerre qui les avoient convoyés à leur départ.

Cet arrangement blessoit les bons spéculateurs. Ils auroient voulu qu'on eût laissé aux négociants la liberté de faire partir & de faire revenir leurs vaisseaux, dans le temps qu'ils auroient jugé le plus convenable à leurs intérêts. Un systême si sage auroit fait nécessairement tomber le prix du fret, qui nuit à celui des marchandises. La liberté du commerce auroit augmenté le nombre des vaisseaux, & les voyages se seroient multipliés. La marine auroit acquis de nouvelles forces, & la culture eût été encouragée. La correspondance entre les colonies & la métropole, devenue plus vive, auroit répandu des lumieres, & donné plus de facilité au gouvernement, pour diriger l'influence de sa protection & de son autorité.

La cour de Lisbonne montra plus d'une fois du penchant à céder à ces considérations; mais elle fut long-temps arrêtée, par la crainte de voir tomber dans les mains de l'ennemi les vaisseaux

ſeaux qui auroient navigué ſéparément, & enſuite par les obſtacles que mettoient les vicerois du Bréſil à ce changement. Comme l'intérêt de leur fortune & de leur grandeur, demandoit que toutes les affaires de la colonie aboutiſſent à la capitale, ils réuſſirent à les y retenir, après avoir eu l'adreſſe de les y attirer. Par-là, cette ville, qu'on nomme indifféremment Bahia ou San-Salvador, devint très-floriſſante.

On y arrive par la baie de tous les Saints, dont l'ouverture eſt de deux lieues & demie. Chaque côté préſente une fortereſſe, dont la deſtination eſt d'empêcher plutôt les deſcentes que le paſſage. Sa longueur, qui eſt de treize à quatorze lieues, eſt ſemée de petites iſles qui produiſent du coton, & qui forment une perſpective agréable. Le fond, qui eſt reſſerré & à couvert de toute inſulte, forme un port excellent, où les plus nombreuſes flottes jouiſſent de la plus grande tranquillité. Il eſt dominé par la ville, bâtie ſur une pente rapide. Quoique les Portugais aient laiſſé ruiner un rempart de terre, dont les Hollandois l'avoient revêtue, ils la croient ſuffiſamment défendue par un grand nombre de fortins élevés de diſtance en diſtance, & par une garniſon de quatre ou cinq cents hommes. Des ingénieurs aſſez intelligents pour profiter de l'avantage du terrein, la rendroient à peu de frais imprenable.

Elle mériteroit cette attention. On y voit deux mille maiſons, la plupart magnifiquement bâties. L'ameublement en eſt d'autant

plus riche & plus somptueux, que le luxe des habits est sévérement proscrit. Une loi fort ancienne, qui a été souvent violée, & qui, depuis 1749, s'observe au Brésil comme en Europe, interdit aux Portugais l'usage des étoffes d'or & d'argent, & des galons, dans le vêtement. La passion du faste, que les loix ne peuvent déraciner, a cherché un dédommagement dans des croix, des médailles, des chapelets de diamants, riches enseignes d'une religion pauvre. L'or qu'on ne peut porter soi-même, est prodigué pour la parure des esclaves destinés au service domestique.

La situation de la ville ne permettant pas l'usage des carrosses, les gens opulents, toujours attentifs à se distinguer du vulgaire, ont imaginé de se faire porter dans des hamacs de coton. Mollement couchés sur des carreaux de velours, entourés de rideaux de soie qu'ils ouvrent ou ferment à leur gré, ces superbes indolents changent de place avec moins de rapidité, mais plus voluptueusement qu'on ne le fait ailleurs dans les chars les plus magnifiques & les plus aisés.

Les femmes jouissent rarement de cette douce commodité. Chez un peuple superstitieux jusqu'au fanatisme, à peine leur permet-on d'aller à l'église couvertes de leurs mantes, dans les plus grandes solemnités. Personne n'a la liberté de les voir dans l'intérieur de leurs maisons. Cette contrainte, ouvrage d'une jalousie effrénée, ne les empêche pas de former des intrigues, malgré la certitude d'être poignar-

dées au moindre soupçon d'infidélité. Par un relâchement mieux raisonné que le nôtre, les filles qui, sans l'aveu de leurs meres, ou même sous leur protection, se livrent à un amant, sont traitées avec moins de sévérité. Mais si les peres ne parviennent pas à couvrir leur honte par un mariage, ils les abandonnent à l'infâme métier de courtisannes. C'est ainsi que s'enchaînent tous les vices de la corruption à la suite des richesses, sur-tout quand, achetées par le sang & par le meurtre, elles ne se conservent pas dans le travail.

Le défaut de société, que la séparation des deux sexes entraîne nécessairement, n'est pas le seul inconvénient qui trouble à Bahia les jouissances & les délices de la vie. L'hypocrisie des uns; la superstition des autres; l'avarice au dedans & le faste au dehors; une extrême mollesse qui tient à l'extrême cruauté, dans un climat où toutes les sensations sont promptes & impétueuses; les défiances qui accompagnent la foiblesse; une indolence qui se repose entiérement sur des esclaves, du soin de ses plaisirs & de ses affaires : tous les vices, qui sont épars ou rassemblés dans les pays méridionaux les plus corrompus, forment le caractere des Portugais de Bahia. Cependant la dépravation des mœurs semble diminuer, à mesure que le gouvernement de la métropole s'éclaire : les lumieres, dont l'abus corromp quelquefois des peuples vertueux, peuvent épurer & réformer des nations dégénérées.

Le climat de la capitale du Brésil, quoique

bon, laiſſe beaucoup de choſes à deſirer. On n'y voit point de moutons; la volaille y eſt rare, & le bœuf mauvais. Les fourmis y déſolent, comme dans le reſte de la colonie, les fruits & les légumes. Les baleines y dévorent ou effraient le poiſſon dans la baie. D'un autre côté, les vins, les farines, les ſalaiſons, tous les vivres qu'on apporte d'Europe, n'arrivent pas toujours bien conſervés. Ce qui a échappé à la corruption, eſt d'une cherté prodigieuſe. Le prix de ce qui appartient à l'induſtrie, eſt plus exorbitant encore. Les derniers des Portugais, uniquement occupés du commerce du tabac, & de quelques autres marchandiſes, croiroient s'avilir en exerçant les arts. Peu d'affranchis ont le talent néceſſaire pour y réuſſir, ou la volonté de s'y livrer. Les eſclaves, qui forment la plus gande partie de la population, ſont tous employés à la culture des terres, ou à groſſir le cortege, & à ſoutenir la repréſentation des riches.

Malgré ces vices, qui dominoient généralement, mais non pas également dans toute la colonie, elle avoit long-temps proſpéré. La découverte des mines d'or lui fit jeter au commencement du ſiecle, un nouvel éclat qui étonna toutes les nations.





CHAPITRE LIV.

Découverte des mines d'or & des diamants, au Bréfil.

ON n'eft pas d'accord fur les circonftances qui amenerent cet événement. Selon l'opinion la plus commune, des Portugais, fortis en caravane de Rio-Janeiro, pénétrerent dans le continent, en 1695. Ils rencontrerent les Pauliftes qui, en échange de quelques marchandifes d'Europe, donnerent de la poudre d'or. On apprit qu'ils la tiroient des mines de Parana-Panema, fituées à leur voifinage.

Quelques années après, des foldats de Rio-Janeiro, chargés de réduire les Indiens éloignés des côtes, apperçurent dans leur marche des hameçons d'or. Ils furent que de nombreux torrents, en fe précipitant des montagnes, entraînoient ce métal dans les vallées. Des recherches vives fuivirent ces premieres lumieres. On trouva fur les hauteurs quelques rochers qui contenoient de l'or; mais les frais qu'il falloit faire pour l'en tirer, firent abandonner cette fauffe route des tréfors. Une veine d'or qui s'étend dans une efpace immenfe, ne fe trouva pas non plus affez riche pour être exploitée. Après plufieurs expériences, toutes malheureufes on fe borna, comme les fauvages à chercher l'or dans le fable, lorfque les eaux

étoient écoulées. Cette pratique a été suivie du plus grand succès à Villa-Rica, & dans une étendue de pays très-considérable. Le gouvernement y accorde gratuitement, depuis trois jusqu'à cinq lieues de ce sol précieux, à ceux qui ont des moyens suffisants pour s'y enrichir.

Des noirs sont condamnés à chercher l'or dans le lit des torrents & des rivieres, & à le séparer du sable & de la boue où la nature l'a caché. L'usage le plus ordinaire, est qu'un esclave rende chaque jour la huitieme partie d'une once d'or. Celui d'entr'eux qui peut avoir assez de bonheur ou d'activité pour s'en procurer d'avantage, a la propriété du surplus. Le premier emploi qu'il en fait est d'acheter d'autres esclaves qu'il charge de son travail, & du soin de le faire vivre à son tour dans l'oisiveté. Pourvu qu'il paie le tribut prescrit, son maître ne peut rien exiger de lui. C'est encore une douceur que de pouvoir relâcher ses chaînes, par les peines même qui s'y trouvent attachées.

Si l'on jugeoit de l'or que fournit annuellement le Brésil par le quint que le roi de Portugal en retire, on l'évalueroit à quarante-cinq millions de livres. On ne sera pas accusé d'exagération, en avançant que le desir de se soustraire aux droits, fait dérober le huitieme des produits à la vigilance du gouvernement.

Il faut joindre à ce numéraire, ce qu'on tire d'argent en fraude de Buenos-Ayres. Cette contrebande étoit autrefois immense. Les mesures qu'a prises l'Espagne l'ont réduite dans les der-

niers temps à environ trois millions chaque année. Beaucoup de gens sont même surpris que cette communication existe entre deux nations qui, ne fabriquant rien & mettant à-peu-près les mêmes impositions sur l'industrie étrangere, ne devroient rien avoir à se vendre. On ne fait pas attention que la côte du Portugal, qui est très-étendue & par-tout accessible, donne des facilités que n'a pas la presqu'isle de Cadix, pour dérober à l'oppression des douanes les marchandises expédiées pour le nouveau-Monde. D'ailleurs, les échanges ne sont pas le seul principe du versement de l'argent Espagnol dans les caisses Portugaises. Indépendamment de tout achat, les Péruviens trouvent un grand bénéfice à faire arriver en Europe leurs capitaux par cette voix détournée.

Les premiers écrivains politiques qui porterent leur attention sur les suites que devoit avoir la découverte faite dans le Brésil, ne craignirent pas de prédire, que les prix de l'or & de l'argent se rapprocheroient. L'expérience de tous les pays & de tous les âges leur avoit appris que, quoiqu'il eût toujours fallu plusieurs onces d'argent pour une once d'or, parce que les mines de l'un ont été constamment plus communes que celles de l'autre, la proportion entre ces métaux avoit varié dans chaque pays, suivant leur abondance respective.

Dans le Japon, la proportion de l'or à l'argent, est comme un à huit; à la Chine, comme un à dix; dans les autres parties de l'Inde,

comme un à onze, à douze, à treize, à quatorze, à mesure qu'elles approchent de l'Occident.

L'Europe offre des variations semblables. Dans l'ancienne Grece, l'or étoit à l'argent, comme un à treize. Lorsque le produit de toutes les mines de l'univers fut porté à Rome, maîtresse du monde, la proportion d'un à dix fut la plus constante. Elle s'éleva d'un à treize sous Tibere. On trouve des variations sans nombre & sans mesure dans les temps de barbarie. Enfin, lorsque Colomb pénétra dans le nouveau-monde, l'or étoit à l'égard de l'argent, au dessous d'un à douze.

La quantité de ces métaux qu'on porta du Mexique & du Pérou, ne les rendit pas seulement plus communs; elle haussa encore la valeur de l'or contre l'argent, qui se trouva plus abondant dans ces contrées. L'Espagne, qui étoit le juge le plus naturel de la proportion, la fixa comme un à seize dans ses monnoies; & son systême, avec quelques légeres différences fut adopté par toute l'Europe.

Ce systême existe encore, sans qu'on soit en droit de blâmer les spéculateurs qui avoient annoncé qu'il devoit changer. Si l'or, depuis que le Brésil en fournit beaucoup, n'a baissé que peu dans les marchés, & n'a point baissé du tout dans les monnoies; c'est par des circonstances particulieres qui ne détruisent point le principe. Un luxe nouveau en a fait beaucoup employer en bijoux, en dorures, & a empêché l'argent de diminuer de prix autant qu'il

le devoit faire naturellement, s'il ne fût pas arrivé de changement dans nos usages. C'est le même luxe qui a toujours soutenu le prix des diamants, quoiqu'ils soient devenus plus communs.

Dans tous les temps, les hommes ont affecté l'étalage de leurs richesses; soit parce que dans l'origne, elles ont été le prix de la force & le signe du pouvoir; soit parce qu'elles ont obtenu par-tout la considération due aux talents & aux vertus. Le desir de fixer les regards sur soi, invite l'homme à se parer de ce que la nature a de plus éblouissant & de plus rare. Les peuples sauvages & les nations civilisées, ont à cet égard la même vanité. De toutes les matieres qui représentent l'éclat de l'opulence, le diamant est la plus précieuse. Il n'y en a jamais eu aucune qui ait eu autant de valeur dans le commerce, ni qui ait été d'un si grand ornement dans la société. On trouve des diamants de toutes les couleurs, & de toutes les nuances de couleur. Il a le pourpre du rubis, l'orangé de l'hyacinte, le bleu du saphir, le vert de l'émeraude. Cette derniere couleur, lorsqu'elle est d'une belle teinte, est la plus rare & la plus chere. Viennent ensuite les diamants rose, bleus & jaunes. Les roux & les noirâtres sont les moins estimés. La transparence & la netteté, sont les qualités naturelles & essentielles du diamant; l'art y ajoute l'éclat & la vivacité des reflets.

Il y a très-peu de mines de diamant. Jusqu'à ces derniers temps, on n'en connoissoit que dans

les Indes Orientales. La plus ancienne est dans la Gouël qui sort des montagnes, & va perdre son nom dans le Gange. On l'appelle mine de de Soulempour, du nom d'une bourgade située près de l'endroit de la riviere où sont les diamants. On en a toujours tiré très-peu, ainsi que du Succadan qui coule dans l'isle de Borneo. La chaîne de montagnes, qui s'étend depuis le cap Comorim jusqu'au Bengale, en a fourni infiniment davantage. On ne les y trouve pas rassemblés : ils sont épars dans un terrein sablonneux, pierreux, stérile, enfoncés à six, huit, dix, douze pieds de profondeur, & quelquefois davantage. On achete le droit d'y fouiller. Quelquefois on s'enrichit, quelquefois on se ruine, selon qu'on est heureux ou malheureux.

Il étoit à craindre que les guerres continuelles qui désolent l'Inde, ne tarissent la source de cette richesse ; lorsqu'on fut rassuré par une découverte qui se fit à la Serra-do-Frio dans le Brésil. Des esclaves condamnés à chercher de l'or, trouvoient de petites pierres luisantes qu'ils jetoient avec le sable & le gravier. Quelques mineurs curieux, conserverent plusieurs de ces singuliers cailloux. On en fit voir à Pedro d'Almeyda, gouverneur général des mines. Comme il avoit été à Goa, il pensa que ce pouvoit être des diamants. Pour savoir à quoi s'en tenir, la cour de Lisbonne chargea, en 1730, d'Acunha, son ministre en Hollande, d'éclaircir ces soupçons. Les gens de l'art, après

avoir taillé plusieurs de ces pierres, répondirent que c'étoient de très-beaux diamants.

Aussi-tôt les Portugais en chercherent avec tant de succès, que la flotte de Rio-Janeiro en porta onze cents quarante-six onces. Cette abondance en fit baisser le prix considérablement. Mais le ministere prit des mesures qui les ramenerent bientôt à leur premiere valeur, où ils se sont toujours soutenus depuis. Il conféra à une compagnie le droit exclusif de chercher & de vendre des diamants. Pour mettre même des bornes à la cupidité de cette compagnie, on voulut qu'elle ne pût employer à ce travail que six cents esclaves. On lui a accordé dans la suite la permission d'en employer autant qu'elle voudroit, en payant quinze cents livres par tête de mineur. La cour s'est réservé, dans les deux contrats, tous les diamants qui passeroient un certain nombre de carats.

Une loi qui défendoit, sous peine de la vie, d'empiéter sur ce privilege, ne parut pas sans doute suffisante pour en assurer l'exécution. Il parut plus court de dépeupler les lieux voisins de cette riche mine, & de faire une vaste solitude de toutes les contrées qui auroient pu se mêler d'un commerce si lucratif. Il n'existe dans l'espace de cent lieues, qu'un grand village, uniquement habité par les agens & les esclaves de la compagnie.

Son privilege, constamment protégé par la métropole, n'a jamais essuyé la moindre contradiction. L'agent de ce corps en Europe,

c'est le gouvernement lui-même. Quel que soit le produit nécessairement varié des mines, la cour livre tous les ans, à un seul contractant, pour douze millions cinq cents mille livres de diamants. Elle s'oblige à n'en pas vendre d'autres; & jusqu'ici cet engagement a été sacré. Ils sont achetés bruts par des Anglois ou des Hollandois qui, après les avoir taillés, les répandent dans toute l'Europe, & sur-tout en France, où s'en fait la plus grande consommation. Ils sont moins durs, moins nets, ont moins de feu & de jeu que ceux des Indes Orientales, mais ils sont plus blancs. A poids égal, ils sont vendus dix pour cent de moins.

Les plus beaux diamants que l'on connoisse sont, celui du grand-mogol, qui pese deux cents soixante-dix-neuf carats & un seizieme; celui du grand-duc, de cent trente-neuf carats; le Sanci, de cent six carats; le Pitre, de cent trente-six carats trois grains. Tout cela est bien peu de chose en comparaison du diamant envoyé du Brésil au roi de Portugal : il pese seize cents quatre-vingts carats, ou douze onces & demie. Comme il n'y a point de mesure connue pour l'apprécier, il s'est trouvé un écrivain Anglois qui a osé l'estimer un milliard deux cents quatre-vingt dix-huit millions. Il y auroit bien à rabattre de cette valeur, si, comme de très-habiles lapidaires le soupçonnent, ce diamant n'étoit qu'un topase.

On ignore si les diamants du Brésil se forment dans les vallées où on les trouve, ou s'ils y sont entraînés par une infinité de torrents qui

s'y précipitent, & par cinq petites rivieres qui coulent des hautes montagnes dont se couronnent ces riches vallées. Ce qu'il y a de certain, c'est que les diamants ne sortent point d'une carriere; que ces pierreries sont éparses, & qu'on en ramasse une plus grande quantité dans la saison des pluies & après de grands orages.

Les mines d'or & de diamant, ajoutées à une riche culture, devoient faire du Brésil la premiere colonie du monde : mais il falloit la préserver des troubles intérieurs & des invasions étrangeres. On s occupa de ce double objet.



CHAPITRE LV.

Mesures prises par la cour de Lisbonne, pour s'assurer le produit de ses mines.

Toutes les mines se trouvoient réunies dans les capitaineries de Saint-Vincent, de Rio-Janeiro, ou dans les terres limitrophes. Quelques-unes étoient entre les mains des Paulistes, & les autres étoient exposées à leurs courses. Comme le nombre & la valeur de ces brigands ne permettoit pas d'espérer qu'on les réduiroit par la force à l'obéissance, on prit le parti de négocier avec eux. L'impossibilité de jouir de leurs nouvelles richesses, sans une communication facile avec les ports où se trouvoient le luxe & les commodités de l'Europe

les rendit plus faciles qu'on ne le penſoit. Ils conſentirent à payer, comme les autres Portugais, le quint de leur or; mais ils régloient eux-mêmes à quoi devoit monter ce tribut, & il ne fut jamais ce qu'il devoit être. Le gouvernement étoit aſſez ſage pour fermer les yeux ſur cette infidélité. Il prévoyoit que les liaiſons & le nouveau genre de vie des Pauliſtes adouciroient leurs mœurs, & que tôt ou tard, on les mettroit dans la dépendance. L'époque de cette révolution parut arrivée vers l'an 1730. Un homme éloquent, actif, délié, réuſſit à ſéduire les plus accrédités de ces aventuriers, & la foule ſuivit leur exemple. La république entiere reconnut l'autorité de la cour de Lisbonne, de la même maniere que tous les Porgais qui étoient dans le Bréſil.

On n'avoit pas attendu ce grand ſuccès pour fortifier Rio-Janeiro, l'entrepôt du produit de la plupart des mines & de toutes les denrées qu'on tire des capitaineries voiſines pour la conſommation de l'Europe. La baie où elle eſt ſituée, fut découverte, en 1525 par Dias de Solis. Des proteſtants François perſécutés dans leur patrie, & conduits par Villegagnon, y formerent, en 1555, un petit établiſſement. C'étoit quinze ou vingt cabanes, conſtruites de branches d'arbres & couvertes d'herbes, à la maniere des ſauvages voiſins. Quelques foibles boulevards qu'on avoit élevés pour y placer du canon, lui firent donner le nom de Fort de Coligni. Il fut détruit trois ans après par Emmanuel de Sa, qui jeta ſur le continent les fonde-

ments d'une ville que la culture du tabac & sur-tout du sucre, rendirent considérable dans la suite. Sa position au vingt-deuxieme degré vingt minutes de latitude australe, l'éloignoit assez de l'ancien monde, pour qu'on pût raisonnablement penser que de médiocres fortifications suffiroient à sa défense. Mais la tentation de l'attaquer ayant augmenté à proportion de ses richesses, on crut devoir multiplier les ouvrages. Ils étoient déjà fort considérables, lorsqu'en 1711, du Guay-Trouin s'en rendit le maître, avec une audace & une capacité qui ajouterent beaucoup de gloire à une vie qu'il avoit déjà si fort illustrée. Les nouvelles fortifications qu'on a depuis ajoutées aux fortifications que les François avoient emportées, n'ont pas rendu la place plus difficile à prendre, parce qu'elle peut être attaquée par d'autres côtés, où la descente est très-praticable. Si l'or pénetre dans les tours d'airain à travers les portes de fer, le fer renverse encore plus sûrement les portes qui défendent l'or & les diamants. Aussi le ministere de Lisbonne ne s'est-il pas borné à faire fortifier Rio-Janeiro.

Entre la capitainerie de Saint-Vincent & l'embouchure de la Plata, est une côte assez stérile d'environ cent cinquante lieues. Comme rien n'invitoit les Portugais à s'y établir, elle avoit toujours été négligée. L'or trouvé récemment dans les rivieres qui arrosent ces déserts, a attiré quelques colons; & le gouvernement s'est occupé du soin de donner quelque stabilité à cette nouvelle source de richesses.

On a établi quelques poſtes ſur la côte, & fortifié ſur-tout Sainte-Catherine.

Cette iſle, qui n'eſt ſéparée du continent que par un canal très-étroit, eſt d'environ neuf lieues de long ſur deux de large. Quoique ſes terres ne ſoient pas baſſes, elle n'eſt pas apperçue, de bien loin; parce que les montagnes du continent voiſin la couvrent de leur ombre.

Les navigateurs y trouvent un printemps continuel, des eaux excellentes, une grande abondance de bois, des fruits exquis & variés, les légumes que le matelot deſire, un climat pur par-tout, excepté dans le port, où les hauteurs voiſines interceptent la circulation de l'air, & entretiennent une humidité nuiſible.

Cent cinquante ou deux cents brigands qui s'étoient réfugiés dans l'iſle au commencement du ſiecle, reconnoiſſoient l'autorité du Portugal; mais ſans adopter ſes intérêts excluſifs. Ils recevoient indifféremment les vaiſſeaux de toutes les nations qui alloient à la mer du Sud, & leur livroient leurs productions pour des armes, de l'eau-de-vie, des toiles & des habits. Avec le mépris de l'or, ils avoient pour toutes les commodités que la nature ne leur fourniſſoit pas, une indifférence qui eût fait honneur à des hommes vertueux.

L'écume & le rebut des ſociétés policées, peut former quelquesfois une ſociété bien ordonnée. C'eſt l'iniquité de nos loix; c'eſt l'injuſte répartition des biens, ce ſont les ſupplices & les fardeaux de la miſere; c'eſt l'inſolence & l'impunité des richeſſes, c'eſt l'abus

du pouvoir, qui fait souvent des rébelles & des criminels. Réunissez tous ces malheureux que la rigueur outrée des loix ; souvent injustes, a bannis de la société ; donnez-leur un chef intrépide, généreux, humain, éclairé ; vous ferez de ces brigands un peuple honnête, docile, raisonnable. Si ses besoins le rendent guerrier, il deviendra conquérant ; & pour s'agrandir, fidele observateur des loix envers lui-même, il violera le droit des nations : tels furent les Romains. Si, faute d'un conducteur habile, il est abandonné à la merci des hasards & des événements, il sera méchant, inquiet, avide, sans stabilité, toujours en guerre, soit avec lui-même, soit avec ses voisins : tels furent les Paulistes. Enfin, s'il peut vivre plus aisément des fruts naturels de la terre, ou de la culture & du commerce, que du pillage ; il prendra les vertus de sa situation, les doux penchants qu'inspire l'intérêt raisonné du bien-être. Civilisé par le bonheur & la sécurité d'une vie honnête, paisible, il respectera dans tous les hommes les droits dont il jouit, & fera un échange de la surabondance de ses productions avec les commodités des autres peuples : tels furent les réfugiés de l'isle Sainte-Catherine.

Exilés par la crainte des peines atroces qui suivent trop souvent des fautes médiocres; ils formerent un établissement de commerce, avantageux même pour l'état qui les avoit repoussés de son sein. Vers l'an 1738, on leur donna un gouverneur & des soldats ; on entoura leur port de fortifications. Comme il est

fort ſupérieur à tous ceux de cette côte, il eſt aiſé de prévoir que, ſi les richeſſes des environs répondent à l'eſpérance qu'on en a conçue, ce repaire de bandits deviendra avec le temps la principale colonie du Bréſil, le port le plus conſidérable de l'Amérique Méridionale.



CHAPITRE LVI.

Moyens employés pour ranimer dans le Bréſil la culture abandonnée pour les mines.

IL paroît aſſez prouvé, par les détails où nous ſommes entrés, que la cour de Liſbonne a pris les meſures les plus ſages pour s'aſſurer le produit des mines. La culture des terres n'a pas également attiré ſon attention, ou ne l'a pas fixée ſi heureuſement. Cette précieuſe ſource de richeſſes ſe trouvoit cependant dans un état de criſe qui exigeoit des réflexions profondes.

Toutes les nations de l'Europe qui avoient formé des établiſſements en Amérique, commençoient à y cultiver les productions qui avoient long-temps enrichi le Bréſil. Cette concurrence avoit fait tomber le prix de ces denrées ; & les Portugais, ſans rien retrancher de leur travail, voyoient diminuer tous les jours leur revenu. Ils ſe dégoûtoient de leurs occupations, lorſque l'eſpérance de faire une fortune brillante en ramaſſant de l'or, en détermina un grand nombre à les abandonner. Si

la métropole, moins enflée de cette nouvelle veine de richesses, eût connu ses vrais intérêts, elle eût prévenu les malheurs qui devoient naître de cette prospérité. Elle le pouvoit aisément, en supprimant les droits énormes que payoient ses colonies pour les marchandises qu'elles envoyoient ou qu'elles recevoient, & en donnant, s'il l'eût fallu, des encouragements que ses nouveaux trésors la mettoient en état de prodiguer. A ces conditions, le cultivateur, qui ne pouvoit pas ignorer la supériorité de son sol sur celui des Antilles, ni ses autres avantages sur les colons qui exploitoient ces isles, auroit persévéré dans un travail qui, sans trouble & sans incertitude, lui auroit assuré de l'aisance, ou même des richesses.

Tous ceux qui ont porté un œil attentif sur le Nouveau-Monde, sont instruits que les côtes du Brésil sont très-fertiles. Les cannes à sucre y sont plus fortes que celles des colonies rivales; & les autres denrées y ont la même supériorité. On n'y est pas réduit à exploiter des campagnes maigres ou épuisées. Le terrein est si étendu, qu'on peut quitter un sol qui se lasse, pour en prendre un nouveau qui offre des récoltes faciles & abondantes. L'intérieur du pays n'attend que des bras qui veuillent semer; & quantité de fleuves navigables s'offrent d'eux-mêmes au transport des denrées. Des ouragans destructeurs, des sécheresses dévorantes ne ruinent jamais les travaux. On voit peu de positions au Brésil où les intempéries de l'air abrègent des jours utilement employés; & il n'y en

a aucune où on éprouve ces affreuſes mortalités, qui déſolent ſi ſouvent tant de contrées de l'Amérique. Toute entrepriſe devient aiſée, par le ſecours des innombrables troupeaux qui couvrent les campagnes. L'eſclave n'eſt pas dans l'impatience de voir arriver à travers des mers vaſtes & orageuſes une nourriture, ſouvent trop chere, pour n'être pas quelquefois inſuffiſante ; il la trouve ſur la terre même qu'il cultive, ſaine, abondante & preſque ſans ſoin. Son maître, de ſon côté, ne craint pas d'être au terme de ſa fortune ; il ſait bien que la colonie n'eſt pas au dixieme de ſa culture. Cent cinquante mille noirs qui y ſont employés, & qu'on recrute tous les ans de ſept ou huit mille, peuvent être aiſément multipliés. L'uſage où eſt le colon de les tirer directement d'Afrique ne lui laiſſe pas craindre la négligence, l'ineptie, l'avidité des négociants d'Europe. Ses vaiſſeaux ont le double avantage de s'arrêter peu au terme de leur trait, & d'avoir, ſoit en allant, ſoit en revenant, une traverſée courte & facile.

Malgré tant de facilités, la culture du Bréſil étoit réduite à vingt-deux millions peſant de ſucre brut, à onze ou douze mille ballots de tabac, à un peu de ſalſepareille, de cacao, de café, de ris, d'indigo. Ces exportations étoient groſſies par quelques fanons de baleine, par du bois de teinture & de conſtruction, de marqueterie, par quatorze ou quinze mille cuirs.

Entre tous les moyens d'augmenter les pro-

duis d'une ſi riche contrée, le miniſtere Portugais a préféré la liberté des Bréſiliens, comme le plus ſûr, le moins diſpendieux & le plus humain. On a déclaré, en 1755, qu'à l'avenir tous les ſujets volontaires ou forcés de la couronne, ſeroient citoyens dans toute l'étendue du terme. Ils doivent jouir de ce titre, aux mêmes conditions que les Européens. On ne leur impoſe pas d'autres obligations; la même carriere eſt ouverte à leurs talents, & ils peuvent arriver aux mêmes honneurs. Il n'eſt point de puiſſance qui ait traité avec autant d'humanité ſes ſujets du nouveau-monde. Cette ſingularité, qui auroit dû frapper tous les eſprits, n'a pas été ſeulement remarquée. On s'occupe de politique, de guerre, de plaiſir, de fortune. Une révolution favorable à l'humanité, échappe à tous les yeux, même au milieu du dix-huitieme ſiecle; de ce ſiecle de lumieres, de philoſophie. On parle de bien public, & l'on ne le voit pas; l'on ne le ſent pas.

Le Portugal ſeroit vengé de cette indifférence, ſi le nouveau ſyſtême avoit le ſuccès qu'on s'en eſt promis. On verroit les Bréſiliens s'attacher à la culture des terres, & en multiplier les productions. Leur travail les mettroit en état de ſe procurer des commodités ſans nombre, dont ils n'ont pas joui. Le ſpectacle de leur bonheur dégoûteroit les ſauvages de leurs forêts, & les fixeroit à un genre de vie plus paiſible. De proche en proche, un exemple ſi ſéduiſant auroit la plus féconde influence; & avec le temps, tout le Bréſil ſe

trouveroit civilisé. La confiance s'établiroit entre les Américains & les Européens, & ils ne formeroient qu'un peuple. Tout agiroit de concert pour produire le fond d'un commerce immense à la métropole, qui, de son côté, ne négligeroit rien pour fournir aux consommations tous les jours plus étendues de la colonie. Une balance exacte peseroit leurs intérêts réciproques; & l'on écarteroit avec soin tout ce qui pourroit troubler l'harmonie d'une liaison si précieuse. Enfin les Portugais auroient réparé, par un seul acte d'humanité, tous les maux qu'ils ont faits aux habitants du nouveau-monde.

Malheureusement ces douces espérances sont chimériques. Pour qu'on pût se flatter raisonnablement de les voir réalisées; il auroit fallu préparer de loin un si grand changement. On auroit peut-être fait goûter insensiblement aux Brésiliens les douceurs de la société. On les auroit formés aux travaux utiles. On auroit vaincu peu-à-peu leur paresse naturelle. On les auroit accoutumés au desir de la propriété. Après avoir ouvert ces douces voies à une heureuse révolution, il seroit encore resté beaucoup de choses à faire, qui paroissent avoir échappé à la prévoyance du ministere. On n'a pas assigné des terres aux nouveaux citoyens dans des lieux commodes. On ne leur a pas fait les avances nécessaires. Des guides éclairés n'ont pas conduit leurs pas. Leurs chefs n'ont pas été humains & désintéressés. On n'a donc rien fait pour la fortune publique, en donnant la liberté

civile aux Brésiliens ; & l'on a beaucoup fait contr'elle, en l'ôtant aux Européens qu'on a asservis au monopole toujours tyrannique d'un privilege exclusif. Personne n'avoit prévu, n'avoit soupçonné un arrangement si opposé au génie de la nation.



CHAPITRE LVII.

Monopoles établis pour le commerce du Brésil.

LE Portugal a fait, sans le secours d'aucune compagnie, des découvertes immenses en Afrique, & dans les deux Indes. De simples sociétés de négociants dans lesquelles s'intéressoient les rois, les princes & la noblesse, expédierent des flottes nombreuses pour ces trois parties du monde, éleverent le nom Portugais au dessus des plus grands noms, & furent les auteurs de la révolution la plus importante, la plus intéressante, en fait de commerce, que l'Univers eût encore éprouvée. On ne se feroit pas attendu qu'un peuple qui, dans des temps de barbarie, avoit saisi les avantages inestimables de la concurrence, finiroit par adopter dans un siecle de lumiere un systême destructeur qui, rassemblant dans une petite partie du corps politique les principes du mouvement & de la vie, ne laisse dans tous le reste que l'inertie & la mort.

Ce systême a été conçu au milieu des ruines

de Lisbonne, quand la terre, repoussant pour ainsi dire ses habitants de son sein, ne leur laissoit d'asyle & de salut que sur la mer ou dans le nouveau-monde. Les terribles secousses qui avoient renversé cette superbe capitale, se renouvelloient encore ; les feux qui l'avoient réduite en cendres étoient à peine éteints, lorsqu'on établit une compagnie exclusive pour vendre à l'étranger les vins si connus sous le nom de Porto, qui forment la boisson de beaucoup de colonies, d'une partie du Nord, surtout de l'Angleterre. La ville de Porto, devenue par sa population, ses richesses & son activité, la premiere du royaume, depuis que Lisbonne avoit commedisparu, crut, avec raison, son commerce anéanti par cette funeste aliénation des droits de la nation entiere en faveur d'une association. La province entre Douro & Minho, la plus fertile de l'état, ne fonda plus d'espérance sur sa culture. Le désespoir porta les peuples à la sédition, & la sédition rendit le gouvernement cruel. Douze cents personnes furent livrées au bourreau, condamnées aux travaux publics, reléguées dans les forts d'Afrique, ou réduites à la mendicité par la confiscation de leurs biens. Le monopole, qui avoit occasionné ces malheurs, continua. Il dure encore avec toutes les calamités qui avoient été prévues, par les esprits les moins éxercés aux spéculation politiques.

Cette fatale expérience, qui auroit dû éclairer le ministere, ne fit aucune impression sur lui. Déjà il avoit créé, dès le 6 juin 1755, la compagnie

compagnie de Maragnon ; & loin de revenir fur fes pas, il érigea quatre ans après, la compagnie de Fernambuc, qui achevoit de mettre dans les fers toute la partie feptentrionale du Bréfil. Douze cents actions forment le fonds de la premiere, & trois mille quatre cents ceux de la feconde. Leur privilege doit durer vingt ans, & les étrangers qui vivent en Portugal, peuvent s'y intéreffer. Elle exercent une tyrannie affreufe fur l'immenfe côte qui leur a été abandonnée. Cet attentat contre la liberté publique, contre le droit de propriété, a jeté dans tous les cœurs, des fentiments de haine qu'une diminution fenfible de productions nourrit continuellement.

Nous ignorons quèls font les motifs qui ont déterminé la cour de Lisbonne à une opération qui a révolté tous les ordres de l'état, toutes les parties de la monarchie. Il n'eft pas poffible qu'une conduite fi tyrannique n'ait eu d'autre but que d'empêcher le commerce interlope, comme on l'a publié. Outre que les compagnies exclufives font plus propres, par leur nature, à étendre, qu'à refferrer la contrebande, on fait qu'il ne s'en fait pas dans le Bréfilfeptentrional, feule partie de la colonie qui foit foumifeau monopole. Toutes les liaifons étrangeres qu'entretient cette partie du nouveau-monde, fe réduifent aux relations de Sainte-Catherine avec les vaiffeaux qui fréquentent la mer du Sud, & à celles de Rio-Janeiro avecles navigateurs des différentes nations, qui, fous divers prétextes, relâchent dans fon port,

quand ils vont aux Indes Orientales ou qu'ils en reviennent.

Quelles que soient les raisons qui ont donné l'existence aux compagnies exclusives, on peut assurer que le Portugal n'est pas la puissance de l'Europe qui a le plus perdu à un systême si déraisonnable. Ce royaume a contracté la funeste habitude d'être en quelque maniere simple spectateur du commerce qui se fait dans ses colonies. Un aveuglement si singulier, s'est formé par degrés.



CHAPITRE LVIII.

Causes de la décadence du Portugal & de ses colonies.

LES premieres conquêtes des Portugais en Afrique & en Asie, n'étoufferent pas les racines de leur industrie. Quoique Lisbonne fût dévenu le magasin général des marchandises des Indes, ses manufactures de soie & de laine se soutinrent. Elles suffisoient à la consommation de la métropole & du Brésil. L'activité nationale s'étendoit à tout, & couvroit en quelque maniere un vuide de population qui augmentoit tous les jours. Parmi la foule des calamités, dont la tyrannie Espagnole écrasa le royaume, on n'eut pas à déplorer la cessation du travail intérieur. Le nombre des métiers n'avoit

guere diminué, lorsque le Portugal recouvra sa liberté.

L'heureuse révolution qui plaça le duc de Bragance sur le trône, fut l'époque de cette décadence. L'enthousiasme saisit les peuples. Une partie passa les mers, pour aller défendre les possessions éloignées, contre un ennemi qu'on croyoit plus redoutable qu'il ne l'étoit. Le reste s'arma pour couvrir les frontieres. L'intérêt général fit taire les intérêts particuliers, & tout citoyen s'occupa uniquement de la patrie. Il devoit arriver naturellement que, lorsque le premier feu seroit passé, chacun reprendroit ses occupations. Malheureusement la guerre cruelle qui suivit ce grand événement, fut accompagnée de tant de ravages dans un pays ouvert de tous côtés, qu'on aima mieux ne pas travailler, que de s'exposer à voir ruiner continuellement le fruit de ses travaux. Le ministere favorisa cette inaction par des mesures dont on ne peut le blâmer trop sévérement.

Sa position le mettoit dans la nécessité de former des alliances. La politique seule lui assuroit celle de tous les ennemis de l'Espagne. Les avantages qu'ils devoient retirer de la diversion du Portugal, ne pouvoit manquer de les attacher à ses intérêts. Si la nouvelle cour avoit eu des vues aussi étendues que son entreprise le faisoit présumer, elle auroit senti qu'il étoit inutile de faire des sacrifices pour aquérir des amis. Une précipitation funeste, ruina ses affaires. Elle livra son commerce à des puis-

sances presque aussi intéressées qu'elle-même à sa conservation. Cet aveuglement leur fit croire qu'elles pouvoient tout hasarder, & elles étendirent infiniment les privileges qu'on leur avoit accordés. L'industrie Portugaise fut entiérement écrasée par cette concurrence. Une faute du ministere de France la releva.

Cette couronne, qui n'avoit qu'un peu de mauvais tabac & pas encore de sucre, s'avisa, en 1644, sans raison même apparente, d'interdire l'entrée des sucres & du tabac du Bréfil. Le Portugal défendit, par représailles, l'entrée des manufactures Françoises, les seules qui y eussent alors de la faveur. Genes s'empara aussi-tôt de la fourniture des soieries, qu'elle a toujours conservée depuis; mais la nation, après quelques incertitudes, commença, en 1681, à fabriquer elle-même ses laineries. Des ouvriers Anglois mirent le peuple, qui avoit emprunté leur industrie, en état de proscrire, en 1684, plusieurs especes de draps étrangers, & bientôt après ceux de toute espece.

L'Angleterre, qui avoit élevé en Portugal son commerce sur les ruines de celui de France, vit, avec chagrin, ces arrangements. Elle travailla long-temps à se rouvrir la communication qu'on lui avoit fermée. Plus d'une fois elle crut l'avoir recouvrée, lorsqu'elle se trouva plus éloignée que jamais de ses espérances. On ne pouvoit prévoir où tant de mouvements aboutiroient; lorsqu'il se fit dans le systême politique de l'Europe, un changement qui bouleversa toutes les idées.

Un petit fils de Louis XIV fut appellé au trône d'Espagne. Toutes les nations furent effrayées de l'agrandissement d'une maison, qu'on trouvoit déjà trop ambitieuse & trop redoutable. Le Portugal, en particulier, qui n'avoit vu jusqu'alors dans la France qu'un appui solide, n'y voulut plus voir qu'un ennemi qui desireroit nécessairement, qui procureroit peut-être son oppression. Cette inquiétude le précipita dans les bras de l'Angleterre, qui, accoutumée à tourner toutes les négociations à l'avantage de son commerce, n'eut garde de négliger une occasion si favorable. Son ambassadeur Méthuen, négociateur profond & délié, signa, le 27 décembre 1703, un traité par lequel la cour de Lisbonne s'engageoit à permettre l'entrée de toutes les étoffes de laine de la Grande-Bretagne, sur le même pied qu'avant leur prohibition; à condition que les vins de Portugal paieroient un tiers de moins que ceux de France aux douanes d'Angleterre.

Les avantages de cette stipulation, bien réels pour l'une des deux parties, n'étoient qu'apparents pour l'autre. L'Angleterre qui obtenoit un privilege exclusif pour ses manufactures, puisqu'on laissoit subsister l'interdiction pour celles des autres nations, n'accordoit rien de son côté, ayant déjà établi pour son intérêt particulier, ce qu'elle avoit l'art de faire valoir au Portugal comme une grande faveur. Depuis que la France ne tiroit plus de draps de la Grande-Bretagne, on s'étoit apperçu que la cherté de ses vins nuisoit trop à la balance, & l'on avoit cherché à en

diminuer la consommation, par l'augmentation des droits. Cette rigueur a été poussée plus loin par les mêmes motifs ; sans qu'on ait cessé de la faire envisager à la cour de Lisbonne, comme une preuve de l'attachement qu'on avoit pour elle.

Les manufactures Portugaises ne purent soutenir la concurrence Angloise. Elles disparurent. La Grande-Bretagne habilla son nouvel allié ; & comme ce qu'elle achetoit de vin, d'huile, de sel, de fruits, n'étoit presque rien en comparaison de ce qu'elle vendoit, il fallut lui livrer l'or du Bréfil. La balance pencha de plus en plus de son côté ; & il n'étoit guere possible que cela fût autrement.

Tous ceux qui se sont élevés à la théorie du commerce, ou qui en ont suivi les révolutions, savent qu'un peuple actif, riche, intelligent, qui est parvenu à s'en approprier une branche principale, ne tarde pas à s'emparer des autres branches moins considérables. Il a de si grands avantages sur ses concurrens, qu'il les dégoûte, & se rend le maître des contrées qui servent de théatre à son industrie. C'est ainsi que la Grande-Bretagne a réussi à envahir tous les produits du Portugal & de ses colonies.

Elle lui fournit son vêtement, sa nourriture, sa clincaillerie, les matériaux de ses édifices, tous les objets de son luxe ; elle lui renvoie ses propres matieres manufacturées. Un million d'Anglois, artisans ou cultivateurs, sont occupés de ces travaux.

Elle lui fournit des vaisseaux, des munitions

navales, des munitions de guerre pour ses établissements du nouveau-monde, & fait toute sa navigation dans l'ancien.

Elle fait tout le commerce d'argent du Portugal. On en emprunte à trois ou trois & demi pour cent à Londres, & on le négocie à Lisbonne, où il en vaut dix. Au bout de dix ans, le capital est payé pour les intérêts, & il se trouve encore dû.

Elle lui enleve tout le commerce intérieur. Des maisons Angloises établies à Lisbonne, reçoivent les marchandises de leur patrie, & les distribuent à des marchands répandus dans les provinces, qui les vendent le plus souvent pour le compte de leurs commettants. Un modique salaire est l'unique fruit de cette industrie, avilissante pour une nation qui travaille chez elle-même au profit d'une autre.

Elle lui enleve jusqu'à la commission. Les flottes destinées pour le Brésil, appartiennent en entier aux Anglois. Les richesses qu'elles rapportent doivent leur revenir. Ils ne souffrent pas seulement que ces produits passent par les mains des Portugais, dont ils n'empruntent & n'achetent que le nom, parce qu'ils ne peuvent s'en passer. Ces étrangers disparoissent aussi-tôt qu'ils sont parvenus au degré de fortune qu'ils s'étoient proposé; ils tiennent l'état aux dépens duquel ils se sont enrichis, dans un épuisement continuel. Il est prouvé par les registres des flottes, que dans l'espace de soixante ans, c'est-à-dire, depuis la découverte des mines jusqu'en 1756, il est sorti du Brésil,

en or, deux milliards quatre cents millions de livres; & cependant tout le numéraire de Portugal se réduisoit, en 1754, à quinze ou vingt millions. Cet état en devoit alors plus de soixante-douze. Il est aisé de juger par-là de sa situation.

Mais ce que Lisbonne a perdu, Londres l'a gagné. L'Angleterre n'étoit appellée par ses avantages naturels, qu'à être une puissance du second ordre. Quoique les changements arrivés successivemnt dans sa religion, dans son gouvernement, dans son industrie, eussent amelioré sa situation, augmenté ses forces, developpé son génie; il ne lui étoit pas possible de parvenir à un premier rôle. Elle avoit éprouvé que ces moyens, qui, dans les gouvernements anciens, pouvoient élever un peuple à tout, lorsque sans liaisons avec ses voisins, il sortoit pour ainsi dire seul de son néant, n'étoient pas suffisants dans les temps modernes, où la communication des peuples rendant les avantages de chacun communs à tous, laissoit au nombre & à la force leur supériorité naturelle. Depuis que les soldats, les généraux, les nations se vendoient pour faire la guerre, depuis que l'or ouvroit tous les cabinets & faisoit tous les traités; l'Angleterre avoit appris que la grandeur d'un état dépendoit de ses richesses, & que sa puissance politique se mesuroit sur la quantité de ses millions. Cette vérité, qui avoit dû sans doute affliger son ambition, lui devint favorable aussi-tôt qu'elle eut déterminé le Portugal à recevoir d'elle ses premiers besoins, &

qu'elle l'eut lié, par des traités à la nécessité de les recevoir toujours. Dès-lors ce royaume se trouva dans la dépendance de ses faux amis, pour la nourriture & le vêtement. C'étoit, selon l'expression d'un politique, comme deux ancres que les Bretons avoient jetées dans cet empire. Ils allerent plus loin : ils lui firent perdre toute considération, tout poids, tout mouvement dans la combinaison des affaires générales, en lui persuadant de n'avoir ni forces ni alliances. Reposez-vous sur nous de votre sûreté, lui disoient les Anglois; nous négocierons, nous combattrons pour vous. C'est ainsi que, sans avoir prodigué ni sang ni travaux, sans avoir éprouvé aucun des maux qu'entraînent les conquêtes, ils se rendirent bien plus maîtres du Portugal, que celui-ci ne l'étoit des mines du Brésil.

Tout se tient dans la nature & dans la politique. Il est difficile, impossible peut-être, qu'une nation perde son agriculture, son industrie, sans voir tomber chez elle les arts libéraux, les lettres, les sciences, tous les bons principes de police & d'administration. Le Portugal est une triste preuve de cette vérité. Depuis que la Grande-Bretagne l'a condamné à l'inaction, il est tombé dans une barbarie qui ne paroît pas croyable. La lumiere qui a brillé dans l'Europe entiere, en s'arrêtant aux Pyrénées qui semblent la repousser, n'est pas arrivée jusqu'à ses portes. On a vu même cette nation rétrograder, & s'attirer le mépris des peuples, dont elle avoit excité l'émulation &

provoqué la jalousie. L'avantage qu'eut cet état d'avoir joui d'excellentes loix, tandis que les autres états gémissoient dans une confusion horrible ; cet avantage inestimable ne lui a servi de rien. Il a perdu le fil de son génie dans l'oubli des principes de la raison, de la morale, de la politique. Les efforts qu'il pourroit faire, pour sortir de cet état de paralysie ou d'aveuglement, pourroient bien n'être pas heureux ; parce qu'il se trouve difficilement de bons réformateurs dans la nation qui en a le plus besoin. Les hommes propres à changer la face des empires, ont communément une origine éloignée. Ils ne sont guere l'ouvrage du moment. Presque toujours, ils ont des précurseurs qui ont réveillé les esprits, qui les ont disposés à recevoir la lumiere, qui ont préparé les instruments nécessaires pour opérer les grandes révolutions. Comme cette chaîne de moyens & de préparatifs ne paroît pas encore s'être formée en Portugal ; il sera réduit à ramper long-temps, s'il n'adopte les maximes des peuples éclairés, avec les précautions convenables à sa situation ; s'il n'appelle des étrangers capables de le diriger.



CHAPITRE LIX.

Moyens pour rétablir le Portugal & ses colonies

LE premier pas vers le bien, ce pas ferme & vigoureux sans lequel tous les autres seroient chancelants, incertains, inutiles, peut-être dangereux, sera de secouer le joug de l'Angleterre. Dans sa situation actuelle, le Portugal ne sauroit se passer des marchandises étrangeres; il est donc de son intérêt d'établir la plus grande concurrence possible de vendeurs, afin de diminuer la valeur de ce qu'il est obligé d'acheter. Comme il n'a pas moins d'intérêt à se défaire du superflu de son sol & de celui de ses colonies, il doit, par la même raison, attirer dans ses ports le plus qu'il pourra d'acheteurs, pour augmenter la masse & le prix de ses exportations. Rien ne contrarie ces arrangements économiques.

Le traité de 1703 n'oblige le Portugal qu'à recevoir les étoffes de laine d'Angleterre, aux conditions stipulées avant l'interdiction. On peut faire jouir du même avantage les autres nations, sans s'exposer au reproche d'avoir manqué à aucun engagement. Une liberté donnée à un peuple, ne fut jamais un privilege exclusif & perpétuel qui pût ôter au prince de qui il émanoit, le droit de le communiquer à

d'autres peuples. Il reste toujours nécessairement le juge de ce qui convient à son état. On ne conçoit pas ce que le ministere Britannique pourroit opposer de raisonnable à un roi de Portugal qui lui diroit : je veux attirer chez moi des négociants qui habilleront, qui nourriront mes sujets à aussi bon marché, à meilleur marché que vous ; des négociants qui emporteront les productions de mes colonies dont vous ne voulez que l'or.

On peut juger de l'effet que produiroit une conduite si sage, par les événements arrivés indépendamment de cette résolution. Le Portugal reçoit annuellement pour soixante-dix millions en marchandises étrangeres, qu'il paie avec le produit de son sol, avec son or & ses diamants, ou dont il reste débiteur. L'appât d'un gain de trente-cinq pour cent, qui est ordinaire dans ce commerce, invite toutes les nations à s'y intéresser le plus qu'il leur est possible ; sans qu'elles en soient détournées par la crainte bien fondée de n'être pas payées, ou de ne l'être que fort tard. Les efforts de la plupart n'ont pas été infructueux. La France & l'Italie sont parvenues à s'approprier le tiers de ces importations. La Hollande, Hambourg & le reste du Nord y entrent pour la même quantité. Le reste est le partage de l'Angleterre, qui autrefois absorboit presque tout. Il est prouvé par les registres de ses douanes, que dans l'espace de cinq ans, ou depuis 1762 jusqu'en 1766 inclusivement, elle n'a envoyé en Portugal que pour 95, 613, 547 livres 10 sols de

marchandises: qu'elle a reçu pour 37, 761, 075 livres en denrées, & que la solde en argent n'a été que de 57, 692, 475 livres.

Ce qui trompe l'Europe entiere sur l'étendue du commerce Anglois, c'est que tout l'or du Brésil prend la route de la Tamise. Cet écoulement paroît une suite naturelle & nécessaire des affaires de cette nation. On ignore que les métaux ne peuvent sortir librement du Portugal; qu'il n'est possible de les en extraire que par des vaisseaux de guerre qui ne sont pas visités; que la Grande-Bretagne en expédie deux toutes les semaines, aussi réguliérement que la mer le permet; que ces bâtiments portent les richesses de tous les peuples dans leur isle, d'où les négociants, répandus dans différentes contrées, les retirent en nature ou en lettres de change, en payant un pour cent.

Le ministere Britannique, que ces apparences brillantes n'aveuglent pas sur la diminution de la plus précieuse branche de son commerce, se donne depuis quelque temps des mouvements incroyables pour la rétablir dans son premier état. Ses soins n'auront nul succès; parce que c'est un de ces évenements qui ne sont pas du ressort de la politique. Si le mal prenoit sa source dans des faveurs accordées aux nations rivales de l'Angleterre; si cette couronne avoit été dépouillée des privileges dont elle étoit en possession, des négociations heureusement conduites, pourroient opérer une nouvelle révolution. Mais la cour de Lisbonne n'a jamais varié dans sa conduite, ni avec la Grande-

Bretagne, ni avec les autres états. Ses sujets n'ont été décidés à donner la préférence aux marchandises qui leur étoient offertes par toutes les parties de l'Europe, que parce que celles de leurs anciens amis, accablées par le poids des taxes, leur revenoient à un prix exorbitant. Les Portugais obtiendront encore à meilleur marché plusieurs des choses qu'ils achetent, lorsque leur gouvernement aura établi dans ses ports l'égalité entre tous les peuples.

Après avoir diminué les désavantages de son commerce purement passif, la cour de Lisbonne doit travailler à lui donner de l'activité. Son penchant, le goût du siecle, le pouvoir de la renommée, paroissent la décider pour les manufactures. Déjà l'on fait, dans l'intérieur du royaume, une assez grande quantité de grosses étoffes; quoique la laine soit trop courte pour y être très-propre, & qu'il fût convenable de la destiner à d'autres usages. L'état fait fabriquer à Lisbonne & à Lamego, des soieries qui lui coûtent plus qu'elles ne valent. Si l'on ne travaille pas à des étoffes d'or ou d'argent, c'est que l'usage en est sévérement proscrit dans la métropole & dans les colonies. Nous avons prouvé que cette espece d'industrie ne convenoit pas à l'Espagne. Les mêmes raisons l'interdisent au Portugal. Il doit plutôt tourner ses vues vers l'agriculture.

Son climat est favorable à la production des soies. Elles y furent autrefois très-abondantes. C'étoient des Juifs baptisés, qui les cultivoient & les travailloient. L'inquisition, plus sévere &

plus puissante sous la maison de Bragance, qu'elle ne l'avoit été au temps de la domination Espagnole, les persécuta. La plupart des fabricants se réfugierent dans le royaume de Valence; & ceux qui vendoient leur industrie, porterent leurs capitaux en Angleterre & en Hollande, dont ils augmenterent l'activité. Cette dispersion ruina successivement la culture de la soie, de sorte qu'il n'en reste point de trace. On peut la reprendre.

Il faut y joindre celle des oliviers. Elle existe. Elle fournit constamment aux besoins de l'état. Il n'y a pas même d'année où l'on n'exporte quelques huiles. Ce n'est pas assez. Il est facile au Portugal d'entrer d'une maniere plus marquée en concurrence avec les nations, qui tirent le plus d'avantage de cette production, réservée aux provinces méridionales de l'Europe.

Les laines sont également susceptibles d'augmentation. Quoiqu'elles soient inférieures à celles d'Espagne; les François, les Hollandois, les Anglois même ne laissent pas d'en emporter annuellement douze à treize mille quintaux; & ils en acheteroient une plus grande quantité encore, s'il s'en trouvoit dans les marchés. Tous ceux qui ont parcouru le Portugal avec cet esprit d'observation qui fait juger sainement des choses, pensent que la quantité en pourroit être doublée, sans faire aucun tort aux autres branches d'industrie, peut-être même en les encourageant.

Celle du sel paroît avoir été poussée avec plus de vivacité. Le Nord en tire annuellement cent

cinquante mille muids, qui peuvent coûter quinze cents mille livres. Il eſt corroſif, il diminue le poids & le goût des aliments; mais il a l'avantage de conſerver plus long-temps le poiſſon & la viande que celui de France. Cette propriété le fera plus rechercher, à meſure que la navigation ſera plus étendue.

Nous n'oſerions prédire au vin la même deſtinée. Il a ſi peu de qualité, qu'il eſt étonnant qu'une grande partie de l'Europe ait pu ſe déterminer à en faire ſa boiſſon la plus ordinaire. On comprend encore moins comment le miniſtere Portugais a abuſé de ſon autorité, pour arrêter une culture ſi avantageuſe. L'ordre d'arracher les vignes, ne peut avoir été dicté que par des intérêts particuliers ou de fauſſes vues. Le prétexte dont on s'eſt ſervi pour juſtifier une loi ſi extraordinaire, n'a trompé perſonne. Il eſt connu de tout le monde, que le terrein que couvroient les ſeps, ne peut jamais être utilement employé en grains.

Mais, quand la choſe feroit poſſible, ce ne feroit pas moins un attentat contre le droit ſacré & impreſcriptible de la propriété. Dans un monaſtere, tout eſt à tous; rien n'eſt individuellement à perſonne; les biens forment une propriété commune. C'eſt un ſeul animal à vingt, trente, quarante, mille, dix mille têtes. Il n'en eſt pas ainſi d'une ſociété. Ici, chacun a ſa tête & ſa propriété, une portion de la richeſſe générale, dont il eſt le maître & maître abſolu, dont il peut uſer ou même abu-

fer à fa difcrétion. Il faut qu'un particulier puiffe laiffer fa terre en friche, fi cela lui convient, fans que l'adminiftration s'en mêle. Si le gouvernement fe conftitue juge de l'abus, il ne tardera pas à fe conftituer juge de l'us; & toute véritable notion de propriété & de liberté fera détruite. S'il peut exiger que j'emploie ma chofe à fa fantaifie; s'il inflige des peines à la contravention, à la négligence, à la folie, & cela fous prétexte de la notion d'utilité générale & publique, je ne fuis plus le maître abfolu de ma chofe: je n'en fuis que l'adminiftrateur au gré d'un autre. Il faut abandonner à l'homme en fociété, la liberté d'être un mauvais citoyen en ce point; parce qu'il ne tardera pas à en être févérement puni par la mifere, & par le mépris, plus cruel encore que la mifere. Celui qui brûle fa denrée, ou qui jette fon argent par la fenêtre, eft un ftupide trop rare, pour qu'on doive le lier par des loix prohibitives; & ces loix prohibitives feroient trop nuifibles, par leur atteinte à la notion univerfelle & facrée de la propriété. Dans toute conftitution bien ordonnée, les foins du magiftrat doivent fe borner à ce qui intéreffe la fûreté générale, la tranquillité intérieure, la conduite des armées, l'obfervations des loix. Par-tout où vous verrez l'autorité aller plus loin, dites hardiment que les peuples font expofés à la déprédation. Parcourez les temps & les nations; & cette grande & belle idée d'utilité publique, fe préfentera à votre

imagination, sous l'image symbolique d'un Hercule qui assomme une partie du peuple aux cris de joie & aux acclamations de l'autre partie, qui ne sent pas qu'incessamment elle tombera écrasée sous la même massue.

Pour revenir au Portugal, il faut à cet état d'autres moyens que ceux qu'on a employés jusqu'ici, pour rétablir la plus importante des cultures. Elle est si languissante, que le royaume tire annuellement de l'étranger les trois quarts du bled qu'il consomme. On sait qu'avant que la nation se fût livrée à la navigation, elle approvisionnoit de grains une partie de la Méditerrannée, souvent l'Angleterre même. Ses propres besoins sollicitent aujourd'hui son activité. Il n'y a qu'une impuissance totale qui puisse justifier un gouvernement, quand qu'il met sa métropole & ses colonies dans la dépendance des autres états, pour les denrées de premiere néceffité.

La cour de Lisbonne tomberoit dans une erreur bien dangereuse, si elle pensoit que le temps seul amenera cette grande révolution. Il lui convient de la préparer par la diminution des impôts, sur-tout par l'adoucissement de leur perception, souvent plus destructive que l'impôt même. Lorsqu'on aura levé les obstacles, il faudra prodiguer les encouragements. Un des préjugés le plus funestes au bonheur des hommes, à la prospérité des empires, est celui qui veut, qu'il ne faille que des bras pour la culture. L'expérience de tous les âges, prouve

qu'on ne peut beaucoup demander à la terre, qu'après lui avoir beaucoup donné. Il n'y a peut-être pas dans le Portugal, vingt cultivateurs en état de faire les avances nécessaires. Le gouvernement doit venir à leur secours. Un revenu d'environ quarante-quatre millions, dont près de la moitié lui vient de la métropoles & le reste des colonies ; falicitera ces libéralités, souvent plus économiques que l'avarice la plus sordide.

Un premier changement en assurera d'autres. Les arts nécessaires à la culture naîtront infailliblement, & s'éleveront avec elle. De proche en proche, l'industrie étendra, poussera toutes ses branches ; & le Portugal ne montrera plus un peuple sauvage entre des peuples civilisés. On ne verra plus le citoyen forcé de languir dans le célibat, ou de s'expatrier pour trouver de l'occupation. Des maisons commodes se rétabliront sur des ruines. des atteliers remplaceront des cloîtres. Aujourd'hui semblables à des arbustes épars & rampants tristement sur le sol des plus riches mines, les sujets de cet état, presqu'anéantis, cesseront enfin de manquer de tout, avec leurs fleuves & leurs montagnes d'or. Les métaux resteront dans la circulation, & n'iront plus se perdre dans les églises. La superstition finira avec la paresse, l'ignorance, le découragement. Les esprits, qui n'aiment à s'occuper que de débauches & d'expiations, que de miracles & de sortileges, s'échaufferont sur les intérêts publics. La na-

tion débarrassée de ses entraves, rendue à son activité naturelle, prendra un essor digne de ses premiers exploits.

Le Portugal se rappellera, qu'il dut son opulence, sa gloire, sa force à sa marine, & il s'occupera des moyens de la rétablir. Il ne la verra plus réduite à dix-huit vaisseaux de guerre mal construits, mal équipés, mal armés, & à une centaine de navires marchands de six à huit cents tonneaux, qui sont dans un plus grand désordre encore. Sa population, qui, de trois millions d'ames est tombée insensiblement à dix-huit cents mille revivra pour couvrir ses ports & ses rades de flottes agissantes. Cette création sera difficile, sans doute, pour une puissance dont le pavillon n'est connu sur aucune mer d'Europe, & qui, depuis un siecle, a abandonné sa navigation à qui a voulu s'en saisir : mais un gouvernement devenu sage, surmontera tous les obstacles. Une fois parvenu à faire toute la navigation qui lui est propre, il retiendra dans l'état des sommes immenses, que le fret en fait sortir continuellement.

Ce changement influera sur le sort des isles qui dépendent du Portugal. Madere ne sera plus ouverte aux Anglois. Le soin d'en extraire vingt-cinq ou trente mille pieces de vin qu'elle produit, sera réservé à la métropole. C'est dans les rades de Lisbonne & de Porto, que toutes les nations iront se pourvoir d'une liqueur chérie dans les quatres parties du monde. Les Açores fourniront au Portugal, pour son

agriculture, pour sa consommation & pour ses salaisons, des bœufs que la sécheresse de son terroir ne lui permet pas d'élever; & il trouvera dans les isles du cap Verd, plus de mulets qu'il ne lui en faudra pour ses usages. La Nouvelle-Angleterre les y prenoit autrefois, pour les porter dans les Antilles. Une mortalité considérable, arrivée en 1750, a mis fin à ce commerce. Le vuide sera rempli dans peu, pourvu qu'on y donne une attention suivie.

Ces changements en amèneront de plus importants encore. Le Brésil, qui n'a d'autre défaut que d'être trop grand pour le Portugal; qui ne voit que quelques habitations éparses sur ses côtes; & qui ne compte de colons dans l'intérieur des terres, que ceux qui sont occupés aux mines, prendra une face nouvelle. Le gouvernement y sera réformé. On sentira à quel point on s'est égaré avec tous les peuples modernes, en portant dans le nouveau-monde toutes les absurdités que la barbarie du gouvernement féodal avoit accumulées dans l'ancien, pendant une longue suite de siecles. Un petit nombre de loix simples seront substituées aux subtilités de la chicane, qui ne sont que des raffinements ou des accroissements de tyrannie.

L'exécution de ces loix sera assurée, si les emplois ne sont pas vendus, & si l'on choisit, avec le soin convenable, les commandants de Para, de la Bahia, de Rio-Janeiro, indépendants les uns des autres, quoique le dernier ait le titre de vice-roi. La vigilance des trois chefs

fera finir les trahisons, les atrocités, que les Portugais-Brésiliens se permettent depuis trop long-temps, ou qu'ils exercent par le ministere de leurs esclaves.

Après avoir changé les mœurs, on s'occupere de l'administration. La liberté d'expédier à sa volonté des vaisseaux de la métropole, qui a succédé à la tyrannie des flottes ; cette liberté sera suivie d'autres innovations favorables. On ne bornera pas les expéditions aux rades de Lisbonne & de Porto, parce que les autres ports, également soumis aux charges publiques, doivent jouir des mêmes avantages. Les compagnies exclusives seront abolies. Cette foule d'impôts, qui font le malheur de l'Europe, cesseront d'affliger le Brésil. Il ne sera plus dévoré par des légions de traitants, qui ruinent les plus heureux travaux. La patrie principale sentira, qu'elle n'est en droit de demander à sa colonie que des productions. Ces productions elles-mêmes, ne seront pas étouffées dans leur naissance par des droits énormes, qui en arrêtent la circulation. L'or, cette richesse qui est le signe de toutes les autres, cette marchandise qui est la plus précieuse de toutes celles du Brésil, débarrassé des entraves qui interrompent sa marche, coulera librement dans les contrées qui auront fourni les objets qu'il représente. Il ne sera plus nécessaire que des vaisseaux de guerre, Hollandois, François, Anglois, couvrent ou dérobent sa sortie frauduleuse sous leur pavillon.

L'agriculture, ennoblie par la liberté, secouera le joug de l'oppression, sous laquelle l'ignorance, l'avarice & le despotisme la faisoient gémir. Les instruments de ses richesses se multiplieront tous les jours de plus en plus. Le Portugal, qui a ouvert l'Afrique aux autres peuples, y a conservé, malgré sa décadence, des avantages considérables. Il y possede de grandes colonies sur les côtes les plus favorables à la traite des esclaves, tandis que les nations rivales n'y ont que de foibles comptoirs; ressource dont quelques-unes même sont privées. Ces possessions exclusives, qui lui procurent les negres à un tiers meilleur marché qu'on ne les obtient dans les ports où ils sont achetés en concurrence, détermineront le Brésil à en multiplier le nombre, lorsqu'on aura supprimé le droit de dix pour cent mis sur la tête de ces malheureux Africains, ainsi que sur les marchandises qui arrivent d'Europe. La métropole donnera un nouvel encouragement à ce commerce, puisqu'enfin le cri de l'humanité ne peut empêcher l'ambition de le continuer, en permettant à sa colonie de faire du sel, qu'on la force aujourd'hui à tirer du Portugal même. Cette complaisance rendra les armements plus faciles, en ajoutant au manioc & au poisson séché, qui ont formé jusqu'ici la nourriture des équipages, l'usage du bœuf & du porc salés. Alors le nombre des expéditions, qui est annuellement de trente ou quarante bâtiments, depuis soixante jusqu'à cent

tonneaux, s'élevera à cent ; & si l'on veut, avec le temps, à un plus grand nombre.

On accéléreroit cette amélioration, en permettant au Brésil la navigation directe des Indes Orientales. Ce commerce convient singuliérement au Portugal, & sa politique veut qu'il l'étende le plus qu'il pourra. Comme il n'a, ni ne peut avoir des manufactures, il doit donner la préférence à des toiles, à des étoffes qui sont agréables & à bon marché, qui conviennent à son climat & à celui de ses colonies, qui sont absolument nécessaires pour ses comptoirs d'Afrique. La métropole ne feroit point de sacrifice, en associant le Brésil à cette branche de son industrie. Elle ne peut pas avoir oublié qu'elle forma, en 1721, pas une compagnie qui n'eut aucun succès. Depuis sa chûte, on n'a expédié annuellement qu'un vaisseau peu riche, qui, en revenant d'Asie, a long-temps touché à Bahia, & qui, depuis quelques années, va se rafraîchir à Angole par les ordres du gouvernement auquel il appartient. Les expéditions directes du Brésil seroient plus nombreuses. Son commerce interlope avec Buenos-Ayres lui fourniroit les piastres nécessaires à ses opérations ; & il trouveroit sur l'Amazone une partie des matériaux de sa navigation. L'abondance des bois qui couvrent les rives de ce fleuve immense, est encore inférieure à leur perfection. On sait qu'ils durent très-long-temps, qu'ils sont inaccessibles aux vers, devenus par-tout le fléau de la marine,

&

& que le ſcorbut ne s'y engendre jamais. L'obſtacle que le défaut de lin & de chanvre pouvoit apporter à ces armements, eſt actuellement levé. On a découvert dans les forêts de Bahia deux plantes très-multipliées, nommées *Gravata* & *Tieu*, dont le fil eſt très-propre pour des toiles communes, pour des voiles & des cordages. Le droit excluſif d'en fabriquer, a été malheureuſement accordé, pour quinze ans, à un particulier fixé dans le voiſinage.

Un moyen infaillible pour opérer bientôt ces grands changements, feroit d'ouvrir les ports du Bréſil à toutes les nations. Cette liberté donneroit à la colonie une activité, qu'elle n'acquerra peut-être jamais autrement. Les peuples qui pourroient y naviguer, feroient également intéreſſés à ſa proſpérité & à ſa défenſe. Elle deviendroit plus utile à ſa métropole, par l'accroiſſement progreſſif de ſes douanes, que par un monopole deſtructeur. Le Portugal, qui eſt ſans manufactures, doit avoir un ſyſtême différent des autres puiſſances de l'Europe, qui ont plus de marchandiſes qu'il n'en faut pour pourvoir aux beſoins de leurs établiſſements du nouveau-monde. La concurrence qui, peut-être, leur feroit nuiſible, lui fera néceſſairement très-avantageuſe.

Si la cour de Lisbonne ne ſe détermine pas à un parti où il eſt poſſible d'entrevoir quelques inconvénients, elle abolira, au moins, la loi qui interdit le ſéjour du Bréſil aux étrangers. Il n'y a pas cinquante ans qu'on y voyoit

des maisons Hollandoises, Angloises & Françoises, dont l'activité animoit tous les travaux. Au lieu de les éloigner par une oppression barbare, il falloit chercher à les fixer, à les multiplier. Ce n'est pas qu'absolument parlant, cette vaste contrée manque de blancs : un calcul, sur lequel on peut compter, en fait monter le nombre à près de six cents mille. On n'en voit pas autant dans aucune colonie; mais ces Portugais créoles sont si indolents, si corrompus, si passionnément livrés à leurs plaisirs, qu'ils sont devenus incapables des moindres soins, d'aucune occupation suivie. Peut-être n'est-il possible de redonner du ressort à cette race dégénérée, qu'en mettant sous ses yeux des hommes laborieux, auxquels on distribuera des terreins convenables.

Cet arrangement est facile. Aux bords des rivieres les plus navigables, on voit de grandes plaines sans propriétaires, qui offrent des richesses immenses à qui voudra les labourer. Sur les côtes même, il est facile d'établir un grand nombre de nouveaux cultivateurs. Le gouvernement qui, dans les premiers temps de la découverte, avoit cédé, sous le nom de capitaineries, des provinces entieres à de grands seigneurs, les a successivement retirées de leurs mains, en accordant en échange, des titres, des pensions, ou d'autres graces. Cette politique a fait rentrer dans les mains de la couronne, un vaste domaine qui est en friche, & dont elle peut disposer très-utilement. Une infinité de

colons Anglois, François, Hollandois, dont les habitations sont épuisées; beaucoup d'Européens, qui ont la manie, si commune dans ce siecle, de faire fortune, y porteront leur activité, leur industrie & leurs capitaux.

Pour que rien ne les détourne de prendre ce parti, il faut qu'ils n'aient pas à craindre les fureurs de l'inquisition. Ce tribunal barbare n'est pas, à la vérité, établi dans le Brésil, mais il y envoie ses satellites, plus atroces, s'il est possible, que lui-même. On n'a pas oublié que ces hommes détestables firent passer en Europe, depuis 1702 jusqu'en 1718, un nombre prodigieux de prêtres, de moines, de propriétaires de terre, de negres même, qu'ils accusoient de Judaïsme. Ces vexations ruinerent l'agriculture, au point que les flottes de 1724 & de 1725, ne trouverent point de denrées. Le gouvernement régla, en 1728, que si les colons étoient arrêtés dans la suite par le saint office, leurs propriétés ni leurs esclaves ne pourroient être saisis, & que leur fortune passeroit à leurs héritiers. Le mal qui avoit été fait, ne pouvoit être réparé par ce décret; & l'on ne doit espérer de voir la confiance rétablie, que lorsque les auteurs du désordre qui a perdu la colonie, auront eux-mêmes repassé les mers.

Cette précaution ne sera pas même suffisante, si l'on n'y ajoute celle de diminuer l'autorité du clergé. On a vu des états favoriser la corruption des prêtres, pour affoiblir l'ascen-

dant que la superstition leur donnoit sur l'esprit des peuples. Outre qu'un pareil moyen n'est pas toujours infaillible, comme le Brésil en fournit la preuve, la morale ne sauroit approuver cette politique exécrable. Il seroit plus sûr, plus convenable d'ouvrir indistinctement à tous les citoyens, les portes du sanctuaire. Philippe II, devenu le maître du Portugal, régla qu'elles seroient fermées à tous ceux dont le sang auroit été mêlé avec celui des juifs, des hérétiques, des negres & des Indiens. Cette distinction a fait prendre à un corps, déjà trop puissant, un empire dangereux. Elle a été abolie dans les établissements d'Afrique. Pourquoi ne pas accorder la même faveur à ceux de l'Amérique? Pourquoi, après avoir ôté au clergé l'autorité que lui donne la naissance, ne le pas priver de celle qu'il tire des richesses?

Quelques politiques ont avancé, que le gouvernement ne devroit jamais fixer de revenu aux ecclésiastiques. Les secours spirituels qu'ils offrent seroient payés par ceux qui réclameroient leur ministere. Cette méthode redoubleroit leur vigilance & leur zele. Leur habileté pour la conduite des ames, s'accroîtroit chaque jour, par l'expérience, par l'étude & l'application. Ces hommes d'état ont été combattus par des philosophes, qui ont prétendu qu'une économie, dont le but ou l'effet augmenteroit l'activité du clergé, seroit funeste au repos public; & qu'il valoit mieux endor-

mir ce corps ambitieux dans l'oisiveté, que de lui donner de nouvelles forces. On observe que les églises ou les maisons religieuses sans rente fixe, sont des magasins de superstition, à la charge du bas peuple. C'est - là que se fabriquent les saints, les miracles, les reliques, toutes les inventions dont l'imposture a accablé la religion. Ainsi le bien des empires veut que le clergé ait une subsistance assurée; mais si modique, qu'elle borne nécessairement le faste du corps, & le nombre des membres. La misere le rend fanatique; l'opulence le rend indépendant; l'un & l'autre le rendent séditieux.

Ainsi le pensoit du moins un philosophe, qui disoit à un grand monarque. Il est dans vos états un corps puissant, qui s'est arrogé le droit de suspendre le travail de vos sujets autant de fois qu'il lui convient de les appeller dans ses temples. Ce corps est autorisé à leur parler cent fois dans l'année, & à leur parler au nom de Dieu. Ce corps leur prêche que le plus puissant des souverains, est aussi vil devant l'être des êtres, que le dernier esclave. Ce corps leur enseigne, qu'étant l'organe du créateur de toutes choses, il doit être cru de préférence aux maîtres du monde Les suites d'un pareil systême menaceront la société d'un bouleversement entier, jusqu'à ce que les ministres de la religion soient dans la dépendance du magistrat; & ils n'y tomberont efficacement, qu'autant qu'ils tiendront de lui leur subsistance. Jamais on n'é-

tablira de concert entre les oracles du ciel & les maximes du gouvernement, que par cette voie. Le soin de l'amener sans troubles & sans secousses, doit être l'ouvrage d'une administration prudente.

Jusqu'à ce que la cour de Lisbonne ait atteint ce but salutaire, tout projet d'amélioration sera inutile. Les vices du gouvernement ecclésiastique subsisteront toujours, malgré les efforts qu'on pourra faire pour les corriger. Il faut le réduire à ce point, si l'on veut que les Portugais qui habitent le Brésil, osent se soustraire a sa tyrannie. Peut-être même les préjugés dont ces habitans se trouvent imbus par une éducation vicieuse & monastique, ont-ils trop vieilli dans leur esprit, pour en être arrachés. La lumiere semble réservée aux générations suivantes. On peut hâter cette révolution, si l'on oblige les grands propriétaires à faire élever leurs enfants en Europe; si l'on réforme & perfectionne l'institution publique en Portugal.

Toutes les idées s'impriment aisément dans des organes encore tendres. L'ame, sans expérience avant l'âge de la réflexion, reçoit avec une égale docilité, le vrai & le faux en matiere d'opinion; ce qui est favorable & ce qui est contraire à l'utilité publique. On peut accoutumer les jeunes gens à estimer leur raison, ou à la mépriser; à en faire usage, ou à la négliger; à la regarder comme le meilleur des guides, ou à se défier continuellement de ses

forces. Les peres défendent avec obstination, les rêveries qu'ils ont sucés avec le lait; leurs enfants auront le même attachement pour les bons principes dont ils auront été nourris. Ils rapporteront dans le Brésil des idées justes sur la religion, sur la morale, sur l'administration, sur le commerce, sur l'agriculture. La métropole ne confiera qu'à eux les places importantes. Ils y développeront les talents qu'ils auront acquis, & la colonie changera de face. Les écrivains qui parleront d'elle, ne seront plus bornés à gémir sur l'oisiveté, l'ignorance, les bévues, les superstitions, qui ont fait la base de son administration. L'histoire de cette colonie n'en sera plus la satyre.

La crainte d'irriter la Grande-Bretagne, ne doit pas retarder d'un instant les grands changements que nous indiquons. Les motifs qui, peut-être, les ont fait suspendre, ne sont que des préjugés, qui tombent au moindre examen. Il y a une infinité d'erreurs politiques, qui, une fois adoptées, deviennent des principes. Telle est l'opinion établie à la cour de Lisbonne, que l'état ne sauroit ni exister, ni devenir florissant, que par les Anglois. On oublie que la monarchie Portugaise se forma sans le secours des autres nations; que durant tous le temps de ses démêlés avec les Maures elle n'eut aucun appui étranger; qu'elle s'étoit agrandie, pendant trois siecles, d'elle-même, lorsqu'elle établit sa domination sur l'Afrique & dans les deux Indes, avec ses propres forces.

Toutes ces grandes choses furent opérées par les seuls Portugais. Il falloit donc que ce peuple découvrît un grand trésor, eût la propriété des mines les plus abondantes, pour qu'on imaginât qu'il ne pouvoit se soutenir par luimême : semblable à ces nouveaux parvenus, que l'embarras des richesses jette dans la pusillanimité.

Nul état ne doit se laisser protéger. S'il est sage, il doit avoir des forces relativement à sa situation ; & il n'a jamais plus d'ennemis que de moyens. A moins que son ambition ne soit démesurée, il a des alliés qui, pour leur propre sûreté, soutiennent ses intérêts avec autant de chaleur que de bonne foi. C'est une vérité générale, applicable sur-tout aux états qui possedent les mines. Tous les peuples ont intérêt à leur plaire, & se réuniront, quand il le faudra, pour leur conservation. Que le Portugal tienne la balance égale entre toutes les nations de l'Europe, & elles formeront autour de lui une barriere impénétrable. L'Angleterre ellemême, quoique privée des préférences dont elle a trop long-temps joui, soutiendra toujours un état, dont l'indépendance est essentielle à l'équilibre de toutes les autres puissances. Leur concert seroit sur-tout unanime & bientôt formé, si l'Espagne, se livrant à la manie des conquêtes, formoit contre lui quelques entreprises. Jamais la politique soupçonneuse, inquiete & prévoyante de notre siecle, ne souffriroit que tous les trésors du nouveau-monde fussent dans

la même main, ni qu'une seule maison venant à dominer en Amérique, menaçât la liberté de l'Europe.

Cette sécurité ne devroit pas pourtant engager la cour de Lisbonne à pousser la négligence aussi loin qu'elle le faisoit, lorsqu'elle se reposoit de sa défense sur les armes Britanniques, ou que son indolence s'endormoit sur celle de ses voisins : comme elle n'avoit ni forces de terre, ni forces de mer, elle étoit comptée pour rien dans le systême politique ; ce qui est le dernier des opprobres pour un empire. Veut-elle regagner de la considération ? il faudra qu'elle se mette en état de ne pas craindre la guerre, qu'elle la fasse même, si ses droits ou sa sûreté l'exigent. Ce n'est pas toujours un avantage pour une nation de demeurer en paix, lorsque tous les peuples sont en armes. Dans le monde politique, comme dans le monde physique, un grand événement a des effets très-étendus. L'élévation ou la ruine d'une puissance, intéressent toutes les autres. Celles même qui sont les plus éloignées des champs de carnage, sont souvent les victimes de leur modération ou de leur foiblesse. Ces maximes deviennent personnelles au Portugal, en ce moment sur-tout, où l'exemple de ses voisins, l'état de crise de ses fiers alliés, l'empressement des puissances jalouses de son amitié, tout enfin l'avertit de se réveiller, d'agir & de revivre.

S'il ne levé enfin la tête au dessus des mers

qui font le théatre & l'aliment de sa prospérité, s'il ne se montre pas en force à l'extrêmité de l'Europe où la nature l'a si heureusement placé, pour attirer & pour verser des richesses, c'en est fait du sort de la monarchie. Elle retombera dans les fers qu'elle n'aura secoués que pour un moment : semblable à un lion qui s'endormiroit aux portes de sa prison, après les avoir brisées. Un reste de mouvement intérieur qui la replie sur elle-même, n'annonceroit que ces signes de vie qui sont des symptômes de mort. Les petits réglemens de finance, de police, de commerce, de marine qu'il fera de temps en temps pour la métropole ou pour les colonies, ne seront que de foibles palliatifs, qui, en couvrant sa situation, ne la rendront que plus dangereuse.

On ne sauroit se dissimuler que le Portugal a laissé échapper l'occasion la plus favorable qu'il pût jamais trouver, de reprendre son ancien éclat. La politique ne prépare pas seule les révolutions. Des phénomenes destructeurs, peuvent renouveller la face des empires. Le tremblement de terre, du premier novembre 1755, qui renversa la capitale du Portugal, devoit faire renaître le royaume. La ruine de ces superbes cités est souvent le salut des états, comme la richesse d'un seul homme, peut être la ruine d'un peuple. Des pierres entassées les unes sur les autres pouvoient s'écrouler; des marchandises, qui la plupart appartenoient à des étrangers, pouvoient s'anéantir;

des hommes oisifs, débauchés & corrompus, pouvoient être ensevelis sous des décombres, sans que la félicité publique en fût altérée. La terre n'avoit repris dans un accès de fureur passagere, que des matériaux qu'elle pouvoit rendre; & les abymes qu'elle creusoit dans une ville, étoient des fondements ouverts pour une autre.

On devoit s'attendre à voir sortir des ces ruines, un nouvel état, un nouveau peuple. Mais autant les grands écarts de la nature donnent de ressort aux esprits éclairés, autant ils accablent les ames flétries par l'habitude de l'ignorance & de la superstition. Le gouvernement, qui se joue par-tout de la crédulité du peuple, & que rien ne sauroit distraire de son empressement à reculer les limites de l'autorité, devint plus entreprenant, au moment que la nation devint plus timide. Des consciences hardies opprimerent les consciences foibles; & l'époque de ce grand phénomene, fut celle d'une grande servitude. Triste & commun effet des catastrophes de la nature. Elles livrent presque toujours les hommes, à l'artifice de ceux qui ont l'ambition de les dominer. C'est alors qu'on cherche à multiplier sans fin les actes d'une autorité arbitraire; soit que ceux qui gouvernent, croient réellement les peuples nés pour leur obéir; soit qu'ils pensent qu'en étendant le pouvoir de leur personne, ils augmentent la force publique. Ces faux politiques ne voient pas qu'avec de tels principes,

un état est comme un ressort qu'on force à réagir sur lui-même, & qui, parvenu au point où finit son élasticité, se brise tout-à-coup, & déchire la main qui le comprime. La situation où se trouve le continent de l'Amérique Méridionale, démontre malheureusement la justesse de cette comparaison. On va voir ce qu'une conduite différente a opéré dans les isles de ce Nouveau-monde.

Fin du Livre neuvieme.



TABLE DES MATIERES

Contenues dans le troisieme Volume.

A

B

N

O

P

V

Fin de la Table des Matieres.

